OEUVRES

COMPLETTES

DE VOLTAIRE

OEUVRES

COMPLETES

DE

M. DE VOLTAIRE.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51591/fragment/page=0005

OEUVRES

COMPLETES

DE

M. DE VOLTAIRE.

TOME QUATRIEME.



AUX DEUX-PONTS,

Chez SANSON et COMPAGNIE.

1791.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt





urn:nbn:de:gbv:3:3-51591/fragment/page=0008

THEATRE

COMPLET

DE

M. DE VOLTAIRE.

TOME QUATRIEME,

CONTENANT

ORESTE, ROME SAUVÉE ou CATILINA,
L'ORPHELIN DE LA CHINE, TANCREDE.

1791.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51591/fragment/page=0009

4 148,

TABLE

DES PIECES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

ORESTE, *tragédie.* Page 1
AVERTISSEMENT *des Editeurs.* 3
AVIS AU LECTEUR, *Extrait de l'Edition de* 1750. 5
EPITRE *à S. A. S. Madame la Ducheſſe du Maine.* 7
DISSERTATION *ſur les principales Tragédies anciennes et modernes.* 97
ROME SAUVÉE *ou* CATILINA, *tragédie.* 149
AVERTISSEMENT *des Editeurs.* 151
PREFACE. 154
L'ORPHELIN DE LA CHINE, *tragédie.* 229
EPITRE *à M. le Maréchal Duc de Richelieu.* 231
TANCREDE, *tragédie.* 305
EPITRE *à Madame la marquiſe de Pompadour.* 307

Fin de la Table du Tome quatrième.

ORESTE

TRAGEDIE.

Représentée pour la première fois, le 12 janvier 1750.

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

CETTE pièce est une imitation de *Sophocle*, aussi exacte que la différence des mœurs et les progrès de l'art ont pu le permettre. Elle fut jouée en 1750 avec beaucoup de succès. L'auteur fut seulement obligé de changer le dénouement. Voici ce qu'il dit de ce changement, dans une note qui se trouvait à la fin de plusieurs éditions d'Oreste.

" Quoique cette catastrophe, imitée de *So-*
" *phocle*, soit sans aucune comparaison plus
" théâtrale et plus tragique que l'autre manière
" dont on a joué la fin de la pièce, cependant
" j'ai été obligé de préférer sur le théâtre cette
" seconde leçon, toute faible qu'elle est, à la
" première. Rien n'est plus aisé, et plus commun
" parmi nous, que de jeter du ridicule sur une
" action théâtrale à laquelle on n'est pas ac-
" coutumé. Les cris de *Clytemnestre*, qui faisaient
" frémir les Athéniens, auraient pu, sur un
" théâtre mal construit et confusément rempli
" de jeunes gens, faire rire des Français; et
" c'est ce que prétendait une cabale un peu
" violente. Cette action théâtrale a fait beau-
" coup d'effet à Versailles, parce que la scène,

» quoique trop étroite, était libre ; et que le » fond plus rapproché laiſſait entendre *Clytem-* » *neſtre* avec plus de terreur, et rendait ſa mort » plus préſente. Mais je doute que l'exécution » eût pu réuſſir à Paris. »

Voici donc la manière dont on a gâté la fin de la pièce de *Sophocle.*

On dit que dans ce trouble on voit les Euménides,
Sourdes à la prière et de vengeance avides,
Miniſtres des arrêts prononcés par le ſort,
Marcher autour d'Oreſte en appelant la mort.

IPHISE.

Il vient : il eſt vengé ; je le vois.

ELECTRE.

Cher Oreſte,
Je peux vous embraſſer : Dieux ! quel accueil funeſte !
Quels regards effrayans !

ORESTE.

O terre, entr'ouvre toi :
Clytemneſtre, Tantale, Atrée, attendez-moi ;
Je vous ſuis aux enfers, éternelles victimes, etc.

Crébillon était cenſeur des pièces de théâtre : M. *de Voltaire* fut donc obligé de lui préſenter ſa tragédie. *Monſieur*, lui dit *Crébillon*, en la lui rendant, *j'ai été content du ſuccès d'Electre, je ſouhaite que le frère vous faſſe autant d'honneur que la ſœur m'en a fait.*

A la première repréſentation on applaudit avec tranſport un morceau imité de *Sophocle.* M. *de*

Voltaire s'élança sur le bord de sa loge: *courage Athéniens*, s'écria-t-il, *c'est du Sophocle.*

On verra, en lisant les variantes, que l'auteur a retranché d'éloquentes déclamations, pour mettre plus de mouvement dans les scènes, qu'il s'est écarté du génie du théâtre grec, pour ne plus suivre que le sien.

AVIS AU LECTEUR.

Extrait de l'édition de 1750.

L'AUTEUR de cette tragédie se croit obligé d'avertir les gens de lettres, et tous ceux qui se forment des cabinets de livres, que de toutes les éditions faites jusqu'ici en Hollande et ailleurs de ses prétendues Oeuvres, il n'y en a pas une seule qui mérite la moindre attention, et qu'elles sont toutes remplies de pièces supposées, ou défigurées.

Il n'y a guère d'années qu'on ne débite sous son nom des ouvrages qu'il n'a jamais vus; et il apprend qu'il n'y a guère de mois où l'on ne lui impute dans les mercures quelque pièce fugitive qu'il ne connaît pas davantage. Il se flatte que les lecteurs judicieux ne feront pas plus de cas de ces imputations continuelles, que des

critiques passionnées dont il entend dire qu'on remplit les ouvrages périodiques.

Il ne fera plus qu'une seule réflexion sur ces critiques : c'est que depuis les observations de l'Académie sur le *Cid*, il n'y a pas eu une seule pièce de théâtre qui n'ait été critiquée, et qu'il n'y en a pas eu une seule qui l'ait bien été. Les observations de l'Académie sont, depuis plus de cent ans, la seule critique raisonnable qui ait paru, et la seule qui puisse passer à la postérité. La raison en est qu'elle fut composée avec beaucoup de temps et de soin par des hommes capables de juger, et qui jugeaient sans partialité.

EPITRE

A SON ALTESSE SERENISSIME MADAME LA DUCHESSE DU MAINE.

MADAME,

Vous avez vu passer ce siècle admirable, à la gloire duquel vous avez tant contribué par votre goût et par vos exemples; ce siècle qui sert de modèle au nôtre en tant de choses, et peut-être de reproche, comme il en servira à tous les âges. C'est dans ces temps illustres que les *Condé* vos aïeux, couverts de tant de lauriers, cultivaient et encourageaient les arts; où un *Bossuet* immortalisait les héros, & instruisait les rois; où un *Fénélon*, le second des hommes dans l'éloquence, et le premier dans l'art de rendre la vertu aimable, enseignait avec tant de charmes la justice et l'humanité; où les *Racine*, les *Despréaux* présidaient aux belles-lettres, *Lully* à la musique, *le Brun* à la peinture. Tous ces arts, Madame, furent accueillis sur-tout dans votre palais. Je me souviendrai toujours que, presque au sortir de l'enfance, j'eus le bonheur d'y entendre quelquefois un homme, dans qui l'érudition la plus profonde n'avait point éteint le génie, et qui cultiva l'esprit de Monseigneur le Duc de Bourgogne, ainsi que le vôtre et celui de M. le Duc du Maine; travaux heureux, dans lesquels il fut si puissamment secondé par la nature. Il prenait quelquefois devant V. A. S. un *Sophocle*, un *Euripide*; il traduisait sur le champ en français une de leurs tragédies. L'admi-

ration, l'enthousiasme dont il était saisi, lui inspirait des expressions qui répondaient à la mâle et harmonieuse énergie des vers grecs, autant qu'il est possible d'en approcher dans la prose d'une langue à peine tirée de la barbarie, et qui, polie par tant de grands auteurs, manque encore pourtant de précision, de force et d'abondance. On sait qu'il est impossible de faire passer dans aucune langue moderne la valeur des expressions grecques; elles peignent d'un trait ce qui exige trop de paroles chez tous les autres peuples. Un seul terme y suffit pour représenter ou une montagne toute couverte d'arbres chargés de feuilles, ou un dieu qui lance au loin ses traits, ou les sommets des rochers frappés souvent de la foudre. Non-seulement cette langue avait l'avantage de remplir d'un mot l'imagination; mais chaque terme, comme on sait, avait une mélodie marquée, et charmait l'oreille, tandis qu'il étalait à l'esprit de grandes peintures. Voilà pourquoi toute traduction d'un poëte grec est toujours faible, sèche et indigente. C'est du caillou & de la brique, avec quoi on veut imiter des palais de porphyre. Cependant M. *de Malézieu*, par des efforts que produisait un enthousiasme subit, et par un récit véhément, semblait suppléer à la pauvreté de la langue, et mettre dans sa déclamation toute l'ame des grands hommes d'Athènes. Permettez-moi, Madame, de rappeler ici ce qu'il pensait de ce peuple inventeur, ingénieux et sensible, qui enseigna tout aux Romains ses vainqueurs, et qui, long-temps après sa ruine et celle de l'empire romain, a servi encore à tirer l'Europe moderne de sa grossière ignorance.

Il connaissait Athènes mieux qu'aujourd'hui quelques voyageurs ne connaissent Rome après l'avoir vue. Ce nombre prodigieux de statues des plus grands maîtres, ces colonnes qui ornaient les marchés publics, ces monumens de génie & de grandeur, ce théâtre superbe et immense, bâti dans une grande place, entre la ville et la citadelle, où les ouvrages des *Sophocle* et des *Euripide* étaient écoutés par les *Périclès* et par les *Socrate*, et où des jeunes gens n'assistaient pas debout et en tumulte; en un mot, tout ce que les Athéniens avaient fait pour les arts en tous les genres était présent à son esprit. Il était bien loin de penser comme ces hommes ridiculement austères, et ces faux politiques, qui blâment encore les Athéniens d'avoir été trop somptueux dans leurs jeux publics, & qui ne savent pas que cette magnificence même enrichissait Athènes, en attirant dans son sein une foule d'étrangers qui venaient l'admirer et prendre chez elle des leçons de vertu et d'éloquence.

Vous engageâtes, Madame, cet homme d'un esprit presqu'universel, à traduire avec une fidélité pleine d'élégance et de force l'Iphigénie en Tauride d'*Euripide*. On la représenta dans une fête qu'il eut l'honneur de donner à V. A. S. fête digne de celle qui la recevait, et de celui qui en faisait les honneurs; vous y représentiez Iphigénie. Je fus témoin de ce spectacle; je n'avais alors nulle habitude de notre théâtre français; il ne m'entra pas dans la tête qu'on pût mêler de la galanterie dans ce sujet tragique: je me livrai aux mœurs et aux coutumes de la Grèce, d'autant plus aisément qu'à peine j'en connaissais d'autres;

j'admirai l'antique dans toute sa noble simplicité. Ce fut-là ce qui me donna la première idée de faire la tragédie d'Oedipe, sans même avoir lu celle de *Corneille*. Je commençai par m'essayer, en traduisant la fameuse scène de *Sophocle*, qui contient la double confidence de *Jocaste* & d'*Oedipe*. Je la lus à quelques-uns de mes amis qui fréquentaient les spectacles, et à quelques acteurs : ils m'assurèrent que ce morceau ne pourrait jamais réussir en France; ils m'exhortèrent à lire *Corneille*, qui l'avait soigneusement évité ; et me dirent tous que si je ne mettais, à son exemple, une intrigue amoureuse dans Oedipe, les comédiens même ne pourraient pas se charger de mon ouvrage. Je lus donc l'Oedipe de *Corneille*, qui, sans être mis au rang de *Cinna* et de *Polyeucte*, avait pourtant alors beaucoup de réputation. J'avoue que je fus révolté d'un bout à l'autre ; mais il fallut céder à l'exemple et à la mauvaise coutume. J'introduisis au milieu de la terreur de ce chef-d'œuvre de l'antiquité, non pas une intrigue d'amour, l'idée m'en paraissait trop choquante, mais au moins le ressouvenir d'une passion éteinte : je ne répéterai point ce que j'ai dit ailleurs sur ce sujet.

V. A. S. se souvient que j'eus l'honneur de lire Oedipe devant elle : la scène de *Sophocle* ne fut assurément pas condamnée à ce tribunal ; mais vous, et M. le cardinal de *Polignac*, et M. *de Malézieu*, et tout ce qui composait votre cour, vous me blâmâtes universellement, et avec très-grande raison, d'avoir prononcé le mot d'amour dans un ouvrage où *Sophocle* avait si bien réussi

sans ce malheureux ornement étranger; & ce qui seul avait fait recevoir ma pièce, fut précisément le seul défaut que vous condamnâtes.

Les comédiens jouèrent à regret l'Oedipe, dont ils n'espéraient rien. Le public fut entièrement de votre avis; tout ce qui était dans le goût de *Sophocle* fut applaudi généralement; & ce qui ressentait un peu la passion de l'amour fut condamné de tous les critiques éclairés. En effet, Madame, quelle place pour la galanterie, que le parricide & l'inceste qui désolent une famille, & la contagion qui ravage un pays! Et quel exemple plus frappant du ridicule de notre théâtre & du pouvoir de l'habitude, que *Corneille* d'un côté, qui fait dire à *Thésée*:

> Quelque ravage affreux qu'étale ici la peste,
> L'absence aux vrais amans est encor plus funeste:

& moi qui, soixante ans après lui, viens faire parler une vieille *Jocaste* d'un vieil amour; & tout cela pour complaire au goût le plus fade & le plus faux qui ait jamais corrompu la littérature?

Qu'une *Phèdre*, dont le caractère est le plus théâtral qu'on ait jamais vu, & qui est presque la seule que l'antiquité ait représentée amoureuse; qu'une *Phèdre*, dis-je, étale les fureurs de cette passion funeste; qu'une *Roxane*, dans l'oisiveté du sérail, s'abandonne à l'amour et à la jalousie; qu'*Ariane* se plaigne au ciel et à la terre d'une infidélité cruelle; qu'*Orosmane* tue ce qu'il adore: tout cela est vraiment tragique. L'amour furieux, criminel, malheureux, suivi de remords, arrache de nobles larmes. Point de milieu: il faut, ou que

l'amour domine en tyran, ou qu'il ne paraisse pas; il n'est point fait pour la seconde place. Mais que *Néron* se cache derrière une tapisserie pour entendre les discours de sa maîtresse et de son rival; mais que le vieux *Mithridate* se serve d'une ruse comique pour savoir le secret d'une jeune personne aimée par ses deux enfans; mais que *Maxime*, même dans la pièce de Cinna, si remplie de beautés mâles et vraies, ne découvre en lâche une conspiration si importante, que parce qu'il est imbécillement amoureux d'une femme dont il devait connaître la passion pour *Cinna*, et qu'on dise pour raison,

L'amour rend tout permis:
Un véritable amant ne connaît point d'amis;

mais qu'un vieux *Sertorius* aime je ne sais quelle *Viriate*, et qu'il soit assassiné par *Perpenna*, amoureux de cette espagnole: tout cela est petit et puéril, il le faut dire hardiment; et ces petitesses nous mettraient prodigieusement au-dessous des Athéniens, si nos grands maîtres n'avaient racheté ces défauts, qui sont de notre nation, par les sublimes beautés qui sont uniquement de leur génie.

Une chose à mon sens assez étrange, c'est que les grands poëtes tragiques d'Athènes aient si souvent traité des sujets où la nature étale tout ce qu'elle a de touchant, une Electre, une Iphigénie, une Mérope, un Alcméon, & que nos grands modernes, négligeant de tels sujets, n'aient presque traité que l'amour, qui est souvent plus propre à la comédie qu'à la tragédie. Ils ont cru quelque-

fois ennoblir cet amour par la politique; mais un amour qui n'eſt pas furieux eſt froid, et une politique qui n'eſt pas une ambition forcenée eſt plus froide encore. Des raiſonnemens politiques ſont bons dans *Polybe*, dans *Machiavel*; la galanterie eſt à ſa place dans la comédie et dans des contes; mais rien de tout cela n'eſt digne du pathétique et de la grandeur de la tragédie.

Le goût de la galanterie avait dans la tragédie prévalu au point qu'une grande princeſſe, qui par ſon eſprit et par ſon rang ſemblait en quelque ſorte excuſable de croire que tout le monde devait penſer comme elle, imagina qu'un adieu de *Titus* et de *Bérénice* était un ſujet tragique: elle le donna à traiter aux deux maîtres de la ſcène. Aucun des deux n'avait jamais fait de pièce, dans laquelle l'amour n'eût joué un principal ou un ſecond rôle; mais l'un n'avait jamais parlé au cœur que dans les ſeules ſcènes du Cid, qu'il avait imitées de l'eſpagnol; l'autre, toujours élégant et tendre, était éloquent dans tous les genres, et ſavant dans cet art enchanteur de tirer de la plus petite ſituation les ſentimens les plus délicats: auſſi le premier fit de *Titus* et de *Bérénice* un des plus mauvais ouvrages qu'on connaiſſe au théâtre, l'autre trouva le ſecret d'intéreſſer pendant cinq actes, ſans autre fonds que ces paroles: *je vous aime*, & *je vous quitte*. C'était, à la vérité, une paſtorale entre un empereur, une reine et un roi, et une paſtorale cent fois moins tragique que les ſcènes intéreſſantes du Paſtor Fido. Ce ſuccès avait perſuadé tout le public et tous les auteurs que l'amour ſeul devait être à jamais l'ame de toutes les tragedies.

Ce ne fut que dans un âge plus mûr que cet homme éloquent comprit qu'il était capable de mieux faire, et qu'il se repentit d'avoir affaibli la scène par tant de déclarations d'amour, par tant de sentimens de jalousie et de coquetterie, plus dignes, comme j'ai déjà osé le dire, de *Ménandre* que de *Sophocle* et d'*Euripide*. Il composa son chef-d'œuvre d'Athalie; mais quand il se fut ainsi détrompé lui-même, le public ne le fut pas encore. On ne put imaginer qu'une femme, un enfant et un prêtre, pussent former une tragédie intéressante: l'ouvrage le plus approchant de la perfection qui soit jamais sorti de la main des hommes, resta long-temps mépriſé, et son illustre auteur mourut avec le chagrin d'avoir vu son siècle éclairé, mais corrompu, ne pas rendre justice à son chef-d'œuvre.

Il est certain que si ce grand homme avait vécu, et s'il avait cultivé un talent, qui seul avait fait sa fortune et sa gloire, et qu'il ne devait pas abandonner, il eût rendu au théâtre son ancienne pureté, il n'eût point avili par des amours de ruelle les grands sujets de l'antiquité. Il avait commencé l'Iphigénie en Tauride, et la galanterie n'entrait point dans son plan: il n'eût jamais rendu amoureux ni *Agamemnon* ni *Oreste*, ni *Electre*, ni *Téléphonte*, ni *Ajax;* mais ayant malheureusement quitté le théâtre avant que de l'épurer, tous ceux qui le suivirent imitèrent et outrèrent ses défauts, sans atteindre à aucune de ses beautés. La morale des opéra de *Quinault* entra dans presque toutes les scènes tragiques: tantôt c'est un *Alcibiade*, qui avoue que *dans ces tendres momens il a toujours éprouvé qu'un mortel peut goûter un*

bonheur achevé ; tantôt c'est une *Amestris*, qui dit que

La fille d'un grand roi
Brûle d'un feu secret, sans honte et sans effroi.

Ici un *Agnonide*.

De la belle Chrysis en tout lieu suit les pas,
Adorateur constant de ses divins appas.

Le féroce *Arminius*, ce défenseur de la Germanie, proteste *qu'il vient lire son sort dans les yeux d'Isménie ;* et vient dans le camp de *Varus* pour voir *si les beaux yeux de cette Isménie daignent lui montrer leur tendresse ordinaire*. Dans Amasis, qui n'est autre chose que la Mérope chargée d'épisodes romanesques, une jeune héroïne, qui depuis trois jours a vu un moment dans une maison de campagne un jeune inconnu dont elle est éprise, s'écrie avec bienséance :

C'est ce même inconnu, pour mon repos, hélas !
Autant qu'il le devait, il ne se cacha pas ;
Et pour quelques momens qu'il s'offrit à ma vue,
Je le vis, j'en rougis ; mon ame en fut émue.

Dans Athenaïs, un prince de Perse se déguise pour aller voir sa maîtresse à la cour d'un empereur romain. On croit lire enfin les romans de Mlle *Scudéri*, qui peignait des bourgeois de Paris sous le nom de héros de l'antiquité.

Pour achever de fortifier la nation dans ce goût détestable, et qui nous rend ridicules aux yeux de tous les étrangers sensés, il arriva, par malheur, que M. *de Longe-Pierre*, très-zélé pour l'antiquité, mais qui ne connaissait pas assez notre théâtre, et qui ne travaillait pas assez ses vers, fit représenter

ſon Electre. Il faut avouer qu'elle était dans le goût antique; une froide et malheureuſe intrigue ne defigurait pas ce ſujet terrible; la pièce était ſimple et ſans épiſode: voilà ce qui lui valait, avec raiſon, la faveur déclarée de tant de perſonnes de la première conſidération, qui eſpéraient qu'enfin cette ſimplicité précieuſe, qui avait fait le mérite des grands génies d'Athènes, pourrait être bien reçue à Paris, où elle avait été ſi négligée.

Vous étiez, Madame, auſſi-bien que feue Mme la princeſſe de *Conti*, à la tête de ceux qui ſe flattaient de cette eſpérance; mais malheureuſement les défauts de la pièce françaiſe l'emportèrent ſi fort ſur les beautés qu'il avait empruntées de la Gréce, que vous avouâtes à la repréſentation, que c'était une ſtatue de *Praxitèles* défigurée par un moderne. Vous eûtes le courage d'abandonner ce qui en effet n'était pas digne d'être ſoutenu, ſachant très-bien que la faveur prodiguée aux mauvais ouvrages, eſt auſſi contraire aux progrès de l'eſprit, que le déchainement contre les bons. Mais la chute de cette Electre fit en même temps grand tort aux partiſans de l'antiquité: on ſe prévalut très-mal à propos des défauts de la copie contre le mérite de l'original; et pour achever de corrompre le goût de la nation, on ſe perſuada qu'il était impoſſible de ſoutenir, ſans une intrigue amoureuſe, et ſans des aventures romaneſques, ces ſujets que les Grecs n'avaient jamais déshonorés par de tels épiſodes; on prétendit qu'on pouvait admirer les Grecs dans la lecture, mais qu'il était impoſſible de les imiter ſans être condamné

damné par son siècle : étrange contradiction ! car si en effet la lecture en plaît, comment la représentation en peut-elle déplaire?

Il ne faut pas, je l'avoue, s'attacher à imiter ce que les anciens avaient de défectueux et de faible. Il est même très-vraisemblable que les défauts où ils tombèrent, furent relevés de leur temps. Je suis persuadé, Madame, que les bons esprits d'Athènes condamnèrent, comme vous, quelques répétitions, quelques déclamations, dont *Sophocle* avait chargé son Electre : ils dûrent remarquer qu'il ne fouillait pas assez dans le cœur humain. J'avouerai encore qu'il y a des beautés propres, non-seulement à la langue grecque, mais aux mœurs, au climat, au temps, qu'il serait ridicule de vouloir transplanter parmi nous. Je n'ai point copié l'Electre de *Sophocle*, il s'en faut beaucoup ; j'en ai pris, autant que je l'ai pu, tout l'esprit et toute la substance. Les fêtes que célébraient *Egiste* et *Clytemnestre*, et qu'ils appelaient les festins d'*Agamemnon*, l'arrivée d'*Oreste* et de *Pylade*, l'urne dans laquelle on croit que sont renfermées les cendres d'*Oreste*, l'anneau d'*Agamemnon*, le caractère d'*Electre*, celui d'*Iphise* qui est précisément la *Chrysothemis* de *Sophocle*, et sur-tout les remords de *Clytemnestre*, tout est puisé dans la tragédie grecque ; car lorsque celui qui fait à *Clytemnestre* le récit de la prétendue mort d'*Oreste*, lui dit : *Eh quoi, Madame, cette mort vous afflige ?* Clytemnestre répond : *Je suis mère, & par-là malheureuse ; une mère, quoiqu'outragée, ne peut haïr son sang :* elle cherche même à se justifier devant *Electre* du meurtre

d'*Agamemnon :* elle plaint sa fille ; et *Euripide* a poussé encore plus loin que *Sophocle* l'attendrissement et les larmes de *Clytemnestre :* voilà ce qui fut applaudi chez le peuple le plus judicieux et le plus sensible de la terre : voilà ce que j'ai vu senti par tous les bons juges de notre nation. Rien n'est en effet plus dans la nature qu'une femme criminelle envers son époux, et qui se laisse attendrir par ses enfans, qui reçoit la pitié dans son cœur altier et farouche, qui s'irrite, qui reprend la dureté de son caractère quand on lui fait des reproches trop violens, et qui s'appaise ensuite par les soumissions et par les larmes : le germe de ce personnage était dans *Sophocle* et dans *Euripide*, et je l'ai développé. Il n'appartient qu'à l'ignorance et à la présomption, qui en est la suite, de dire qu'il n'y a rien à imiter dans les anciens : il n'y a point de beautés dont on ne trouve chez eux les semences.

Je me suis imposé sur-tout la loi de ne pas m'écarter de cette simplicité, tant recommandée par les Grecs, et si difficile à saisir : c'était-là le vrai caractère de l'invention et du génie, c'était l'essence du théâtre. Un personnage étranger, qui dans l'Oedipe ou dans Electre ferait un grand rôle, qui détournerait sur lui l'attention, ferait un monstre aux yeux de quiconque connait les anciens et la nature, dont ils ont été les premiers peintres. L'art et le génie consistent à trouver tout dans son sujet, et non pas à chercher hors de son sujet. Mais comment imiter cette pompe et cette magnificence vraiment tragique des vers de *Sophocle*, cette élégance, cette pureté, ce naturel, sans quoi un ouvrage (bien fait d'ailleurs) serait un mauvais ouvrage ?

J'ai donné au moins à ma nation quelqu'idée d'une tragédie sans amour, sans confidens, sans épisodes; le petit nombre des partisans du bon goût m'en sait gré, les autres ne reviennent qu'à la longue, quand la fureur de parti, l'injustice de la persécution et les ténèbres de l'ignorance sont dissipées. C'est à vous, Madame, à conserver les étincelles qui restent encore parmi nous de cette lumière précieuse que les anciens nous ont transmise. Nous leur devons tout: aucun art n'est né parmi nous, tout y a été transplanté; mais la terre, qui porte ces fruits étrangers, s'épuise et se lasse; et l'ancienne barbarie, aidée de la frivolité, percerait encore quelquefois malgré la culture; les disciples d'Athènes et de Rome deviendraient des Goths et des Vandales, amollis par les mœurs des Sibarites, sans cette protection éclairée et attentive des personnes de votre rang. Quand la nature leur a donné ou du génie, ou l'amour du génie, elles encouragent notre nation, qui est plus faite pour imiter que pour inventer, et qui cherche toujours dans le sang de ses maîtres les leçons et les exemples dont elle a besoin. Tout ce que je désire, Madame, c'est qu'il se trouve quelque génie qui achève ce que j'ai ébauché, qui tire le théâtre de cette mollesse et de cette afféterie où il est plongé, qui le rende respectable aux esprits les plus austères, digne du théâtre d'Athènes, digne du très-petit nombre de chefs-d'œuvre que nous avons, et enfin du suffrage d'un esprit tel que le vôtre, et de ceux qui peuvent vous ressembler.

PERSONNAGES.

ORESTE, fils de *Clytemneſtre* et d'*Agamemnon*.

ELECTRE, } sœurs d'*Oreſte*.
IPHISE, }

CLYTEMNESTRE, épouse d'*Egiſthe*.

EGISTHE, Tyran d'Argos.

PYLADE, ami d'*Oreſte*.

PAMMENE, vieillard attaché à la famille d'*Agamemnon*.

DIMAS, Officier des gardes.

Suite.

Le théâtre doit repréſenter le rivage de la mer ; un bois, un temple, un palais et un tombeau, d'un côté ; et de l'autre, Argos dans le lointain.

ORESTE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

IPHISE, PAMMENE.

IPHISE.

Est-il vrai, cher Pammène; et ce lieu solitaire,
Ce palais exécrable où languit ma misère,
Me verra-t-il goûter la funeste douceur
De mêler mes regrets aux larmes de ma sœur?
La malheureuse Electre, à mes douleurs si chère,
Vient-elle avec Egisthe au tombeau de mon père?
Egisthe ordonne-t-il qu'en ces solennités
Le sang d'Agamemnon paraisse à ses côtés?
Serons-nous les témoins de la pompe inhumaine
Qui célèbre le crime, et que ce jour amène?

PAMMENE.

Ministre malheureux d'un temple abandonné,
Du fond de ces déserts où je suis confiné.
J'adresse au ciel des vœux pour le retour d'Oreste;
Je pleure Agamemnon; j'ignore tout le reste.
O respectable Iphise! ô pur sang de mon roi!
Ce jour vient tous les ans répandre ici l'effroi

Les deſſeins d'une cour en horreurs ſi fertile
Pénètrent rarement dans mon obſcur aſile.
Mais on dit qu'en effet Egiſthe ſoupçonneux
Doit entraîner Electre à ces funèbres jeux;
Qu'il ne ſouffrira plus qu'Electre en ſon abſence
Appelle par ſes cris Argos à la vengeance.
Il redoute ſa plainte, il craint que tous les cœurs
Ne réveillent leur haine au bruit de ſes clameurs;
Et d'un œil vigilant épiant ſa conduite,
Il la traite en eſclave, et la traîne à ſa ſuite.

IPHISE.

Ma ſœur eſclave! ô Ciel! ô ſang d'Agamemnon!
Un barbare à ce point outrage encor ton nom!
Et Clytemneſtre, hélas! cette mère cruelle,
A permis cet affront qui rejaillit ſur elle!

PAMMENE.

Peut-être votre ſœur, avec moins de fierté,
Devait de ſon tyran braver l'autorité;
Et n'ayant contre lui que d'impuiſſantes armes,
Mêler moins de reproche & d'orgueil à ſes larmes.
Qu'a produit ſa fierté? que ſervent ſes éclats?
Elle irrite un barbare, & ne nous venge pas.

IPHISE.

On m'a laiſſé du moins, dans ce funeſte aſile,
Un deſtin ſans opprobre, un malheur plus tranquille.
Mes mains peuvent d'un père honorer le tombeau,
Loin de ſes ennemis, et loin de ſon bourreau:
Dans ce ſéjour de ſang, dans ce déſert ſi triſte,
Je pleure en liberté, je hais en paix Egiſthe.
Je ne ſuis condamnée à l'horreur de le voir,
Que lorſque rappelant le temps du déſeſpoir,
Le ſoleil à regret ramène la journée
Où le ciel a permis ce barbare hyménée.

Où ce monstre enivré du sang du roi des rois,
Où Clytemnestre....

SCENE II.

ELECTRE, IPHISE, PAMMENE.

IPHISE.

HELAS! est-ce vous que je vois,
Ma sœur?...

ELETCTRE.

Il est venu ce jour où l'on apprête
Les détestables jeux de leur coupable fête.
Electre leur esclave, Electre votre sœur,
Vous annonce en leur nom leur horrible bonheur.

IPHISE.

Un destin moins affreux permet que je vous voie,
A ma douleur profonde il mêle un peu de joie;
Et vos pleurs et les miens ensemble confondus...

ELECTRE.

Des pleurs! Ah ma faiblesse en a trop répandus.
Des pleurs! Ombre sacrée, ombre chère et sanglante,
Est-ce-là le tribut qu'il faut qu'on te présente?
C'est du sang que je dois, c'est du sang que tu veux;
C'est parmi les apprêts de tes indignes jeux,
Dans ce cruel triomphe où mon tyran m'entraîne,
Que ranimant ma force et soulevant ma chaîne,
Mon bras, mon faible bras osera l'égorger,
Au tombeau que sa rage ose encore outrager.
Quoi! j'ai vu Clytemnestre, avec lui conjurée,
Lever sur son époux sa main trop assurée!
Et nous sur le tyran nous suspendons des coups,
Que ma mère à mes yeux porta sur son époux!

O douleur! ô vengeance! ô vertu qui m'animes,
Pouvez-vous en ces lieux moins que n'ont pu les crimes?
Nous seules désormais devons nous secourir:
Craignez-vous de frapper? craignez-vous de mourir?
Secondez de vos mains ma main désespérée;
Fille de Clytemnestre, et rejeton d'Atrée,
Venez.

IPHISE.

Ah! modérez ces transports impuissans;
Commandez, chère Electre, au trouble de vos sens;
Contre nos ennemis nous n'avons que des larmes:
Qui peut nous seconder? comment trouver des armes?
Comment frapper un roi de gardes entouré,
Vigilant, soupçonneux, par le crime éclairé?
Hélas! à nos regrets n'ajoutons point de craintes;
Tremblez que le tyran n'ait écouté vos plaintes.

ELECTRE.

Je veux qu'il les écoute; oui, je veux dans son cœur
Empoisonner sa joie, y porter ma douleur;
Que mes cris jusqu'au ciel puissent se faire entendre;
Qu'ils appellent la foudre, et la fassent descendre;
Qu'ils réveillent cent rois indignes de ce nom,
Qui n'ont osé venger le sang d'Agamemnon.
Je vous pardonne, hélas! cette douleur captive,
Ces faibles sentimens de votre ame craintive:
Il vous ménage au moins. De son indigne loi
Le joug appesanti n'est tombé que sur moi.
Vous n'êtes point esclave, et d'opprobres nourrie;
Vos yeux ne virent point ce parricide impie,
Ces vêtemens de mort, ces apprêts, ce festin,
Ce festin détestable, où, le fer à la main,
Clytemnestre... ma mère... ah! cette horrible image
Est présente à mes yeux, présente à mon courage.

C'est

C'eſt là, c'eſt en ces lieux, où vous n'oſez pleurer,
Où vos reſſentimens n'oſent ſe déclarer,
Que j'ai vu votre père attiré dans le piége,
Se débattre et tomber ſous leur main ſacrilége.
Pammène, aux derniers cris, aux ſanglots de ton roi,
Je crois te voir encore accourir avec moi;
J'arrive. Quel objet! une femme en furie
Recherchait dans ſon flanc les reſtes de ſa vie.
Tu vis mon cher Oreſte enlevé dans mes bras,
Entouré des dangers qu'il ne connaiſſait pas,
Près du corps tout ſanglant de ſon malheureux père;
A ſon ſecours encore il appelait ſa mère.
Clytemneſtre, appuyant mes ſoins officieux,
Sur ma tendre pitié daigna fermer les yeux;
Et s'arrêtant du moins au milieu de ſon crime,
Nous laiſſa loin d'Egiſthe emporter la victime.
Oreſte, dans ton ſang conſommant ſa fureur,
Egiſthe a-t-il détruit l'objet de ſa terreur?
Es-tu vivant encore? as-tu ſuivi ton père?
Je pleure Agamemnon, je tremble pour un frère.
Mes mains portent des fers; et mes yeux pleins de pleurs
N'ont vu que des forfaits et des perſécuteurs.

PAMMENE.

Filles d'Agamemnon, race divine et chère,
Dont j'ai vu la ſplendeur et l'horrible miſère,
Permettez que ma voix puiſſe encore en vous deux
Réveiller cet eſpoir qui reſte aux malheureux.
Avez-vous donc des dieux oublié les promeſſes?
Avez-vous oublié que leurs mains vengereſſes
Doivent conduire Oreſte en cet affreux ſéjour,
Où ſa ſœur avec moi lui conſerva le jour?
Qu'il doit punir Egiſthe au lieu même où vous êtes;
Sur ce même tombeau, dans ces mêmes retraites,

Dans ces jours de triomphe, où son lâche assassin
Insulte encore au roi, dont il perça le sein?
La parole des dieux n'est point vaine et trompeuse;
Leurs desseins sont couverts d'une nuit ténébreuse;
La peine suit le crime: elle arrive à pas lents.

ELECTRE.

Dieux qui la préparez, que vous tardez long-temps!

IPHISE.

Vous le voyez, Pammène; Egisthe renouvelle
De son hymen sanglant la pompe criminelle.

ELECTRE.

Et mon frère, exilé de déserts en déserts,
Semble oublier son père, et négliger mes fers.

PAMMENE.

Comptez les temps, voyez qu'il touche à peine l'âge
Où la force commence à se joindre au courage:
Espérez son retour, espérez dans les dieux.

ELECTRE.

Sage et prudent vieillard, oui, vous m'ouvrez les yeux.
Pardonnez à mon trouble, à mon impatience;
Hélas! vous me rendez un rayon d'espérance.
Qui pourrait de ces dieux encenser les autels,
S'ils voyaient sans pitié les malheurs des mortels,
Si le crime insolent, dans son heureuse ivresse
Ecrasait à loisir l'innocente faiblesse!
Dieux, vous rendrez Oreste aux larmes de sa sœur;
Votre bras suspendu frappera l'oppresseur.
Oreste, entends ma voix, celle de ta patrie,
Celle du sang versé qui t'appelle et qui crie:
Viens du fond des déserts, où tu fus élevé,
Où les maux exerçaient ton courage éprouvé.
Aux monstres des forêts ton bras fait-il la guerre?
C'est aux monstres d'Argos, aux tyrans de la terre,

Aux meurtriers des rois que tu dois t'adreſſer:
Viens, qu'Electre te guide au ſein qu'il faut percer.

IPHISE.

Renfermez ces douleurs, et cette plainte amère;
Votre mère paraît.

ELECTRE.

Ai-je encore une mère?

SCENE III.

CLYTEMNESTRE, ELECTRE, IPHISE.

CLYTEMNESTRE.

Allez; que l'on me laiſſe en ces lieux retirés:
Pammène, éloignez-vous; mes filles, demeurez.

IPHISE.

Hélas! ce nom ſacré diſſipe mes ala mes.

ELECTRE.

Ce nom, jadis ſi ſaint, redouble encor mes larmes.

CLYTEMNESTRE.

J'ai voulu ſur mon ſort et ſur vos intérêts
Vous dévoiler enfin mes ſentimens ſecrets.
Je rends grâce au deſtin, dont la rigueur utile
De mon ſecond époux rendit l'hymen ſtérile,
Et qui n'a pas formé dans ce funeſte flanc,
Un ſang que j'aurais vu l'ennemi de mon ſang.
Peut-être que je touche aux bornes de ma vie;
Et les chagrins ſecrets dont je fus pourſuivie,
Dont toujours à vos yeux j'ai dérobé le cours,
Pourront précipiter le terme de mes jours.
Mes filles devant moi ne ſont point étrangères;
Même en dépit d'Egiſthe elles m'ont été chères:
Je n'ai point étouffé mes premiers ſentimens;
Et malgré la fureur de ſes emportemens,

Electre, dont l'enfance a consolé sa mère
Du sort d'Iphigénie, et des rigueurs d'un père,
Electre qui m'outrage, et qui brave mes lois,
Dans le fond de mon cœur n'a point perdu ses droits.

ELECTRE.

Qui! vous, Madame, ô Ciel! vous m'aimeriez encore?
Quoi, vous n'oubliez point ce sang qu'on deshonore?
Ah, si vous conservez des sentimens si chers,
Observez cette tombe: et regardez mes fers.

CLYTEMNESTRE.

Vous me faites frémir; votre esprit inflexible
Se plaît à m'accabler d'un souvenir horrible;
Vous portez le poignard dans ce cœur agité,
Vous frappez une mère, et je l'ai mérité.

ELECTRE.

Eh bien, vous désarmez une fille éperdue.
La nature en mon cœur est toujours entendue.
Ma mère, s'il le faut, je condamne à vos pieds
Ces reproches sanglans trop long-temps essuyés.
Aux fers de mon tyran par vous-même livrée,
D'Egisthe dans mon cœur je vous ai séparée.
Ce sang que je vous dois ne saurait se trahir;
J'ai pleuré sur ma mère, et n'ai pu vous haïr.
Ah! si le ciel enfin vous parle et vous éclaire
S'il vous donne en secret un remords salutaire,
Ne le repoussez pas: laissez-vous pénétrer
A la secrète voix qui vous daigne inspirer.
Détachez vos destins des destins d'un perfide,
Livrez-vous toute entière à ce dieu qui vous guide;
Appelez votre fils, qu'il revienne en ces lieux
Reprendre de vos mains le rang de ses aïeux;
Qu'il punisse un tyran, qu'il règne, qu'il vous aime,
Qu'il venge Agamemnon, ses filles et vous-même.

Faites venir Oreſte.

CLYTEMNESTRE.

Electre, levez-vous;
Ne parlez point d'Oreſte, et craignez mon époux.
J'ai plaint les fers honteux dont vous êtes chargée;
Mais d'un maître abſolu la puiſſance outragée
Ne pouvait épargner qui ne l'épargne pas:
Et vous l'avez forcé d'appeſantir ſon bras.
Moi-même qui me vois ſa première ſujette,
Moi qu'offenſa toujours votre plainte indiſcrette,
Qui tant de fois pour vous ai voulu le fléchir,
Je l'irritais encore, au lieu de l'adoucir.
N'imputez qu'à vous ſeule un affront qui m'outrage,
Pliez à votre état ce ſuperbe courage,
Apprenez d'une ſœur comme il faut s'affliger,
Comme on cède au deſtin, quand on veut le changer.
Je voudrais dans le ſein de ma famille entière
Finir un jour en paix ma fatale carrière.
Mais ſi vous vous hâtez, ſi vos ſoins imprudens
Appellent en ces lieux Oreſte avant le temps,
Si d'Egiſthe jamais il affronte la vue,
Vous haſardez ſa vie, et vous êtes perdue;
Et malgré la pitié dont mes ſens ſont atteints,
Je dois à mon époux plus qu'au fils que je crains.

ELECTRE.

Lui, votre époux? ô Ciel! lui, ce monſtre? Ah! ma mère
Eſt-ce ainſi qu'en effet vous plaignez ma miſère?
A quoi vous ſert, hélas! ce remords paſſager?
Ce ſentiment ſi tendre était-il étranger?
Vous menacez Electre, et votre fils lui-même!
(*à Iphiſe.*)
Ma ſœur! et c'eſt ainſi qu'une mère vous aime?

(*à Clytemneſtre.*)

Vous menacez Oreſte!... Hélas! loin d'eſpérer
Qu'un frère malheureux nous vienne délivrer,
J'ignore ſi le ciel a conſervé ſa vie;
J'ignore ſi ce maître abominable, impie,
Votre époux, puiſqu'ainſi, vous l'oſez appeler,
Ne s'eſt pas en ſecret hâté de l'immoler.

IPHISE.

Madame, croyez-nous, je jure, j'en atteſte
Les dieux dont nous ſortons, et la mère d'Oreſte;
Que loin de l'appeler dans ce ſéjour de mort,
Nos yeux, nos triſtes yeux ſont fermés ſur ſon ſort.
Ma mère, ayez pitié de vos filles tremblantes;
De ce fils malheureux, de ſes ſœurs gémiſſantes;
N'affligez plus Electre: on peut à ſes douleurs
Pardonner le reproche, et permettre les pleurs.

ELECTRE.

Loin de leur pardonner, on nous défend la plainte;
Quand je parle d'Oreſte on redouble ma crainte.
Je connais trop Egiſthe et ſa férocité;
Et mon frère eſt perdu, puiſqu'il eſt redouté.

CLYTEMNESTRE.

Votre frère eſt vivant; reprenez l'eſpérance:
Mais s'il eſt en danger, c'eſt par votre imprudence.
Modérez vos fureurs, et ſachez aujourd'hui,
Plus humble en vos chagrins, reſpecter mon ennui.
Vous penſez que je viens, heureuſe et triomphante,
Conduire dans la joie une pompe éclatante.
Electre, cette fête eſt un jour de douleur:
Vous pleurez dans les fers, et moi dans ma grandeur.
Je ſais quels vœux forma votre haine inſenſée.
N'implorez plus les dieux; ils vous ont exaucée.
Laiſſez-moi reſpirer.

SCENE IV.

CLYTEMNESTRE *seule.*

L'aspect de mes enfans
Dans mon cœur éperdu redouble mes tourmens.
Hymen, fatal hymen, crime long-temps prospère,
Nœuds sanglans qu'ont formés le meurtre et l'adultère,
Pompe jadis trop chère à mes vœux égarés,
Quel est donc cet effroi dont vous me pénétrez?
Mon bonheur est détruit, l'ivresse est dissipée;
Une lumière horrible en ces lieux m'a frappée.
Qu'Egisthe est aveuglé, puisqu'il se croit heureux!
Tranquille, il me conduit à ces funèbres jeux;
Il triomphe, et je sens succomber mon courage.
Pour la première fois je redoute un présage;
Je crains Argos, Electre et ses lugubres cris;
La Grèce, mes sujets, mon fils, mon propre fils.
Ah, quelle destinée et quel affreux supplice,
De former de son sang ce qu'il faut qu'on haïsse,
De n'oser prononcer, sans des troubles cruels,
Les noms les plus sacrés, les plus chers aux mortels!
Je chassai de mon cœur la nature outragée;
Je tremble au nom d'un fils: la nature est vengée.

SCENE V.

EGISTHE, CLYTEMNESTRE.

CLYTEMNESTRE.

AH! trop cruel Egisthe, où guidiez-vous mes pas,
Pourquoi revoir ces lieux consacrés au trépas ?

EGISTHE.

Quoi, ces solemnités qui vous étaient si chères,
Ces gages renaissans de nos destins prospères,
Deviendraient à vos yeux des objets de terreur !
Ce jour de notre hymen, est-il un jour d'horreur ?

CLYTEMNESTRE.

Non ; mais ce lieu, peut-être, est pour nous redoutable.
Ma famille y répand une horreur qui m'accable.
A des tourmens nouveaux tous mes sens sont ouverts,
Iphise dans les pleurs, Electre dans les fers,
Du sang versé par nous cette demeure empreinte,
Oreste, Agamemnon, tout me remplit de crainte.

EGISTHE.

Laissez gémir Iphise, et vous ressouvenez
Qu'après tous nos affronts, trop long-temps pardonnés,
L'impétueuse Electre a mérité l'outrage
Dont j'humilie enfin cet orgueilleux courage.
Je la traîne enchaînée, et je ne prétends pas
Que de ses cris plaintifs alarmant mes Etats,
Dans Argos désormais sa dangereuse audace
Ose des dieux sur nous rappeler la menace,
D'Oreste aux mécontents promettre le retour.
On n'en parle que trop : et depuis plus d'un jour,
Par-tout le nom d'Oreste a blessé mon oreille ;
Et ma juste colère à ce bruit se réveille.

CLYTEMNESTRE.

Quel nom prononcez-vous ? tout mon cœur en frémit.
On prétend qu'en ſecret un oracle a prédit
Qu'un jour en ce lieu même, où mon deſtin me guide,
Il porterait ſur nous une main parricide.
Pourquoi tenter les dieux ? Pourquoi vous préſenter
Aux coups qu'il vous faut craindre, et qu'on peut éviter?

EGISTHE.

Ne craignez rien d'Oreſte. Il eſt vrai qu'il reſpire:
Mais loin que dans le piége Oreſte nous attire,
Lui-même à ma pourſuite il ne peut échapper.
Déjà de toutes parts j'ai ſu l'envelopper.
Errant et pourſuivi de rivage en rivage,
Il promène en tremblant ſon impuiſſante rage;
Aux forêts d'Epidaure il s'eſt enfin caché.
D'Epidaure en ſecret le roi m'eſt attaché.
Plus que vous ne penſez, on prend notre défenſe.

CLYTEMNESTRE.

Mais quoi, mon fils!

EGISTHE.

Je ſais quelle eſt ſa violence.
Il eſt fier, implacable, aigri par ſon malheur;
Digne du ſang d'Atrée, il en a la fureur.

CLYTEMNESTRE.

Ah, Seigneur! elle eſt juſte.

EGISTHE.

Il faut la rendre vaine.
Vous ſavez qu'en ſecret j'ai fait partir Pliſtène:
Il eſt dans Epidaure.

CLYTEMNESTRE.

A quel deſſein? pourquoi?

EGISTHE.

Pour aſſurer mon trône, et calmer votre effroi.

Oui, Pliſtène mon fils, adopté par vous-même,
L'héritier de mon nom et de mon diadème,
Eſt trop intéreſſé, Madame, à détourner
Des périls que toujours vous voulez ſoupçonner.
Il vous tient lieu de fils, n'en connaiſſez plus d'autre.
Vous ſavez, pour unir ma famille et la vôtre,
Qu'Electre eût pu prétendre à l'hymen de mon fils,
Si ſon cœur à vos lois eût été plus ſoumis,
Si vos ſoins avaient pu fléchir ſon caractère;
Mais je punis la ſœur, et je cherche le frère:
Pliſtène me ſeconde; en un mot, il vous ſert,
Notre ennemi commun ſans doute eſt découvert.
Vous frémiſſez, Madame?

CLYTEMNESTRE.

O nouvelles victimes!
Ne puis-je reſpirer qu'à force de grands crimes?
Egiſthe, vous ſavez qui j'ai privé du jour.....
Le fils que j'ai nourri périrait à ſon tour!
Ah! de mes jours uſés le déplorable reſte
Doit-il être acheté par un prix ſi funeſte?

EGISTHE.

Songez....

CLYTEMNESTRE.

Souffrez du moins que j'implore une fois
Ce ciel dont ſi long-temps j'ai méprisé les lois.

EGISTHE.

Voulez-vous qu'à mes vœux il mette des obſtacles?
Qu'attendez-vous ici du ciel et des oracles?
Au jour de notre hymen furent-ils écoutés?

CLYTEMNESTRE.

Vous rappelez des temps dont ils ſont irrités.
De mon cœur étonné vous voyez le tumulte.
L'amour brava les dieux, la crainte les conſulte.

N'insultez point, Seigneur, à mes sens affaiblis.
Le temps qui change tout a changé mes esprits;
Et peut-être des dieux la main appesantie
Se plaît à subjuguer ma fierté démentie.
Je ne sens plus en moi ce courage emporté,
Qu'en ce palais sanglant j'avais trop écouté.
Ce n'est pas que pour vous mon amitié s'altère:
Il n'est point d'intérêt que mon cœur vous préfère;
Mais une fille esclave, un fils abandonné,
Un fils mon ennemi, peut-être assassiné,
Et qui, s'il est vivant, me condamne et m'abhorre;
L'idée en est horrible, et je suis mère encore.

EGISTHE.

Vous êtes mon épouse, et sur-tout vous régnez.
Rappelez Clytemnestre à mes yeux indignés.
Ecoutez-vous du sang le dangereux murmure,
Pour des enfans ingrats qui bravent la nature?
Venez; votre repos doit sur eux l'emporter.

CLYTEMNESTRE.

Du repos dans le crime! ah, qui peut s'en flatter?

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ORESTE, PYLADE.

ORESTE.

PYLADE, où sommes-nous? en quels lieux t'a conduit
Le malheur obstiné du destin qui me suit?
L'infortune d'Oreste environne ta vie.
Tout ce qu'a préparé ton amitié hardie,
Trésors, armes, soldats, a péri dans les mers.
Sans secours avec toi jeté dans ces déserts,
Tu n'as plus qu'un ami dont le destin t'opprime.
Le ciel nous ravit tout, hors l'espoir qui m'anime.
A peine as-tu caché, sous ces rocs escarpés,
Quelques tristes débris au naufrage échappés.
Connais tu ce rivage où mon malheur m'arrête?

PYLADE.

J'ignore en quels climats nous jette la tempête;
Mais de notre destin pourquoi désespérer?
Tu vis, il me suffit; tout doit me rassurer.
Un dieu dans Epidaure a conservé ta vie,
Que le barbare Egisthe a toujours poursuivie.
Dans ton premier combat il a conduit tes mains.
Plisthène sous tes coups a fini ses destins.
Marchons sous la faveur de ce dieu tutélaire,
Qui t'a livré le fils, qui t'a promis le père.

ORESTE.

Je n'ai contre un tyran sur le trône affermi,
Dans ces lieux inconnus, qu'Oreste et mon ami.

PYLADE.

C'eſt aſſez; et du ciel je reconnais l'ouvrage.
Il nous a tout ravi par ce cruel naufrage,
Il veut ſeul accomplir ſes auguſtes deſſeins;
Pour ce grand ſacrifice il ne veut que nos mains.
Tantôt de trente rois il arme la vengeance,
Tantôt trompant la terre, et frappant en ſilence,
Il veut, en ſignalant ſon pouvoir oublié,
N'armer que la nature, et la ſeule amitié.

ORESTE.

Avec un tel ſecours banniſſons nos alarmes;
Je n'aurai pas beſoin de plus puiſſantes armes.
As-tu dans ces rochers, qui défendent ces bords,
Où nous avons pris terre après de longs efforts,
As-tu caché, du moins, ces cendres de Pliſtène,
Ces dépôts, ces témoins de vengeance et de haine,
Cette urne qui d'Egiſthe a dû tromper les yeux?

PYLADE.

Echappée au naufrage, elle eſt près de ces lieux.
Mes mains avec cette urne ont caché cette épée,
Qui dans le ſang Troyen fut autrefois trempée;
Ce fer d'Agamemnon qui doit venger ſa mort,
Ce fer qu'on enleva, quand par un coup du ſort,
Des mains des aſſaſſins ton enfance ſauvée,
Fut, loin des yeux d'Egiſthe, en Phocide élevée.
L'anneau qui lui ſervait eſt encore en tes mains.

ORESTE.

Comment des dieux vengeurs accomplir les deſſeins?
Comment porter encore aux mânes de mon père
(*en montrant l'épée qu'il porte.*)
Ce glaive qui frappa mon indigne adverſaire?
Mes pas étaient comptés par les ordres du ciel;
Lui-même a tout détruit; un naufrage cruel

Sur ces bords ignorés nous jette à l'aventure.
Quel chemin peut conduire à cette cour impure,
A ce séjour de crime où j'ai reçu le jour?

PYLADE.

Regarde ce palais, ce temple, cette tour,
Ce tombeau, ces cyprès, ce bois sombre et sauvage;
De deuil et de grandeur tout offre ici l'image.
Mais un mortel s'avance en ces lieux retirés,
Triste, levant au ciel des yeux désespérés;
Il paraît dans cet âge où l'humaine prudence
Sans doute a des malheurs la longue expérience:
Sur ton malheureux sort il pourra s'attendrir.

ORESTE.

Il gémit: tout mortel est donc né pour souffrir!

SCENE II.

ORESTE, PYLADE, PAMMENE.

PYLADE.

O qui que vous soyez, tournez vers nous la vue:
La terre où je vous parle est pour nous inconnue;
Vous voyez deux amis et deux infortunés,
A la fureur des flots long-temps abandonnés.
Ce lieu nous doit-il être ou funeste ou propice?

PAMMENE.

Je sers ici les dieux, j'implore leur justice;
J'exerce en leur présence, en ma simplicité,
Les respectables droits de l'hospitalité.
Daignez, sous l'humble toit qu'habite ma vieillesse,
Mépriser des grands rois la superbe richesse:
Venez; les malheureux me sont toujours sacrés.

ORESTE.

Sage et juſte habitant de ces bords ignorés,
Que des dieux par nos mains la puiſſance immortelle
De votre piété récompenſe le zèle!
Quel aſile eſt le vôtre, et quelles ſont vos lois?
Quel ſouverain commande aux lieux où je vous vois?

PAMMENE.

Egiſthe règne ici, je ſuis ſous ſa puiſſance.

ORESTE.

Egiſthe? Ciel! ô crime! ô terreur! ô vengeance!

PYLADE.

Dans ce péril nouveau, gardez de vous trahir.

ORESTE.

Egiſthe? juſtes Dieux! celui qui fit périr....

PAMMENE.

Lui-même.

ORESTE.

Et Clytemneſtre après ce coup funeſte....

PAMMENE.

Elle règne avec lui: l'univers ſait le reſte.

ORESTE.

Ce palais, ce tombeau....

PAMMENE.

Ce palais redouté
Eſt par Egiſthe même en ce jour habité.
Mes yeux ont vu jadis élever cet ouvrage.
Par une main plus digne, et pour un autre uſage.
Ce tombeau (pardonnez ſi je pleure à ce nom)
Eſt celui de mon roi, du grand Agamemnon.

ORESTE.

Ah! c'en eſt trop: le ciel épuiſe mon courage.

PYLADE *à Oreſte.*

Dérobe-lui les pleurs qui baignent ton viſage.

PAMMENE *à Oreſte qui ſe détourne.*

Etranger généreux, vous vous attendriſſez ;
Vous voulez retenir les pleurs que vous verſez :
Hélas ! qu'en liberté votre cœur ſe déploie ;
Plaignez le fils des dieux, et le vainqueur de Troie :
Que des yeux étrangers pleurent au moins ſon ſort :
Tandis que dans ces lieux on inſulte à ſa mort.

ORESTE.

Si je fus élevé loin de cette contrée,
Je n'en chéris pas moins les deſcendans d'Atrée.
Un grec doit s'attendrir ſur le ſort des héros.
Je dois ſur-tout.... Electre eſt-elle dans Argos?

PAMMENE.

Seigneur, elle eſt ici.

ORESTE.

Je veux, je cours.

PYLADE.

Arrête.
Tu vas braver les dieux, tu haſardes ta tête.
Que je te plains !

(*à Pammène.*)

Daignez, reſpectable mortel,
Dans le temple voiſin nous conduire à l'autel ;
C'eſt le premier devoir. Il eſt temps que j'adore
Le dieu qui nous ſauva ſur la mer d'Epidaure.

ORESTE.

Menez-nous à ce temple, à ce tombeau ſacré,
Où repoſe un héros lâchement maſſacré :
Je dois à ſa grande ombre un ſecret ſacrifice.

PAMMENE.

Vous, Seigneur ? ô deſtins ! ô céleſte juſtice !
Eh quoi ! deux étrangers ont un deſſein ſi beau !
Ils viennent de mon maître honorer le tombeau.

Hélas,

Hélas, le citoyen, timidement fidèle
N'oserait en ces lieux imiter ce saint zèle.
Dès qu'Egisthe paraît, la piété, Seigneur,
Tremble de se montrer, et rentre au fond du cœur.
Egisthe apporte ici le frein de l'esclavage.
Trop de danger vous suit.

ORESTE.

C'est ce qui m'encourage.

PAMMENE.

De tout ce que j'entends que mes sens sont saisis!
Je me tais.... mais, Seigneur, mon maître avait un fils,
Qui dans les bras d'Electre... Egisthe ici s'avance:
Clytemnestre le suit, ... évitez leur présence.

ORESTE.

Quoi! c'est Egisthe?

PYLADE.

Il faut vous cacher à ses yeux.

SCENE III.

EGISTHE, CLYTEMNESTRE *plus loin*, PAMMENE, Suite.

EGISTHE *à Pammène.*

A qui dans ce moment parliez-vous dans ces lieux?
L'un de ces deux mortels porte sur son visage
L'empreinte des grandeurs, et les traits du courage;
Sa démarche, son air, son maintien m'ont frappé:
Dans une douleur sombre il semble enveloppé:
Quel est-il? est-il né sous mon obéissance?

PAMMENE.

Je connais son malheur, et non pas sa naissance.
Je devais des secours à ces deux étrangers.

Poussés par la tempête à travers ces rochers;
S'ils ne me trompent point, la Grèce est leur patrie.

EGISTHE.

Répondez d'eux, Pammène: il y va de la vie.

CLYTEMNESTRE.

Eh quoi, deux malheureux, en ces lieux abordés,
D'un œil si soupçonneux seraient-ils regardés?

EGISTHE.

On murmure, on m'alarme, et tout me fait ombrage.

CLYTEMNESTRE.

Hélas! depuis quinze ans, c'est-là notre partage:
Nous craignons les mortels autant que l'on nous craint;
Et c'est un des poisons dont mon cœur est atteint.

EGISTHE *à Pammène.*

Allez, dis-je, et sachez quel lieu les a vu naître.
Pourquoi près du palais ils ont osé paraître;
De quel port ils partaient; et sur-tout quel dessein
Les guida sur ces mers dont je suis souverain.

SCENE IV.

EGISTHE, CLYTEMNESTRE.

EGISTHE.

Clytemnestre, vos dieux ont gardé le silence:
En moi seul désormais mettez votre espérance.
Fiez-vous à mes soins, vivez, régnez en paix,
Et d'un indigne fils ne me parlez jamais.
Quant au destin d'Electre, il est temps que j'y pense.
De nos nouveaux desseins j'ai pesé l'importance:
Sans doute elle est à craindre; et je sais que son nom
Peut lui donner des droits au rang d'Agamemnon;
Qu'un jour avec mon fils Electre en concurrence,

Peut dans les mains du peuple emporter la balance.
Vous voulez qu'aujourd'hui je briſe ſes liens,
Que j'uniſſe par vous ſes intérêts aux miens;
Vous voulez terminer cette haine fatale,
Ces malheurs attachés aux enfans de Tantale?
Parlez-lui, mais craignons tous deux de partager
La honte d'un refus, qu'il nous faudrait venger.
Je me flatte avec vous qu'un ſi triſte eſclavage
Doit plier de ſon cœur la fermeté ſauvage;
Que ce paſſage heureux, et ſi peu préparé,
Du rang le plus abject à ce premier degré,
Le poids de la raiſon qu'une mère autoriſe,
L'ambition ſur-tout la rendra plus ſoumiſe.
Gardez qu'elle réſiſte à ſa félicité:
Il reſte un châtiment pour ſa témérité.
Ici votre indulgence et le nom de ſon père
Nourriſſent ſon orgueil au ſein de la miſère:
Qu'elle craigne, Madame, un ſort plus rigoureux;
Un exil ſans retour, et des fers plus honteux.

SCENE V.

CLYTEMNESTRE, ELECTRE.

CLYTEMNESTRE.

Ma fille, approchez-vous; et d'un œil moins auſtère
Enviſagez ces lieux, et ſur-tout une mère.
Je gémis en ſecret, comme vous ſoupirez,
De l'aviliſſement où vos jours ſont livrés:
Quoiqu'il fût dû peut-être à votre injuſte haine,
Je m'en afflige en mère, et m'en indigne en reine.
J'obtiens grâce pour vous; vos droits vous ſont rendus.

ELECTRE.

Ah, Madame! à vos pieds....

CLYTEMNESTRE.

Je veux faire encor plus.

ELECTRE.

Eh! quoi?

CLYTEMNESTRE.

De votre sang soutenir l'origine.
Du grand nom de Pélops réparer la ruine.
Réunir ses enfans, trop long-temps divisés.

ELECTRE.

Ah! parlez-vous d'Oreste? achevez, disposez.

CLYTEMNESTRE.

Je parle de vous-même: et votre ame obstinée
A son propre intérêt doit être ramenée.
De tant d'abaissement c'est peu de vous tirer:
Electre, au trône un jour il vous faut aspirer.
Vous pouvez, si ce cœur connaît le vrai courage,
De Micène et d'Argos espérer l'héritage:
C'est à vous de passer, des fers que vous portez,
A ce suprême rang des rois dont vous sortez.
D'Egisthe contre vous j'ai su fléchir la haine;
Il veut vous voir en fille, il vous donne Plisthène.
Plisthène est d'Epidaure attendu chaque jour:
Votre hymen est fixé pour son heureux retour.
D'un brillant avenir goûtez déjà la gloire;
Le passé n'est plus rien, perdez en la mémoire.

ELECTRE.

A quel oubli, grands Dieux! ose-t-on m'inviter?
Quel horrible avenir m'ose-t-on présenter?
O sort! ô derniers coups tombés sur ma famille!
Songez-vous au héros dont Electre est la fille?
Madame, osez-vous bien, par un crime nouveau,

Abandonner Electre au fils de son bourreau ?
Le sang d'Agamemnon ! qui ? moi ? la sœur d'Oreste,
Electre, au fils d'Egisthe, au neveu de Thieste !
Ah ! rendez-moi mes fers ; rendez-moi tout l'affront,
Dont la main des tyrans a fait rougir mon front ;
Rendez-moi les horreurs de cette servitude,
Dont j'ai fait une épreuve et si longue et si rude.
L'opprobre est mon partage ; il convient à mon sort.
J'ai supporté la honte, et vu de près la mort.
Votre Egisthe cent fois m'en avait menacée ;
Mais enfin c'est par vous qu'elle m'est annoncée.
Cette mort à mes sens inspire moins d'effroi.
Que les horribles vœux qu'on exige de moi.
Allez, de cet affront je vois trop bien la cause ;
Je vois quels nouveaux fers un lâche me propose.
Vous n'avez plus de fils ; son assassin cruel
Craint les droits de ses sœurs au trône paternel :
Il veut forcer mes mains à seconder sa rage,
Assurer à Plistène un sanglant héritage,
Joindre un droit légitime aux droits des assassins,
Et m'unir aux forfaits par les nœuds les plus saints.
Ah ! si j'ai quelques droits, s'il est vrai qu'il les craigne,
Dans ce sang malheureux que sa main les éteigne ;
Qu'il achève à vos yeux de déchirer mon sein :
Et si ce n'est assez, prêtez-lui votre main :
Frappez, joignez Electre à son malheureux frère ;
Frappez, dis-je : à vos coups je connaîtrai ma mère.

CLYTEMNESTRE.

Ingrate, c'en est trop, et toute ma pitié
Cède enfin dans mon cœur à ton inimitié.
Que n'ai-je point tenté ? que pouvais-je plus faire,
Pour fléchir, pour briser ton cruel caractère ?
Tendresse, châtimens, retour de mes bontés,

Tes reproches sanglans souvent même écoutés,
Raison, menace, amour, tout, jusqu'à la couronne.
Où tu n'as d'autres droits que ceux que je te donne;
J'ai prié, j'ai puni, j'ai pardonné sans fruit:
Va, j'abandonne Electre au malheur qui la suit:
Va, je suis Clytemnestre, et sur-tout je suis reine.
Le sang d'Agamemnon n'a de droits qu'à ma haine.
C'est trop flatter la tienne, et de ma faible main
Caresser le serpent qui déchire mon sein.
Pleure, tonne, gémis, j'y suis indifférente.
Je ne verrai dans toi qu'une esclave imprudente,
Flottant entre la plainte et la témérité,
Sous la puissante main de son maître irrité.
Je t'aimai malgré toi; l'aveu m'en est bien triste:
Je ne suis plus pour toi que la femme d'Egisthe;
Je ne suis plus ta mère, et toi seule as rompu
Ces nœuds infortunés de ce cœur combattu,
Ces nœuds qu'en frémissant réclamait la nature,
Que ma fille déteste, et qu'il faut que j'abjure.

SCENE VI.

ELECTRE *seule.*

Et c'est ma mère, ô Ciel! fut-il jamais pour moi,
Depuis la mort d'un père, un jour plus plein d'effroi?
Hélas, j'en ai trop dit: ce cœur plein d'amertume
Répandait malgré lui le fiel qui le consume.
Je m'emporte, il est vrai; mais ne m'a-t-elle pas
D'Oreste, en ses discours, annoncé le trépas?
On offre sa dépouille à sa sœur désolée!
De ces lieux tout sanglans la nature exilée,
Et qui ne laisse ici qu'un nom qui fait horreur,
Se renfermait pour lui toute entière en mon cœur.

S'il n'eſt plus, ſi ma mère à ce point m'a trahie,
A quoi bon ménager ma plus grande ennemie ?
Pourquoi ? pour obtenir de ſes triſtes faveurs
De ramper dans la cour de mes perſécuteurs ?
Pour lever en tremblant, aux dieux qui me trahiſſent,
Ces languiſſantes mains que mes chaînes flétriſſent ?
Pour voir avec des yeux de larmes obſcurcis,
Dans le lit de mon père, et ſur ſon trône aſſis,
Ce monſtre, ce tyran, ce raviſſeur funeſte,
Qui m'ôte encor ma mère, et me prive d'Oreſte ?

SCENE VII.

ELECTRE, IPHISE.

IPHISE.

CHERE Electre, appaiſez ces cris de la douleur.

ELECTRE.

Moi !

IPHISE.

Partagez ma joie.

ELECTRE.

Au comble du malheur,
Quelle funeſte joie à nos cœurs étrangère !

IPHISE.

Eſpérons.

ELECTRE.

Non, pleurez ; ſi j'en crois une mère,
Oreſte eſt mort, Iphiſe.

IPHISE.

Ah ! ſi j'en crois mes yeux,
Oreſte vit encore, Oreſte eſt en ces lieux.

ELECTRE.

Grands Dieux! Oreſte? lui? ſerait-il bien poſſible?
Ah! gardez d'abuſer une ame trop ſenſible.
Oreſte, dites-vous?

IPHISE.

Oui.

ELECTRE.

D'un ſonge flatteur
Ne me préſentez pas la dangereuſe erreur.
Oreſte! . . . Pourſuivez; je ſuccombe à l'atteinte
Des mouvemens confus d'eſpérance et de crainte.

IPHISE.

Ma ſœur, deux inconnus, qu'à travers mille morts
La main d'un dieu, ſans doute, a jetés ſur ces bords
Recueillis par les ſoins du fidèle Pammène;
L'un des deux. . . .

ELECTRE.

Je me meurs, et me ſoutiens à peine.
L'un des deux?

IPHISE.

Je l'ai vu; quel feu brille en ſes yeux!
Il avait l'air, le port, le front des demi dieux,
Tel qu'on peint le héros qui triompha de Troye;
La même majeſté ſur ſon front ſe déploie.
A mes avides yeux ſoigneux de s'arracher,
Chez Pammène en ſecret il ſemble ſe cacher.
Interdite, et le cœur tout plein de ſon image
J'ai couru vous chercher ſur ce triſte rivage,
Sous ces ſombres cyprès, dans ce temple éloigné,
Enfin vers ce tombeau de nos larmes baigné.
Je l'ai vu, ce tombeau couronné de guirlandes,
De l'eau ſainte arroſé, couvert encor d'offrandes;
Des cheveux, ſi mes yeux ne ſe ſont pas trompés,

Tels

Tels que ceux du héros dont mes sens sont frappés ;
Une épée, et c'est là ma plus ferme espérance,
C'est le signe éclatant du jour de la vengeance :
Et quel autre qu'un fils, qu'un frère, qu'un héros,
Suscité par les dieux pour le salut d'Argos,
Aurait osé braver ce tyran redoutable ?
C'est Oreste, sans doute, il en est seul capable ;
C'est lui, le ciel l'envoie ; il m'en daigne avertir.
C'est l'éclair qui paraît, la foudre va partir.

ELECTRE.

Je vous crois ; j'attends tout : mais n'est-ce point un piége
Que tend de mon tyran la fourbe sacrilége ?
Allons. De mon bonheur il me faut assurer.
Ces étrangers... Courons, mon cœur va m'éclairer.

IPHISE.

Pammène m'avertit, Pammène nous conjure
De ne point approcher de sa retraite obscure.
Il y va de ses jours.

ELECTRE.

Ah ! que m'avez-vous dit ?
Non, vous êtes trompée, et le ciel nous trahit.
Mon frère, après seize ans, rendu dans sa patrie,
Eût volé dans les bras qui sauvèrent sa vie ;
Il eût porté la joie à ce cœur désolé ;
Loin de vous fuir, Iphise, il vous aurait parlé.
Ce fer vous rassurait, et j'en suis alarmée.
Une mère cruelle est trop bien informée.
J'ai cru voir, et j'ai vu dans ses yeux interdits
Le barbare plaisir d'avoir perdu son fils.
N'importe, je conserve un reste d'espérance ;
Ne m'abandonnez pas, ô Dieux de la vengeance :
Pammène à mes transports pourra-t-il résister ?
Il faut qu'il parle, allons : rien ne peut m'arrêter.

IPHISE.

Vous vous perdez, ſongez qu'un maître impitoyable
Nous obſède, nous ſuit d'un œil inévitable.
Si mon frère eſt venu, nous l'allons découvrir;
Ma ſœur, en lui parlant, nous le feſons périr:
Et ſi ce n'eſt pas lui, notre recherche vaine
Irrite nos tyrans, met en danger Pammène.
Je revole au tombeau que je puis honorer:
Clytemneſtre du moins m'a permis d'y pleurer.
Cet étranger, ma ſœur, y peut paraître encore;
C'eſt un aſile ſûr: et ce ciel que j'implore,
Ce ciel dont votre audace accuſe les rigueurs,
Pourra le rendre encore à vos cris, à mes pleurs.
Venez.

ELECTRE.

De quel eſpoir ma douleur eſt ſuivie!
Ah! ſi vous me trompez, vous m'arrachez la vie.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ORESTE, PYLADE.

(*Un esclave porte une urne, et un autre une épée.*)

PYLADE.

QUOI, verrai-je toujours ta grande ame égarée
Souffrir tous les tourmens des descendans d'Atrée?
De l'attendrissement passer à la fureur?

ORESTE.

C'est le destin d'Oreste, il est né pour l'horreur.
J'étais dans ce tombeau, lorsque ton œil fidèle
Veillait sur ces dépôts confiés à ton zèle;
J'appelais en secret ces mânes indignés,
Je leur offrais mes dons, de mes larmes baignés.
Une femme, vers moi courant désespérée,
Avec des cris affreux dans la tombe est entrée,
Comme si dans ces lieux, qu'habite la terreur,
Elle eût fui sous les coups de quelque dieu vengeur.
Elle a jeté sur moi sa vue épouvantée;
Elle a voulu parler, sa voix s'est arrêtée.
J'ai vu soudain, j'ai vu les filles de l'enfer
Sortir entr'elle et moi de l'abyme entr'ouvert.
Leurs serpens, leurs flambeaux, leur voix sombre et terrible
M'inspirait un transport inconcevable, horrible,
Une fureur atroce; et je sentais ma main
Se lever malgré moi, prête à percer son sein:
Ma raison s'enfuyait de mon ame éperdue.
Cette femme en tremblant s'est soustraite à ma vue,

Sans s'adreſſer aux dieux, et ſans les honorer;
Elle ſemblait les craindre, et non les adorer.
Plus loin, verſant des pleurs, une fille timide,
Sur la tombe et ſur moi fixant un œil avide,
D'Oreſte en gémiſſant a prononcé le nom.

SCENE II.

ORESTE, PYLADE, PAMMENE.

ORESTE *à Pammène.*

O Vous qui ſecourez le ſang d'Agamemnon,
Vous vers qui nos malheurs et nos dieux ſont mes guides,
Parlez, révélez-moi les deſtins des Atrides:
Qui ſont ces deux objets, dont l'un m'a fait horreur,
Et l'autre a dans mes ſens fait paſſer la douleur?
Ces deux femmes....

PAMMENE.

Seigneur, l'une était votre mère....

ORESTE.

Clytemneſtre! elle inſulte aux mânes de mon père?

PAMMENE.

Elle venait aux dieux vengeurs des attentats
Demander un pardon qu'elle n'obtiendra pas.
L'autre était votre ſœur, la tendre et ſimple Iphiſe,
A qui de ce tombeau l'entrée était permiſe.

ORESTE.

Hélas! que fait Electre?

PAMMENE.

Elle croit votre mort;
Elle pleure.

ORESTE.

Ah! grands Dieux qui conduiſez mon ſort,

Quoi, vous ne voulez pas que ma bouche affligée
Conſole de mes ſœurs la tendreſſe outragée ?
Quoi, toute ma famille, en ces lieux abhorrés,
Eſt un ſujet de trouble à mes ſens déchirés !

PAMMENE.

Obéiſſons aux dieux.

ORESTE.

Que cet ordre eſt ſévère !

PAMMENE.

Ne vous en plaignez point ; cet ordre eſt ſalutaire :
La vengeance eſt pour eux. Ils ne prétendent pas
Qu'on touche à leur ouvrage, et qu'on aide leurs bras :
Electre vous nuirait, loin de vous être utile ;
Son caractère ardent, ſon courage indocile,
Incapable de feindre et de rien ménager,
Servirait à vous perdre, au lieu de vous venger.

ORESTE.

Mais quoi ! les abuſer par cette feinte horrible ?

PAMMENE.

N'oubliez point ces dieux, dont le ſecours ſenſible
Vous a rendu la vie au milieu du trépas.
Contre leurs volontés ſi vous faites un pas,
Ce moment vous dévoue à leur haine fatale :
Tremblez, malheureux fils d'Atrée et de Tantale,
Tremblez de voir ſur vous, en ces lieux déteſtés,
Tomber tous les fléaux du ſang dont vous ſortez.

ORESTE.

Pourquoi nous impoſer, par des lois inhumaines,
Et des devoirs nouveaux, et de nouvelles peines ?
Les mortels malheureux n'en ont-ils pas aſſez ?
Sous des fardeaux ſans nombre ils vivent terraſſés.
A quel prix, Dieux puiſſans, avons-nous reçu l'être ?
N'importe, eſt-ce à l'eſclave à condamner ſon maître ?

Obéissons, Pammène.

PAMMENE.

Il le faut, et je cours
Ebloüir le barbare armé contre vos jours.
Je dirai qu'aujourd'hui le meurtrier d'Oreste
Doit remettre en ses mains cette cendre funeste.

ORESTE.

Allez donc. Je rougis même de le tromper.

PAMMENE.

Aveuglons la victime, afin de la frapper.

SCENE III.

ORESTE, PYLADE.

PYLADE.

Appaisé de tes sens le trouble involontaire;
Renferme dans ton cœur un secret nécessaire;
Cher Oreste! crois-moi, des femmes et des pleurs
Du sang d'Agamemnon sont de faibles vengeurs.

ORESTE.

Trompons sur-tout Egisthe, et ma coupable mère.
Qu'ils goûtent de ma mort la douceur passagère;
Si pourtant une mère a pu porter jamais
Sur la cendre d'un fils des regards satisfaits!

PYLADE.

Attendons-les ici tous deux à leur passage.

SCENE IV.

ELECTRE, IPHISE *d'un côté*, ORESTE, PYLADE *de l'autre, avec un eſclave qui porte l'urne & l'épée.*

ELECTRE.

L'ESPÉRANCE trompée accable et décourage.
Un ſeul mot de Pammène a fait évanouir
Ces ſonges impoſteurs dont vous oſiez jouir.
Ce jour faible et tremblant, qui conſolait ma vue,
Laiſſe une horrible nuit ſur mes yeux répandue.
Ah! la vie eſt pour nous un cercle de douleur.

ORESTE *à Pylade.*

Tu vois ces deux objets: ils m'arrachent le cœur.

PYLADE.

Sous les lois des tyrans tout gémit, tout s'attriſte.

ORESTE.

La plainte doit régner dans l'empire d'Egiſthe.

IPHISE *à Electre.*

Voilà ces étrangers.

ELECTRE.

Préſages douloureux!
Le nom d'Egiſthe, ô Ciel! eſt prononcé par eux.

IPHISE.

L'un d'eux eſt ce héros dont les traits m'ont frappée.

ELECTRE.

Hélas! ainſi que vous j'aurais été trompée.
(*à Oreſte.*)
Eh qui donc êtes-vous, étrangers malheureux?
Que venez-vous chercher ſur ce rivage affreux?

ORESTE.

Nous attendons ici les ordres, la préſence
Du roi qui tient Argos ſous ſon obéiſſance.

ELECTRE.

Qui? du roi! quoi! des Grecs ofent donner ce nom
Au tyran qui verſa le ſang d'Agamemnon!

PYLADE.

Il règne: c'eſt aſſez; et le ciel nous ordonne
Que, ſans peſer ſes droits, nous reſpections ſon trône.

ELECTRE.

Maxime horrible et lâche! Eh que demandez-vous
Au monſtre enſanglanté qui règne ici ſur nous?

PYLADE.

Nous venons lui porter des nouvelles heureuſes.

ELECTRE.

Elles ſont donc pour nous inhumaines, affreuſes?

IPHISE *en voyant l'urne.*

Quelle eſt cette urne, hélas! O ſurpriſe! ô douleurs!

PYLADE.

Oreſte.....

ELECTRE.

Oreſte! ah Dieux! il eſt mort; je me meurs.

ORESTE. *à Pylade.*

Qu'avons-nous fait, ami? peut-on les méconnaître
A l'excès des douleurs que nous voyons paraître?
Tout mon ſang ſe ſoulève. Ah Princeſſe! ah vivez!

ELECTRE.

Moi, vivre! Oreſte eſt mort. Barbares, achevez.

IPHISE.

Hélas! d'Agamemnon vous voyez ce qui reſte,
Ses deux filles, les ſœurs du malheureux Oreſte.

ORESTE.

Electre! Iphiſe! où ſuis-je? impitoyables Dieux!
(*à celui qui porte l'urne.*)
Otez ces monumens; éloignez de leurs yeux
Cette urne dont l'aſpect....

ELECTRE *revenant à elle, et courant vers l'urne.*

Cruel, qu'osez-vous dire?
Ah! ne m'en privez pas; et devant que j'expire,
Laissez, laissez toucher à mes tremblantes mains
Ces restes échappés à des dieux inhumains.
Donnez.

(*elle prend l'urne et l'embrasse.*)

ORESTE.

Que faites-vous? cessez.

PYLADE.

Le seul Egisthe
Dut recevoir de nous ce monument si triste.

ELECTRE.

Qu'entends-je? ô nouveau crime! ô désastres plus grands!
Les cendres de mon frère aux mains de mes tyrans!
Des meurtriers d'Oreste, ô Ciel, suis-je entourée?

ORESTE.

De ce reproche affreux mon ame déchirée,
Ne peut plus....

ELECTRE.

Et c'est vous qui partagez mes pleurs?
Au nom du fils des rois, au nom des dieux vengeurs
S'il n'est pas mort par vous, si vos mains généreuses
Ont daigné recueillir ses cendres malheureuses.....

ORESTE.

Ah! Dieux!...

ELECTRE.

Si vous plaignez son trépas et ma mort,
Répondez-moi; comment avez-vous su son sort?
Etiez-vous son ami? dites-moi qui vous êtes,
Vous sur-tout dont les traits....Vos bouches sont muettes;
Quand vous m'assassinez, vous êtes attendris.

ORESTE.

C'en eſt trop, et les dieux ſont trop bien obéis.

ELECTRE.

Que dites-vous?

ORESTE.

Laiſſez ces dépouilles horribles.

ELECTRE.

Tous les cœurs aujourd'hui ſeront-ils inflexibles?
Non fatal étranger, je ne rendrai jamais
Ces préſens douloureux, que ta pitié m'a faits;
C'eſt Oreſte, c'eſt lui... Vois ſa ſœur expirante
L'embraſſer en mourant de ſa main défaillante.

ORESTE.

Je n'y réſiſte plus. Dieux inhumains, tonnez.
Electre.....

ELECTRE.

Eh bien?

ORESTE.

Je dois....

PYLADE.

Ciel!

ELECTRE.

Pourſuis.

ORESTE.

Apprenez....

SCENE V.

EGISTHE, CLYTEMNESTRE, ORESTE, PYLADE, ELECTRE, IPHISE, PAMMENE, Gardes.

EGISTHE.

QUEL ſpectacle! ô fortune à mes lois aſſervie!
Pammène, eſt-il donc vrai? mon rival eſt-ſans vie?
Vous ne me trompiez point, ſa douleur m'en inſtruit.

ELECTRE.

O rage! ô dernier jour!

ORESTE.

Où me vois-je réduit?

EGISTHE.

Qu'on ôte de ſes mains ces dépouilles d'Oreſte.
(*on prend l'urne des mains d'Electre.*)

ELECTRE.

Barbare, arrache-moi le ſeul bien qui me reſte:
Tigre, avec cette cendre, arrache-moi le cœur,
Joins le père aux enfans, joins le frère à la ſœur.
Monſtre heureux, à tes pieds vois toutes tes victimes,
Jouis de ton bonheur, jouis de tous tes crimes.
Contemplez avec lui des ſpectacles ſi doux,
Mère trop inhumaine; ils ſont dignes de vous.
(*Iphiſe l'emmène.*)

SCENE VI.

EGISTHE, CLYTEMNESTRE, ORESTE, PYLADE, Gardes.

CLYTEMNESTRE.

QUE me faut-il entendre !

EGISTHE.

Elle en sera punie.
Qu'elle se plaigne au ciel, ce ciel me justifie;
Sans me charger du meurtre, il l'a du moins permis:
Nos jours sont assurés, nos trônes affermis.
Voilà donc ces deux Grecs échappés du naufrage,
De qui je dois payer le zèle et le courage.

ORESTE.

C'est nous-mêmes: j'ai dû vous offrir ces présens,
D'un important trépas gages intéressans,
Ce glaive, cet anneau, vous devez les connaître;
Agamemnon les eut, quand il fut votre maître;
Oreste les portait.

CLYTEMNESTRE.

Quoi! c'est vous que mon fils....

EGISTHE.

Si vous l'avez vaincu, je vous en dois le prix.
De quel sang êtes-vous ? que vois-je en vous paraître ?

ORESTE.

Mon nom n'est point connu.... Seigneur, il pourra l'être.
Mon père aux champs Troyens a signalé son bras,
Aux yeux de tous ces rois vengeurs de Ménélas.
Il périt dans ces temps de malheurs et de gloire,
Qui des Grecs triomphans ont suivi la victoire.
Ma mère m'abandonne, et je suis sans secours;

Des ennemis cruels ont poursuivi mes jours.
Cet ami me tient lieu de fortune et de père.
J'ai recherché l'honneur et bravé la misère.
Seigneur, tel est mon sort.

EGISTHE.

Dites moi dans quels lieux
Votre bras m'a vengé de ce prince odieux.

ORESTE.

Dans les champs d'Hermione, au tombeau Achémore;
Dans un bois qui conduit au temple d'Epidaure.

EGISTHE.

Mais le roi d'Epidaure avait proscrit ses jours;
D'où vient qu'à ses bienfaits vous n'avez point recours?

ORESTE.

Je chéris la vengeance, et je hais l'infamie.
Ma main d'un ennemi n'a point vendu la vie.
Des intérêts secrets, Seigneur, m'avaient conduit;
Cet ami les connut, il en fut seul instruit.
Sans implorer des rois, je venge ma querelle.
Je fuis loin de vanter ma victoire et mon zèle;
Pardonnez. Je frissonne à tout ce que je voi,
Seigneur.... d'Agamemnon la veuve est devant moi...
Peut-être je la sers, peut-être je l'offense:
Il ne m'appartient pas de braver sa présence.
Je sors...

EGISTHE.

Non, demeurez.

CLYTEMNESTRE.

Qu'il s'écarte, Seigneur;
Son aspect me remplit d'épouvante et d'horreur.
C'est lui que j'ai trouvé dans la demeure sombre,
Où d'un roi malheureux repose la grande ombre.
Les Déités du Styx marchaient à ses côtés.

EGISTHE.

Qui! vous?... qu'osiez-vous faire en ces lieux écartés?

ORESTE.

J'allais comme la reine, implorer la clémence
De ces mânes sanglans qui demandent vengeance.
Le sang qu'on a versé doit s'expier, Seigneur.

CLYTEMNESTRE.

Chaque mot est un trait enfoncé dans mon cœur.
Eloignez de mes yeux cet assassin d'Oreste.

ORESTE.

Cet Oreste, dit-on, dut vous être funeste:
On disait que proscrit, errant et malheureux,
De haïr une mère il eut le droit affreux.

CLYTEMNESTRE.

Il naquit pour verser le sang qui le fit naître.
Tel fut le sort d'Oreste, et son dessein peut-être.
De sa mort cependant mes sens sont pénétrés.
Vous me faites frémir, vous qui m'en délivrez.

ORESTE.

Qui, lui, Madame? un fils armé contre sa mère!
Ah! qui peut effacer ce sacré caractère?
Il respectait son sang.... peut-être il eût voulu...

CLYTEMNESTRE.

Ah Ciel!

EGISTHE.

Que dites-vous? où l'aviez-vous connu?

PYLADE.

Il se perd.... Aisément les malheureux s'unissent;
Trop promptement liés, promptement ils s'aigrissent;
Nous le vîmes dans Delphe.

ORESTE.

Oui.... j'y sus son dessein.

EGISTHE.

Eh bien, quel était-il?

ORESTE.

De vous percer le sein.

EGISTHE.

Je connaissais sa rage, et je l'ai méprisée.
Mais de ce nom d'Oreste Electre autorisée,
Semblait tenir encor tout l'Etat partagé;
C'est d'Electre sur-tout que vous m'avez vengé.
Elle a mis aujourd'hui le comble à ses offenses:
Comptez-la désormais parmi vos récompenses.
Oui, ce superbe objet contre moi conjuré,
Ce cœur enflé d'orgueil, et de haine enivré,
Qui même de mon fils dédaigna l'alliance;
Digne sœur d'un barbare avide de vengeance,
Je la mets dans vos fers; elle va vous servir:
C'est m'acquitter vers vous bien moins que la punir.
Si de Priam jadis la race malheureuse
Traîna chez ses vainqueurs une chaîne honteuse,
Le sang d'Agamemnon peut servir à son tour.

CLYTEMNESTRE.

Qui, moi, je souffrirais?...

EGISTHE.

Eh, Madame, en ce jour,
Défendez-vous encor ce sang qui vous déteste?
N'épargnez point Electre, ayant proscrit Oreste.
(*à Oreste.*)
Vous... laissez cette cendre à mon juste courroux.

ORESTE.

J'accepte vos présens; cette cendre est à vous.

CLYTEMNESTRE.

Non, c'est pousser trop loin la haine et la vengeance;
Qu'il parte, qu'il emporte une autre récompense.

Vous-même, croyez-moi, quittons ces triſtes bords;
Qui n'offrent à mes yeux que les cendres des morts.
Oſons-nous préparer ce feſtin ſanguinaire,
Entre l'urne du fils et la tombe du père?
Oſons-nous appeler à nos ſolennités
Les dieux de ma famille à qui vous inſultez,
Et livrer dans les jeux d'une pompe funeſte
Le ſang de Clytemneſtre au meurtrier d'Oreſte?
Non, trop d'horreur ici s'obſtine à me troubler;
Quand je connais la crainte, Egiſthe peut trembler.
Ce meurtrier m'accable; et je ſens que ſa vue
A porté dans mon cœur un poiſon qui me tue.
Je cède, et je voudrais, dans ce mortel effroi,
Me cacher à la terre, et s'il ſe peut, à moi.
(*elle ſort.*)

EGISTHE *à Oreſte.*

Demeurez. Attendez que le temps la déſarme.
La nature un moment jette un cri qui l'alarme;
Mais bientôt dans un cœur à la raiſon rendu,
L'intérêt parle en maître, et ſeul eſt entendu.
En ces lieux, avec nous, célébrez la journée
De ſon couronnement, et de mon hyménée.
(*à ſa ſuite.*)
Et vous... dans Epidaure allez chercher mon fils;
Qu'il vienne confirmer tout ce qu'ils m'ont appris.

SCENE

SCENE VII.

ORESTE, PYLADE.

ORESTE.

VA, tu verras Oreſte à tes pompes cruelles;
Va, j'enſanglanterai la fête où tu m'appelles.

PYLADE.

Dans tous ces entretiens, que je tremble pour vous!
Je crains votre tendreſſe, et plus votre courroux;
Dans ſes émotions je vois votre ame altière,
A l'aſpect du tyran s'élançant toute entière;
Tout prêt de l'inſulter, tout prêt de vous trahir,
Au nom d'Agamemnon vous m'avez fait frémir.

ORESTE.

Ah! Clytemneſtre encor trouble plus mon courage.
Dans mon cœur déchiré quel douloureux partage!
As-tu vu dans ſes yeux, ſur ſon front interdit,
Les combats qu'en ſon ame excitait mon récit?
Je les éprouvais tous: ma voix était tremblante.
Ma mère en me voyant s'effraye et m'épouvante.
Le meurtre de mon père, et mes ſœurs à venger,
Un barbare à punir, la reine à ménager,
Electre, mon tyran, mon ſang qui ſe ſoulève;
Que de tourmens ſecrets! ô Dieu terrible, achève!
Précipite un moment trop lent pour ma fureur,
Ce moment de vengeance, et que prévient mon cœur!
Quand pourrai-je ſervir ma tendreſſe et ma haine,
Mêler le ſang d'Egiſthe aux cendres de Pliſtène,
Immoler ce tyran, le montrer à ma ſœur,
Expirant ſous mes coups, pour la tirer d'erreur?

SCENE VIII.

ORESTE, PYLADE, PAMMENE.

ORESTE.

Qu'as-tu fait, cher Pammène? as-tu quelque eſpérance?

PAMMENE.

Seigneur, depuis ce jour fatal à votre enfance,
Où j'ai vu dans ces lieux votre père égorgé,
Jamais plus de périls ne vous ont aſſiégé.

ORESTE.

Comment?

PYLADE.

Quoi, pour Oreſte aurai-je à craindre encore?

PAMMENE.

Il arrive à l'inſtant un courrier d'Epidaure;
Il eſt avec Egiſthe; il glace mes eſprits:
Egiſthe eſt informé de la mort de ſon fils.

PYLADE.

Ciel!

ORESTE.

Sait-il que ce fils, élevé dans le crime,
Du fils d'Agamemnon eſt tombé la victime?

PAMMENE.

On parle de ſa mort, on ne dit rien de plus;
Mais de nouveaux avis ſont encore attendus.
On ſe tait à la cour, on cache à la contrée
Que d'un de ſes tyrans la Gréce eſt délivrée.
Egiſthe avec la reine en ſecret renfermé
Ecoute ce récit, qui n'eſt pas confirmé:
Et c'eſt ce que j'apprends d'un ſerviteur fidèle,
Qui pour le ſang des rois comme moi plein de zèle,

Gémissant et caché, traîne encor ses vieux ans
Dans un service ingrat à la cour des tyrans.

ORESTE.

De la vengeance au moins j'ai goûté les prémices;
Mes mains ont commencé mes justes sacrifices;
Les dieux permettront-ils que je n'achève pas?
Cher Pylade, est-ce en vain qu'ils ont armé mon bras?
Par des bienfaits trompeurs exerçant leur colère,
M'ont-ils donné le fils, pour me livrer au père?
Marchons; notre péril doit nous déterminer:
Qui ne craint point la mort est sûr de la donner.
Avant qu'un jour plus grand puisse éclairer sa rage,
Je veux de ce moment saisir tout l'avantage.

PAMMENE.

Eh bien, il faut paraître, il faut vous découvrir
A ceux qui pour leur roi sauront du moins mourir;
Il en est, j'en réponds, cachés dans ces asiles;
Plus ils sont inconnus, plus ils seront utiles.

PYLADE.

Allons, et si les noms d'Oreste et de sa sœur,
Si l'indignation contre l'usurpateur,
Le tombeau de ton père, et l'aspect de sa cendre,
Les dieux qui t'ont conduit, ne peuvent te défendre;
S'il faut qu'Oreste meure en ces lieux abhorrés,
Je t'ai voué mes jours, ils te sont consacrés.
Nous périrons unis; c'est l'espoir qui me reste:
Pylade à tes côtés mourra digne d'Oreste.

ORESTE.

Ciel, ne frappe que moi, mais daigne, en ta pitié,
Protéger son courage, et servir l'amitié.

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIERE.

ORESTE, PYLADE.

ORESTE.

De Pammène, il eſt vrai, la ſage vigilance
D'Egiſthe pour un temps trompe la défiance;
On lui dit que les dieux, de Tantale ennemis,
Frappaient en même temps les derniers de ſes fils.
Peut-être que le ciel, qui pour nous ſe déclare,
Répand l'aveuglement ſur les yeux du barbare.
Mais tu vois ce tombeau ſi cher à ma douleur;
Ma main l'avait chargé de mon glaive vengeur;
Ce fer eſt enlevé par des mains ſacriléges.
L'aſile de la mort n'a plus de priviléges;
Et je crains que ce glaive, à mon tyran porté,
Ne lui donne ſur nous quelque affreuſe clarté.
Précipitons l'inſtant où je veux le ſurprendre.

PYLADE.

Pammène veille à tout, ſans doute il faut l'attendre.
Dès que nous aurons vu, dans ces bois écartés,
Le peu de vos ſujets à vous ſuivre excités,
Par trois divers chemins retrouvons-nous enſemble,
Non loin de cette tombe, au lieu qui nous raſſemble.

ORESTE.

Allons.... Pylade, ah Ciel! ah trop barbare loi!
Ma rigueur aſſaſſine un cœur qui vit pour moi.
Quoi, j'abandonne Electre à ſa douleur mortelle!

PYLADE.

Tu l'as juré, poursuis, et ne redoute qu'elle.
Electre peut te perdre, et ne peut te servir :
Les yeux de tes tyrans sont tout prêts de s'ouvrir :
Renferme cette amour et si sainte et si pure.
Doit-on craindre en ces lieux de dompter la nature ?
Ah ! de quels sentimens te laisses-tu troubler ?
Il faut venger Electre, et non la consoler.

ORESTE.

Pylade, elle s'avance, et me cherche peut-être.

PYLADE.

Ses pas sont épiés ; garde-toi de paraître.
Va, j'observerai tout avec empressement :
Les yeux de l'amitié se trompent rarement.

SCENE II.

ELECTRE, IPHISE, PYLADE.

ELECTRE.

Le perfide.... il échappe à ma vue indignée.
En proie à ma fureur, et de larmes baignée,
Je reste sans vengeance, ainsi que sans espoir.
(*à Pylade.*)
Toi qui sembles frémir, et qui n'oses me voir ;
Toi, compagnon du crime, apprends-moi donc, barbare,
Où va cet assassin, de mon sang trop avare ;
Ce maître à qui je suis, qu'un tyran m'a donné.

PYLADE.

Il remplit un devoir par le ciel ordonné ;
Il obéit aux dieux ; imitez-le, Madame.
Les arrêts du destin trompent souvent notre ame ;

Il conduit les mortels, il dirige leurs pas
Par des chemins secrets qu'ils ne connaissent pas;
Il plonge dans l'abyme, et bientôt en retire;
Il accable de fers, il élève à l'empire;
Il fait trouver la vie au milieu des tombeaux.
Gardez de succomber à vos tourmens nouveaux.
Soumettez-vous; c'est tout ce que je puis vous dire.

SCENE III.

ELECTRE, IPHISE.

ELECTRE.

Ses discours ont accrû la fureur qui m'inspire.
Que veut-il? prétend-il que je doive souffrir
L'abominable affront dont on m'ose couvrir?
La mort d'Agamemnon, l'assassinat d'un frère,
N'avaient donc pu combler ma profonde misère!
Après quinze ans de maux et d'opprobres soufferts,
De l'assassin d'Oreste il faut porter les fers;
Et pressée en tout temps d'une main meurtrière,
Servir tous les bourreaux de ma famille entière!
Glaive affreux, fer sanglant, qu'un outrage nouveau
Exposait en triomphe à ce sacré tombeau;
Fer teint du sang d'Oreste, exécrable trophée,
Qui trompas un moment ma douleur étouffée;
Toi qui n'es qu'un outrage à la cendre des morts,
Sers un projet plus digne, et mes justes efforts.
Egisthe, m'a-t-on dit, s'enferme avec la reine;
De quelque nouveau crime il prépare la scène;
Pour fuir la main d'Electre, il prend de nouveaux soins;
A l'assassin d'Oreste on peut aller du moins.
Je ne puis me baigner dans le sang des deux traîtres:

Allons, je vais du moins punir un de mes maîtres.

IPHISE.

Eſt-il bien vrai qu'Oreſte ait péri de ſa main?
J'avais cru voir en lui le cœur le plus humain.
Il partageait ici notre douleur amère.
Je l'ai vu révérer la cendre de mon père.

ELECTRE.

Ma mère en fait autant : les coupables mortels
Se baignent dans le ſang, et tremblent aux autels.
Ils paſſent ſans rougir du crime au ſacrifice.
Eſt-ce ainſi que des dieux on trompe la juſtice?
Il ne trompera pas mon courage irrité.
Quoi! de ce meurtre affreux ne s'eſt-il pas vanté?
Egiſthe au meurtrier ne m'a-t-il pas donnée?
Ne ſuis-je pas enfin la preuve infortunée,
La victime, le prix de ces noirs attentats,
Dont vous oſez douter, quand je meurs dans vos bras,
Quand Oreſte au tombeau m'appelle avec ſon père?
Ma ſœur, ah! ſi jamais Electre vous fut chère,
Ayez du moins pitié de mon dernier moment.
Il faut qu'il ſoit terrible! il faut qu'il ſoit ſanglant.
Allez, informez-vous de ce que fait Pammène,
Et ſi le meurtrier n'eſt point avec la reine.
La cruelle a, dit-on, flatté mes ennemis;
Tranquille elle a reçu l'aſſaſſin de ſon fils.
On l'a vu partager (et ce crime eſt croyable)
De ſon indigne époux la joie impitoyable.
Une mère! ah grands Dieux!... ah, je veux de ma main,
A ſes yeux, dans ſes bras, immoler l'aſſaſſin;
Je le veux.

IPHISE.

Vos douleurs lui font trop d'injuſtice :
L'aſpect du meurtrier eſt pour elle un ſupplice.

Ma sœur, au nom des dieux, ne précipitez rien.
Je vais avec Pammène avoir un entretien.
Electre, ou je m'abuse, ou l'on s'obstine à taire,
A cacher à nos yeux un important mystère.
Peut-être on craint en vous ces éclats douloureux,
Imprudence excusable au cœur des malheureux.
On se cache de vous; Pammène vous évite;
J'ignore comme vous quel projet il médite:
Laissez-moi lui parler, laissez-moi vous servir.
Ne vous préparez pas un nouveau repentir.

SCENE IV.

ELECTRE *seule.*

Un repentir! qui? moi! mes mains désespérées
Dans ce grand abandon seront plus assurées.
Euménides, venez, soyez ici mes dieux;
Vous connaissez trop bien ces détestables lieux,
Ce palais plus rempli de malheurs et de crimes,
Que vos gouffres profonds regorgeans de victimes.
Filles de la vengeance, armez-vous, armez-moi;
Venez avec la mort, qui marche avec l'effroi;
Que vos fers, vos flambeaux, vos glaives étincellent;
Oreste, Agamemnon, Electre vous appellent:
Les voici, je les vois, et les vois sans terreur;
L'aspect de mes tyrans m'inspirait plus d'horreur.
Ah! le barbare approche; il vient, ses pas impies
Sont à mes yeux vengeurs entourés des furies.
L'enfer me le désigne, et le livre à mon bras

SCENE

SCENE V.

ELECTRE *dans le fond*, ORESTE *d'un autre côté.*

ORESTE.

Ou fuis-je ? C'eſt ici qu'on adreſſa mes pas.
O ma patrie ! ô terre à tous les miens fatale !
Redoutable berceau des enfans de Tantale,
Famille des héros et des grands criminels,
Les malheurs de ton ſang ſeront-ils éternels ?
L'horreur qui règne ici m'environne et m'accable.
De quoi ſuis-je puni ? de quoi ſuis-je coupable ?
Au ſort de mes aïeux ne pourrai-je échapper ?

ELECTRE *avançant un peu du fond du théâtre.*

Qui m'arrête ? et d'où vient que je crains de frapper ?
Avançons.

ORESTE.

Quelle voix ici s'eſt fait entendre ?
Père, époux malheureux, chère et terrible cendre,
Eſt-ce toi qui gémis, ombre d'Agamemnon ?

ELECTRE.

Juſte Ciel ! eſt-ce à lui de prononcer ce nom ?

ORESTE.

O malheureuſe Electre !

ELECTRE.

Il me nomme, il ſoupire !
Les remords en ces lieux ont-ils donc quelque empire
Qu'importe des remords à mon juſte courroux ?
(*elle avance vers Oreſte.*)
Frappons.... Meurs, malheureux.

ORESTE *lui ſaiſiſſant le bras.*

Juſtes Dieux ! eſt-ce vous,

Chère Electre?....

ELECTRE.

Qu'entends-je?

ORESTE.

Hélas! qu'alliez-vous faire?

ELECTRE.

J'allais verſer ton ſang, j'allais venger mon frère.

ORESTE *la regardant avec attendriſſement.*

Le venger! et ſur qui?

ELECTRE.

Son aſpect, ſes accens,
Ont fait trembler mon bras, ont fait frémir mes ſens.
Quoi! c'eſt vous dont je ſuis l'eſclave malheureuſe?

ORESTE.

C'eſt moi qui ſuis à vous.

ELECTRE.

O vengeance trompeuſe!
D'où vient qu'en vous parlant tout mon cœur eſt changé?

ORESTE.

Sœur d'Oreſte.....

ELECTRE.

Achevez.

ORESTE.

Où me ſuis-je engagé?

ELECTRE.

Ah! ne me trompez plus: parlez, il faut m'apprendre
L'excès du crime affreux que j'allais entreprendre.
Par pitié répondez, éclairez-moi, parlez.

ORESTE.

Je ne puis.... fuyez-moi.

ELECTRE.

Qui! moi vous fuir!

ORESTE.

Tremblez.

ELECTRE.

Pourquoi?

ORESTE.

Je fuis ... Ceſſez. Gardez qu'on ne vous voie.

ELECTRE.

Ah! vous me rempliſſez de terreur et de joie!

ORESTE.

Si vous aimez un frère....

ELECTRE.

Oui, je l'aime; oui, je crois
Voir les traits de mon père, entendre encor ſa voix;
La nature nous parle, et perce ce myſtère:
Ne lui réſiſtez pas: oui, vous êtes mon frère,
Vous l'êtes, je vous vois, je vous embraſſe; hélas!
Cher Oreſte, et ta ſœur a voulu ton trépas!

ORESTE *en l'embraſſant.*

Le ciel menace en vain, la nature l'emporte;
Un dieu me retenait; mais Electre eſt plus forte.

ELECTRE.

Il t'a rendu ta ſœur, et tu crains ſon courroux!

ORESTE.

Ses ordres menaçans me dérobaient à vous.
Eſt-il barbare aſſez pour punir ma faibleſſe?

ELECTRE.

Ta faibleſſe eſt vertu: partage mon ivreſſe.
A quoi m'expoſais-tu, cruel? à t'immoler?

ORESTE.

J'ai trahi mon ſerment.

ELECTRE.

Tu l'as dû violer.

ORESTE.

C'eſt le ſecret des dieux.

ELECTRE.

C'eſt moi qui te l'arrache,
Moi qu'un ſerment plus ſaint à leur vengeance attache;
Que crains-tu?

ORESTE.

Les horreurs où je ſuis deſtiné,
Les oracles, ces lieux, ce ſang dont je ſuis né.

ELECTRE.

Ce ſang va s'épurer; viens punir le coupable,
Les oracles, les dieux, tout nous eſt favorable;
Ils ont paré mes coups, ils vont guider les tiens.

SCENE VI.

ELECTRE, ORESTE, PYLADE, PAMMENE.

ELECTRE.

Ah! venez et joignez tous vos tranſports aux miens
Uniſſez-vous à moi, chers amis de mon frère.

PYLADE *à Oreſte.*

Quoi, vous avez trahi ce dangereux myſtère!
Pouvez-vous....

ORESTE.

Si le ciel veut ſe faire obéir,
Qu'il me donne des lois que je puiſſe accomplir.

ELECTRE *à Pylade.*

Quoi, vous lui reprochez de finir ma miſère?
Cruel, par quelle loi, par quel ordre ſévère,
De mes perſécuteurs prenant les ſentimens,
Dérobiez-vous Oreſte à mes embraſſemens?
A quoi m'expoſiez-vous? Quelle rigueur étrange....

PYLADE.

Je voulais le sauver : qu'il vive, et qu'il vous venge.

PAMMENE.

Princesse, on vous observe en ces lieux détestés,
On entend vos soupirs, et vos pas sont comptés.
Mes amis inconnus, et dont l'humble fortune
Trompe de nos tyrans la recherche importune,
Ont adoré leur maître ; il était secondé ;
Tout était prêt, Madame, et tout est hasardé.

ELECTRE.

Mais Egisthe en effet ne m'a-t-il pas livrée
A la main qu'il croyait de mon sang altérée ?
(*à Oreste.*)
Mon sort à vos destins n'est-il pas asservi ?
Oui, vous êtes mon maître : Egisthe est obéi.
Du barbare une fois la volonté m'est chère.
Tout est ici pour nous.

PAMMENE.

Tout vous devient contraire.
Egisthe est alarmé, redoutez son transport :
Ses soupçons, croyez-moi, sont un arrêt de mort.
Séparons-nous.

PYLADE *à Pammène.*

Va, cours, ami fidelle et sage ;
Rassemble tes amis, achève ton ouvrage.
Les momens nous sont chers ; il est temps d'éclater.

SCENE VII.

EGISTHE, CLYTEMNESTRE, ELECTRE, ORESTE, PYLADE, Gardes.

EGISTHE.

MINISTRES de mes lois, hâtez-vous d'arrêter,
Dans l'horreur des cachots de plonger ces deux traîtres.

ORESTE.

Autrefois dans Argos il régnait d'autres maîtres,
Qui connaiſſaient les droits de l'hoſpitalité.

PYLADE.

Egiſthe, contre toi qu'avons-nous attenté?
De ce héros au moins reſpecte la jeuneſſe.

EGISTHE.

Allez, et ſecondez ma fureur vengereſſe.
Quoi donc à ſon aſpect vous ſemblez tous frémir?
Allez, dis-je, et gardez de me déſobéir:
Qu'on les traîne.

ELECTRE.

Arrêtez! Oſez-vous bien, barbare...
Arrêtez! Le ciel même eſt de leur ſang avare;
Ils ſont tous deux ſacrés... On les entraîne... ah Dieux!

EGISTHE.

Electre, frémiſſez pour vous comme pour eux;
Perfide, en m'éclairant redoutez ma colère.

SCENE VII.

ELECTRE, CLYTEMNESTRE.

ELECTRE.

AH! daignez m'écouter; et si vous êtes mère,
Si j'ose rappeler vos premiers sentimens,
Pardonnez pour jamais mes vains emportemens;
D'une douleur sans borne effet inévitable.
Hélas! dans les tourmens la plainte est excusable.
Pour ces deux étrangers laissez-vous attendrir.
Peut-être que dans eux le ciel vous daigne offrir
La seule occasion d'expier des offenses,
Dont vous avez tant craint les terribles vengeances;
Peut-être en les sauvant tout peut se réparer.

CLYTEMNESTRE.

Quel intérêt pour eux vous peut donc inspirer?

ELECTRE.

Vous voyez que les dieux ont respecté leur vie,
Ils les ont arrachés à la mer en furie;
Le ciel vous les confie, et vous répondez d'eux.
L'un d'eux... si vous saviez... tous deux sont malheureux.
Sommes-nous dans Argos, ou bien dans la Tauride,
Où de meurtres sacrés une prêtresse avide,
Du sang des étrangers fait fumer son autel?
Eh bien, pour les ravir tous deux au coup mortel,
Que faut-il? Ordonnez: j'épouserai Pilistène:
Parlez; j'embrasserai cette effroyable chaîne:
Ma mort suivra l'hymen; mais je veux l'achever:
J'obéis, j'y consens.

CLYTEMNESTRE.

Voulez-vous me braver?

Ou bien ignorez-vous qu'une main ennemie
Du malheureux Pliſtène a terminé la vie?

ELECTRE.

Quoi donc, le ciel eſt juſte! Egiſthe perd un fils?

CLYTEMNESTRE.

De joie à ce diſcours je vois vos ſens ſaiſis!

ELECTRE.

Ah! dans le déſeſpoir où mon ame ſe noie,
Mon cœur ne peut goûter une funeſte joie;
Non, je n'inſulte point au ſort d'un malheureux,
Et le ſang innocent n'eſt pas ce que je veux.
Sauvez ces étrangers; mon ame intimidée
Ne voit point d'autre objet, et n'a point d'autre idée.

CLYTEMNESTRE.

Va, je t'entends trop bien, tu m'as trop confirmé
Les ſoupçons dont Egiſthe était tant alarmé.
Ta bouche eſt de mon ſort l'interprète funeſte;
Tu n'en as que trop dit, l'un des deux eſt Oreſte.

ELECTRE.

Eh bien, s'il était vrai, ſi le ciel l'eût permis...
Si dans vos mains, Madame, il mettait votre fils....

CLYTEMNESTRE.

O moment redouté! que faut-il que je faſſe?

ELECTRE.

Quoi, vous héſiteriez à demander ſa grace!
Lui! votre fils! ô Ciel!... quoi, ſes périls paſſés.....
Il eſt mort: c'en eſt fait, puiſque vous balancez.

CLYTEMNESTRE.

Je ne balance point: va, ta fureur nouvelle
Ne peut même affaiblir ma bonté maternelle;
Je le prends ſous ma garde, il pourra m'en punir....
Son nom ſeul me prépare un cruel avenir....

N'importe.... Je suis mère, il suffit; inhumaine,
J'aime encore mes enfans... tu peux garder ta haine.

ELECTRE.

Non, Madame, à jamais je suis à vos genoux.
Ciel, enfin tes faveurs égalent ton courroux;
Tu veux changer les cœurs, tu veux sauver mon frère,
Et pour comble de biens, tu m'as rendu ma mère.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ELECTRE.

ON m'interdit l'accès de cette affreuse enceinte;
Je cours, je viens, j'attends, je me meurs dans la crainte:
En vain je tends aux dieux ces bras chargés de fers;
Iphise ne vient point; les chemins sont ouverts:
La voici; je frémis.

SCENE II.

ELECTRE, IPHISE.

ELECTRE.

QUE faut-il que j'espère?
Qu'a-t-on fait? Clytemnestre ose-t-elle être mère?
Ah! si.... Mais un tyran l'asservit aux forfaits.
Peut-elle réparer les malheurs qu'elle a faits?
En a-t-elle la force? en a-t-elle l'idée?
Parlez. Désespérez mon ame intimidée,
Achevez mon trépas.

IPHISE.

J'espère; mais je crains.
Egisthe a des avis, mais ils sont incertains;
Il s'égare, il ne sait, dans son trouble funeste,
S'il tient entre ses mains le malheureux Oreste;
Il n'a que des soupçons, qu'il n'a point éclaircis;
Et Clytemnestre au moins n'a point nommé son fils.

Elle le voit, l'entend; ce moment la rappelle
Aux premiers sentimens d'une ame maternelle;
Ce sang prêt à couler parle à ses sens surpris,
Epouvantés d'horreur, et d'amour attendris.
J'observais sur son front tout l'effort d'une mère,
Qui tremble de parler, et qui craint de se taire.
Elle défend les jours de ces infortunés,
Destinés au trépas, si tôt que soupçonnés;
Aux fureurs d'un époux à peine elle résiste,
Elle retient le bras de l'implacable Egisthe.
Croyez-moi, si son fils avait été nommé,
Le crime, le malheur eût été consommé:
Oreste n'était plus.

ELECTRE.

O comble de misère!
Je le trahis peut-être, en implorant ma mère.
Son trouble irritera ce monstre furieux.
La nature en tout temps est funeste en ces lieux,
Je crains également sa voix et son silence.
Mais le péril croissait; j'étais sans espérance.
Que fait Pammène?

IPHISE.

Il a, dans nos dangers pressans,
Ranimé la lenteur de nos débiles ans;
L'infortune lui donne une force nouvelle;
Il parle à nos amis, il excite leur zèle;
Ceux même dont Egisthe est toujours entouré,
A ce grand nom d'Oreste ont déjà murmuré.
J'ai vu de vieux soldats, qui servaient sous le père,
S'attendrir sur le fils, et frémir de colère:
Tant aux cœurs des humains la justice et les lois
Même aux plus endurcis font entendre leur voix.

ELECTRE.

Grands Dieux! ſi j'avais pu dans ces ames tremblantes
Enflammer leurs vertus à peine renaiſſantes,
Jeter dans leurs eſprits, trop faiblement touchés,
Tous ces emportemens qu'on m'a tant reprochés!
Si mon frère, abordé ſur cette terre impie,
M'eût confié plutôt le ſecret de ſa vie!
Si du moins juſqu'au bout Pammène avait tenté...?

SCENE III.

EGISTHE, CLYTEMNESTRE, ELECTRE, IPHISE, Gardes.

EGISTHE.

Qu'on ſaiſiſſe Pammène, et qu'il ſoit confronté
Avec ces étrangers deſtinés au ſupplice.
Il eſt leur confident, leur ami, leur complice.
Dans quel piége effroyable ils allaient me jeter!
L'un des deux eſt Oreſte, en pouvez-vous douter?
(*à Clytemneſtre.*)
Ceſſez de vous tromper, ceſſez de le défendre.
Je vois tout, et trop bien. Cette urne, cette cendre,
C'eſt celle de mon fils; un père gémiſſant
Tient de ſon aſſaſſin cet horrible préſent.

CLYTEMNESTRE.

Croyez-vous...

EGISTHE.

Oui, j'en crois cette haine jurée
Entre tous les enfans de Thieſte et d'Atrée;
J'en crois le temps, les lieux marqués par cette mort,
Et ma ſoif de venger ſon déplorable ſort,
Et les fureurs d'Electre, et les larmes d'Iphiſe,

Et l'indigne pitié dont votre ame eſt ſurpriſe.
Oreſte vit encore : et j'ai perdu mon fils!
Le déteſtable Oreſte en mes mains eſt remis ;
Et quel qu'il ſoit des deux, juſte dans ma colère,
Je l'immole à mon fils, je l'immole à ſa mère.

CLYTEMNESTRE.

Eh bien, ce ſacrifice eſt horrible à mes yeux.

EGISTHE.

A vous?

CLYTEMNESTRE.

Aſſez de ſang a coulé dans ces lieux.
Je prétends mettre un terme au cours des homicides,
A la fatalité du ſang des Pélopides.
Si mon fils, après tout, n'eſt pas entre vos mains,
Pourquoi verſer du ſang ſur des bruits incertains?
Pourquoi vouloir, ſans fruit, la mort de l'innocence?
Seigneur, ſi c'eſt mon fils, j'embraſſe ſa défenſe.
Oui, j'obtiendrai ſa grâce, en duſſé-je périr.

EGISTHE.

Je dois la refuſer, afin de vous ſervir.
Redoutez la pitié qu'en votre ame on excite.
Tout ce qui vous fléchit me révolte et m'irrite.
L'un des deux eſt Oreſte, et tous deux vont périr.
Je ne puis balancer, je n'ai point à choiſir.
A moi, ſoldats.

IPHISE.

Seigneur, quoi? ſa famille entière
Perdra-t-elle à vos pieds ſes cris et ſa prière?
(*elle ſe jette à ſes pieds.*)
Avec moi, chère Electre, embraſſez ſes genoux;
Votre audace vous perd.

ELECTRE.

Où me réduiſez-vous?

Quel affront pour Oreſte, et quel excès de honte!
Elle me fait horreur... eh bien, je la ſurmonte.
Eh bien, j'ai donc connu la baſſeſſe et l'effroi!
Je fais ce que jamais je n'aurais fait pour moi.
(*ſans ſe mettre à genoux.*)
Cruel, ſi ton courroux peut épargner mon frère,
(Je ne puis oublier le meurtre de mon père;)
Mais je pourrais du moins, muette à ton aſpect
Me forcer au ſilence, et peut-être au reſpect.
Que je demeure eſclave, et que mon frère vive.

EGISTHE.

Je vais frapper ton frère, et tu vivras captive;
Ma vengeance eſt entière: au bord de ſon cercueil,
Je te vois ſans effet abaiſſer ton orgueil.

CLYTEMNESTRE.

Egiſthe, c'en eſt trop; c'eſt trop braver, peut-être,
Et la veuve et le ſang du roi qui fut ton maître.
Je défendrai mon fils: et malgré tes fureurs,
Tu trouveras ſa mère encor plus que ſes ſœurs.
Que veux-tu? ta grandeur, que rien ne peut détruire,
Oreſte en ta puiſſance, et qui ne peut te nuire,
Electre enfin ſoumiſe, et prête à te ſervir,
Iphiſe à tes genoux, rien ne peut te fléchir!
Va, de tes cruautés je fus aſſez complice;
Je t'ai fait en ces lieux un trop grand ſacrifice.
Faut-il, pour t'affermir dans ce funeſte rang,
T'abandonner encor le plus pur de mon ſang?
N'aurai-je donc jamais qu'un époux parricide?
L'un maſſacre ma fille aux campagnes d'Aulide,
L'autre m'arrache un fils, et l'égorge à mes yeux,
Sur la cendre du père, à l'aſpect de ſes dieux.
Tombe avec moi plutôt ce fatal diadème,
Odieux à la Gréce, et peſant à moi-même!

Je t'aime, tu le sais; c'est un de mes forfaits:
Et le crime subsiste ainsi que mes bienfaits.
Mais enfin de mon sang mes mains seront avares:
Je l'ai trop prodigué pour des époux barbares:
J'arrêterai ton bras levé pour le verser.
Tremble, tu me connais.... tremble de m'offenser.
Nos nœuds me sont sacrés, et ta grandeur m'est chère;
Mais Oreste est mon fils, arrête, et crains sa mère.

ELECTRE.

Vous passez mon espoir. Non, Madame, jamais
Le fond de votre cœur n'a conçu les forfaits.
Continuez, vengez vos enfans et mon père.

EGISTHE.

Vous comblez la mesure, esclave téméraire.
Quoi donc, d'Agamemnon la veuve et les enfans
Arrêteraient mes coups par des cris menaçans!
Quel démon vous aveugle, ô Reine malheureuse?
Et de qui prenez-vous la défense odieuse?
Contre qui, juste Ciel!... Obéissez, courez:
Que tous deux dans l'instant à la mort soient livrés.

SCENE IV.

EGISTHE, CLYTEMNESTRE, ELECTRE, IPHISE, DIMAS.

DIMAS.

SEIGNEUR!

EGISTHE.

Parlez. Quel est ce désordre funeste?
Vous vous troublez.

DIMAS.

On vient de reconnaître Oreste

IPHISE.

Qui, lui?

CLYTEMNESTRE.

Mon fils?

ELECTRE.

Mon frère?

EGISTHE.

Eh bien, eſt-il puni?

DIMAS.

Il ne l'eſt pas encor.

EGISTHE.

Je ſuis déſobéi!

DIMAS.

Oreſte s'eſt nommé, dès qu'il a vu Pammène.
Pylade, cet ami qui partage ſa chaîne,
Montre aux ſoldats émus le fils d'Agamemnon:
Et je crains la pitié pour cet auguſte nom.

EGISTHE.

Allons, je vais paraître, et preſſer leur ſupplice.
Qui n'oſe me venger ſentira ma juſtice.
Vous, retenez ſes ſœurs; et vous, ſuivez mes pas.
Le ſang d'Agamemnon ne m'épouvante pas.
Quels mortels et quels dieux pourraient ſauver Oreſte
Du père de Pliſtène, et du fils de Thieſte?

SCENE

SCENE V.

CLYTEMNESTRE, ELECTRE, IPHISE.

IPHISE.

Suivez-le, montrez-vous, ne craignez rien, parlez:
Portez les derniers coups dans les cœurs ébranlés.

ELECTRE.

Au nom de la nature, achevez votre ouvrage;
De Clytemneſtre enfin déployez le courage.
Volez, conduiſez-nous.

CLYTEMNESTRE.

Mes filles, ces ſoldats
Me reſpectent à peine, et retiennent vos pas.
Demeurez, c'eſt à moi, dans ce moment ſi triſte,
De répondre des jours et d'Oreſte et d'Egiſthe:
Je ſuis épouſe et mère; et je veux à la fois,
Si j'en puis être digne, en remplir tous les droits.
(*elle ſort.*)

SCENE VI.

ELECTRE, IPHISE.

IPHISE.

Ah! le dieu qui nous perd en ſa rigueur perſiſte;
En défendant Oreſte, elle ménage Egiſthe.
Les cris de la pitié, du ſang et des remords,
Seront contre un tyran d'inutiles efforts.
Egiſthe furieux, et brûlant de vengeance,
Conſomme ſes forfaits pour ſa propre défenſe;
Il condamne, il eſt maître; il frappe, il faut périr.

ELECTRE.

Et j'ai pu le prier avant que de mourir!
Je descends dans la tombe avec cette infamie,
Avec le désespoir de m'être démentie!
J'ai supplié ce monstre, et j'ai hâté ses coups.
Tout ce qui dut servir s'est tourné contre nous.
Que font tous ces amis dont se vantait Pammène,
Ces peuples dont Egisthe a soulevé la haine?
Ces dieux qui de mon frère armaient le bras vengeur,
Et qui lui défendaient de consoler sa sœur?
Ces filles de la nuit, dont les mains infernales
Secouaient leurs flambeaux sous ces voûtes fatales?
Quoi! la nature entière, en ce jour de terreur,
Paraissait à ma voix s'armer en ma faveur:
Et tout est pour Egisthe, et mon frère est sans vie;
Et les dieux, les mortels, et l'enfer m'ont trahie!

SCENE VII.

ELECTRE, PYLADE, IPHISE.

ELECTRE.

En est-ce fait Pylade?

PYLADE.

Oui, tout est accompli,
Tout change, Electre est libre, et le ciel obéi.

ELECTRE.

Comment?

PYLADE.

Oreste règne, et c'est lui qui m'envoie.

IPHISE.

Justes Dieux!

ELECTRE.

Je succombe à l'excès de ma joie.
Oreste! est-il possible?

PYLADE.

Oreste tout puissant
Va venger sa famille et le sang innocent.

ELECTRE.

Quel miracle a produit un destin si prospère?

PYLADE.

Son courage, son nom, le nom de votre père,
Le vôtre, vos vertus, l'excès de vos malheurs,
La pitié, la justice, un dieu qui parle aux cœurs.
Par les ordres d'Egisthe on amenait à peine,
Pour mourir avec nous, le fidelle Pammène;
Tout un peuple suivait, morne, glacé d'horreur;
J'entrevoyais sa rage à travers sa terreur;
La garde retenait leurs fureurs interdites.
Oreste se tournant vers ses fiers satellites,
Immolez, a-t-il dit, le dernier de vos rois:
L'osez-vous? A ces mots, au son de cette voix,
A ce front où brillait la majesté suprême,
Nous avons tous cru voir Agamemnon lui-même,
Qui, perçant du tombeau les gouffres éternels,
Revenait en ces lieux commander aux mortels.
Je parle, tout s'émeut, l'amitié persuade:
On respecte les nœuds d'Oreste et de Pylade.
Des soldats avançaient pour nous envelopper;
Ils ont levé le bras, et n'ont osé frapper:
Nous sommes entourés d'une foule attendrie:
Le zèle s'enhardit, l'amour devient furie.
Dans les bras de ce peuple Oreste était porté.
Egisthe avec les siens, d'un pas précipité
Vole, croit le punir, arrive, et voit son maître.

J'ai vu tout son orgueil à l'instant disparaître ;
Ses esclaves le fuir, ses amis le quitter,
Dans sa confusion ses soldats l'insulter.
O jour d'un grand exemple ! ô justice suprême !
Des fers que nous portions il est chargé lui-même.
La seule Clytemnestre accompagne ses pas,
Le protége, l'arrache aux fureurs des soldats,
Se jette au milieu d'eux, et d'un front intrépide,
A la fureur commune enlève le perfide,
Le tient entre ses bras, s'expose à tous les coups,
Et conjure son fils d'épargner son époux.
Oreste parle au peuple, il respecte sa mère ;
Il remplit les devoirs et de fils et de frère.
A peine délivré du fer de l'ennemi,
C'est un roi triomphant sur son trône affermi.

IPHISE.

Courons, venez orner ce triomphe d'un frère ;
Voyons Oreste heureux, et consolons ma mère.

ELECTRE.

Quel bonheur inouï, par les dieux envoyé !
Protecteur de mon sang, héros de l'amitié,
Venez.

PYLADE *à sa suite.*

Brisez, amis, ces chaînes si cruelles ;
Fers, tombez de ses mains ; le sceptre est fait pour elles.

(*on lui ôte ses chaînes.*)

SCENE VIII.

ELECTRE, IPHISE, PYLADE, PAMMENE.

ELECTRE.

Ah! Pammène, où trouver mon frère, mon vengeur?
Pourquoi ne vient-il pas?

PAMMENE.

Ce moment de terreur
Est destiné, Madame, à ce grand sacrifice,
Que la cendre d'un père attend de sa justice:
Tel est l'ordre qu'il suit. Cette tombe est l'autel
Où sa main doit verser le sang du criminel.
Daignez l'attendre ici, tandis qu'il venge un père
Ce devoir redoutable est juste et nécessaire;
Mais ce spectacle horrible aurait souillé vos yeux.
Vous connaissez les lois qu'Argos tient de ses dieux:
Elles ne souffrent point que vos mains innocentes
Avant le temps prescrit pressent ses mains sanglantes.

IPHISE.

Mais que fait Clytemnestre en ces momens d'horreur?
Voyons-la.

PAMMENE.

Clytemnestre, en proie à sa fureur,
De son indigne époux défend encor la vie;
Elle oppose à son fils une main trop hardie.

ELECTRE.

Elle défend Egisthe.... elle de qui le bras
A sur Agamemnon.... Dieux ne le souffrez pas!

PAMMENE.

On dit que dans ce trouble on voit les Euménides
Sourdes à la prière, et de meurtres avides,

Miniſtres des arrêts prononcés par le ſort,
Marcher autour d'Oreſte, en appelant la mort.

IPHISE.

Jour terrible et ſanglant, ſoyez un jour de grace.
Terminez les malheurs attachés à ma race.
Ah, ma ſœur! ah, Pylade! entendez-vous ces cris?

ELECTRE.

C'eſt ma mère!

PAMMENE.

Elle-même.

CLYTEMNESTRE, *derrière la ſcène.*

Arrête.

IPHISE.

Ciel!

CLYTEMNESTRE, *derrière la ſcène.*

Mon fils!

ELECTRE.

Il frappe Egiſthe. Achève, et ſois inexorable;
Venge-nous, venge-la; tranche un nœud ſi coupable:
Immole entre ſes bras cet infame aſſaſſin.
Frappe, dis-je.

CLYTEMNESTRE.

Mon fils!... j'expire de ta main.

PYLADE.

O deſtinée!

IPHISE.

O crime!

ELECTRE.

Ah, trop malheureux frère!
Quel forfait a puni les forfaits de ma mère!
Jour à jamais affreux!

SCENE IX.

Les Acteurs précédens, ORESTE.

ORESTE.

O Terre! entr'ouvre-toi;
Clytemneſtre, Tantale, Atrée, attendez-moi:
Je vous ſuis aux enfers, éternelles victimes;
Je diſpute avec vous de tourmens et de crimes.

ELECTRE.

Qu'avez-vous fait, cruel?

ORESTE.

Elle a voulu ſauver....
Et les frappant tous deux.... Je ne puis achever.

ELECTRE.

Quoi? de la main d'un fils! quoi par ce coup funeſte,
Vous....

ORESTE.

Non, ce n'eſt pas moi; non, ce n'eſt point Oreſte.
Un pouvoir effroyable a ſeul conduit mes coups.
Exécrable inſtrument d'un éternel courroux,
Banni de mon pays par le meurtre d'un père,
Banni du monde entier par celui de ma mère,
Patrie, Etats, parens, que je remplis d'effroi,
Innocence, amitié, tout eſt perdu pour moi!
Soleil qu'épouvanta cette affreuſe contrée,
Soleil qui reculas pour le feſtin d'Atrée,
Tu luis encor pour moi, tu luis pour ces climats!
Dans l'éternelle nuit tu ne nous plonges pas!
Dieux, tyrans éternels, puiſſance impitoyable,
Dieux, qui me puniſſez, qui m'avez fait coupable!
Eh bien, quel eſt l'exil que vous me deſtinez?

Quel eſt le nouveau crime où vous me condamnez?
Parlez . . . Vous prononcez le nom de la Tauride;
J'y cours, j'y vais trouver la prêtreſſe homicide,
Qui n'offre que du ſang à des dieux en courroux,
A des dieux moins cruels, moins barbares que vous.

ELECTRE.

Demeurez. Conjurez leur juſtice et leur haine.

PYLADE.

Je te ſuivrai par-tout où leur fureur t'entraîne.
Que l'amitié triomphe, en ce jour odieux,
Des malheurs des mortels, et du courroux des dieux.

Fin du cinquième et dernier acte.

DISSERTATION

DISSERTATION

SUR LES PRINCIPALES

TRAGEDIES

ANCIENNES ET MODERNES,

Qui ont paru sur le sujet d'Electre, et en particulier sur celle de Sophocle.

Par M. DU MOLARD, membre de plusieurs académies.

TRADUCTION

DE DEUX VERS D'EURIPIDE.

Un bon critique suit toujours les règles de l'équité, et reprend en tout temps et en tout lieu ceux qui commettent des fautes.

DISSERTATION
SUR LES PRINCIPALES
TRAGEDIES
ANCIENNES ET MODERNES,

Qui ont paru sur le sujet d'Electre, et en particulier sur celle de SOPHOCLE.

Le sujet d'Electre, un des plus beaux de l'antiquité, a été traité par les plus grands maîtres et chez toutes les nations qui ont eu du goût pour les spectacles. *Eschyle*, *Sophocle*, *Euripide*, l'ont embelli à l'envi chez les Grecs. Les Latins ont eu plusieurs tragédies sur ce sujet. *Virgile* le témoigne par ce vers:

Aut Agamemnonius scenis agitatus Orestes.

ce qui donne à entendre que cette pièce était souvent représentée à Rome. *Ciceron*, dans le livre *de Finibus*, cite un fragment d'une tragedie d'Oreste fort applaudie de son temps. *Suetone* dit que *Néron* chanta le rôle d'*Oreste* parricide; et *Juvenal* parle d'un Oreste qui était d'une longueur rebutante, et auquel l'auteur n'avait pas encore mis la dernière main:

Summi plenâ jam margine libri
Scriptus et in tergo, necdum finitus Orestes.

Baif est le premier qui ait traité ce sujet en notre langue. Son ouvrage n'est qu'une traduction de

l'Electre de *Sophocle:* il a eu le sort de toutes les pièces de théâtre de son siècle. L'Electre de M. *de Longepierre*, faite en 1700, ne fut jouée, je crois, qu'en 1718. Pendant cet intervalle M. *de Crébillon* donna sa tragédie d'Electre. Je ne connais que le titre de l'Electre du baron de *Walef* qui a paru dans les Pays-Bas. Enfin M. *de Voltaire* vient de nous donner une tragédie d'Oreste. *Erasmo diValvasone* a traduit en italien l'Electre de *Sophocle*, et *Ruscellai* a fait une tragédie d'Oreste, qui se trouve dans le premier volume du théâtre italien, donné par M. le marquis de *Maffei* à Vérone en 1723.

Je diviserai cette dissertation en trois parties. Je rechercherai dans la première quels sont les fondemens de la préférence que tous les siècles ont donnée à la tragédie d'Electre de *Sophocle*, sur celle d'*Euripide*, et sur les Choéphores d'*Eschyle*.

Dans la seconde, j'examinerai sans prévention ce qu'on doit penser de l'entreprise de l'auteur de la tragédie d'Oreste, de traiter ce sujet sans ce que nous appelons épisodes, et avec la simplicité des anciens; et de la manière dont il a exécuté cette entreprise.

Dans la troisième et dernière partie, je ferai voir combien il est difficile de s'écarter de la route que les anciens nous ont frayée en traitant ce sujet, sans détruire le bon goût, et sans tomber dans des défauts qui passent même des pensées aux expressions.

Je soumets tout ce que je dirai dans cet écrit au jugement de ceux qui aiment sincèrement les

belles-lettres, qui ont fait de bonnes études, qui connaissent en même temps le génie de la langue grecque et celui de la nôtre, qui sans être les adorateurs serviles et aveugles des anciens, connaissent leurs beautés, les sentent et leur rendent justice; et qui joignent l'érudition à la saine critique : je recuse tous les autres juges, comme incompétens.

Je ne cherche qu'à être utile; je ne veux faire ni d'éloge ni de satire. Le théâtre, que je regarde comme l'école de la jeunesse, mérite qu'on en parle d'une manière plus sérieuse et plus approfondie qu'on ne fait d'ordinaire dans tout ce qui s'écrit pour et contre les pièces nouvelles. (*a*) Le public est las de tous ces écrits, qui sont plutôt des libelles que des instructions, et de tous ces jugemens dictés par un esprit de cabale et d'ignorance. Quiconque ose porter un jugement doit le motiver, sans quoi il se déclare lui-même indigne d'avoir un avis; je n'ai formé le mien qu'après avoir consulté les gens de lettres les plus éclairés. C'est ce qui m'enhardit à me nommer, afin de n'être pas confondu avec les auteurs de tant d'écrits ténébreux, dont le moins qu'on puisse dire est qu'ils sont inutiles.

(*a*) Le père *Rapin*, dans ses Réflexions sur la Poëtique, dit, après *Aristote*, que la tragédie est une leçon publique, plus instructive, sans comparaison, que la philosophie, parce qu'elle instruit l'esprit par les sens, et qu'elle rectifie les passions par les passions mêmes, en calmant, par leur émotion, le trouble qu'elles excitent dans le cœur.

PREMIERE PARTIE.

De l'Electre de SOPHOCLE.

On a toujours regardé l'Electre de *Sophocle* comme un chef-d'œuvre, soit par rapport au temps auquel elle a été composée, soit par rapport au peuple pour lequel elle a été faite.

Ce temps touchait à celui de l'invention de la tragédie. Trois illustres rivaux, les chefs et les modèles de tous ceux qui ont excellé depuis dans le genre dramatique, se disputèrent la victoire. Les pièces des deux antagonistes de *Sophocle* furent louées, furent même récompensées; la sienne fut couronnée et préférée. Toute la nation grecque et toute la postérité n'ont jamais varié sur ce jugement. Elle tira des gémissemens et des larmes; elle excita même des cris, qu'arrachaient la terreur et la pitié portées à leur comble. On ne peut la lire dans l'original sans répandre des pleurs. Tel est l'effet que produisit et que produit encore de nos jours la scène de l'urne, que toute l'antiquité a regardée comme un chef-d'œuvre de l'art dramatique. *Aulu-Gelle* rapporte que de son temps, sous l'empire d'*Adrien*, un acteur nommé *Paulus*, qui fesait le rôle d'*Electre*, fit tirer du tombeau l'urne qui contenait les cendres de son fils bien-aimé; et comme si c'eût été l'urne d'*Oreste*, il remplit toute l'assemblée, non pas d'une simple émotion de douleur bien imitée, mais de cris et de pleurs véritables. Effectivement cette scène est un modèle achevé du pathétique. En la

lisant on se représente un grand peuple pénétré qui ne peut retenir ses larmes. On croit entendre les soupirs et les sanglots interrompus de temps en temps par les cris les plus douloureux; mais bientôt un silence morne, signe de la consternation générale, succède à ce bruit; tout le peuple semble tomber avec *Electre* dans le désespoir, à la vue de ce grand objet de terreur et de compassion.

Si tous les Grecs et les Romains, si les deux nations les plus célèbres du monde, et qui ont le plus cultivé et chéri la littérature et la poësie, si deux peuples entiers aussi spirituels et aussi délicats, si tous ceux qui depuis eux, dans d'autres pays et avec des mœurs différentes, ont aimé les lettres grecques et ont été en état de sentir les beautés de cette pièce, se sont tous unanimement accordés à penser de même de l'Electre de *Sophocle*, il faut absolument que ces beautés soient de tous les temps et de tous les lieux.

En effet, tout ce qui peut concourir à rendre une pièce excellente se trouve dans celle-ci: fable bien constituée; exposition claire, noble, entière; observation parfaite des règles de l'art; unité de lieu, d'action et de temps; (l'action ne dure précisément que le temps de la représentation,) conduite sage, mœurs ou caractères vrais et toujours également soutenus. *Electre* y respire continuellement la douleur et la vengeance, sans aucun mélange de passions étrangères. *Oreste* n'a d'autre idée que d'exécuter une entreprise aussi grande, aussi hardie, aussi difficile qu'intéressante. Son cœur est fermé à tout autre sentiment, à tout autre objet. La douleur

de *Chryſothemis*, plus ſage, plus modérée que celle de ſa ſœur, fait un contraſte adroit et continuel avec les emportemens d'*Electre*. Les ſentimens y ſont par-tout convenables. La ſcène d'*Electre* et de *Chryſothemis* fait ſortir le caractère de la première par la douceur de celui de ſa ſœur. *Iſmène*, dans la tragédie d'Antigone de *Sophocle*, montre la même douceur par le même art, et pour faire contraſter le caractère des deux ſœurs. *Iſmène* et *Chryſothemis* ont la même compaſſion et la même tendreſſe pour *Antigone* et pour *Electre*, pour *Oreſte* et pour *Polynice*: la ſeule différence eſt qu'*Antigone* ayant un peu moins de dureté qu'*Electre*, *Iſmène* de ſon côté a un peu plus de fermeté que *Chryſothemis*.

L'expoſition produiſait d'abord un ſpectacle frappant et un très-grand intérêt. L'immenſité du théâtre, la magnificence artificieuſe des décorations, qui ſuppoſe néceſſairement une grande connaiſſance de la perſpective, donnent lieu au gouverneur d'*Oreſte* de lui faire obſerver deux villes, une forêt, des temples, des places publiques et des palais. Un Français, peu verſé dans l'hiſtoire et dans la littérature grecque, peut traiter les villes d'Argos et de Mycène, le bois de la fille d'*Inachus*, célèbre par les fables d'*Io* et d'*Argus*, le palais d'*Agamemnon*, les temples les plus renommés; il peut, dis-je, les traiter d'objets peu intéreſſans. Mais que ces objets étaient frappans pour toute la Gréce! que notre théâtre eſt éloigné d'en offrir de pareils! Le reſte du diſcours du gouverneur met le ſpectateur au fait, en très-peu de mots, de l'hiſtoire d'*Oreſte* et de ſon projet, que la réponſe du héros achève d'expliquer.

L'oracle lui défend d'avoir des troupes et d'employer d'autres armes que la ruse et le secret:

Δόλοισι κλέψαι κειρὸς ἐνδίκους σφαγάς.

En conséquence il envoie son gouverneur annoncer à *Egisthe* et à *Clytemnestre* qu'*Oreste* a été tué aux jeux Pythiens. Qu'importe, dit-il, qu'on dise que je suis mort, pourvu que je vive et que je me couvre de gloire? Quand un faux bruit nous procure un grand avantage, je ne puis le regarder comme un mal; ce qui fait allusion à l'idée que les anciens avaient que ces bruits de mort étaient d'un mauvais augure.

Τί γάρ με λυπεῖ τοῦθ', ὅταν λόγῳ θανὼν
Ἔργοισι σωθῶ, κἀξενέγκωμαι κλέος;
Δοκῶ μὲν οὐδὲν ῥῆμα σὺν κέρδει κακόν.

Il sort ensuite pour aller faire des libations sur le tombeau de son père, ainsi qu'*Apollon* l'a ordonné. Sa conduite ne se dément point. Les caractères ne se démentent pas davantage. Même inflexibilité, même fureur dans *Electre*, même douceur dans *Chrysothemis*, même sagesse dans *Oreste* et dans le gouverneur, même fierté dans *Clytemnestre*. Traiter cette fierté de défaut, c'est insulter à toute l'antiquité, c'est ignorer ce que c'est que les mœurs dans un pareil sujet, c'est méconnaître la belle nature.

Je ne disconviendrai pas qu'avec toutes ces perfections on ne puisse faire quelques objections contre *Sophocle*. On dira que l'intrigue est très-simple: je l'avoue, et je crois même que c'est la plus grande beauté de la pièce. Cette simplicité

irait au détriment de l'intrigue, si cette intrigue elle-même était autre chose qu'un tableau continu. *Sophocle*, ajoutera-t-on, manque de certains traits délicats et fins que la tragédie a pu acquérir avec le temps. Les pensées n'y sont peut-être pas assez approfondies ni assez variées. Mais les Grecs, et *Sophocle* en particulier, connaissaient peu ces faibles ornemens. Son pinceau hardi peignait tout à grands traits. Il ne s'embarrassait que d'arriver au but.

On apporte les cendres d'*Oreste*, qu'on dit avoir été tué aux jeux Pythiens, dont on fait une très-longue description, qui appartient plus à l'épopée qu'à la tragédie. Ce récit ne forme pas d'ailleurs de nœud assez intrigué. Il ne met point le héros auquel on s'intéresse en un danger réel; il ne produit ni pitié ni terreur, du moins chez un peuple débarrassé du préjugé aveugle où vivaient les anciens, que ces bruits de mort étaient du plus sinistre présage. Mais ce même préjugé fesait que les Grecs n'en craignaient que plus pour *Oreste*; et cette crainte était si forte qu'elle suspendait tous les mouvemens précédens de terreur et de compassion. Quoique ce bruit de mort mette ce héros dans le plus grand danger de perdre la vie, *Oreste* foule aux pieds cette crainte, parce que le but de la tragédie est d'empêcher de craindre avec trop de faiblesse des disgraces communes. *Sophocle* ménage la crainte des spectateurs, en fesant mépriser par *Oreste* ce mauvais préſage. La crainte du héros se porte toute entière sur l'obéissance aveugle qu'on doit aux oracles.

D'ailleurs on a toujours excusé cette description épisodique par le goût décidé, par la passion furieuse que toute la nation grecque avait pour ces jeux. En effet c'était un des endroits de la pièce des plus applaudis. On passait à *Sophocle* l'anachronisme formel en faveur de la beauté de ce morceau, et de l'intérêt qu'on prenait à cette magnifique description.

On dira peut-être encore que le gouverneur d'*Oreste* était bien hardi de débiter à une grande reine une fable dont elle pouvait d'un moment à l'autre reconnaître la fausseté. Toute la Grèce accourait aux yeux Pythiens. N'y avait-il aucun habitant de Mycène ou d'Argos qui y eût assisté? Cela n'est pas probable. Personne n'en était-il encore revenu quand le gouverneur fesait ce récit, ou quelqu'un ne pouvait-il pas en arriver dans le moment même? La reine pouvait en un instant découvrir l'imposture.

Cette objection tombe d'elle-même, pour peu que l'on fasse réflexion que l'action qui ne dure que quatre heures, ou le temps de la représentation, est si pressée, que *Clytemnestre* et *Egisthe* sont tués avant qu'ils aient le temps d'être détrompés; et, encore un coup, le plaisir que ce morceau fesait à toute la nation, la beauté, la sublimité du style dans lequel il est écrit, l'emportèrent sur toutes les critiques.

Je ne saurais disconvenir que *Sophocle*, ainsi qu'*Euripide*, ne devaient pas faire de *Pylade* un personnage muet. Ils se sont privés par-là de grandes beautés.

N'est-ce pas encore un défaut qu'*Egisthe* ne

paraiſſe qu'à la dernière ſcène, et pour y recevoir la mort ? Quel perſonnage que celui d'un roi qui ne vient que pour mourir ! Cependant il ne ſemble pas abſolument néceſſaire qu'*Egiſthe* paraiſſe plutôt. Le poëte inſpire tant de terreur dans tout le cours de la pièce, qu'il n'a pas beſoin d'introduire plutôt un perſonnage qui ne produirait que de l'horreur, qui nuirait à ſon plan, ou qui du moins ſerait inutile.

Quant à l'atrocité de la cataſtrophe, elle paraît horrible dans nos mœurs; elle n'était que terrible dans celles des Grecs. C'était un fait avoué de tout le monde, qu'*Oreſte* avait tué ſa mère de propos délibéré pour venger le meurtre de ſon père. Il n'était pas permis de le déguiſer, ni de changer une fable univerſellement reçue, (*b*) c'était même ce qui feſait tout le grand tragique, tout le terrible de cette action: (*c*) auſſi voit-on qu'*Eſchyle* et *Euripide* ont exactement ſuivi, comme *Sophocle*, l'hiſtoire conſacrée. Il me ſemble même que la mort de *Clytemneſtre*, tuée par ſon fils, eſt en un ſens moins atroce, et ſans contredit beaucoup plus théâtrale et plus tragique, que le meurtre de *Camille*, exécuté par *Horace*.

(*b*) Il faut que *Clytemneſtre* ſoit tuée par *Oreſte*. Ariſtot. *de Poet. c.* 15.

(*c*) Un des principaux objets du poëme dramatique eſt d'apprendre aux hommes à ménager leur compaſſion pour des ſujets qui le méritent. Car il y a de l'injuſtice d'être trop touché des malheurs de ceux qui méritent d'être miſérables. On doit voir ſans pitié, dit le père *Rapin*, *Clytemneſtre* tuée par ſon fils *Oreſte*, dans *Eſchyle*, parce qu'elle avait tué ſon époux; et l'on peut voir ſans compaſſion mourir *Hippolyte*, parce qu'il ne meurt que pour avoir été ſage et vertueux. *V. Réfl. ſur la poétique.*

Elle me paraît moins atroce, en ce que *Camille* est innocente, *et Clytemneſtre* est coupable du plus grand des crimes ; crime dont elle se glorifie quelquefois, et dont elle n'a qu'un léger repentir ; en cela elle mérite infiniment plus d'être punie que *Camille*, qui regrette son amant, et dont tout le crime ne consiſte qu'en des paroles trop dures que lui arrache l'excès de sa douleur.

Elle est plus théâtrale, en ce qu'elle fait le vrai sujet de la pièce ; car cette mort est préparée et attendue, et celle de *Camille* dans les *Horaces* n'est qu'un événement imprévu qui pouvait ne pas arriver, qui ne fait qu'une double action vicieuse, et un cinquième acte inutile, qui devient lui-même une triple action dans la pièce. Il n'y a qu'une seule action au contraire dans *Sophocle*, la punition des deux époux étant le seul sujet de la pièce. C'est cette unité qui contribuait tant au pathétique de la catastrophe. Quoi de plus pathétique en effet que ces cris de Clytemneſtre ? *O mon fils ! mon fils, ayez pitié de celle qui vous a mis au monde.*

. . . . . ὦ τέκνον, τέκνον,
οἰκτείρε τὴν τεκοῦσαν.

On frémiſſait à cette terrible, quoique juſte réponse d'*Electre : Mais, vous-même, avez-vous eu pitié de son père et de lui ?*

ἀλλ' οὐκέκ σέθεν
φκτείρεθ' οὗτος, οὐδ' ὁ γενήσας πατήρ ;

On tremblait à cette effrayante exclamation

d'*Electre* à son frère : *Frappe, redouble, si tu le peux.*

. . . . . παῖσον, εἰ σθένεις, διπλᾶν.

Après quoi *Clytemneſtre* expirante s'écrie : *Encore une fois, hélas !*

ὦ μοι μάλ' αὖθις.

Qu'Egiſthe, pourſuit *Electre*, *ne reçoit-il le même traitement !*

εἰ γὰρ Αἰγίσθῳ θ' ὁμοῦ.

Egiſthe qui arrive dans ces terribles circonſtances, croyant voir le corps d'*Oreſte* maſſacré, et découvrant celui de ſa femme ; la mort ignominieuſe de cet aſſaſſin, qui n'a pas même la conſolation de mourir volontairement et en homme libre, et à qui l'on annonce qu'il ſera privé de la ſépulture ; tout cela forme le coup de théâtre le plus frappant et le plus terrible, je ne dis pas pour notre nation, mais pour toute celle des Grecs, qui n'était point amollie par des idées d'une tendreſſe lâche et efféminée ; pour un peuple qui, d'ailleurs humain, éclairé, poli autant qu'aucun peuple de la terre, ne cherchait point au théâtre ces ſentimens fades et doucereux auxquels nous donnons le nom de galans, et qui par conſéquent était plus diſpoſé à recevoir les impreſſions d'un tragique atroce.

Combien ce peuple ne s'intéreſſait-il pas à la gloire d'*Agamemnon*, à ſon malheur et à ſa vengeance ? Il entrait dans ces ſentimens autant qu'*Oreſte* lui-même. Les Grecs n'ignoraient pas que ce prince était coupable de tuer ſa mère ; mais il fallait abſolument repréſenter ce crime. La mort

de *Clytemneſtre* était juſte, et ſon fils n'était coupable que par l'ordre formel des dieux qui le conduiſaient pas à pas dans ce crime, par celui des deſtinées, dont les arrêts étaient irrévocables, qui feſaient des malheureux mortels ce qu'il leur plaiſait; *Qui nos homines quaſi pilas habent.* Ainſi en condamnant *Oreſte* autant qu'ils le devaient, les Grecs ne condamnaient point *Sophocle*, et ils le comblaient au contraire de louanges. D'ailleurs tous les poëtes tragiques tiennent le langage de la philoſophie ſtoïcienne.

Il me ſemble avoir montré les ſources de l'admiration que tous les anciens ont eu pour l'Electre de *Sophocle*. Le parallèle de cette pièce avec celles d'*Euripide* et d'*Eſchyle* ſur ce ſujet, qui ſont à la vérité pleines de beautés, ne ſervira pas peu à démontrer entièrement combien elle leur eſt ſupérieure. On verra combien la conduite et l'intrigue de la pièce de *Sophocle* ſont plus belles et plus raiſonnables que celles des deux autres.

Pluſieurs critiques ont douté que la tragédie d'Electre, que nous avons ſous le nom d'*Euripide*, fût de ce grand maître. On y trouve moins de chaleur et moins de liaiſon; et l'on pourrait ſoupçonner qu'elle eſt l'ouvrage d'un poëte fort poſtérieur. On ſait que les ſavans de la célèbre école d'Alexandrie ont non-ſeulement rectifié et corrigé, mais auſſi altéré et ſuppoſé pluſieurs poëmes anciens. Electre était peut-être mutilée ou perdue de leur temps; ils en auront lié tous les fragmens pour en faire une pièce ſuivie. Quoi qu'il en ſoit, on y retrouve les fameux vers cités par *Plutarque* (dans la vie de

Lyſandre,) qui préſervèrent Athènes d'une deſtruction totale, lorſque *Lyſandre* s'en rendit le maître. En effet, comme les vainqueurs délibéraient le ſoir dans un feſtin s'ils raſeraient ſeulement les murailles de la ville, ou s'ils la renverſeraient de fond en comble, un phocéen chanta ce beau chœur, et tous les convives en furent ſi émus qu'ils ne purent ſe réſoudre à détruire une ville qui avait produit d'auſſi beaux eſprits et d'auſſi grands perſonnages.

Dans *Euripide*, *Electre* a été mariée par *Egiſthe* à un homme ſans bien et ſans dignité, qui demeure hors de la ville dans une maiſon conforme à ſa fortune. La ſcène eſt devant cette maiſon, ce qui ne produit pas une décoration bien magnifique. Cet époux d'*Electre*, qui, à la vérité, par reſpect, n'a eu aucun commerce avec elle, ouvre la ſcène, en fait l'expoſition dans un long monologue qu'on peut regarder comme un prologue. Ce défaut, qui ſe trouve dans preſque toutes les premières ſcènes d'*Euripide*, rend ſes expoſitions la plupart froides et peu liées avec la pièce.

Oreſte eſt reconnu par un vieillard en préſence de ſa ſœur, par une cicatrice qu'il s'eſt faite au-deſſus du ſourcil, en courant, lorſqu'il était enfant, après un chevreuil.

Des critiques ont trouvé cette reconnaiſſance trop bruſque, et celle de *Sophocle* trop traînante. Ils ſemblent qu'ils n'aient fait aucune attention aux mœurs de la nation grecque, et qu'ils n'aient connu ni le génie ni les grâces des deux tragiques.

Oreſte va enſuite avec ſon ami *Pylade* aſſaſſiner *Egiſthe* par derrière, pendant qu'il eſt penché pour conſidérer

considérer les entrailles d'une victime. Ils le tuent au milieu d'un sacrifice et d'une cérémonie religieuse, parce que tous les droits divins et humains avaient été violés dans l'assassinat d'*Agamemnon*, commis dans son propre palais par une ruse abominable, et lorsqu'il allait se mettre à table et faire des libations aux dieux. Ainsi ce récit de la mort d'*Egisthe* contient la description d'un sacrifice. Les Grecs étaient fort curieux de ces descriptions de sacrifices, de fêtes, de jeux, etc. ainsi que des marques, cicatrices, anneaux, bijoux, cassettes et autres choses qui amènent les reconnaissances.

Le récit qu'*Electre* et son frère font de la maniere dont ils ont assassiné leur mère, qui ne vient sur la scène que pour y être tuée, me paraît beaucoup plus atroce que la scène de *Sophocle*, que j'ai rapportée ci-dessus. *Oreste* est livré aux furies, pour avoir exécuté l'ordre des dieux, pendant qu'*Electre*, qui se vante d'avoir vu cet horrible spectacle, d'avoir encouragé son frère, d'avoir conduit sa main, parce qu'*Oreste* s'était couvert le visage de son manteau, *Electre*, dis-je, est épargnée. *Sophocle* certainement l'emporte ici sur *Euripide*; mais les *Dioscures*, *Castor* et *Pollux*, frères de *Clytemnestre*, surviennent, et loin de prendre la défense de leur sœur, ils rejettent le crime de ses enfans sur *Apollon*, envoient *Oreste* à Athènes pour y être expié, lui prédisent qu'il courra risque d'être condamné à mort, mais qu'*Apollon* le sauvera en se chargeant lui-même de ce parricide. Ils lui annoncent ensuite un sort heureux, après qu'*Electre* aura épousé *Pylade*, époux digne en effet d'une auss

grande princeſſe, puiſqu'il était fils d'une ſœur d'*Agamemnon*, et qu'il deſcendait d'*Eaque* fils de *Jupiter* et d'*Egine*. C'eſt ce qui juſtifie le reproche d'un critique à M. *Racine*, d'avoir fait de *Pylade* un confident trop ſubalterne dans *Andromaque*, et d'avoir déshonoré par-là une amitié reſpectable entre deux princes dont la naiſſance était égale.

Quant à la pièce d'*Eſchyle*, des filles étrangères, eſclaves de *Clytemneſtre*, mais attachées à *Electre*, portent des préſens ſur le tombeau d'*Agamemnon*; c'eſt ce qui a fait donner à la pièce le nom de *Coéphores*, ou porteuſes de libations ou de préſens, du mot grec χοὴ, qui ſignifie des libations qu'on feſait ſur les tombeaux.

Oreſte eſt reconnu par ſa ſœur dès le commencement de la pièce, par trois marques aſſez équivoques, les cheveux, la trace des pas, et la robe ὕφασμα qu'elle a tiſſue elle-même, il y avait ſans doute long-temps.

Les anciens eux-mêmes ſe ſont moqués de cette reconnaiſſance; et M. *Dacier* la blâme, parce qu'elle eſt trop éloignée de la péripétie, ou changement d'état. Celle de *Sophocle* eſt plus ſimple. *Oreſte* dit à ſa ſœur: *Regardez cet anneau, c'eſt celui de mon père.*

τήνδε προσθλέψασά μὲ
σφραγῖδα πάλεός.

Il déclare enſuite que l'oracle d'*Apollon* lui a ordonné de tuer les meurtriers de ſon père, ſous peine d'éprouver les plus cruels tourmens, d'être livré aux furies, etc.

Le P. *Brumoy* remarque judicieuſement à ce ſujet qu'*Oreſte* eſt criminel en obéiſſant et en

n'obéiſſant pas. Cependant il ne peut ſe déterminer à tuer ſa mère. *Electre* lève ſes ſcrupules et l'aigrit contr'elle. Le chœur lui raconte le ſonge de la reine, qui a cru voir ſortir de ſon ſein un ſerpent qui lui a tiré du ſang au lieu de lait. *Oreſte* jure qu'il accomplira ce ſonge. Le chœur ſuivant eſt un récit des amours funeſtes qui ont été enſanglantés.

Oreſte s'introduit dans le palais d'*Egiſthe* ſous le nom d'un marchand de la Phocide, qui vient annoncer la mort du fils d'*Agamemnon*. *Egiſthe* entre dans ſon palais pour s'aſſurer de ce bruit. *Oreſte* l'y tue, et reparaît pour aſſaſſiner ſa mère ſur le théâtre.

En vain elle lui demande grâce par les mamelles qui l'ont allaité. *Pylade* dit à ſon ami, qui craint encore de commettre ce parricide, qu'il doit obéir aux dieux et accomplir ſes ſermens. *Préférez-vous*, ajoute-t-il, *vos ennemis aux dieux même ?* *Oreſte* déterminé dit à ſa mère : *C'eſt à vous-même, et non pas à moi, que vous devez attribuer votre mort.*

Σὺ τοι σεαυτὴν, οὐκ ἐγὼ, κατακτενεῖς.

Quoi de plus réfléchi, de plus dur et de plus cruel ! Il n'y a point d'oracle, de deſtinée qui pût diminuer ſur notre théâtre l'atrocité de cette action et de ce ſpectacle ; auſſi *Oreſte* a beau ſe diſculper, faire ſon apologie, et rejeter le crime ſur l'oracle et ſur la menace d'Apollon, *les chiens irrités de ſa mère* l'environnent et le déchirent.

Electre n'eſt point amoureuſe chez les trois tragiques grecs : en voici les raiſons. Les caractères étaient conſtatés, et comme conſacrés dans les

tragedies d'*Eschyle*, de *Sophocle* et d'*Euripide*, parce que les caractères étaient constatés chez les anciens. Ils ne s'écartaient jamais de l'opinion reçue : *Sit Medea ferox invictaque* etc. *Electre* ne pouvait pas plus être amoureuse que *Polyxène* et *Iphigénie* ne pouvaient être coquettes, *Médée* douce et compatissante, *Antigone* faible et timide. Les sentimens étaient toujours conformes aux personnages et aux situations. Un mot de tendresse dans la bouche d'*Electre* aurait fait tomber la plus belle pièce du monde, parce que ce mot aurait été contre le caractère distinctif et la situation terrible de la fille d'*Agamemnon*, qui ne doit respirer que la vengeance.

Que dirait-on, parmi nous, d'un poëte qui ferait agir et parler *Louis XII* comme un tyran, *Henri IV* comme un lâche, *Charlemagne* comme un imbécille, *St Louis* comme un impie? Quelque belle que la pièce fût d'ailleurs, je doute que le parterre eût la patience d'écouter jusqu'au bout. Pourquoi *Electre*, amoureuse, aurait-elle eu un meilleur succès à Athènes ?

Les sentimens doucereux, les intrigues amoureuses, les transports de jalousie, les sermens indiscrets de s'aimer toute la vie malgré les dieux et les hommes, tout ce verbiage langoureux, qui déshonore souvent notre théâtre était inconnu des Grecs. La correction des mœurs était le but principal de leur théâtre. Pour y réussir, ils voulurent monter à la source de toutes les passions et de tous les sentimens. Loin de rencontrer l'amour sur leur route, ils y trouvèrent la terreur et la compassion.

Ces deux sentimens leur parurent les plus vifs de tous ceux dont le cœur humain est susceptible. Mais la terreur et l'attendrissement, portés à l'excès, précipitent indubitablement les hommes dans les plus grands crimes et dans les plus grands malheurs. Les Grecs entreprirent de corriger l'un et l'autre, et de les corriger l'un par l'autre.

La crainte non corrigée, *non épurée*, pour me servir du terme d'*Aristote*, nous fait regarder comme des maux insupportables les événemens fâcheux de la vie, les disgraces imprévues, la douleur, l'exil, la perte des biens, des amis, des parens, des couronnes, de la liberté et de la vie. La crainte bien épurée nous fait supporter toutes ces choses; elle nous fait même courir au-devant avec joie, lorsqu'il s'agit des intérêts de la patrie, de l'honneur, de la vertu et de l'observation des lois éternelles établies par les dieux. Les Grecs enseignaient sur leur théâtre à ne rien craindre alors, à ne jamais balancer entre la vie et le devoir, et à supporter sans se troubler toutes les disgraces, en les voyant si fréquentes et si extrêmes dans les personnages les plus considérables et les plus vertueux; *à ménager la crainte* et la tempérer par les exemples les plus illustres. Les peuples apprenaient au théâtre qu'il y a de la pusillanimité et du crime à craindre ce qui n'est plus un mal, par le motif qui le fait surmonter, et par la cause qui le produit, puisque ce mal, si c'en est un, n'est rien en comparaison de maux inévitables et bien plus à craindre, tels que l'infamie, le crime, la colère & la vengeance éternelle des dieux. La terreur de ces maux bien plus redoutables fait disparaître entièrement

celle des premiers. L'*Oreſte* de *Sophocle* s'embarraſſe peu qu'on faſſe courir le bruit de ſa mort, pourvu qu'il obéiſſe ponctuellement aux oracles. *Electre* mépriſe l'eſclavage et les rigueurs de ſa mère et d'*Egiſthe*, pourvu que la mort d'*Agamemnon* ſoit vengée; il faut n'avoir jamais lu ni le texte ni la traduction de *Sophocle*, pour oſer dire qu'elle ſonge plus à venger ſes propres injures, que la mort de ſon père. *Antigone* rend les honneurs funèbres à ſon frère, et ne craint point d'être enterrée vive, parce que l'ordre ſacrilége de *Créon* eſt formellement contraire à celui des dieux, et qu'on ne peut ni ne doit jamais balancer entre les dieux et les hommes, entre la mort et la colère des immortels. *Oreſte*, dans *Sophocle*, n'a rien à craindre des *Euménides*, parce qu'il ſuit fidellement les ordres d'*Apollon*.

La pitié non épurée nous fait plaindre tous les malheureux qui gémiſſent dans l'exil, dans la miſère et dans les ſupplices. La pitié épurée apprenait aux Grecs à ne plaindre que ceux qui n'ont point mérité ces maux, et qui ſouffrent injuſtement, *à ménager leur compaſſion*, à ne point gémir ſur les malheurs qui accablent ceux qui déſobéiſſent aux dieux et aux lois, qui trahiſſent la patrie, qui ſe ſont ſouillés par des crimes.

Clytemneſtre n'eſt point à plaindre de périr par la main d'*Oreſte*; parce qu'elle a elle même aſſaſſiné ſon époux, parce qu'elle a goûté le barbare plaiſir de rechercher dans ſon flanc les reſtes de ſa vie, parce qu'elle lui avait manqué de foi par un inceſte, parce qu'elle a voulu faire périr ſon propre fils, de peur qu'il ne vengeât la mort de ſon père. C'eſt une

injuſtice de plaindre ceux qui méritent d'être miſérables, de s'attendrir ſur les malheurs qui arrivent aux tyrans, aux traîtres, aux parricides, aux ſacrilèges, à ceux, en un mot, qui ont tranſgreſſé toutes les règles de la juſtice. On ne doit les plaindre que d'avoir commis les crimes qui leur ont attiré la punition et les tourmens qu'ils ſubiſſent. Mais cette pitié même ne fait que guérir l'ame de cette vile compaſſion qui peut l'amollir, et de ces vaines terreurs qui la troublent.

C'eſt ainſi que le théâtre grec tendait à la correction des mœurs par la terreur et par la compaſſion, ſans le ſecours de la galanterie. C'était de ces deux ſentimens que naiſſaient les penſées ſublimes, et les expreſſions énergiques que nous admirons dans leurs tragédies, et auxquelles nous ne ſubſtituons que trop ſouvent des fadeurs, de jolis riens, et des épigrammes.

Je demande à tout homme raiſonnable, dans un ſujet auſſi terrible que celui de la vengeance de la mort d'*Agamemnon*, que peut produire l'amour d'*Electre* et d'*Oreſte* qui ne ſoit infiniment au-deſſous de l'art de *Sophocle?* Il eſt bien queſtion ici de déclarations d'amour, d'intrigues de ruelle, de combats entre l'amour et la vengeance. Loin d'élever l'ame, ces faibles reſſources ne feraient que l'avilir. Il en eſt de même de preſque tous les grands ſujets traités par les Grecs. L'auteur d'Oedipe convient lui-même, et cet aveu lui fait infiniment d'honneur, que l'amour de *Jocaſte* et de *Philoctète*, qu'il n'a introduit que malgré lui, déroge à la grandeur de ſon ſujet. La nouvelle tragédie de Philoctète n'eût valu que mieux, ſi l'auteur avait évité

l'amour de *Pyrrhus* pour la fille de *Philoctète*. Le goût du siècle l'a entraîné. Ses talens auraient surmonté la prétendue difficulté de traiter ces sujets sans amour, comme *Sophocle*.

Mettez de l'amour dans Athalie et dans Mérope, ces deux pièces ne seront plus des chefs-d'œuvre, parce que l'amour le mieux traité n'a jamais le sérieux, la gravité, le sublime, le terrible qu'exigent ces sujets. *Electre*, amoureuse, n'inspire plus cette terreur et cette pitié active des anciens. Inutilement veut-on y suppléer par des épisodes romanesques, par des descriptions déplacées, par des reconnaissances accumulées les unes sur les autres, par des conversations galantes, par des lieux communs de toute espèce, et par des idées gigantesques. On ne fait que défigurer l'art de *Sophocle* et la beauté du sujet. C'est faire un mauvais roman d'une excellente tragédie ; et comme le style est d'ordinaire analogue aux idées, il devient lâche, boursouflé, barbare. Qu'on dise après cela que si on avait quelque chose à imiter de *Sophocle*, ce ne serait certainement pas son Electre ; qu'on appelle ce prince de la tragédie *grec babillard*, il résulte de ces invectives que l'art de *Sophocle* est inconnu à celui qui tient ce discours, ou qu'il n'a pas daigné travailler assez son sujet pour y parvenir ; ou enfin que tous ces efforts ont été inutiles, et qu'il n'a pu y atteindre. Il semble que le désespoir lui ait suggéré de condamner d'un mot *Sophocle* et toute la Gréce. Mais *Electre*, amoureuse du fils d'*Egisthe* assassin de son père, séducteur de sa mère, persécuteur d'*Oreste*, auteur de tous ses malheurs ;

malheurs ; *Oreſte*, amoureux de la fille de ce même *Egiſthe* bourreau de toute ſa famille, raviſſeur de ſa couronne, et qui ne cherche qu'à lui ôter la vie, auraient l'un et l'autre échoué ſur le théâtre d'Athènes. Ce double amour aurait eu néceſſairement le plus mauvais ſuccès. Vainement on aurait dit en faveur du poëte que plus *Electre* eſt malheureuſe, plus elle eſt aiſée à attendrir ; le peuple d'Athènes aurait répondu que plus *Oreſte* et *Electre* ſont malheureux, moins ils ſont ſuſceptibles d'un amour puéril et inſenſé ; qu'ils ſont trop occupés de leurs infortunes et de leur vengeance, pour s'amuſer à lier une partie quarrée avec les deux enfans du bourreau d'*Agamemnon*, et de leur plus implacable ennemi. Ces amans tranſis auraient fait horreur à toute la Gréce, et le peuple aurait prononcé ſur le champ contre une fable auſſi abſurde et auſſi déshonorante pour le deſtructeur de Troye et pour toute la nation.

Cette courte analyſe des deux pièces rivales de l'Electre de *Sophocle* ſuffit pour faire connaitre combien celle-ci eſt préférable aux deux autres, par rapport à la fable, (μῦθος) et par rapport aux mœurs. (ἤθη)

Mais le principal mérite de *Sophocle*, celui qui lui a acquis l'eſtime et les éloges de ſes contemporains et des ſiècles ſuivans juſqu'au nôtre, celui qui les lui procurera tant que les lettres grecques ſubſiſteront, c'eſt la nobleſſe et l'harmonie de ſa diction. (λέξις) Quoiqu'*Euripide* l'emporte quelquefois ſur lui par la beauté des penſées, (διάνοιαι) *Sophocle* eſt au-deſſus de lui par la grandeur, par la

majesté, par la pureté du style, et par l'harmonie. C'est ce que le savant et judicieux abbé *Dubos* appelle la poésie du style. C'est elle qui a fait donner à *Sophocle* le surnom d'*Abeille*, c'est elle qui lui a fait remporter vingt-trois victoires sur tous les poëtes de son temps. Le dernier de ses triomphes lui coûta la vie, par la surprise et par la joie imprévue qu'il en eut; de sorte qu'on peut dire de lui qu'il est mort dans le sein de la victoire.

Les termes pittoresques, et cette imagination dans l'expression, sans laquelle le vers tombe en langueur, soutiendront *Homère* et *Sophocle* dans tous les temps, et charmeront toujours les amateurs de la langue dans laquelle ces grands hommes ont écrit. (*d*) Ce mérite si rare de la beauté de l'élocution est, selon *Quintilien*, comme une musique harmonieuse qui charme les oreilles délicates. Un poëme aurait beau être parfait d'ailleurs, et conduit selon toutes les règles de l'art, il ne sera lu de personne, s'il manque de ce mérite, et s'il péche par l'élocution. Cela est si vrai qu'il n'y a jamais eu dans aucune langue, et chez aucun peuple, de poëme mal écrit, qui jouisse de la moindre estime permanente et durable. C'est ce qui a fait entièrement oublier l'Electre de *Longepierre*, et celles dont j'ai parlé ci-dessus. C'est ce qui a fait universellement rejeter parmi nous la Pucelle de *Chapelain*, et le poëme de Clovis de *Desmarets*.

"Ce sont deux poëmes épiques", ajoute M. l'abbé *Dubos*, " dont la constitution et les mœurs valent

(*d*) *Graiis ingenium, Graiis dedit ore rotundo Musa loqui.* Hor. de Art. Poët.

„ mieux ſans comparaiſon que celles des deux „ tragédies (du Cid et de Pompée.) D'ailleurs „ leurs incidens, qui ſont la plus belle partie de „ notre hiſtoire, doivent plus attacher la nation „ françaiſe, que des événemens arrivés depuis „ long-temps dans l'Eſpagne et dans l'Egypte. „ Chacun ſait le ſuccès de ces poëmes, qu'on ne „ ſaurait imputer qu'au défaut de la poéſie de „ ſtyle. On n'y trouve preſque point de ſentimens „ naturels capables d'intéreſſer. Ce défaut leur eſt „ commun. Quant aux images, *Deſmarets* ne „ crayonne que des chimères, et *Chapelain*, „ dans ſon ſtyle tudeſque, ne deſſine rien que „ d'imparfait et d'eſtropié. Toutes ſes peintures „ ſont des tableaux gothiques. De-là vient le ſeul „ défaut de la Pucelle, mais dont il faut, ſelon „ M. *Deſpréaux*, que ſes défenſeurs convien- „ nent: le défaut qu'*on ne la ſaurait lire.*"

Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
Eſt toujours, quoi qu'il faſſe, un méchant écrivain.
BOILEAU, *Art Poët.*

SECONDE PARTIE.

De la tragédie d'Oreſte.

Il n'eſt pas indifférent de remarquer d'abord que dans tous les ſujets que les anciens ont traités, on n'a jamais réuſſi qu'en imitant leurs beautés. La différence des temps et des lieux ne fait que de très-légers changemens, car le vrai et le beau ſont de tous les temps et de toutes les nations. La vérité eſt une, et les anciens l'ont ſaiſie, parce

qu'ils ne recherchaient que la nature, dont la tragédie est une imitation. Phèdre et Iphigénie en sont des preuves convaincantes. On sait le mauvais succès de ceux qui, en traitant les mêmes sujets, ont voulu s'écarter de ces grands modèles. Ils se sont écartés en effet de la nature, et il n'y a de beau que ce qui est naturel. Le décri dans lequel l'Oedipe de *Corneille* est tombé, est une bonne preuve de cette vérité. *Corneille* voulut s'écarter de *Sophocle*, et il fit un mauvais ouvrage.

Il se présente une autre réflexion non moins utile, c'est que, parmi nous, les vrais imitateurs des anciens se sont toujours remplis de leur esprit, au point de se rendre propres leur harmonie et leur élégance continue. La raison en est, à mon gré, qu'ayant sans cesse devant les yeux ces modèles du bon goût et du style soutenu, ils se formaient peu à peu l'habitude d'écrire comme eux, tandis que les autres, sans modèles, sans règles, s'abandonnaient aux écarts d'une imagination déréglée, ou restaient dans leur stérilité.

Ces deux principes posés, je crois ne rien dire que de raisonnable en avançant que l'auteur de la tragédie d'Oreste a imité Sophocle autant que nos mœurs le lui permettaient, et quelqu'estime que j'aie pour la pièce grecque, je ne crois pas qu'on dût porter l'imitation plus loin.

Il a représenté *Electre* et son frère toujours occupés de leur douleur et de la vengeance de leur père, et n'étant susceptibles d'aucun autre sentiment. C'est précisément le caractère que *Sophocle*, *Eschyle* et *Euripide* leur donnent ; il n'en a

retranché que des expreſſions trop dures ſelon nos mœurs. Même réſolution dans les deux *Electres* de poignarder le tyran, même douleur en apprenant la fauſſe nouvelle de la mort d'*Oreſte*, mêmes menaces, mêmes emportemens dans l'une et dans l'autre, mêmes déſirs de vengeance.

Mais il n'a pas voulu repréſenter *Electre* étendant ſa vengeance ſur ſa propre mère, ſe chargeant d'abord du ſoin de ſe défaire de *Clytemneſtre*, enſuite excitant ſon frère à cette action déteſtable, et conduiſant ſa main dans le ſein maternel. Il les a rendus plus reſpectueux pour celle qui leur a donné la naiſſance, et il a même ſemé dans le rôle d'*Electre*, tantôt des ſentimens de tendreſſe et de reſpect, et tantôt des emportemens, ſelon qu'elle a plus ou moins d'eſpérance.

Les rôles de *Pylade* et de *Pammène* me paraiſſent avoir été faits pour ſuppléer aux chœurs de *Sophocle*. On ſait les effets prodigieux que feſaient ces chœurs accompagnés de muſique et de danſe : à en juger par ces effets, la muſique devait merveilleuſement ſeconder et augmenter le terrible et le pathétique des vers. La danſe des anciens était peut-être ſupérieure à leur muſique ; elle exprimait, elle peignait les penſées les plus ſublimes et les paſſions les plus violentes. Elle parlait aux cœurs comme aux yeux. Le chœur des Euménides d'*Eſchyle* coûta la vie à pluſieurs des ſpectateurs. Quant aux paroles des chœurs, elles n'étaient qu'un tiſſu de penſées ſublimes, de principes d'équité, de vertus et de la morale la plus épurée. Le nouvel auteur a tâché de ſuppléer par les rôles de *Pylade*

et de *Pammène* à ces beautés qui manquent à notre théâtre. Quelle sagesse dans l'un et dans l'autre personnage ! et quels sentimens l'auteur donne au premier ! Je n'en veux rapporter que deux exemples. Le premier est tiré de la scène où *Pylade* dit à *Oreste* :

C'est assez, et du ciel je reconnais l'ouvrage :
Il nous a tout ravi par ce cruel naufrage ;
Il veut seul accomplir ses augustes desseins ;
Pour ce grand sacrifice il ne veut que nos mains.
Tantôt de trente rois il arme la vengeance,
Tantôt trompant la terre, et frappant en silence,
Il veut, en signalant son pouvoir oublié,
N'armer que la nature et la seule amitié.

L'autre est tiré de la scène où *Pylade* dit à *Electre* qu'*Oreste* obéit aux dieux :

Les arrêts du destin trompent souvent notre ame.
Il conduit les mortels, il dirige leurs pas
Par des chemins secrets qu'ils ne connaissent pas ;
Il plonge dans l'abyme, et bientôt en retire ;
Il accable de fers, il élève à l'empire ;
Il fait trouver la vie au milieu des tombeaux ! . .

Le fond du rôle de *Clytemnestre* est tiré aussi de *Sophocle*, quoique tempéré par la *Clytemnestre* d'*Euripide*. On voit évidemment, dans les deux poëtes grecs, que *Clytemnestre* est souvent prête à s'attendrir. Elle se justifie devant *Electre*, elle entend ses reproches ; et il est certain que si *Electre* lui répondait avec plus de circonspection et de douceur, il serait impossible qu'alors *Clytemnestre* ne fût pas émue et ne sentît pas des remords. Ainsi, puisque l'auteur d'Oreste, pour se conformer plus

à nos mœurs, et pour nous toucher davantage, rend *Electre* moins féroce avec sa mère, il fallait bien qu'il rendît *Clytemneſtre* moins farouche avec sa fille. L'un est la suite de l'autre. *Electre* est touchée quand sa mère lui dit :

Mes filles devant moi ne sont point étrangères ;
Même en dépit d'Egisthe elles m'ont été chères.
Je n'ai point oublié mes premiers sentimens ;
Et malgré la fureur de ses emportemens,
Electre dont l'enfance a consolé sa mère
Du sort d'Iphigénie et des rigueurs d'un père,
Electre qui m'outrage et qui brave mes lois,
Dans le fond de mon cœur n'a point perdu ses droits.

Clytemneſtre à son tour est émue quand sa fille lui demande pardon de ses emportemens. Pouvait-elle résister à ces paroles tendres ?

Eh bien, vous désarmez une fille éperdue ;
La nature en mon cœur est toujours entendue.
Ma mère, s'il le faut, je condamne à vos pieds
Ces reproches sanglans trop long-temps essuyés.
Aux fers de mon tyran par vous-même livrée,
D'Egisthe dans mon cœur je vous ai séparée :
Ce sang que je vous dois ne saurait se trahir.
J'ai pleuré sur ma mère, et n'ai pu vous haïr, etc.

Mais ensuite quand cette même *Electre*, croyant sa mère complice de la mort d'*Oreſte*, lui fait des reproches sanglans, et qu'elle lui dit :

Vous n'avez plus de fils, son assassin cruel
Craint les droits de ses sœurs au trône paternel.

Ah! ſi j'ai quelques droits, s'il eſt vrai qu'il les craigne,
Dans ce ſang malheureux que ſa main les éteigne;
Qu'il achève à vos yeux de déchirer mon ſein;
Et ſi ce n'eſt aſſez, prêtez-lui votre main;
Frappez, joignez Electre à ſon malheureux frère,
Frappez, dis-je: à vos coups je connaîtrai ma mère.

Y a-t-il rien de plus naturel que de voir *Clytemneſtre* irritée reprendre alors toute ſa dureté, et dire à ſa fille:

Va, j'abandonne Electre au malheur qui la ſuit;
Va, je ſuis Clytemneſtre, et ſur-tout je ſuis reine;
Le ſang d'Agamemnon n'a de droit qu'à ma haine.
C'eſt trop flatter la tienne, et de ma faible main
Careſſer le ſerpent qui déchire mon ſein.
Pleure, tonne, gémis, j'y ſuis indifférente;
Je ne verrai dans toi qu'une eſclave imprudente,
Flottante entre la crainte et la témérité,
Sous la puiſſante main de ſon maître irrité.
Je t'aimais malgré toi, l'aveu m'en eſt bien triſte;
Je ne ſuis plus pour toi que la femme d'Egiſthe;
Je ne ſuis plus ta mère; et toi ſeule as rompu
Ces nœuds infortunés de ce cœur combattu,
Ces nœuds qu'en frémiſſant réclamait la nature,
Que ma fille déteſte, et qu'il faut que j'abjure.

Ces paſſages de la pitié à la colère, ce jeu des paſſions, ne ſont-ils pas véritablement tragiques? et le plaiſir qu'ils ont conſtamment fait à toutes les repréſentations n'eſt-il pas un témoignage certain que l'auteur, en puiſant également dans l'antiquité et dans la nature, a ſaiſi tout ce que l'une et l'autre pouvaient fournir?

Mais quand *Electre* parle au tyran, son caractère inflexible est tellement soutenu qu'elle ne se dément pas même en demandant la grâce de son frère:

Cruel, vous pouvez pardonner à mon frère,
(Je ne peux oublier le meurtre de mon père;)
Mais je pourrais du moins, muette à votre aspect,
Me forcer au silence, et peut-être au respect.

Je demande si dans l'intrigue d'*Oreste*, la plus simple sans contredit qu'il y ait sur notre théâtre, il n'y a pas un heureux artifice à faire aborder *Oreste* dans sa propre patrie par une tempête, le jour même que le tyran insulte aux mânes de son père? si la rencontre du vieillard *Pammène*, et la scène qu'*Oreste* et *Pylade* ont avec lui, n'est pas dans le goût le plus pur de l'antiquité, sans en être une copie; et si on peut la voir sans en être attendri? La dernière scène du second acte, entre *Iphise* et *Electre*, qui est une très-belle imitation de *Sophocle*, produit tout l'effet qu'on en peut attendre.

L'exposition de la pièce d'*Oreste* me paraît aussi pleine qu'on puisse la souhaiter. Le récit de la mort d'*Agamemnon*, dès la seconde scène, et que l'auteur a imité d'*Eschyle*, mettrait seul au fait, avec ce qui le précède, le spectateur le moins instruit. *Electre* peut-elle, après ce récit, exprimer son état d'une manière plus précise et plus entière qu'elle le fait dans ces trois vers:

Je pleure Agamemnon, je tremble pour un frère;
Mes mains portent les fers, et mes yeux, pleins de pleurs,
N'ont vu que des forfaits et des persécuteurs.

Le deſſein de tromper *Electre* pour la venger, et d'apporter les cendres prétendues d'*Oreſte*, eſt entièrement de *Sophocle*. L'oracle avait expreſſément ordonné qu'on vengeât la mort d'*Agamemnon* par la ruſe, δόλοισι, parce que ce meurtre avait été commis de même, et que la vengeance n'aurait pas été complète ſi les aſſaſſins avaient été punis par un autre que par le fils d'*Agamemnon*, et d'une autre manière que celle qu'ils avaient employée en commettant le crime. Dans *Euripide*, *Egiſthe* eſt aſſaſſiné par derrière, tandis qu'il eſt penché ſur une victime, parce qu'il avait frappé *Agamemnon* lorſqu'il changeait de robe pour ſe mettre à table. Cette robe était couſue ou fermée par le haut, de ſorte que le roi ne put ſe dégager ni ſe défendre; c'eſt ce que le nouvel auteur a déſigné par ces mots de *vêtemens*, de *mort* et de *piége*.

L'auteur français n'a fait qu'ajouter à cet ordre des dieux une menace terrible, en cas qu'*Oreſte* déſobéît et qu'il ſe découvrît à ſa ſœur. Cette ſage défenſe était d'ailleurs néceſſaire pour la réuſſite de ſon projet. La joie d'*Electre* aurait aſſurément éclaté, et aurait découvert ſon frère. D'ailleurs que pouvait en ſa faveur une princeſſe malheureuſe et chargée de fers? *Pylade* a raiſon de dire à ſon ami que ſa ſœur peut le perdre et ne ſaurait le ſervir; et dans un autre endroit:

Renferme cette amour et ſi tendre et ſi pure.
Doit-on craindre en ces lieux de dompter la nature?
Ah! de quels ſentimens te laiſſes-tu troubler?
Il faut venger Electre, et non la conſoler.

C'eſt cette menace des dieux qui produit le nœud et le dénouement; c'eſt elle qui retient d'abord *Oreſte*, quand *Electre* s'abandonne au déſeſpoir, à la vue de l'urne qu'elle croit contenir les cendres de ſon frère; c'eſt elle qui eſt cauſe de la réſolution furieuſe que prend *Electre* de tuer ſon propre frère, qu'elle croit l'aſſaſſin d'*Oreſte*; c'eſt cette menace des dieux qui eſt accomplie quand ce frère trop tendre a déſobéi; c'eſt elle enfin qui donne, au malheureux *Oreſte* l'aveuglement et le tranſport dans leſquels il tue ſa mère, de ſorte qu'il eſt puni lui-même en la puniſſant.

C'était une maxime reçue chez tous les anciens, que les dieux puniſſaient la moindre déſobéiſſance à leurs ordres comme les plus grands crimes, et c'eſt ce qui rend encore plus beaux ces vers que l'auteur met dans la bouche d'*Oreſte* au troiſième acte.

Eternelle juſtice, abyme impénétrable,
Ne diſtinguez-vous point le faible et le coupable;
Le mortel qui s'égare, ou qui brave vos lois,
Qui trahit la nature, ou qui cède à ſa voix?

Ce ne ſont pas là de ces vaines ſentences détachées. Ces vers ſont en ſentiment auſſi-bien qu'en maxime. Ils appartiennent à cette philoſophie naturelle qui eſt dans le cœur, et qui fait un des caractères diſtinctifs des ouvrages de l'auteur.

Quel art n'y a-t-il pas encore à faire paraître les Euménides avant le crime d'*Oreſte*, comme les

divinités vengereſſes du meurtre d'*Agamemnon*, et comme les avant-courrières du crime que ſon fils va commettre ? Cela me paraît très-conforme aux idées de l'antiquité, quoique très-neuf. C'eſt inventer comme les anciens l'auraient fait, s'ils avaient été obligés d'adoucir le crime d'*Oreſte*; au lieu que dans *Euripide* et dans *Eſchyle*, *Oreſte* eſt livré aux furies, parce qu'il a tué ſa mère : ici *Oreſte* ne tue ſa mère que parce qu'il eſt livré aux furies ; et il leur eſt livré parce qu'il a déſobéi aux dieux, en ſe découvrant à ſa ſœur.

Dans quels vers ces Euménides ſont évoquées !

Euménides, venez, ſoyez ici mes dieux,
Accourez de l'enfer en ces horribles lieux,
Dans ces lieux plus cruels et plus remplis de crimes
Que vos gouffres profonds regorgeant de victimes.
Filles de la vengeance, armez-vous, armez-moi....
Les voici : je les vois et les vois ſans terreur,
L'aſpect de mes tyrans m'inſpirait plus d'horreur etc.

L'auteur de la tragédie d'Oreſte a ſans doute eu tort de tronquer la ſcène de l'urne. Il eſt vrai qu'un excès de délicateſſe empêche quelquefois de goûter et de ſentir des morceaux d'une auſſi grande force, et des traits auſſi mâles et auſſi ſublimes. Près de cinquante vers de lamentations auraient peut-être paru des longueurs à une nation impatiente, et qui n'eſt pas accoutumée aux longues tirades des ſcènes grecques. Cependant l'auteur a perdu le plus beau, et l'endroit le plus pathétique de la pièce. A la vérité il a tâché d'y ſuppléer par une

beauté neuve. L'urne contient, selon lui, les cendres de *Pliſtène*, fils d'*Egiſthe*. Ce n'eſt point une urne vide et poſtiche. La mort d'*Agamemnon* eſt déjà à moitié vengée. Le tyran va tenir cet horrible préſent de la main de ſon plus cruel ennemi; préſent qui inſpire et la terreur dans le cœur du ſpectateur qui eſt au fait, et la douleur dans celui d'*Electre* qui n'y eſt pas. Il faut avouer auſſi que la coutume des anciens, de recueillir les cendres des morts, et principalement de ceux qu'ils aimaient le plus tendrement, rendait cette ſcène infiniment plus touchante pour eux que pour nous. Il a fallu ſuppléer au pathétique qu'ils y trouvaient par la terreur que doit inſpirer la vue des cendres de *Pliſtène*, première victime de la vengeance d'*Oreſte*. D'ailleurs la ſituation de l'urne dans les mains d'*Electre* produit un coup de théâtre à l'arrivée d'*Egiſthe* et de *Clytemneſtre*. La douleur même, et les fureurs d'*Electre* perſuadent le tyran de la vérité de ce que *Pammène* vient de lui annoncer.

Le nouvel auteur s'eſt bien gardé de faire un long récit de la mort d'*Oreſte* en préſence d'*Egiſthe*. Ce récit aurait eu, dans notre langue et ſuivant nos mœurs, tous les défauts que les détracteurs de l'antiquité oſent reprocher à celui de *Sophocle*. Le nouvel auteur ſuppoſe qu'*Oreſte* et l'étranger ſe ſont vus à Delphes. *Aiſément*, dit *Pylade*, *les malheureux s'uniſſent; trop promptement liés, aiſément ils s'aigriſſent*. Oreſte a dit plus haut à *Egiſthe* qu'il s'eſt vengé ſans implorer le ſecours des rois. Cette ſuppoſition eſt ſimple et tout à-fait vraiſemblable; et je crois

qu'*Egiſthe*, intéreſſé autant qu'il l'était à cette mort, pouvait s'en contenter ſans entrer dans un examen plus approfondi. On croit très-aiſément ce que l'on ſouhaite avec une paſſion violente. D'ailleurs *Clytemneſtre* interrompt cette converſation qui l'accable ; et l'action eſt enſuite ſi précipitée, ainſi que dans *Sophocle*, qu'il n'eſt pas poſſible à *Egiſthe* d'en demander ni d'en apprendre davantage. Cependant comme le caractère d'un tyran eſt toujours rempli de défiance, il ordonne qu'on aille chercher ſon fils pour confirmer le récit des deux étrangers.

La reconnaiſſance d'*Electre* et d'*Oreſte*, fondée ſur la force de la nature et ſur le cri du ſang, en même temps que ſur les ſoupçons d'*Iphiſe*, ſur quelques paroles équivoques d'*Oreſte*, et ſur ſon attendriſſement, me paraît d'autant plus pathétique, qu'*Oreſte*, en ſe découvrant, éprouve des combats qui ajoutent beaucoup à l'attendriſſement qui naît de la ſituation. Les reconnaiſſances ſont toujours touchantes, à moins qu'elles ne ſoient très-maladroitement traitées. Mais les plus belles ſont peut-être celles qui produiſent un effet qu'on n'attendait pas, qui ſervent à faire un nouveau nœud, à le reſſerrer, et qui replongent le héros dans un nouveau péril. On s'intéreſſe toujours à deux perſonnes malheureuſes qui ſe reconnaiſſent après une longue abſence et de grandes infortunes. Mais ſi ce bonheur paſſager les rend encore plus miſérables, c'eſt alors que le cœur eſt déchiré, ce qui eſt le vrai but de la tragédie.

A l'égard de cette partie de la cataſtrophe que l'auteur d'Oreſte a imitée de *Sophocle*, et qu'il n'a

pas, dit-il, osé faire représenter, je suis d'un avis contraire au sien: je crois que si ce morceau était joué avec terreur, il en produirait beaucoup.

Qu'on se figure *Electre*, *Iphise* et *Pylade* saisis d'effroi, et marquans chacun leur surprise aux cris de *Clytemnestre*; ce tableau devrait faire, ce me semble, un aussi grand effet à Paris qu'il en fit à Athènes; et cela avec d'autant plus de raison que *Clytemnestre* inspire beaucoup plus de pitié dans la pièce française que dans la pièce grecque. Peut-être qu'à la première représentation, des gens mal intentionnés purent profiter de la difficulté de représenter cette action sur un théâtre étroit, et embarrassé par la foule des spectateurs, pour y jeter quelque ridicule. Mais comme il est très-certain que la chose est bonne en soi, il faudrait nécessairement qu'elle parût bonne à la longue, malgré tous les discours et toutes les critiques. Il ne serait pas même impossible de disposer le théâtre et les décorations d'une manière qui favorisât ce grand tableau. Enfin, il me paraît que celui qui a heureusement osé faire paraître une ombre d'après *Eschyle*, et d'après *Euripide*, pourrait fort bien faire entendre les cris de *Clytemnestre* d'après *Sophocle*. Je maintiens que ces coups bien ménagés sont la véritable tragédie, qui ne consiste pas dans les sentimens galans, ni dans les raisonnemens, mais dans une action pathétique, terrible, théâtrale, telle que celle-ci.

Electre ne participe point dans Oreste au meurtre de sa mère, comme dans l'Electre de *Sophocle*, et encore plus dans celles d'*Euripide* et d'*Eschyle*.

Ce qu'elle crie à son frère, dans le moment de la catastrophe, la justifie:

. . . . Achève, et sois inexorable;
Venge-nous, venge-la (*Clytemnestre*) tranche un nœud
si coupable:
Frappe, immole à ses pieds cet infame assassin.

Je ne comprends pas comment la même nation qui voit tous les jours sans horreur le dénouement de *Rodogune*, et qui a souffert celui de *Thyeste* et d'*Atrée*, pourrait désapprouver le tableau que formerait cette catastrophe. Rien de moins conséquent. L'atrocité du spectacle d'un père qui voit sur le théâtre même le sang de son propre fils innocent et massacré par un frère barbare, doit causer infiniment plus d'horreur que le meurtre involontaire et forcé d'une femme coupable, meurtre ordonné d'ailleurs expressément par les dieux.

Oreste est certainement plus à plaindre dans l'auteur français que dans l'athénien, et la Divinité y est plus ménagée. Elle y punit un crime par un crime; mais elle punit avec raison *Oreste* qui a désobéi. C'est cette désobéissance qui forme précisément ce qu'il y a de plus touchant dans la pièce. Il n'est parricide que pour avoir trop écouté avec sa sœur la voix de la nature, il n'est malheureux que pour avoir été tendre: il inspire ainsi la compassion et la terreur; mais il les inspire épurées et dignes de toute la majesté du poëme dramatique: ce n'est point ici une crainte ridicule qui diminue la fermeté de l'ame, ce n'est point une compassion mal entendue fondée sur l'amour le

plus

plus étrange et le plus déplacé, qui ſerait auſſi abſurde qu'injuſte.

Quant au dernier récit que fait *Pylade*, je ne ſais ce qu'on y pourrait trouver à redire. Les applaudiſſemens redoublés qu'il a reçus le mettent pleinement au-deſſus de la critique. Les Grecs ont été charmés de celui d'*Euripide*, où le meurtre d'*Egiſthe* eſt raconté fort au long. Comment notre nation pourrait-elle improuver celui-ci, qui contient d'ailleurs une révolution imprévue, mais fondée, dont tous les ſpectateurs ſont d'autant plus ſatisfaits qu'elle n'eſt en aucune façon annoncée, qu'elle eſt à la fois étonnante et vraiſemblable, et qu'elle conduit naturellement à la cataſtrophe?

Ce n'eſt pas un de ces dénouemens vulgaires dont parle M. *de la Bruyère*, et dans lequel les mutins n'entendent point raiſon. On voit aſſez quel art il y a d'avoir amené de loin cette révolution, en feſant dire à *Pammène*, dès le troiſième acte:

La race des vrais rois tôt ou tard eſt ſervie.

Je demande après cela ſi la république des lettres n'a pas obligation à un auteur qui reſſuſcite l'antiquité dans toute ſa nobleſſe, dans toute ſa grandeur et dans toute ſa force, et qui y joint les plus grands efforts de la nature, ſans aucun mélange des petites faibleſſes et des miſérables intrigues amoureuſes qui déshonorent le théâtre parmi nous?

L'impreſſion de la pièce met en liberté de juger du mérite de la diction, des penſées, et des ſentimens dont elle eſt remplie. On verra ſi l'auteur a imité les grands modèles, et de quelle manière il

l'a fait. On y trouvera un grand nombre de pensées tirées de *Sophocle*: cela était inévitable, et d'ailleurs on ne pouvait mieux faire. J'en ai reconnu plusieurs tirées ou imitées d'*Euripide*, qui ne me paraissent pas moins belles dans l'auteur français que dans le grec même. Telles sont ces pensées de *Clytemnestre*:

Vous pleurez dans les fers, et moi dans ma grandeur.
Vous frappez une mère, et je l'ai mérité.

. . . . οὐχ οὕτως ἄγαν
χαίρω τι, τέκνον, τοῖς δεδραμένοις ἐμοι. . . .

Et celle-ci d'*Electre*, qui a été si applaudie:

Qui pourrait de ces dieux encenser les autels,
S'ils voyaient sans pitié les malheurs des mortels,
Si le crime insolent dans son heureuse ivresse
Ecrasait à loisir l'innocente faiblesse?

Πέποιθα δ' ἢ χρὴ μηκέθ' ἡγεῖσθαι θεοὺς
εἰτ' ἔστι δικ' ἔστι τῆς δίκης ὑπέστερα.

Les anciens avaient pour maxime de ne faire des acteurs subalternes, même de ceux qui contribuaient à la catastrophe, que des personnages muets, ce qui valait infiniment mieux que les dialogues insipides qu'on met de nos jours dans la bouche de deux ou trois confidens dans la même pièce. On ne trouve point dans la tragédie d'Oreste de ces personnages oisifs qui ne font qu'écouter des confidences; et plût au ciel que le goût en passât! *Sophocle* et *Euripide* ont mieux aimé ne point faire parler *Pylade* que de lui faire dire des choses inutiles. Dans la nouvelle pièce, tous les rôles sont intéressans et nécessaires.

TROISIEME PARTIE.

Des défauts où tombent ceux qui s'écartent des anciens, dans les sujets qu'ils ont traités.

PLUS mon zèle pour l'antiquité, et mon estime sincère pour ceux qui en ont fait revivre les beautés, viennent d'éclater, plus la bienséance me prescrit de modération et de retenue en parlant de ceux qui s'en sont écartés. Bien éloigné de vouloir faire de cet écrit une satire ni même une critique, je n'aurais jamais parlé de l'Electre de M. *de Crébillon*, si je ne m'y trouvais entraîné par mon sujet; mais les termes injurieux qu'il a mis dans la préface de cette pièce contre les anciens en général, et en particulier contre *Sophocle*, ne permettent pas à un homme de lettres de garder le silence. En effet, puisque M. *de Crébillon* traite de préjugé l'estime qu'on a pour *Sophocle* depuis près de trois mille ans; puisqu'il dit en termes formels qu'il croit avoir mieux réussi que les trois tragiques grecs à rendre *Electre* tout-à-fait à plaindre; puisqu'il ose avancer que l'Electre de *Sophocle* a plus de férocité que de véritable grandeur, et qu'elle a autant de défauts que la sienne; n'est-il pas même du devoir d'un homme de lettres de prévenir contre cette invective ceux qui pourraient s'y laisser surprendre, et de déposer en quelque façon à la postérité qu'à la gloire de notre siècle, il n'y a aucun homme de bon goût, aucun véritable

ſavant qui n'ait été révolté de ces expreſſions ? Mon deſſein n'eſt que de faire voir, par l'exemple même de cet auteur moderne, aux détracteurs de l'antiquité, qu'on ne peut, comme je l'ai déjà dit, s'écarter des anciens, dans les ſujets qu'ils ont traités, ſans s'éloigner en même temps de la nature, ſoit dans la fable, ſoit dans les caractères, ſoit dans l'élocution. Le cœur ne penſe point par art ; et ces anciens, l'objet de leur mépris, ne conſultaient que la nature. Ils puiſaient dans cette ſource de la vérité la nobleſſe, l'enthouſiaſme, l'abondance et la pureté. Leurs adverſaires, en ſuivant une route oppoſée, et en s'abandonnant aux écarts de leur imagination déréglée, ne rencontrent que baſſeſſe, que froideur, que ſtérilité et que barbarie.

Je me bornerai ici à quelques queſtions auxquelles tout homme de bons ſens peut aiſément faire la réponſe.

Comment *Electre* peut-elle être chez M. *de Crébillon* plus à plaindre et plus touchante que dans Sophocle, quand elle eſt occupée d'un amour froid auquel perſonne ne s'intéreſſe, qui ne ſert en rien à la cataſtrophe, qui dément ſon caractère, qui de l'aveu même de l'auteur ne produit rien, qui jette enfin une eſpèce de ridicule ſur le perſonnage le plus terrible et le plus inflexible de l'antiquité, le moins ſuſceptible d'amour, et qui n'a jamais eu d'autres paſſions que la douleur et la vengeance ? N'eſt-ce pas comme ſi on mettait ſur le théâtre *Cornélie* amoureuſe d'un jeune homme, après la mort de *Pompée* ? Qu'aurait penſé toute l'antiquité, ſi *Sophocle* avait rendu *Chryſothemis* amoureuſe d'*Oreſte*, pour l'avoir

vu une fois combattre sur des murailles, et si *Oreste* avait dit à cette *Chrysothemis* :

Ah si pour se flatter de plaire *à vos beaux yeux*,
Il suffisait d'un bras toujours victorieux,
Peut-être à ce bonheur aurais-je pu prétendre,
Avec quelque valeur et l'amour le plus tendre:
Quels efforts, quels travaux, quels illustres projets
N'eût point tenté ce cœur *charmé de vos attraits?*

Qu'aurait on dit dans Athènes, si, au lieu de cette belle exposition admirée de tous les siècles, *Sophocle* avait introduit *Electre* fesant confidence de son amour à la nuit?

Qu'aurait-on dit, si, la première fois qu'*Electre* parle à *Oreste*, cet *Oreste* lui eût fait confidence de son amour pour une fille d'*Egisthe*, et si *Electre* l'avait payé par une autre confidence de son amour pour le fils de ce tyran?

Qu'aurait-on dit, si on avait entendu une fille d'*Egisthe* s'écrier :

Fesons tout pour l'amour, s'il ne fait rien pour moi?

Qu'aurait-on dit d'une *Electre* surannée, qui, voyant venir le fils d'*Egisthe*, se serait adoucie jusqu'à dire :

Hélas! c'est lui... que mon ame éperdue
S'émeut et s'attendrit à cette chère vue!

Qu'aurait-on dit, si on avait vu le παιδαγογὸς, ou gouverneur d'*Oreste*, devenir le principal personnage de la pièce, attirer sur soi toute l'attention, effacer entièrement et avilir celui qui doit faire le principal rôle; de sorte que la pièce devrait être intitulée *Palamède* plutôt qu'*Electre*?

Qu'aurait-on dit, si on avait vu *Oreste* (sans son ami *Pylade*) devenir général des armées d'*Egisthe*, gagner des batailles, chasser deux rois, sans que ce gouverneur en fût instruit?

Ficta voluptatis causa sint proxima veris.

Qu'aurait-on dit du roman étranger à la pièce, que deux actes entiers ne suffisent pas pour débrouiller?

Qu'aurait-on dit enfin, si *Sophocle* avait chargé sa pièce de deux reconnaissances brusquées l'une et l'autre, et très-mal ménagées? *Electre*, qui sait ce que *Tydée* a fait pour *Egisthe*, qui n'ignore pas qu'il est amoureux de la fille de ce tyran, peut-elle soupçonner un moment, sans aucun indice, que ce même *Tydée* est son frère? De plus, comment est-il possible qu'*Oreste* ait été si peu instruit de son sort et de son nom?

Horace et tous les Romains, après les Grecs, à la vue de tant d'absurdités, se seraient écriés tous d'une voix:

Quodcumque ostendis mihi sic incredulus odi:

et j'ose assurer qu'ils auraient trouvé l'Electre de *Sophocle*, si elle avait été composée et écrite comme la française, tout-à-fait déraisonnable dans le caractère, sans justesse dans la conduite, sans véritable noblesse dans les sentimens, et sans pureté dans l'expression.

Ne voit-on pas évidemment que le mépris des anciens modèles, la négligence à les étudier, et l'indocilité à s'y conformer, mènent nécessairement à l'erreur et au mauvais goût? et n'est-il pas aussi

néceſſaire de faire remarquer aux jeunes gens, qui veulent faire de bonnes études, les fautes où ſont tombés les détracteurs de l'antiquité, que de leur faire obſerver les beautés anciennes qu'ils doivent tâcher d'imiter? Je ne ſais par quelle fatalité il arrive que les poëtes qui ont écrit contre les anciens, ſans entendre leur langue, ont preſque toujours très-mal parlé la leur; et que ceux qui n'ont pû être touchés de l'harmonie d'*Homère* et de *Sophocle*, ont toujours péché contre l'harmonie, qui eſt une partie eſſentielle de la poéſie.

On n'aurait pas haſardé impunément devant les juges et ſur le théâtre d'Athènes un vers dur, ni des termes impropres. Par quelle étrange corruption ſe pourrait-il faire qu'on ſouffrît parmi nous ce nombre prodigieux de vers dans leſquels la ſyntaxe, la propriété des mots, la juſteſſe des figures, le rhythme ſont éternellement violés?

Il faut avouer qu'il y a peu de pages dans l'Electre de M. *de Crébillon* où les fautes dont je parle ne ſe préſentent en foule. La même négligence qui empêche les auteurs modernes de lire les bons auteurs de l'antiquité, les empêche de travailler avec ſoin leurs propres ouvrages. Ils redoutent la critique d'un ami ſage, ſévère, éclairé, comme ils redoutent la lecture d'*Homère*, de *Sophocle*, de *Virgile* et de *Cicéron*. Par exemple, lorſque l'auteur d'Electre fait parler ainſi *Itys* à *Electre*:

Enfin pour vous forcer à vous donner à moi,
Vous ſavez ſi jamais j'exigeai rien du roi.

Il prétend qu'avec vous un nœud sacré m'unisse,
Ne m'en imputez point la cruelle injustice.
Au prix de tout mon sang je voudrais être à vous,
Si c'était votre aveu qui me fît votre époux.
Ah, par pitié pour vous, Princesse infortunée,
Payez l'amour d'Itys par un tendre hyménée.
Puisqu'il faut l'achever ou descendre au tombeau,
Laissez-en à mes feux allumer le flambeau.
Régnez donc avec moi, c'est trop vous en défendre....

Je suppose que l'auteur eût consulté feu M. *Despréaux* sur ces vers, je ne dis pas sur le fond, (car ce grand critique n'aurait pas pu supporter une déclaration d'amour à *Electre*) je dis uniquement sur la langue et sur la versification; alors M. *Despréaux* lui aurait dit sans doute: Il n'y a pas un seul de tous ces vers qui ne soit à réformer.

Enfin pour vous forcer à vous donner à moi,
Vous savez si jamais j'exigeai *rien* du roi.

Ce *rien* n'est pas français, et sert à rendre la phrase plus barbare; il fallait dire: Vous savez si jamais j'exigeai du roi qu'il vous forçât à m'épouser.

Il prétend qu'avec vous un *nœud sacré* m'unisse;
Ne *m'en* imputez point la cruelle injustice.

Cet *en* n'est pas français, et la *cruelle injustice* n'est pas raisonnable dans la bouche d'*Itys:* il ne doit point regarder comme cruel et injuste un mariage qu'il ne veut faire que pour rendre *Electre* heureuse.

Au prix de tout mon sang je voudrais être à vous,
Si c'était votre aveu qui me fît votre époux.

Au prix de tout mon sang, veut dire au prix de ma vie ; et il n'y a pas d'apparence qu'on se marie quand on est mort. *Si c'était votre aveu qui me fît*, est prosaïque, plat et dur, même dans la prose la plus simple.

Ah, par pitié pour vous, Princesse infortunée,
Payez l'amour d'Itys par un tendre hyménée.

Ces termes lâches et oiseux de *princesse infortunée*, et de *tendre hyménée*, affaibliraient la meilleure tirade. Il faut éviter soigneusement ces expressions fades. *Par pitié pour vous*, n'est pas placé ; il fallait dire, tout est à craindre si vous n'obéissez pas au roi ; faites par pitié pour vous ce que vous ne faites pas par amour, par bienveillance, par condescendance pour moi.

Puisqu'il faut l'achever ou descendre au tombeau,
Laissez-*en* à mes feux allumer le flambeau.
Régnez donc avec moi, c'est trop vous en défendre.

Vous devez sentir vous-même, aurait continué M. *Despréaux*, combien ces mots, *puisqu'il faut... laissez-en à mes feux ; régnez donc avec moi*, ont à la fois de dureté et de faiblesse, combien tout cela manque de pureté, de noblesse et de chaleur ; reprenez cent fois le rabot et la lime.

Si M. *Despréaux* continuait à lire, souffrirait-il les vers suivans :

Qu'il *fasse que ces fers*, dont il *s'est tant* promis,
Soient moins honteux pour moi que l'hymen de son fils....
Ta vertu ne te sert qu'à redoubler ma haine...
Egisthe ne prétend *te* faire mon époux....
Bravez-*le*, mais du moins du sort qui vous accable
N'accusez *donc* que vous, *Princesse inexorable*....

Je voulais, par l'hymen d'Itys et de ma fille,
Voir rentrer quelque jour le ſceptre en ſa famille ;
Mais *l'ingrate ne* veut que nous immoler tous....
Madame, quel malheur, troublant votre ſommeil,
Vous a fait *de ſi loin* devancer le ſoleil ?

Ce même *Deſpréaux* aurait-il pu s'empêcher de rire lorſqu'*Electre* dit à *Egiſthe :*

Pour cet heureux hymen ma main eſt toute prête,
Je n'en veux diſpoſer qu'en faveur de ton ſang,
Et je la donne à qui te percera le flanc.

Cette équivoque et cette pointe lui aurait paru préciſément de la même eſpèce que celle de *Théophile*, qu'il relève ſi bien dans une de ſes judicieuſes préfaces.

Ah! voilà ce poignard qui du ſang de ſon maître
S'eſt ſouillé lâchement, il en rougit, le traître.

Les vers de l'auteur d'Electre ne ſont pas moins ridicules : *en faveur de ton ſang* ſignifie, *en faveur de ton fils*, et non pas *en faveur de ton ſang verſé*. Cette pointe *de ton ſang*, et de celui qui répandra ton ſang, vaut bien la pointe de *Théophile*.

Il eſt certain qu'un auteur éclairé par de telles critiques aurait retravaillé entièrement ſon ouvrage, & qu'il aurait ſur-tout mis du naturel à la place du bourſouflé. Il n'aurait point fait de ces fautes énormes contre le bon ſens & contre la langue ; ſon cenſeur lui aurait crié :

Mon eſprit n'admet point un pompeux barbariſme,
Ni d'un vers ampoulé l'orgueilleux ſoléciſme.

On n'aurait point vu un héros *voguer au gré de ſes déſirs plus qu'au gré des vents ; la foudre ouvrir le ciel et l'onde à ſillons redoublés, et bouillonner en ſource de feu ; de pâles éclairs s'armer de toute part ; un* héros *méditer ſon retour à grands pas ; la ſuprême ſageſſe des dieux, qui brave la crédule faibleſſe des mortels ; un grand cœur qui ne manque à ſon devoir que pour s'en inſtruire mieux ;* un interlocuteur qui dit : *ne pénétrez-vous pas un ſi triſte ſilence ? des remords d'un cœur né vertueux, qui pour punir ce cœur vont plus loin que les dieux ;* une *Electre* qui dit : *Percez le cœur d'Itys, mais reſpectez le mien.*

Il n'eſt que trop vrai, et il faut l'avouer à la honte de notre littérature, que dans la plupart de nos auteurs tragiques on trouve rarement ſix vers de ſuite qui n'aient de pareils défauts, et cela parce qu'ils ont la préſomption de ne conſulter perſonne, (*e*) ou l'indocilité de ne profiter d'aucun avis. Le peu de connaiſſance qu'ils ont eux-mêmes des langues ſavantes, de la noble ſimplicité des anciens, de l'harmonie de la tragédie grecque, les leur fait mépriſer. La précipitation et la pareſſe ſont encore des défauts qui les perdent ſans reſſource. (*f*) *Xénophon* leur crie en vain que le travail eſt la nourriture du ſage, εἰ πόνοι ὄψον τοῖς ἀγαθοῖς. Enivrés d'un ſuccès paſſager, ils ſe croient au-deſſus des plus grands mai-

(*e*) *In Metii deſcendat judicis aures.* Horat. de Art. poët.

(*f*) .... *Carmen reprehendite quod non*
Multa dies, et multa litura coërcuit, atque
Præfectum decies non caſtigavit ad unguem.
Horat. de Art. poët.

tres, et des anciens qu'ils ne connaiſſent preſque que de nom. Une bonne tragédie, ainſi qu'un bon poëme, eſt l'ouvrage d'un eſprit ſublime, *Magnæ mentis opus*, dit *Juvénal*. Ce n'eſt pas un faible effort et un travail médiocre qui ſont y réuſſir.

L'illuſtre *Racine* joignait à un travail infini une grande connaiſſance de la tragédie grecque, une étude continuelle de ſes beautés et de celles de leur langue & de la nôtre. Il conſultait de plus les juges les plus ſévères, les plus éclairés, & qui lui étaient ſincérement attachés. Il les écoutait avec docilité. Enfin il ſe feſait gloire, ainſi que *Deſpréaux*, d'être revêtu des dépouilles des anciens; il avait formé ſon ſtyle ſur le leur; c'eſt par-là qu'il s'eſt fait un nom immortel. Ceux qui ſuivent une autre route n'y parviendront jamais. On peut réuſſir peut-être mieux que lui dans les cataſtrophes; on peut produire plus de terreur, approfondir davantage les ſentimens, mettre de plus grands mouvemens dans les intrigues; mais quiconque ne ſe formera pas comme lui ſur les anciens, qui conque ſur-tout n'imitera pas la pureté de leur ſtyle et du ſien, n'aura jamais de réputation dans la poſtérité.

On joue pendant quelques années des romans barbares, qu'on nomme tragédies; mais enfin les yeux s'ouvrent; on a eu beau louer, protéger ces pièces, elles finiſſent par être, aux yeux de tous les hommes inſtruits, des monumens de mauvais goût.

. . . . . *Vos exemplaria græca*
Nocturnâ verſate manu, verſate diurnâ.
Horat. de Arte Poët.

ROME SAUVÉE,

OU

CATILINA,

TRAGEDIE.

Représentée pour la première fois le
24 février 1752.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51591/fragment/page=0161

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

CETTE pièce, ainsi que la Mort de César, est d'un genre particulier ; le plus difficile de tous peut-être, mais aussi le plus utile. Dans ces pièces, ce n'est ni à un seul personnage, ni à une famille qu'on s'intéresse ; c'est à un grand événement historique. Elles ne produisent point ces émotions vives que le spectacle des passions tendres peut seul exciter. L'intérêt de curiosité qu'on éprouve à suivre une intrigue, est une ressource qui leur manque. L'effet des situations extraordinaires, ou des coups de théâtre y peut difficilement être employé. Ce qui attache dans ces pièces, c'est le développement de grands caractères placés dans des situations fortes, le plaisir d'entendre de grandes idées exprimées dans de beaux vers, et avec un style auquel l'état des personnages, à qui on les prête, permet de donner de la pompe & de l'énergie, sans s'écarter de la vraisemblance ; c'est le plaisir d'être témoin, pour ainsi dire, d'une révolution qui fait époque dans l'histoire, d'en voir sous ses yeux mouvoir tous les ressorts. Elles ont sur-tout l'avantage précieux de donner à l'ame de l'élévation et de la force : en sortant de

ces pièces, on se trouve plus disposé à une action de courage, plus éloigné de ramper devant un homme accrédité, ou de plier devant le pouvoir injuste et absolu. Elles sont plus difficiles à faire. Il ne suffit pas d'avoir un grand talent pour la poésie dramatique, il faut y joindre une connaissance approfondie de l'histoire, une tête faite pour combiner des idées de politique, de morale et de philosophie. Elles sont aussi plus difficiles à jouer. Dans les autres pièces, pourvu que les principaux personnages soient bien remplis, on peut être indulgent pour le reste; mais on ne voit pas sans dégoût un *Caton*, un *Clodius* même, dire d'une manière gauche des vers qu'il a l'air de ne pas entendre. D'ailleurs, un acteur qui a éprouvée des passions, qui a l'ame sensible, sentira toutes les nuances de la passion dans un rôle d'amant, de père ou d'ami; mais comment un acteur qui n'a point reçu une éducation soignée, qui ne s'est point occupé des grands objets qui ont animé les personnages qu'il va représenter, trouvera-t-il le ton, l'action, les accens qui conviennent à *Cicéron* et à *César*?

Rome sauvée fut représentée à Paris sur un théâtre particulier. M. *de Voltaire* y joua le rôle de *Cicéron*. Jamais dans aucun rôle, aucun acteur n'a porté si loin l'illusion. On croyait

voir le consul. Ce n'étaient pas des vers récités de mémoire qu'on entendait, mais un discours sortant de l'ame de l'orateur. Ceux qui ont assisté à ce spectacle il y a plus de trente ans, se souviennent encore du moment où l'auteur de Rome sauvée s'écriait:

Romains, j'aime la gloire, et ne veux point m'en taire, avec une vérité si frappante qu'on ne savait si ce noble aveu venait d'échapper à l'ame de *Cicéron* ou à celle de *Voltaire*.

Avant lui, la Mort de Pompée était le seul modèle des pièces de ce genre qu'il y eût dans notre langue, on peut dire même dans aucune langue. Ce n'est pas que le Jule-César de *Shakespeare*, ses pièces tirées de l'histoire l'Angleterre, ainsi que quelques tragédies espagnoles, ne soient des drames historiques; mais de telles pièces, où il n'y a ni unité ni raison, où tous les tons sont mêlés, où l'histoire est conservée jusqu'à la minutie, et les mœurs altérées jusqu'au ridicule, de telles pièces ne peuvent plus être comptées parmi les productions des arts que comme des monumens du génie brut de leurs auteurs, et de la barbarie des siècles qui les ont produites.

PREFACE.

Deux motifs ont fait choisir ce sujet de tragédie, qui paraît impraticable et peu fait pour les mœurs, pour les usages, la manière de penser et le théâtre de Paris.

On a voulu essayer encore une fois, par une tragédie sans déclarations d'amour, de détruire les reproches que toute l'Europe savante fait à la France, de ne souffrir guère au théâtre que les intrigues galantes; et on a eu sur-tout pour objet de faire connaître *Cicéron* aux jeunes personnes qui fréquentent les spectacles.

Les grandeurs passées des Romains tiennent encore toute la terre attentive; et l'Italie moderne met une partie de sa gloire à découvrir quelques ruines de l'ancienne. On montre avec respect la maison que *Cicéron* occupa. Son nom est dans toutes les bouches, ses écrits dans toutes les mains. Ceux qui ignorent dans leur patrie quel chef était à la tête de ses tribunaux il y a cinquante ans, savent en quel temps *Cicéron* était à la tête de Rome. Plus le dernier siècle de la république romaine a été bien connu de nous, plus ce grand homme a été admiré. Nos nations modernes, trop tard civilisées, ont eu long-temps de lui des idées vagues ou fausses. Ses ouvrages servaient à notre éducation; mais on ne savait pas jusqu'à quel point sa personne était respectable. L'auteur était superficiellement connu;

le conſul était preſque ignoré. Les lumières que nous avons acquiſes nous ont appris à ne lui comparer aucun des hommes qui ſe ſont mêlés du gouvernement, et qui ont prétendu à l'éloquence.

Il ſemble que *Cicéron* aurait été tout ce qu'il aurait voulu être. Il gagna une bataille dans les gorges d'Iſſus, où *Alexandre* avait vaincu les Perſes. Il eſt bien vraiſemblable que s'il s'était donné tout entier à la guerre, à cette profeſſion qui demande un ſens droit et une extrême vigilance, il eût été au rang des plus illuſtres capitaines de ſon ſiècle; mais comme *Céſar* n'eût été que le ſecond des orateurs, *Cicéron* n'eût été que le ſecond des généraux. Il préféra à toute autre gloire celle d'être le père de la maîtreſſe du monde; et quel prodigieux mérite ne fallait-il pas à un ſimple chevalier d'*Arpinum* pour percer la foule de tant de grands hommes, pour parvenir ſans intrigue à la première place de l'univers, malgré l'envie de tant de praticiens qui régnaient à Rome?

Ce qui étonne ſur-tout, c'eſt que, dans le tumulte et les orages de ſa vie, cet homme, toujours chargé des affaires de l'Etat et de celles des particuliers, trouvât encore du temps pour être inſtruit à fond de toutes les ſectes des Grecs, et qu'il fût le plus grand philoſophe des Romains,

aussi-bien que le plus éloquent. Y a-t-il dans l'Europe beaucoup de ministres, de magistrats, d'avocats même un peu employés, qui puissent, je ne dis pas expliquer les admirables découvertes de *Newton*, et les idées de *Leibnitz*, comme *Cicéron* rendait compte des principes de *Zénon*, de *Platon* et d'*Epicure*, mais qui puissent répondre à une question profonde de philosophie?

Ce que peu de personnes savent, c'est que *Cicéron* était encore un des premiers poëtes d'un siècle où la belle poésie commençait à naître. Il balançait la réputation de *Lucrèce*. Y a-t-il rien de plus beau que ces vers qui nous sont restés de son poëme sur *Marius*, et qui font tant regretter la perte de cet ouvrage?

Sic Jovis altisoni subitò pinnata satelles,
Arboris è trunco, serpentis saucia morsu,
Ipsa feris subigit transfigens unguibus anguem
Semanimum, et varia graviter cervice micantem
Quem se intorquentem lanians, rostroque cruentans,
Jam satiata animos, jam duros ultra dolores
Abjicit efflantem, et laceratum affligit in undas,
Seque obitu à solis nitidos convertit ad ortus.

Je suis de plus en plus persuadé que notre langue est impuissante à rendre l'harmonieuse énergie des vers latins comme des vers grecs; mais j'oserai donner une légère esquisse de ce petit tableau, peint par le grand homme que j'ai osé

faire parler dans ROME SAUVÉE, et dont j'ai imité en quelques endroits les Catilinaires.

Tel on voit cet oiſeau, qui porte le tonnerre,
Bleſſé par un ſerpent élancé de la terre;
Il s'envole, il entraîne au ſéjour azuré
L'ennemi tortueux dont il eſt entouré.
Le ſang tombe des airs, il déchire, il dévore
Le reptile acharné qui le combat encore;
Il le perce, il le tient ſous ſes ongles vainqueurs;
Par cent coups redoublés il venge ſes douleurs.
Le monſtre en expirant ſe débat, ſe replie;
Il exhale en poiſons les reſtes de ſa vie;
Et l'aigle tout ſanglant, fier et victorieux,
Le rejette en fureur, et plane au haut des cieux.

Pour peu qu'on ait la moindre étincelle de goût, on apercevra dans la faibleſſe de cette copie la force du pinceau de l'original. Pourquoi donc *Cicéron* paſſe-t-il pour un mauvais poëte? parce qu'il a plu à *Juvénal* de le dire, parce qu'on lui a imputé un vers ridicule,

O fortunatam natam, me conſule, Romam!

C'eſt un vers ſi mauvais que le traducteur, qui a voulu en exprimer les défauts en français, n'a pu même y réuſſir.

O Rome fortunée,
Sous mon conſulat née!

ne rend pas à beaucoup près le ridicule du vers latin.

Je demande s'il eſt poſſible que l'auteur du beau morceau de poéſie que je viens de citer, ait fait un vers ſi impertinent? Il y a des ſottiſes qu'un homme de génie et de ſens ne peut jamais dire. Je m'imagine que le préjugé, qui n'accorde preſque jamais deux genres à un ſeul homme, fit croire *Cicéron* incapable de la poéſie quand il y eut renoncé. Quelque mauvais plaiſant, quelque ennemi de la gloire de ce grand homme, imagina ce vers ridicule, et l'attribua à l'orateur, au philoſophe, au père de Rome. *Juvénal* dans le ſiècle ſuivant adopta ce bruit populaire, et le fit paſſer à la poſtérité dans ſes déclamations ſatiriques; et j'oſe croire que beaucoup de réputations bonnes ou mauvaiſes ſe ſont ainſi établies.

On impute, par exemple, au père *Mallebranche*, ces deux vers:

Il fait en ce beau jour le plus beau temps du monde,
Pour aller à cheval ſur la terre et ſur l'onde.

On prétend qu'il les fit pour montrer qu'un philoſophe peut, quand il veut, être poëte. Quel homme de bon ſens croira que le père *Mallebranche* ait fait quelque choſe de ſi abſurde? Cependant, qu'un écrivain d'anecdotes, un compilateur littéraire, tranſmette à la poſtérité cette ſottiſe, elle s'accréditera avec le temps; et ſi le

père *Mallebranche* était un grand homme, on dirait un jour : ce grand homme devenait un ſot quand il était hors de ſa ſphère.

On a reproché à *Cicéron* trop de ſenſibilité, trop d'affliction dans ſes malheurs. Il confie ſes juſtes plaintes à ſa femme et à ſon ami, et on impute à lâcheté ſa franchiſe. Le blâme qui voudra d'avoir répandu dans le ſein de l'amitié les douleurs qu'il cachait à ſes perſécuteurs, je l'en aime davantage. Il n'y a guère que les ames vertueuſes de ſenſibles. *Cicéron*, qui aimait tant la gloire, n'a point ambitionné celle de vouloir paraître ce qu'il n'était pas. Nous avons vu des hommes mourir de douleur, pour avoir perdu de très-petites places, après avoir affecté de dire qu'ils ne les regrettaient pas; quel mal y a-t-il donc à avouer à ſa femme et à ſon ami qu'on eſt fâché d'être loin de Rome qu'on a ſervie, et d'être perſécuté par des ingrats et par des perfides? Il faut fermer ſon cœur à ſes tyrans, et l'ouvrir à ceux qu'on aime.

Cicéron était vrai dans toutes ſes démarches; il parlait de ſon affliction ſans honte, et de ſon goût pour la vraie gloire ſans détour. Ce caractère eſt à la fois naturel, haut et humain. Préférerait-on la politique de *Céſar*, qui dans ſes commentaires dit qu'il a offert la paix à *Pompée*, et qui dans ſes lettres avoue qu'il ne veut pas

la lui donner ? *Céſar* était un grand homme; mais *Cicéron* était un homme vertueux.

Que ce conſul ait été un bon poëte, un philoſophe qui ſavait douter, un gouverneur de province parfait, un général habile; que ſon ame ait été ſenſible et vraie, ce n'eſt pas là le mérite dont il s'agit ici. Il ſauva Rome malgré le ſénat, dont la moitié était animée contre lui par l'envie la plus violente. Il ſe fit des ennemis de ceux mêmes dont il fut l'oracle, le libérateur et le vengeur. Il prépara ſa ruine par le ſervice le plus ſignalé que jamais homme ait rendu à ſa patrie. Il vit cette ruine, et il n'en fut point effrayé. C'eſt ce qu'on a voulu repréſenter dans cette tragédie: c'eſt moins encore l'ame farouche de *Catilina*, que l'ame généreuſe et noble de *Cicéron* qu'on a voulu peindre.

Nous avons toujours cru, et on s'était confirmé plus que jamais dans l'idée que *Cicéron* eſt un des caractères qu'il ne faut jamais mettre ſur le théâtre. Les Anglais, qui hazardent tout ſans même ſavoir qu'ils haſardent, ont fait une tragédie de la conſpiration de *Catilina*. *Ben-Johnſon* n'a pas manqué, dans cette tragédie hiſtorique, de traduire ſept ou huit pages des Catilinaires, et même il les a traduites en proſe, ne croyant pas que l'on pût faire parler *Cicéron* en vers. La proſe du conſul, et les vers

des

des autres personnages, font à la vérité un contraste digne de la barbarie du siècle de *Ben-Johnson*; mais pour traiter un sujet si sévère, dénué de ces passions qui ont tant d'empire sur le cœur, il faut avouer qu'il fallait avoir à faire à un peuple sérieux et instruit, digne en quelque sorte qu'on mît sous ses yeux l'ancienne Rome.

Je conviens que ce sujet n'est guère théâtral pour nous qui, ayant beaucoup plus de goût, de décence, de connaissance du théâtre que les Anglais, n'avons généralement pas des mœurs si fortes. On ne voit avec plaisir au théâtre que le combat des passions qu'on éprouve soi-même. Ceux qui sont remplis de l'étude de *Cicéron* et de la république romaine, ne sont pas ceux qui fréquentent les spectacles. Ils n'imitent point *Cicéron*, qui y était assidu. Il est étrange qu'ils prétendent être plus graves que lui; ils sont seulement moins sensibles aux beaux arts, ou retenus par un préjugé ridicule. Quelques progrès que ces arts aient fait en France, les hommes choisis qui les ont cultivés n'ont point encore communiqué le vrai goût à toute la nation. C'est que nous sommes nés moins heureusement que les Grecs et les Romains. On va aux spectacles plus par oisiveté que par un véritable amour de la littérature.

Cette tragédie paraît plutôt faite pour être lue par les amateurs de l'antiquité, que pour être vue par le parterre. Elle y fut à la vérité applaudie, et beaucoup plus que Zaïre; mais elle n'eſt pas d'un genre à ſe ſoutenir comme Zaïre ſur le théâtre. Elle eſt beaucoup plus fortement écrite; et une ſeule ſcène entre *Céſar* et *Catilina* était plus difficile à faire que la plupart des pièces où l'amour domine. Mais le cœur ramène à ces pièces; et l'admiration pour les anciens Romains s'épuiſe bientôt. Perſonne ne conſpire aujourd'hui, et tout le monde aime.

D'ailleurs, les repréſentations de *Catilina* exigent un trop grand nombre d'acteurs, un trop grand appareil.

Les ſavans ne trouveront pas ici une hiſtoire fidelle de la conjuration de *Catilina*. Ils ſont aſſez perſuadés qu'une tragédie n'eſt pas une hiſtoire; mais ils y verront une peinture vraie des mœurs de ce temps-là. Tout ce que *Cicéron*, *Catilina*, *Caton*, *Céſar* ont fait dans cette pièce n'eſt pas vrai; mais leur génie et leur caractère y ſont peints fidellement.

Si on n'a pu y développer l'éloquence de *Cicéron*, on a du moins étalé toute ſa vertu et tout le courage qu'il fit paraître dans le péril. On a montré dans *Catilina* ces contraſtes de férocité et de ſéduction qui formaient ſon carac-

tère ; on a fait voir *César* naissant, factieux et magnanime, *César* fait pour être à la fois la gloire et le fléau de Rome.

On n'a point fait paraître les députés des Allobroges, qui n'étaient point des ambassadeurs de nos Gaules, mais des agens d'une petite province d'Italie soumise aux Romains, qui ne firent que le personnage de délateurs, et qui par-là sont indignes de figurer sur la scène avec *Cicéron*, *César* et *Caton*.

Si cet ouvrage paraît au moins passablement écrit, et s'il fait connaître un peu l'ancienne Rome, c'est tout ce qu'on a prétendu, et tout le prix qu'on attend.

PERSONNAGES.

CICERON.	CRASSUS.
CESAR.	CLODIUS.
CATILINA.	CETHEGUS.
AURELIE.	LENTULUS-SURA.
CATON.	Conjurés.
LUCULLUS.	Licteurs.

Le théâtre représente d'un côté le palais d'Aurélie, de l'autre le temple de Tellus, où s'assemble le sénat. On voit dans l'enfoncement une galerie qui communique à des souterrains qui conduisent du palais d'Aurélie au vestibule du temple.

CATILINA,

OU

ROME SAUVÉE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CATILINA.

(*Soldats dans l'enfoncement.*)

ORATEUR insolent, qu'un vil peuple seconde,
Assis au premier rang des souverains du monde,
Tu vas tomber du faîte où Rome t'a placé.
Inflexible Caton, vertueux insensé,
Ennemi de ton siècle, esprit dur et farouche,
Ton terme est arrivé, ton imprudence y touche.
Fier Sénat de tyrans qui tiens le monde aux fers,
Tes fers sont préparés, tes tombeaux sont ouverts.
Que ne puis-je en ton sang, impérieux Pompée,
Eteindre de ton nom la splendeur usurpée!
Que ne puis-je opposer à ton pouvoir fatal,
Ce César si terrible, et déjà ton égal?
Quoi! César comme moi factieux dès l'enfance,
Avec Catilina n'est pas d'intelligence?

Mais le piége eſt tendu ; je prétends qu'aujourd'hui
Le trône qui m'attend ſoit préparé par lui.
Il faut employer tout juſqu'à Cicéron même,
Ce Céſar que je crains, mon épouſe que j'aime :
Sa docile tendreſſe, en cet affreux moment,
De mes ſanglans projets eſt l'aveugle inſtrument.
Tout ce qui m'appartient doit être mon complice.
Je veux que l'amour même à mon ordre obéiſſe.
Titres chers et ſacrés, de père, et d'époux,
Faibleſſes des humains, évanouiſſez-vous.

SCENE II.

CATILINA, CETHEGUS, Affranchis et Soldats *dans le lointain.*

CATILINA.

Eh bien, cher Céthégus, tandis que la nuit ſombre
Cache encor nos deſſeins et Rome dans ſon ombre,
Avez-vous réuni les chefs des conjurés?

CETHEGUS.

Ils viendront dans ces lieux du conſul ignorés,
Sous ce portique même, et près du temple impie
Où domine un Sénat, tyran de l'Italie.
Ils ont renouvelé leurs ſermens et leur foi.
Mais tout eſt-il prévu? Céſar eſt-il à toi?
Seconde-t-il enfin Catilina qu'il aime?

CATILINA.

Cet eſprit dangereux n'agit que pour lui-même.

CETHEGUS.

Conſpirer ſans Céſar!

CATILINA.

Ah, je l'y veux forcer.

Dans ce piége sanglant je veux l'embarrasser.
Mes soldats, en son nom, vont surprendre Préneste,
Je sais qu'on le soupçonne, et je réponds du reste.
Ce consul violent va bientôt l'accuser;
Pour se venger de lui, César peut tout oser.
Rien n'est si dangereux que César qu'on irrite;
C'est un lion qui dort, et que ma voix excite.
Je veux que Cicéron réveille son courroux,
Et force ce grand homme à combattre pour nous.

CETHEGUS.

Mais Nonnius enfin dans Préneste est le maître;
Il aime la patrie, et tu dois le connaître:
Tes soins pour le tenter ont été superflus.
Que faut-il décider du sort de Nonnius?

CATILINA.

Je t'entends, tu sais trop que sa fille m'est chère.
Ami, j'aime Aurélie en détestant son père.
Quand il fut que sa fille avait conçu pour moi
Ce tendre sentiment qui la tient sous ma loi;
Quand sa haine impuissante, et sa colère vaine,
Eurent tenté sans fruit de briser notre chaîne;
A cet hymen secret quand il a consenti,
Sa faiblesse a tremblé d'offenser son parti.
Il a craint Cicéron; mais mon heureuse adresse
Avance mes desseins par sa propre faiblesse.
J'ai moi-même exigé, par un serment sacré,
Que ce nœud clandestin fût encore ignoré.
Céthégus et Sura sont seuls dépositaires
De ce secret utile à nos sanglans mystères.
Le palais d'Aurélie au temple nous conduit;
C'est là qu'en sureté j'ai moi-même introduit
Les armes, les flambeaux, l'appareil du carnage.

De nos vaſtes ſuccès mon hymen eſt le gage.
Vous m'avez bien ſervi, l'ami ma ſervi mieux.
C'eſt chez Nonnius même, à l'aſpect de ſes dieux,
Sous les murs du Sénat, ſous ſa voûte ſacrée,
Que de tous nos tyrans la mort eſt préparée.
(*aux conjurés qui ſont dans le fond.*)
Vous, courez dans Préneſte, où nos amis ſecrets
Ont du nom de Céſar voilé nos intérêts;
Que Nonnius ſurpris ne puiſſe ſe défendre.
Vous, près du capitole allez ſoudain vous rendre.
Songez qui vous ſervez, et gardez vos ſermens.
(*à Céthégus.*)
Toi, conduis d'un coup d'œil tous ces grands mouvemens.

SCENE III.

AURELIE, CATILINA.

AURELIE.

Ah! calmez les horreurs dont je ſuis pourſuivie,
Cher époux, eſſuyez les larmes d'Aurélie.
Quel trouble, quel ſpectacle, et quel réveil affreux!
Je vous ſuis en tremblant ſous ces murs ténébreux.
Ces ſoldats que je vois redoublent mes alarmes.
On porte en mon palais des flambeaux et des armes!
Qui peut nous menacer? Les jours de Marius,
De Carbon, de Sylla, ſont-ils donc revenus?
De ce front ſi terrible éclairciſſez les ombres.
Vous détournez de moi des yeux triſtes et ſombres
Au nom de tant d'amour, et par ces nœuds ſecrets
Qui joignent nos deſtins, nos cœurs, nos intérêts,
Au nom de notre fils, dont l'enfance eſt ſi chère,
(Je ne vous parle point des dangers de ſa mère,

Et

Et je ne vois hélas! que ceux que vous courez):
Ayez pitié du trouble où mes sens sont livrés:
Expliquez-vous.

CATILINA.

Sachez que mon nom, ma fortune,
Ma sureté, la vôtre et la cause commune,
Exigent ces apprêts qui causent votre effroi.
Si vous daignez m'aimer, si vous êtes à moi,
Sur ce qu'ont vu vos yeux observez le silence.
Des meilleurs citoyens j'embrasse la défense.
Vous voyez le Sénat, le peuple divisés,
Une foule de rois l'un à l'autre opposés:
On se menace, on s'arme; et, dans ces conjonctures,
Je prends un parti sage, et de justes mesures.

AURELIE.

Je le souhaite au moins. Mais me tromperiez-vous?
Peut-on cacher son cœur aux cœurs qui sont à nous?
En vous justifiant, vous redoublez ma crainte.
Dans vos yeux égarés trop d'horreur est empreinte.
Ciel! que fera mon père alors que dans ces lieux
Ces funestes apprêts viendront frapper ses yeux?
Souvent les noms de fille et de père et de gendre,
Lorsque Rome a parlé, n'ont pu se faire entendre.
Notre hymen lui déplut, vous le savez assez:
Mon bonheur est un crime à ses yeux offensés.
On dit que Nonnius est mandé de Préneste.
Quels effets il verra de cet hymen funeste!
Cher époux, quel usage affreux, infortuné,
Du pouvoir que sur moi l'amour vous a donné!
Vous avez un parti; mais Cicéron, mon père,
Caton, Rome, les dieux sont du parti contraire.
Peut-être Nonnius vient vous perdre aujourd'hui.

CATILINA.

Non, il ne viendra point; ne craignez rien de lui.

AURELIE.

Comment?

CATILINA.

Aux murs de Rome il ne pourra se rendre
Que pour y respecter et sa fille et son gendre.
Je ne puis m'expliquer, mais souvenez-vous bien
Qu'en tout son intérêt s'accorde avec le mien.
Croyez, quand il verra qu'avec lui je partage
De mes justes projets le premier avantage,
Qu'il sera trop heureux d'abjurer devant moi
Les superbes tyrans dont il reçut la loi.
Je vous ouvre à tous deux, et vous devez m'en croire,
Une source éternelle et d'honneur et de gloire.

AURELIE,

La gloire est bien douteuse, et le péril certain.
Que voulez-vous? pourquoi forcer votre destin?
Ne vous suffit-il pas, dans la paix, dans la guerre,
D'être un des Souverains sous qui tremble la terre?
Pour tomber de plus haut où voulez-vous monter?
Les noirs pressentimens viennent m'épouvanter.
J'ai trop chéri le joug où je me suis soumise.
Voilà donc cette paix que je m'étais promise,
Ce repos de l'amour que mon cœur a cherché:
Les dieux m'en ont punie, et me l'ont arraché.
Dès qu'un léger sommeil vient fermer mes paupières,
Je vois Rome embrasée, et des mains meurtrières,
Des supplices, des morts, des fleuves teints de sang;
De mon père au Sénat je vois percer le flanc:
Vous-même environné d'une troupe en furie,
Sur des monceaux de morts exhalant votre vie:
Des torrens de mon sang répandus par vos coups,
Et votre épouse enfin mourante auprès de vous.

Je me lève, je fuis ces images funèbres;
Je cours, je vous demande au milieu des ténèbres:
Je vous retrouve, hélas! et vous me replongez
Dans l'abyme des maux qui me sont préſagés.

CATILINA.

Allez, Catilina ne craint point les augures;
Et je veux du courage, et non pas des murmures,
Quand je ſers et l'Etat, et vous, et mes amis.

AURELIE.

Ah cruel! eſt-ce ainſi que l'on ſert ſon pays?
J'ignore à quels deſſeins ta fureur s'eſt portée;
S'ils étaient généreux, tu m'aurais conſultée:
Nos communs intérêts ſemblaient te l'ordonner:
Si tu feins avec moi, je dois tout ſoupçonner.
Tu te perdras: déjà ta conduite eſt ſuſpecte
A ce conſul ſévère, et que Rome reſpecte.

CATILINA.

Cicéron reſpecté! lui, mon lâche rival!

SCENE IV.

CATILINA, AURELIE, MARTIAN l'un des conjurés.

MARTIAN.

SEIGNEUR, Cicéron vient près de ce lieu fatal.
Par ſon ordre bientôt le Sénat ſe raſſemble:
Il vous mande en ſecret.

AURELIE.

Catilina, je tremble
A cet ordre ſubit, à ce funeſte nom.

CATILINA.

Mon épouse trembler au nom de Cicéron!
Que Nonnius séduit le craigne et le révère;
Qu'il déshonore ainsi son rang, son caractère;
Qu'il serve, il en est digne, et je plains son erreur:
Mais de vos sentimens j'attends plus de grandeur.
Allez, souvenez-vous que vos nobles ancêtres
Choisissaient autrement leurs consuls et leurs maîtres.
Quoi, vous femme et romaine, et du sang d'un Néron,
Vous seriez sans orgueil et sans ambition?
Il en faut aux grands cœurs.

AURELIE.

Tu crois le mien timide;
La seule cruauté te paraît intrépide.
Tu m'oses reprocher d'avoir tremblé pour toi.
Le consul va paraître, adieu, mais connais-moi:
Apprends que cette épouse à tes lois trop soumise,
Que tu devais aimer, que ta fierté méprise,
Qui ne peut te changer, qui ne peut t'attendrir,
Plus romaine que toi, peut t'apprendre à mourir.

CATILINA.

Que de chagrins divers il faut que je dévore!
Cicéron que je vois est moins à craindre encore.

SCENE V.

CICERON *dans l'enfoncement*, le Chef des licteurs, CATILINA.

CICERON *au chef des licteurs.*

SUIVEZ mon ordre, allez; de ce perfide cœur
Je prétends ſans témoin ſonder la profondeur.
La crainte quelquefois peut ramener un traître.

CATILINA.

Quoi, c'eſt ce plébéien dont Rome a fait ſon maître!

CICERON.

Avant que le Sénat ſe raſſemble à ma voix,
Je viens, Catilina, pour la dernière fois,
Apporter le flambeau ſur le bord de l'abyme
Où votre aveuglement vous conduit par le crime.

CATILINA.

Qui vous?

CICERON.

Moi.

CATILINA.

C'eſt ainſi que votre inimitié. . .

CICERON.

C'eſt ainſi que s'explique un reſte de pitié.
Vos cris audacieux, votre plainte frivole,
Ont aſſez fatigué les murs du capitole.
Vous feignez de penſer que Rome et le Sénat
Ont avili dans moi l'honneur du conſulat.
Concurrent malheureux à cette place inſigne,
Votre orgueil l'attendait; mais en étiez vous digne?
La valeur d'un ſoldat, le nom de vos aïeux,
Ces prodigalités d'un jeune ambitieux,

Ces jeux et ces festins qu'un vain luxe prépare,
Etaient-ils un mérite assez grand, assez rare,
Pour vous faire espérer de dispenser des lois
Au peuple souverain qui règne sur les rois?
A vos prétentions j'aurais cédé peut-être,
Si j'avais vu dans vous ce que vous deviez être.
Vous pouviez de l'Etat être un jour le soutien:
Mais pour être consul, devenez citoyen.
Pensez-vous affaiblir ma gloire et ma puissance,
En décriant mes soins, mon état, ma naissance?
Dans ces temps malheureux, dans nos jours corrompus,
Faut-il des noms à Rome? il lui faut des vertus.
Ma gloire (et je la dois à ces vertus sévères)
Est de ne rien tenir des grandeurs de mes pères.
Mon nom commence en moi: de votre honneur jaloux,
Tremblez que votre nom ne finisse dans vous.

CATILINA.

Vous abusez beaucoup, magistrat d'une année,
De votre autorité passagère et bornée.

CICERON.

Si j'en avais usé, vous seriez dans les fers,
Vous l'éternel appui des citoyens pervers;
Vous qui, de nos autels fouillant les priviléges,
Portez jusqu'aux lieux saints vos fureurs sacriléges;
Qui comptez tous vos jours, et marquez tous vos pas,
Par des plaisirs affreux, ou des assassinats;
Qui savez tout braver, tout oser et tout feindre:
Vous enfin, qui sans moi seriez peut-être à craindre.
Vous avez corrompu tous les dons précieux,
Que pour un autre usage ont mis en vous les dieux;
Courage, adresse, esprit, grâce, fierté sublime,
Tout dans votre ame aveugle est l'instrument du crime.
Je détournais de vous des regards paternels,

Qui veillaient au destin du reste des mortels.
Ma voix que craint l'audace, et que le faible implore,
Dans le rang des Verrès ne vous mit point encore;
Mais, devenu plus fier par tant d'impunité,
Jusqu'à trahir l'Etat vous avez attenté.
Le désordre est dans Rome, il est dans l'Etrurie;
On parle de Préneste, on soulève l'Ombrie;
Les soldats de Sylla, de carnage altérés,
Sortent de leur retraite aux meurtres préparés;
Mallius en Toscane arme leurs mains féroces;
Les coupables soutiens de ces complots atroces
Sont tous vos partisans déclarés ou secrets;
Par-tout le nœud du crime unit vos intérêts.
Ah! sans qu'un jour plus grand éclaire ma justice,
Sachez que je vous crois leur chef ou leur complice;
Que j'ai par-tout des yeux, que j'ai par-tout des mains,
Que malgré vous encore il est de vrais Romains;
Que ce cortège affreux d'avis vendus au crime
Sentira comme vous l'équité qui m'anime.
Vous n'avez vu dans moi qu'un rival de grandeur,
Voyez-y votre juge, et votre accusateur,
Qui va dans un moment vous forcer de répondre
Au tribunal des lois qui doivent vous confondre,
Des lois qui se taisaient sur vos crimes passés,
De ces lois que je venge, et que vous renversez.

CATILINA.

Je vous ai déjà dit, Seigneur, que votre place
Avec Catilina permet peu cette audace.
Mais je veux pardonner des soupçons si honteux;
En faveur de l'Etat que nous servons tous deux:
Je fais plus, je respecte un zèle infatigable,
Aveugle, je l'avoue, et pourtant estimable.
Ne me reprochez plus tous mes égaremens,

D'une ardente jeuneſſe impétueux enfans;
Le Sénat m'en donna l'exemple trop funeſte.
Cet emportement paſſe, et le courage reſte.
Ce luxe, ces excès, ces fruits de la grandeur,
Sont les vices du temps, et non ceux de mon cœur.
Songez que cette main ſervit la république;
Que ſoldat en Aſie, et juge dans l'Afrique,
J'ai, malgré nos excès et nos diviſions,
Rendu Rome terrible aux yeux des nations.
Moi je la trahirais, moi qui l'ai ſu défendre!

CICERON.

Marius et Sylla, qui la mirent en cendre,
Ont mieux ſervi l'Etat, et l'ont mieux défendu.
Les tyrans ont toujours quelqu'ombre de vertu;
Ils ſoutiennent les lois avant de les abattre.

CATILINA.

Ah! ſi vous ſoupçonnez ceux qui ſavent combattre,
Accuſez donc Céſar, et Pompée, et Craſſus.
Pourquoi fixer ſur moi vos yeux toujours déçus?
Parmi tant de guerriers, dont on craint la puiſſance,
Pourquoi ſuis-je l'objet de votre défiance?
Pourquoi me choiſir, moi? par quel zèle emporté?..

CICERON.

Vous-même jugez-vous, l'avez-vous mérité?

CATILINA.

Non, mais j'ai trop daigné m'abaiſſer à l'excuſe;
Et plus je me défends, plus Cicéron m'accuſe.
Si vous avez voulu me parler en ami,
Vous vous êtes trompé, je ſuis votre ennemi:
Si c'eſt en citoyen, comme vous je crois l'être;
Et ſi c'eſt en conſul, ce conſul n'eſt pas maître;
Il préſide au Sénat, et je peux l'y braver.

CICERON.

J'y punis les forfaits ; tremble de m'y trouver.
Malgré toute ta haine, à mes yeux mépriſable,
Je t'y protégerai, ſi tu n'es point coupable:
Fuis Rome, ſi tu l'es.

CATILINA.

C'en eſt trop; arrêtez.
C'eſt trop ſouffrir le zèle où vous vous emportez.
De vos vagues ſoupçons j'ai dédaigné l'injure;
Mais après tant d'affronts que mon orgueil endure,
Je veux que vous ſachiez que le plus grand de tous
N'eſt pas d'être accuſé, mais protégé par vous.

CICERON *ſeul.*

Le traître penſe-t-il, à force d'inſolence,
Par ſa fauſſe grandeur prouver ſon innocence?
Tu ne peux m'impoſer, perfide; ne crois pas
Eviter l'œil vengeur attaché ſur tes pas.

SCENE VI.

CICERON, CATON.

CICERON.

Eh bien, ferme Caton, Rome eſt-elle en défenſe?

CATON.

Vos ordres ſont ſuivis. Ma prompte vigilance
A diſpoſé déjà ces braves chevaliers,
Qui ſous vos étendards marcheront les premiers.
Mais je crains tout du peuple, et du Sénat lui même.

CICERON.

Du Sénat?

CATON.

Enivré de ſa grandeur ſuprême,

Dans ses divisions il se forge des fers.

CICERON.

Les vices des Romains ont vengé l'univers.
La vertu disparaît, la liberté chancelle;
Mais Rome a des Catons, j'espère encor pour elle.

CATON.

Ah! qui sert son pays sert souvent un ingrat.
Votre mérite même irrite le Sénat;
Il voit d'un œil jaloux cet éclat qui l'offense.

CICERON.

Les regards de Caton seront ma récompense.
Au torrent de mon siècle, à son iniquité,
J'oppose ton suffrage et la postérité.
Fesons notre devoir: les dieux feront le reste.

CATON.

Eh, comment résister à ce torrent funeste,
Quand je vois dans ce temple, aux vertus élevé,
L'infame trahison marcher le front levé?
Croit-on que Mallius, cet indigne rebelle,
Ce tribun des soldats, subalterne infidelle,
De la guerre civile arborât l'étendard;
Qu'il osât s'avancer vers ce sacré rempart,
Qu'il eût pu fomenter ces ligues menaçantes,
S'il n'était soutenu par des mains plus puissantes,
Si quelque rejeton de nos derniers tyrans
N'allumait en secret des feux plus dévorans?
Les premiers du Sénat nous trahissent peut être;
Des cendres de Sylla les tyrans vont renaître.
César fut le premier que mon cœur soupçonna.
Oui, j'accuse César.

CICERON.

Et moi, Catilina.
De brigues, de complots, de nouveautés avide,

Vaſte dans ſes projets, impétueux, perfide,
Plus que Céſar encor je le crois dangereux,
Beaucoup plus téméraire, et bien moins généreux.
Je viens de lui parler; j'ai vu ſur ſon viſage,
J'ai vu dans ſes diſcours ſon audace et ſa rage,
Et la ſombre hauteur d'un eſprit affermi,
Qui ſe laſſe de feindre, et parle en ennemi.
De ces obſcurs complots je cherche les complices.
Tous ſes crimes paſſés ſont mes premiers indices.
J'en préviendrai la ſuite.

CATON.

Il a beaucoup d'amis;
Je crains pour les Romains des tyrans réunis.
L'armée eſt en Aſie, et le crime eſt dans Rome;
Mais pour ſauver l'Etat, il ſuffit d'un grand homme.

CICERON.

Si nous ſommes unis, il ſuffit de nous deux.
La diſcorde eſt bientôt parmi les factieux.
Céſar peut conjurer, mais je connais ſon ame;
Je ſais quel noble orgueil le domine et l'enflamme.
Son cœur ambitieux ne peut être abattu
Juſqu'à ſervir en lâche un tyran ſans vertu.
Il aime Rome encore, il ne veut point de maître;
Mais je prévois trop bien qu'un jour il voudra l'être.
Tous deux jaloux de plaire, et plus de commander,
Ils ſont montés trop haut pour jamais s'accorder.
Par leur déſunion Rome ſera ſauvée.
Allons, n'attendons pas que de ſang abreuvée,
Elle tende vers nous ſes languiſſantes mains,
Et qu'on donne des fers aux maîtres des humains.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CATILINA, CETHEGUS.

CETHEGUS.

TANDIS que tout s'apprête, et que ta main hardie
Va de Rome et du monde allumer l'incendie,
Tandis que ton armée approche de ces lieux,
Sais-tu ce qui se passe en ces murs odieux?

CATILINA.

Je sais que d'un consul la sombre défiance
Se livre à des terreurs qu'il appelle prudence;
Sur le vaisseau public ce pilote égaré
Présente à tous les vents un flanc mal assuré;
Il s'agite au hasard, à l'orage il s'apprête,
Sans savoir seulement d'où viendra la tempête.
Ne crains rien du Sénat: ce corps faible et jaloux
Avec joie en secret l'abandonne à nos coups.
Ce Sénat divisé, ce monstre à tant de têtes,
Si fier de sa noblesse, et plus de ses conquêtes,
Voit avec les transports de l'indignation
Les souverains des rois respecter Cicéron.
César n'est point à lui, Crassus le sacrifie.
J'attends tout de ma main, j'attends tout de l'envie.
C'est un homme expirant qu'on voit d'un faible effort
Se débattre et tomber dans les bras de la mort.

CETHEGUS.

Il a des envieux, mais il parle, il entraîne;

Il réveille la gloire, il subjugue la haine;
Il domine au Sénat.

CATILINA.

Je le brave en tous lieux;
J'entends avec mépris ses cris injurieux:
Qu'il déclame à son gré jusqu'à sa dernière heure;
Qu'il triomphe en parlant, qu'on l'admire et qu'il meure.
De plus cruels soucis, des chagrins plus pressans
Occupent mon courage, et règnent sur mes sens.

CETHEGUS.

Que dis-tu? qui t'arrête en ta noble carrière?
Quand l'adresse et la force ont ouvert la barrière,
Que crains-tu?

CATILINA.

Ce n'est pas mes nombreux ennemis,
Mon parti seul m'alarme, et je crains mes amis,
De Lentulus-Sura l'ambition jalouse,
Le grand cœur de César, et sur-tout mon épouse.

CETHEGUS.

Ton épouse? tu crains une femme et des pleurs?
Laisse-lui ses remords, laisse-lui ses terreurs;
Tu l'aimes, mais en maître, et son amour docile
Est de tes grands desseins un instrument utile.

CATILINA.

Je vois qu'il peut enfin devenir dangereux.
Rome, un époux, un fils partagent trop ses vœux.
O Rome, ô nom fatal, ô liberté chérie,
Quoi, dans ma maison même on parle de patrie!
Je veux qu'avant le temps fixé pour le combat,
Tandis que nous allons éblouir le Sénat,
Ma femme, avec mon fils, de ces lieux enlevée,
Abandonne une ville aux flammes réservée;
Qu'elle parte, en un mot. Nos femmes, nos enfans,

Ne doivent point troubler ces terribles momens.
Mais César!

CETHEGUS.

Que veux-tu? Si par ton artifice
Tu ne peux réuſſir à t'en faire un complice,
Dans le rang des proſcrits faut-il placer ſon nom?
Faut-il confondre enfin César et Cicéron?

CATILINA.

C'eſt-là ce qui m'occupe, et s'il faut qu'il périſſe,
Je me ſens étonné de ce grand ſacrifice.
Il ſemble qu'en ſecret reſpectant ſon deſtin,
Je révère dans lui l'honneur du nom romain.
Mais Sura viendra-t-il?

CETHEGUS.

Compte ſur ſon audace;
Tu ſais comme ébloui des grandeurs de ſa race,
A partager ton règne il ſe croit deſtiné.

CATILINA.

Qu'à cet eſpoir trompeur il reſte abandonné.
Tu vois avec quel art il faut que je ménage
L'orgueil préſomptueux de cet eſprit ſauvage,
Ses chagrins inquiets, ſes ſoupçons, ſon courroux.
Sais-tu que de César il oſe être jaloux?
Enfin j'ai des amis moins aiſés à conduire
Que Rome et Cicéron ne coûtent à détruire.
O d'un chef de parti dur et pénible emploi!

CETHEGUS.

Le ſoupçonneux Sura s'avance ici vers toi.

SCENE II.

CATILINA, CETHEGUS, LENTULUS-SURA.

SURA.

Ainsi, malgré mes soins et malgré ma prière,
Vous prenez dans César une assurance entière;
Vous lui donnez Préneste; il devient notre appui.
Pensez-vous me forcer à dépendre de lui?

CATILINA.

Le sang des Scipions n'est point fait pour dépendre.
Ce n'est qu'au premier rang que vous devez prétendre.
Je traite avec César, mais sans m'y confier;
Son crédit peut nous nuire, il peut nous appuyer:
Croyez qu'en mon parti s'il faut que je l'engage,
Je me sers de son nom, mais pour votre avantage.

SURA.

Ce nom est-il plus grand que le vôtre et le mien?
Pourquoi vous abaisser à briguer ce soutien?
On le fait trop valoir, et Rome est trop frappée
D'un mérite naissant qu'on oppose à Pompée.
Pourquoi le rechercher alors que je vous sers?
Ne peut-on sans César subjuguer l'univers?

CATILINA.

Nous le pouvons, sans doute, et sur votre vaillance
J'ai fondé dès long-temps ma plus forte espérance;
Mais César est aimé du peuple et du Sénat;
Politique, guerrier, pontife, magistrat,
Terrible dans la guerre, et grand dans la tribune,
Par cent chemins divers il court à la fortune.
Il nous est nécessaire.

SURA.

Il nous sera fatal:
Notre égal aujourd'hui, demain notre rival,
Bientôt notre tyran, tel est son caractère;
Je le crois du parti le plus grand adversaire.
Peut-être qu'à vous seul il daignera céder,
Mais croyez qu'à tout autre il voudra commander.
Je ne souffrirai point, puisqu'il faut vous le dire,
De son fier ascendant le dangereux empire.
Je vous ai prodigué mon service et ma foi,
Et je renonce à vous, s'il l'emporte sur moi.

CATILINA.

J'y consens; faites plus, arrachez-moi la vie,
Je m'en déclare indigne, et je la sacrifie,
Si je permets jamais, de nos grandeurs jaloux,
Qu'un autre ose penser à s'élever sur nous:
Mais souffrez qu'à César votre intérêt me lie;
Je le flatte aujourd'hui, demain je l'humilie:
Je ferai plus peut-être; en un mot vous pensez
Que sur nos intérêts mes yeux s'ouvrent assez.
(*à Céthégus.*)
Va, prépare en secret le départ d'Aurélie;
Que des seuls conjurés sa maison soit remplie.
De ces lieux cependant qu'on écarte ses pas,
Craignons de son amour les funestes éclats.
Par un autre chemin tu reviendras m'attendre
Vers ces lieux retirés où César va m'entendre.

SURA.

Enfin donc sans César vous n'entreprenez rien?
Nous attendrons le fruit de ce grand entretien.

CATILINA.

Allez, j'espère en vous plus que dans César même.

CETHEGUS.

Je cours exécuter ta volonté suprême,
Et sous tes étendards à jamais réunir
Ceux qui mettent leur gloire à savoir t'obéir.

SCENE III.

CATILINA, CESAR.

CATILINA.

Eh bien, César, eh bien, toi de qui la fortune
Dès le temps de Sylla me fut toujours commune,
Toi dont j'ai présagé les éclatans destins,
Toi né pour être un jour le premier des Romains,
N'es-tu donc aujourd'hui que le premier esclave
Du fameux Plébéien qui t'irrite et te brave?
Tu le hais, je le sais, et ton œil pénétrant
Voit pour s'en affranchir ce que Rome entreprend;
Et tu balancerais? et ton ardent courage
Craindrait de nous aider à sortir d'esclavage?
Des destins de la terre il s'agit aujourd'hui,
Et César souffrirait qu'on les changeât sans lui?
Quoi! n'es-tu plus jaloux du nom du grand Pompée?
Ta haine pour Caton s'est-elle dissipée?
N'es-tu pas indigné de servir les autels,
Quand Cicéron préside au destin des mortels,
Quand l'obscur habitant des rives du Fibrène
Siège au-dessus de toi sur la pourpre romaine?
Souffriras-tu long-temps tous ces rois fastueux,
Cet heureux Lucullus, brigand voluptueux,
Fatigué de sa gloire, énervé de mollesse;
Un Crassus étonné de sa propre richesse,
Dont l'opulence avide, osant nous insulter,

Asservirait l'Etat, s'il daignait l'acheter ?
Ah! de quelque côté que tu jettes la vue,
Vois Rome turbulente, ou Rome corrompue ;
Vois ces lâches vainqueurs en proie aux factions,
Disputer, dévorer le sang des nations.
Le monde entier t'appelle, et tu restes paisible!
Veux-tu laisser languir ce courage invincible ?
De Rome qui te parle as-tu quelque pitié ?
César est-il fidelle à ma tendre amitié ?

CESAR.

Oui, si dans le sénat on te fait injustice,
César te défendra ; compte sur mon service.
Je ne peux te trahir ; n'exige rien de plus.

CATILINA.

Et tu bornerais là tes vœux irrésolus ?
C'est à parler pour moi que tu peux te réduire ?

CESAR.

J'ai pesé tes projets, je ne veux pas leur nuire ;
Je peux leur applaudir, je n'y veux point entrer.

CATILINA.

J'entends : pour les heureux tu veux te déclarer.
Des premiers mouvemens spectateur immobile,
Tu veux ravir les fruits de la guerre civile,
Sur nos communs débris établir ta grandeur.

CESAR.

Non, je veux des dangers plus dignes de mon cœur.
Ma haine pour Caton, ma fière jalousie
Des lauriers dont Pompée est couvert en Asie,
Le crédit, les honneurs, l'éclat de Cicéron,
Ne m'ont déterminé qu'à surpasser leur nom.
Sur les rives du Rhin, de la Seine et du Tage,
La victoire m'appelle, et voilà mon partage.

CATILINA.

Commence donc par Rome, et songe que demain
J'y pourrais avec toi marcher en souverain.

CESAR.

Ton projet est bien grand, peut-être téméraire;
Il est digne de toi; mais pour ne te rien taire,
Plus il doit t'agrandir, moins il est fait pour moi.

CATILINA.

Comment?

CESAR.

Je ne veux pas servir ici sous toi.

CATILINA.

Ah! crois qu'avec César on partage sans peine.

CESAR.

On ne partage point la grandeur souveraine.
Va, ne te flatte pas que jamais à son char
L'heureux Catilina puisse enchaîner César.
Tu m'as vu ton ami, je le suis, je veux l'être;
Mais jamais mon ami ne deviendra mon maître.
Pompée en serait digne, et s'il l'ose tenter,
Ce bras levé sur lui l'attend pour l'arrêter.
Sylla dont tu reçus la valeur en partage,
Dont j'estime l'audace, et dont je hais la rage,
Sylla nous a réduits à la captivité:
Mais s'il ravit l'empire, il l'avait mérité.
Il soumit l'Hellespont, il fit trembler l'Euphrate,
Il subjugua l'Asie, il vainquit Mithridate.
Qu'as-tu fait? quels États, quels fleuves, quelles mers,
Quels rois par toi vaincus ont adoré nos fers?
Tu peux avec le temps être un jour un grand homme;
Mais tu n'as pas acquis le droit d'asservir Rome:
Et mon nom, ma grandeur, et mon autorité
N'ont point encor l'éclat et la maturité,

Le poids qu'exigerait une telle entreprise.
Je vois que tôt ou tard Rome sera soumise;
J'ignore mon destin; mais si j'étais un jour
Forcé par les Romains de régner à mon tour,
Avant que d'obtenir une telle victoire,
J'étendrai, si je puis, leur empire et leur gloire;
Je serai digne d'eux, et je veux que leurs fers,
D'eux-mêmes respectés, de lauriers soient couverts.

CATILINA.

Le moyen que je t'offre est plus aisé peut-être.
Qu'était donc ce Sylla qui s'est fait notre maître?
Il avait une armée; et j'en forme aujourd'hui;
Il m'a fallu créer ce qui s'offrait à lui;
Il profita des temps, et moi je les fais naître.
Je ne dis plus qu'un mot: il fut roi; veux-tu l'être?
Veux-tu de Cicéron subir ici la loi,
Vivre son courtisan, ou régner avec moi?

CESAR.

Je ne veux l'un ni l'autre: il n'est pas temps de feindre.
J'estime Cicéron, sans l'aimer ni le craindre.
Je t'aime, je l'avoue, et je ne te crains pas.
Divise le Sénat, abaisse des ingrats,
Tu le peux, j'y consens; mais si ton ame aspire
Jusqu'à m'oser soumettre à ton nouvel empire,
Ce cœur sera fidelle à tes secrets desseins,
Et ce bras combattra l'ennemi des Romains.

(*il sort*).

SCENE IV.

CATILINA.

Ah! qu'il ſerve, s'il l'oſe, au deſſein qui m'anime;
Et s'il n'en eſt l'appui, qu'il en ſoit la victime.
Sylla voulait le perdre, il le connaiſſait bien.
Son génie en ſecret eſt l'ennemi du mien.
Je ferai ce qu'enfin Sylla craignit de faire.

SCENE V.

CATILINA, CETHEGUS, LENTULUS-SURA.

SURA.

Cesar s'eſt-il montré favorable ou contraire?

CATILINA.

Sa ſtérile amitié nous offre un faible appui.
Il faut et nous ſervir, et nous venger de lui.
Nous avons des ſoutiens plus ſûrs et plus fidelles.
Les voici ces héros vengeurs de nos querelles.

SCENE VI.

CATILINA, les Conjurés.

CATILINA.

Venez, noble Piſon, vaillant Autronius,
Intrépide Vargonte, ardent Statilius;
Vous tous, braves guerriers de tout rang, de tout âge;
Des plus grands des humains redoutable aſſemblage;
Venez, vainqueurs des rois, vengeurs des citoyens.
Vous tous mes vrais amis, mes égaux, mes ſoutiens,

Encor quelques momens, un dieu qui vous seconde,
Va mettre entre vos mains la maîtresse du monde.
De trente nations malheureux conquérans,
La peine était pour vous, le fruit pour vos tyrans.
Vos mains n'ont subjugué Tigrane et Mithridate,
Votre sang n'a rougi les ondes de l'Euphrate,
Que pour énorgueillir d'indignes sénateurs,
De leurs propres appuis lâches persécuteurs,
Grands par vos travaux seuls, et qui pour récompense
Vous permettaient de loin d'adorer leur puissance.
Le jour de la vengeance est arrivé pour vous.
Je ne propose point à votre fier courroux
Des travaux sans périls et des meurtres sans gloire:
Vous pourriez dédaigner une telle victoire;
A vos cœurs généreux je promets des combats;
Je vois vos ennemis expirans sous vos bras:
Entrez dans leurs Palais; frappez, mettez en cendre
Tout ce qui prétendra l'honneur de se défendre;
Mais sur-tout qu'un concert unanime et parfait
De nos vastes desseins assure en tout l'effet.
A l'heure où je vous parle on doit saisir Préneste;
Des soldats de Sylla le redoutable reste,
Par des chemins divers et des sentiers obscurs,
Du fond de la Toscane avance vers ces murs.
Ils arrivent, je sors, et je marche à leur tête.
Au dehors, au dedans, Rome est vôtre conquête.
Je combats Pétréius, et je m'ouvre en ces lieux,
Au pied du capitole, un chemin glorieux.
C'est là que par les droits que vous donne la guerre,
Nous montons en triomphe au trône de la terre,
A ce trône souillé par d'indignes Romains,
Mais lavé dans leur sang, et vengé par vos mains.
Curius et les siens doivent m'ouvrir les portes.

(*il s'arrête un moment, puis il s'adresse à un conjuré.*)
Vous, des gladiateurs aurons-nous les cohortes?
Leur joignez-vous sur-tout ces braves vétérans,
Qu'un odieux repos fatigua trop long-temps?

LENTULUS.

Je dois les amener, si tôt que la nuit sombre
Cachera sous son voile et leur marche et leur nombre;
Je les armerai tous dans ce lieu retiré.

CATILINA.

Vous, du mont Célius êtes-vous assuré?

STATILIUS.

Les gardes sont séduits; on peut tout entreprendre.

CATILINA.

Vous, au mont Aventin que tout soit mis en cendre.
Dès que de Mallius vous verrez les drapeaux,
De ce signal terrible allumez les flambeaux.
Aux maisons des proscrits que la mort soit portée.
La première victime à mes yeux présentée,
Vous l'avez tous juré, doit être Cicéron:
Immolez César même, oui, César et Caton.
Eux morts, le Sénat tombe, et nous sert en silence.
Déjà notre fortune aveugle sa prudence;
Dans ces murs, sous son temple, à ses yeux, sous ses pas,
Nous disposons en paix l'appareil du trépas.
Sur-tout avant le temps ne prenez point les armes.
Que la mort des tyrans précède les alarmes;
Que Rome et Cicéron tombent du même fer;
Que la foudre en grondant les frappe avec l'éclair.
Vous avez dans vos mains le destin de la terre;
Ce n'est point conspirer, c'est déclarer la guerre,
C'est reprendre vos droits, et c'est vous resaisir
De l'univers dompté qu'on osait vous ravir.

(à Céthégus et à Lentulus-Sura.)

Vous, de ces grands deſſeins les auteurs magnanimes,
Venez dans le Sénat, venez voir vos victimes.
De ce conſul encor nous entendrons la voix;
Croyez qu'il va parler pour la dernière fois.
Et vous, dignes Romains, jurez par cette épée,
Qui du ſang des tyrans ſera bientôt trempée,
Jurez tous de périr ou de vaincre avec moi.

MARTIAN.

Oui, nous le jurons tous par ce fer et par toi.

UN AUTRE CONJURÉ.

Périſſe le Sénat!

MARTIAN.

Périſſe l'infidelle
Qui pourra différer de venger ta querelle!
Si quelqu'un ſe repent, qu'il tombe ſous nos coups!

CATILINA.

Allez, et cette nuit Rome entière eſt à vous.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CATILINA, CETHEGUS, Affranchis, MARTIAN, SEPTIME.

CATILINA.

Tout eſt-il prêt? enfin l'armée avance-t-elle?

MARTIAN.

Oui, Seigneur, Mallius à ſes ſermens fidelle
Vient entourer ces murs aux flammes deſtinés.
Au dehors, au dedans les ordres ſont donnés.
Les conjurés en foule au carnage s'excitent,
Et des moindres délais leurs courages s'irritent.
Preſcrivez le moment où Rome doit périr.

CATILINA.

Si tôt que du Sénat vous me verrez ſortir,
Commencez à l'inſtant nos ſanglans ſacrifices;
Que du ſang des proſcrits les fatales prémices;
Conſacrent ſous vos mains ce redoutable jour.
Obſervez, Martian, vers cet obſcur détour,
Si d'un conſul trompé les ardens émiſſaires
Oſeraient épier nos terribles myſtères.

CETHEGUS.

Peut-être avant le temps faudrait-il l'attaquer
Au milieu du Sénat qu'il vient de convoquer;
Je vois qu'il prévient tout, et que Rome alarmée...

CATILINA.

Prévient-il Mallius? prévient-il mon armée?

Connaît-il mes projets? sait-il, dans son effroi,
Que Mallius n'agit, n'est armé que pour moi?
Suis-je fait pour fonder ma fortune et ma gloire
Sur un vain brigandage, et non sur la victoire?
Va, mes desseins sont grands, autant que mesurés;
Les soldats de Sylla sont mes vrais conjurés.
Quand des mortels obscurs, et de vils téméraires,
D'un complot mal tissu forment les nœuds vulgaires,
Un seul ressort qui manque à leurs piéges tendus
Détruit l'ouvrage entier, et l'on n'y revient plus.
Mais des mortels choisis, et tels que nous le sommes,
Ces desseins si profonds, ces crimes des grands hommes,
Cette élite indomptable, et ce superbe choix
Des descendans de Mars et des vainqueurs des rois,
Tous ces ressorts secrets, dont la force assurée
Trompe de Cicéron la prudence égarée,
Un feu dont l'étendue embrase au même instant
Les Alpes, l'Apennin, l'aurore et le couchant,
Que Rome doit nourrir, que rien ne peut éteindre;
Voilà notre destin, dis-moi s'il est à craindre.

CETHEGUS.

Sous le nom de César Préneste est-elle à nous?

CATILINA.

C'est-là mon premier pas; c'est un des plus grands coups
Qu'au Sénat incertain je porte en assurance.
Tandis que Nonnius tombe sous ma puissance,
Tandis qu'il est perdu, je fais semer le bruit
Que tout ce grand complot par lui-même est conduit.
La moitié du Sénat croit Nonnius complice.
Avant qu'on délibère, avant qu'on s'éclaircisse,
Avant que ce Sénat, si lent dans ses débats,
Ait démêlé le piége où j'ai conduit ses pas,

Mon armée eſt dans Rome, et la terre aſſervie.
Allez, que de ces lieux on enlève Aurélie,
Et que rien ne partage un ſi grand intérêt.

SCENE II.

AURELIE, CATILINA, CETHEGUS, etc.

AURELIE, *une lettre à la main.*

Lis ton ſort et le mien, ton crime et ton arrêt,
Voilà ce qu'on m'écrit.

CATILINA.

Quelle main téméraire...
Eh bien, je reconnais le ſeing de votre père.

AURELIE.

Lis, . .

CATILINA *lit la lettre.*

" La mort trop long-temps a reſpecté mes jours;
„ Une fille que j'aime en termine le cours.
„ Je ſuis trop bien puni, dans ma triſte vieilleſſe,
„ De cet hymen affreux qu'a permis ma faibleſſe.
„ Je ſais de votre époux les complots odieux.
„ Céſar qui nous trahit veut enlever Prénefte.
„ Vous avez partagé leur trahiſon funeſte.
„ Repentez-vous, ingrate, ou périſſez comme eux "...
Mais comment Nonnius aurait-il pu connaître
Des ſecrets qu'un conſul ignore encor peut-être?

CETHEGUS.

Ce billet peut vous perdre.

CATILINA *à Céthégus.*

Il pourra nous ſervir.
(*à Aurélie.*)
Il faut tout vous apprendre, il faut tout éclaircir.

Je vais armer le monde, et c'eſt pour ma défenſe.
Vous, dans ce jour de ſang marqué pour ma puiſſance,
Voulez-vous préférer un père à votre époux?
Pour la dernière fois dois-je compter ſur vous?

AURELIE.

Tu m'avais ordonné le ſilence et la fuite;
Tu voulais à mes pleurs dérober ta conduite;
Eh bien, que prétends-tu?

CATILINA.

Partez au même inſtant,
Envoyez au conſul ce billet important.
J'ai mes raiſons, je veux qu'il apprenne à connaître
Que Céſar eſt à craindre, et plus que moi peut-être.
Je n'y ſuis point nommé; Céſar eſt accuſé:
C'eſt ce que j'attendais, tout le reſte eſt aiſé.
Que mon fils au berceau, mon fils né pour la guerre,
Soit porté dans vos bras aux vainqueurs de la terre.
Ne rentrez avec lui dans ces murs abhorrés
Que quand j'en ſerai maître, et quand vous régnerez.
Notre hymen eſt ſecret, je veux qu'on le publie
Au milieu de l'armée, aux yeux de l'Italie;
Je veux que votre père, humble dans ſon courroux
Soit le premier ſujet qui tombe à vos genoux.
Partez, daignez me croire, et laiſſez-vous conduire;
Laiſſez-moi mes dangers, ils doivent me ſuffire,
Et ce n'eſt pas à vous de partager mes ſoins:
Vainqueur et couronné cette nuit je vous joins.

AURELIE.

Tu vas ce jour dans Rome ordonner le carnage?

CATILINA.

Oui, de nos ennemis j'y vais punir la rage.
Tout eſt prêt, on m'attend.

AURELIE.

Commence donc par moi,
Commence par ce meurtre, il eſt digne de toi:
Barbare, j'aime mieux, avant que tout périſſe,
Expirer par tes mains, que vivre ta complice.

CATILINA.

Qu'au nom de nos liens votre eſprit raffermi...

CETHEGUS.

Ne déſeſpérez point un époux, un ami.
Tout vous eſt confié, la carrière eſt ouverte;
Et reculer d'un pas, c'eſt courir à ſa perte.

AURELIE.

Ma perte fut certaine, au moment où mon cœur
Reçut de vos conſeils le poiſon ſéducteur;
Quand j'acceptai ſa main, quand je fus abuſée,
Attachée à ſon ſort, victime mépriſée,
Vous penſez que mes yeux timides, conſternés,
Reſpecteront toujours vos complots forcenés.
Malgré moi ſur vos pas vous m'avez ſu conduire.
J'aimais; il fut aiſé, cruels, de me ſéduire!
Et c'eſt un crime affreux dont on doit vous punir,
Qu'à tant d'atrocités l'amour ait pu ſervir.
Dans mon aveuglement, que ma raiſon déplore,
Ce reſte de raiſon m'éclaire au moins encore.
Il fait rougir mon front de l'abus déteſté
Que vous avez tous fait de ma crédulité.
L'amour me fit coupable, et je ne veux plus l'être;
Je ne veux point ſervir les attentats d'un maître;
Je renonce à mes vœux, à ton crime, à ta foi;
Mes mains, mes propres mains s'armeront contre toi.
Frappe et traîne dans Rome embraſée et fumante,
Pour ton premier exploit, ton épouſe expirante;
Fais périr avec moi l'enfant infortuné,

Que les dieux en courroux à mes vœux ont donné;
Et couvert de ſon ſang, libre dans ta furie,
Barbare, aſſouvis-toi du ſang de ta patrie.

CATILINA.

C'eſt donc là ce grand cœur, et qui me fut ſoumis?
Ainſi vous vous rangez parmi mes ennemis?
Ainſi dans la plus juſte et la plus noble guerre
Qui jamais décida du deſtin de la terre,
Quand je brave un Conſul, et Pompée, et Caton,
Mes plus grands ennemis ſeront dans ma maiſon?
Les préjugés romains de votre faible père
Arment contre moi-même une épouſe ſi chère?
Et vous mêlez enfin la menace à l'effroi?

AURELIE.

Je menace le crime... et je tremble pour toi.
Dans mes emportemens vois encor ma tendreſſe,
Frémis d'en abuſer, c'eſt ma ſeule faibleſſe.
Crains...

CATILINA.

Cet indigne mot n'eſt pas fait pour mon cœur.
Ne me parlez jamais de paix ni de terreur:
C'eſt aſſez m'offenſer. Ecoutez: je vous aime;
Mais ne préſumez pas que m'oubliant moi-même,
J'immole à mon amour ces amis généreux,
Mon parti, mes deſſeins et l'empire avec eux.
Vous n'avez pas oſé regarder la couronne;
Jugez de mon amour, puiſque je vous pardonne:
Mais ſachez...

AURELIE.

La couronne où tendent tes deſſeins,
Cet objet du mépris du reſte des Romains,
Va, je l'arracherais ſur mon front affermie,
Comme un ſigne inſultant d'horreur et d'infamie.

Quoi, tu m'aimes assez pour ne te pas venger,
Pour ne me punir pas de t'oser outrager,
Pour ne pas ajouter ta femme à tes victimes ?
Et moi, je t'aime assez pour arrêter tes crimes.
Et je cours...

SCENE III.

CATILINA, CETHEGUS, LENTULUS-SURA, AURELIE, etc.

SURA.

C'en est fait, et nous sommes perdus ;
Nos amis sont trahis, nos projets confondus.
Préneste entre nos mains n'a point été remise ;
Nonnius vient dans Rome ; il fait notre entreprise.
Un de nos confidens dans Préneste arrêté
A subi les tourmens, et n'a point résisté.
Nous avons trop tardé ; rien ne peut nous défendre ;
Nonnius au Sénat vient accuser son gendre.
Il va chez Cicéron qui n'est que trop instruit.

AURELIE.

Eh bien, de tes forfaits tu vois quel est le fruit.
Voilà ces grands desseins où j'aurais dû souscrire,
Ces destins de Sylla, ce trône, cet empire !
Es-tu désabusé ? tes yeux sont-ils ouverts ?

CATILINA, *après un moment de silence.*

Je ne m'attendais pas à ce nouveau revers.
Mais... me trahiriez vous ?

AURELIE.

Je le devrais peut-être.
Je devrais servir Rome, en la vengeant d'un traître :
Nos dieux m'en avoûraient. Je ferai plus ; je veux

Te rendre à ton pays, et vous sauver tous deux.
Ce cœur n'a pas toujours la faiblesse en partage.
Je n'ai point tes fureurs, mais j'aurai ton courage;
L'amour en donne au moins. J'ai prévu le danger,
Ce danger est venu, je veux le partager.
Je vais trouver mon père; il faudra que j'obtienne
Qu'il m'arrache la vie, ou qu'il sauve la tienne.
Il m'aime, il est facile, il craindra devant moi
D'armer le désespoir d'un gendre tel que toi.
J'irai parler de paix à Cicéron lui-même.
Ce consul qui te craint, ce Sénat où l'on t'aime,
Où César te soutient, où ton nom est puissant,
Se tiendront trop heureux de te croire innocent.
On pardonne aisément à ceux qui sont à craindre.
Repens-toi seulement; mais repens-toi sans feindre;
Il n'est que ce parti quand on est découvert:
Il blesse ta fierté, mais tout autre te perd:
Et je te donne au moins, quoi qu'on puisse entreprendre,
Le temps de quitter Rome, ou d'oser t'y défendre.
Plus de reproche ici sur tes complots pervers,
Coupable je t'aimais, malheureux je te sers:
Je mourrai pour sauver et tes jours et ta gloire.
Adieu: Catilina doit apprendre à me croire:
Je l'avais mérité.

CATILINA *l'arrêtant.*

Que faire, et quel danger?
Ecoutez... le sort change, il me force à changer...
Je me rends... je vous cède... il faut vous satisfaire...
Mais.. songez qu'un époux est pour vous plus qu'un père,
Et que dans le péril dont nous sommes pressés,
Si je prends un parti, c'est vous qui m'y forcez.

AURELIE.

Je me charge de tout, fût-ce encor de ta haine.

Je te fers, c'eſt aſſez. Fille, épouſe, et Romaine,
Voilà tous mes devoirs, je les ſuis; et le tien
Eſt d'égaler un cœur auſſi pur que le mien.

SCENE IV.

CATILINA, CETHEGUS, Affranchis, LENTULUS-SURA.

SURA.

Est-ce Catilina que nous venons d'entendre?
N'es-tu de Nonnius que le timide gendre?
Eſclave d'une femme, et d'un ſeul mot troublé,
Ce grand cœur s'eſt rendu ſi tôt qu'elle a parlé.

CETHEGUS.

Non, tu ne peux changer, ton génie invincible
Animé par l'obſtacle en ſera plus terrible.
Sans reſſource à Préneſte, accuſés au Sénat,
Nous pourrions être encor les maîtres de l'Etat;
Nous le ferions trembler, même dans les ſupplices.
Nous avons trop d'amis, trop d'illuſtres complices,
Un parti trop puiſſant, pour ne pas éclater.

SURA.

Mais avant le ſignal on peut nous arrêter.
C'eſt lorſque dans la nuit le Sénat ſe ſépare,
Que le parti s'aſſemble, et que tout ſe déclare.
Que faire?

CETHEGUS *à Catilina.*

Tu te tais, et tu frémis d'effroi?

CATILINA.

Oui, je frémis du coup que mon ſort veut de moi.

SURA.

J'attends peu d'Aurélie, et dans ce jour funeſte,

Vendre cher notre vie est tout ce qui nous reste.

CATILINA.

Je compte les momens, et j'observe les lieux.
Aurélie en flattant ce vieillard odieux,
En le baignant de pleurs, en lui demandant grace,
Suspendra pour un temps sa course et sa menace.
Cicéron que j'alarme est ailleurs arrêté;
C'en est assez, amis, tout est en sureté.
Qu'on transporte soudain les armes nécessaires;
Armez tout, affranchis, esclaves et ficaires;
Débarrassez l'amas de ces lieux souterrains,
Et qu'il en reste encore assez pour mes desseins.
Vous, fidelle Affranchi, brave et prudent Septime,
Et vous, cher Martian, qu'un même zèle anime,
Observez Aurélie, observez Nonnius:
Allez, et dans l'instant qu'ils ne se verront plus,
Abordez-le en secret de la part de sa fille;
Peignez-lui son danger, celui de sa famille;
Attirez-le en parlant vers ce détour obscur
Qui conduit au chemin de Tibur et d'Anxur:
Là, saisissant tous deux le moment favorable,
Vous... Ciel, que vois-je?

SCENE V.

CICERON, les précédens.

CICERON.

ARRETE, audacieux coupable,
Où portes-tu tes pas? Vous, Céthégus, parlez...
Sénateurs, Affranchis, qui vous a rassemblés?

CATILINA.

Bientôt dans le Sénat nous pourrons te l'apprendre.

CETHEGUS.

De ta poursuite vaine on saura s'y défendre.

SURA.

Nous verrons si toujours prompt à nous outrager,
Le fils de Tullius nous ose interroger.

CICERON.

J'ose au moins demander qui sont ces téméraires?
Sont-ils ainsi que vous des romains consulaires
Que la loi de l'Etat me force à respecter,
Et que le Sénat seul ait le droit d'arrêter?
Qu'on les charge de fers; allez, qu'on les entraîne.

CATILINA.

C'est donc toi qui détruis la liberté romaine?
Arrêter des Romains sur tes lâches soupçons!

CICERON.

Ils sont de ton conseil, et voilà mes raisons.
Vous-même, frémissez. Licteurs, qu'on m'obéisse.

(*on emmène Septime et Martian.*)

CATILINA.

Implacable ennemi, poursuis ton injustice;
Abuse de ta place, et profite du temps.
Il faudra rendre compte, et c'est où je t'attends.

CICERON.

Qu'on fasse à l'instant même interroger ces traîtres.
Va, je pourrai bientôt traiter ainsi leurs maîtres.
J'ai mandé Nonnius; il sait tous tes desseins.
J'ai mis Rome en défense, et Préneste en mes mains.
Nous verrons qui des deux emporte la balance,
Ou de ton artifice, ou de ma vigilance.
Je ne te parle plus ici de repentir;
Je parle de supplice, et veux t'en avertir.
Avec les assassins, sur qui tu te reposes,
Viens t'asseoir au Sénat, et suis-moi, si tu l'oses.

SCENE VI.

CATILINA, CETHEGUS, LENTULUS-SURA.

CETHEGUS.

FAUT-IL donc succomber sous les puissans efforts
D'un bras habile et prompt qui rompt tous nos resforts?
Faut-il qu'à Cicéron le sort nous sacrifie?

CATILINA.

Jusqu'au dernier moment ma fureur le défie.
C'est un homme alarmé, que son trouble conduit,
Qui cherche à tout apprendre, et qui n'est pas instruit:
Nos amis arrêtés vont accroître ses peines;
Ils sauront l'éblouir de clartés incertaines.
Dans ce billet fatal César est accusé.
Le Sénat en tumulte est déjà divisé.
Mallius et l'armée aux portes vont paraître.
Vous m'avez cru perdu; marchez, et je suis maître.

SURA.

Nonnius du consul éclaircit les soupçons.

CATILINA.

Il ne le verra pas, c'est moi qui t'en répons.
Marchez, dis-je, au Sénat, parlez en assurance,
Et laissez-moi le soin de remplir ma vengeance.
Allons.... Où vais-je?

CETHEGUS.

Eh bien?

CATILINA.

Aurélie! ah grands Dieux!
Qu'allez-vous ordonner de ce cœur furieux?
Ecartez-la, sur-tout. Si je la vois paraître,
Tout prêt à vous servir je tremblerai peut-être.

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Le théâtre doit représenter le lieu préparé pour le Sénat. Cette salle laisse voir une partie de la galerie qui conduit du palais d'Aurélie au temple de Tellus. Un double rang de siéges forme un cercle dans cette salle; le siége de Cicéron, plus élevé, est au milieu.

CETHEGUS, LENTULUS-SURA.
(*retirés vers le devant.*)

SURA.

Tous ces pères de Rome au Sénat appelés,
Incertains de leur sort, et de soupçons troublés,
Ces monarques tremblans tardent bien à paraître.

CETHEGUS.

L'oracle des Romains, ou qui du moins croit l'être,
Dans d'impuissans travaux sans relâche occupé,
Interroge Septime, et par ses soins trompé,
Il a retardé tout par ses fausses alarmes.

SURA.

Plût au ciel que déjà nous eussions pris les armes!
Je crains, je l'avoûrai, cet esprit du Sénat,
Ces préjugés sacrés de l'amour de l'Etat,
Cet antique respect, et cette idolâtrie,
Que réveille en tout temps le nom de la patrie.

CETHEGUS.

La patrie est un nom sans force et sans effet;
On le prononce encor, mais il n'a plus d'objet.
Le fanatisme usé des siècles héroïques

Se conserve, il est vrai, dans des ames stoïques;
Le reste est sans vigueur ou fait des vœux pour nous.
Cicéron, respecté, n'a fait que des jaloux;
Caton est sans crédit; César nous favorise:
Défendons-nous ici, Rome sera soumise.

SURA.

Mais si Catilina, par sa femme séduit,
De tant de nobles soins nous raviſſait le fruit!
Tout homme a sa faiblesse, et cette ame hardie
Reconnaît en secret l'ascendant d'Aurélie.
Il l'aime, il la respecte, il pourra lui céder.

CETHEGUS.

Sois sûr qu'à son amour il saura commander.

SURA.

Mais tu l'as vu frémir: tu sais ce qu'il en coûte
Quand de tels intérêts....

CETHEGUS, *en le tirant à part.*

Caton approche, écoute.

(*Lentulus & Céthégus s'asseyent à un bout de la salle.*)

SCENE II.

CATON *entre au Sénat avec* LUCULLUS, CRASSUS, FAVONIUS, CLODIUS, MURENA, CESAR, CATULLUS, MARCELLUS, etc.

CATON *en regardant les deux conjurés.*

Lucullus, je me trompe, ou ces deux confidens
S'occupent en secret de soins trop importans.
Le crime est sur leur front, qu'irrite ma présence.
Déjà la trahison marche avec arrogance.
Le Sénat qui la voit cherche à dissimuler.

Le démon de Sylla semble nous aveugler.
L'ame de ce tyran dans le Sénat respire.

CETHEGUS.

Je vous entends assez, Caton, qu'osez-vous dire?

CATON *en s'asseyant, tandis que les autres prennent place.*

Que les dieux du Sénat, les dieux de Scipion,
Qui, contre toi, peut-être, ont inspiré Caton,
Permettent quelquefois les attentats des traîtres;
Qu'ils ont à des tyrans asservi nos ancêtres;
Mais qu'ils ne mettront pas en de pareilles mains
La maîtresse du monde et le sort des humains.
J'ose encore ajouter, que son puissant génie,
Qui n'a pu qu'une fois souffrir la tyrannie,
Pourra dans Céthégus, et dans Catilina,
Punir tous les forfaits qu'il permit à Sylla.

CESAR.

Caton, que faites-vous? et quel affreux langage!
Toujours votre vertu s'explique avec outrage.
Vous révoltez les cœurs, au lieu de les gagner.

(*César s'assied.*)

CATON *à César.*

Sur les cœurs corrompus vous cherchez à régner.
Pour les séditieux César toujours facile,
Conserve en nos périls un courage tranquille.

CESAR.

Caton, il faut agir dans les jours des combats;
Je suis tranquille ici, ne vous en plaignez pas.

CATON.

Je plains Rome, César, et je la vois trahie.
O Ciel, pourquoi faut-il qu'aux climats de l'Asie
Pompée en ces périls soit encore arrêté?

CESAR.

Quand César est pour vous, Pompée est regretté.

CATON.

L'amour de la patrie anime ce grand homme.

CESAR.

Je lui dispute tout, jusqu'à l'amour de Rome.

SCENE III.

CICERON *arrivant avec précipitation, tous les sénateurs se lèvent.*

AH! dans quels vains débats perdez-vous ces instans?
Quand Rome à son secours appelle ses enfans,
Qu'elle vous tend les bras, et que ses sept collines
Se couvrent à vos yeux de meurtres, de ruines,
Qu'on a déjà donné le signal des fureurs,
Qu'on a déjà versé le sang des sénateurs?

LUCULLUS.

O Ciel!

CATON.

Que dites-vous?

CICERON *debout.*

J'avais d'un pas rapide
Guidé des chevaliers la cohorte intrépide,
Assuré des secours aux postes menacés,
Armé les citoyens avec ordre placés.
J'interrogeais chez moi ceux qu'en ce trouble extrême,
Aux yeux de Céthégus j'avais surpris moi-même.
Nonnius mon ami, ce vieillard généreux,
Cet homme incorruptible, en ces temps malheureux,
Pour sauver Rome et vous, arrive de Préneste.
Il venait m'éclairer dans ce trouble funeste,
M'apprendre jusqu'aux noms de tous les conjurés,
Lorsque de notre sang deux monstres altérés,
A coups précipités frappent ce cœur fidèle,

Et

Et font périr en lui tout le fruit de mon zèle.
Il tombe mort, on court, on vole, on les poursuit;
Le tumulte, l'horreur, les ombres de la nuit,
Le peuple qui se presse, et qui se précipite,
Leurs complices enfin favorisent leur fuite.
J'ai saisi l'un des deux qui, le fer à la main,
Egaré, furieux, se frayait un chemin.
Je l'ai mis dans les fers, et j'ai su que ce traître
Avait Catilina pour complice et pour maître.

(*Cicéron s'assied avec le Sénat.*)

SCENE IV.

CATILINA *debout entre* CATON *et* CESAR.

(Céthégus *est auprès de César, le Sénat assis.*)

Oui, Sénat, j'ai tout fait, et vous voyez la main
Qui, de votre ennemi vient de percer le sein.
Oui, c'est Catilina qui venge la patrie,
C'est moi qui, d'un perfide ai terminé la vie.

CICERON.

Toi, fourbe, toi, barbare?

CATON.

Oses-tu te vanter?...

CESAR.

Nous pourrons le punir, mais il faut l'écouter.

CETHEGUS.

Parle, Catilina, parle, et force au silence,
De tous tes ennemis l'audace et l'éloquence.

CICERON.

Romains, où sommes-nous?

CATILINA.

Dans les temps du malheur,

Dans la guerre civile, au milieu de l'horreur,
Parmi l'embraſement qui menace le monde,
Parmi des ennemis qu'il faut que je confonde,
Les neveux de Sylla ſéduits par ce grand nom,
Ont oſé de Sylla montrer l'ambition.
J'ai vu la liberté dans les cœurs expirante,
Le Sénat diviſé, Rome dans l'épouvante,
Le déſordre en tous lieux, et ſur-tout Cicéron
Semant ici la crainte, ainſi que le ſoupçon.
Peut-être il plaint les maux dont Rome eſt affligée:
Il vous parle pour elle; et moi je l'ai vengée.
Par un coup effrayant, je lui prouve aujourd'hui,
Que Rome et le Sénat me ſont plus chers qu'à lui.
Sachez que Nonnius était l'ame inviſible,
L'eſprit qui gouvernait ce grand corps ſi terrible,
Ce corps de conjurés qui, des monts Apennins
S'étend juſqu'où finit le pouvoir des Romains.
Les momens étaient chers, et les périls extrêmes.
Je l'ai ſu, j'ai ſauvé l'Etat, Rome et vous-mêmes.
Ainſi par un ſoldat fut puni Spurius;
Ainſi les Scipions ont immolé Gracchus.
Qui m'oſera punir d'un ſi juſte homicide?
Qui de vous peut encor m'accuſer?

CICERON.

Moi, perfide,
Moi, qu'un Catilina ſe vante de ſauver,
Moi, qui connais ton crime, et qui vais le prouver.
Que ces deux affranchis viennent ſe faire entendre.
Sénat, voici la main qui mettait Rome en cendre;
Sur un père de Rome il a porté ſes coups;
Et vous ſouffrez qu'il parle, et qu'il s'en vante à vous?
Vous ſouffrez qu'il vous trompe, alors qu'il vous opprime,
Qu'il faſſe inſolemment des vertus de ſon crime?

CATILINA.

Et vous souffrez, Romains, que mon accusateur
Des meilleurs citoyens soit le persécuteur?
Apprenez des secrets que le consul ignore;
Et profitez-en tous, s'il en est temps encore.
Sachez qu'en son palais, et presque sous ces lieux,
Nonnius enfermait l'amas prodigieux
De machines, de traits, de lances et d'épées,
Que dans des flots de sang Rome doit voir trempées.
Si Rome existe encore, amis, si vous vivez,
C'est moi, c'est mon audace à qui vous le devez.
Pour prix de mon service approuvez mes alarmes;
Sénateurs, ordonnez qu'on saisisse ces armes.

CICERON *aux licteurs.*

Courez chez Nonnius, allez, et qu'à nos yeux
On amène sa fille en ces augustes lieux.
Tu trembles à ce nom?

CATILINA.

Moi trembler? je méprise
Cette ressource indigne où ta haine s'épuise.
Sénat, le péril croît, quand vous délibérez.
Eh bien, sur ma conduite êtes-vous éclairés?

CICERON.

Oui, je le suis, Romains, je le suis sur son crime.
Qui de vous peut penser qu'un vieillard magnanime
Ait formé de si loin ce redoutable amas,
Ce dépôt des forfaits et des assassinats?
Dans ta propre maison ta rage industrieuse
Craignait de mes regards la lumière odieuse.
De Nonnius trompé tu choisis le palais,
Et ton noir artifice y cacha tes forfaits.
Peut-être as-tu séduit sa malheureuse fille
Ah! cruel, ce n'est pas la première famille,

Où tu portas le trouble, et le crime, et la mort.
Tu traites Rome ainſi: c'eſt donc là notre ſort!
Et tout couvert d'un ſang qui demande vengeance,
Tu veux qu'on t'applaudiſſe, et qu'on te récompenſe.
Artiſan de la guerre, affreux conſpirateur,
Meurtrier d'un vieillard, et calomniateur,
Voilà tout ton ſervice, et tes droits et tes titres.
O vous des nations jadis heureux arbitres,
Attendez-vous ici, ſans force et ſans ſecours,
Qu'un tyran forcené diſpoſe de vos jours?
Fermerez-vous les yeux au bord des précipices?
Si vous ne vous vengez, vous êtes ſes complices.
Rome ou Catilina doit périr aujourd'hui.
Vous n'avez qu'un moment; jugez entr'elle et lui.

CESAR.

Un jugement trop prompt eſt ſouvent ſans juſtice.
C'eſt la cauſe de Rome, il faut qu'on l'éclairciſſe.
Aux droits de nos égaux eſt-ce à nous d'attenter?
Toujours dans ſes pareils il faut ſe reſpecter.
Trop de ſévérité tient de la tyrannie.

CATON.

Trop d'indulgence ici tient de la perfidie.
Quoi, Rome eſt d'un côté, de l'autre un aſſaſſin,
C'eſt Cicéron qui parle, et l'on eſt incertain?

CESAR.

Il nous faut une preuve, on n'a que des alarmes.
Si l'on trouve en effet ces parricides armes,
Et ſi de Nonnius le crime eſt avéré,
Catilina nous ſert, et doit être honoré.
(*à Catilina.*)
Tu me connais: en tout ie te tiendrai parole.

CICERON.

O Rome! ô ma patrie! ô Dieux du capitole!

Ainſi d'un ſcélérat un héros eſt l'appui!
Agiſſez-vous pour vous, en nous parlant pour lui?
Céſar, vous m'entendez; et Rome trop à plaindre
N'aura donc déſormais que ſes enfans à craindre?

CLODIUS.

Rome eſt en ſureté, Céſar eſt citoyen.
Qui peut avoir ici d'autre avis que le ſien?

CICERON.

Clodius, achevez: que votre main ſeconde
La main qui prépara la ruine du monde.
C'en eſt trop, je ne vois dans ces murs menacés
Que conjurés ardens et citoyens glacés.
Catilina l'emporte, et ſa tranquille rage
Sans crainte et ſans danger médite le carnage.
Au rang des Sénateurs il eſt encore admis;
Il proſcrit le Sénat, et s'y fait des amis;
Il dévore des yeux le fruit de tous ſes crimes:
Il vous voit, vous menace, et marque ſes victimes:
Et lorſque je m'oppoſe à tant d'énormités,
Céſar parle de droits et de formalités;
Clodius à mes yeux de ſon parti ſe range;
Aucun ne veut ſouffrir que Cicéron le venge.
Nonnius par ce traître eſt mort aſſaſſiné.
N'avons-nous pas ſur lui le droit qu'il s'eſt donné?
Le devoir le plus ſaint, la loi la plus chérie,
Eſt d'oublier la loi pour ſauver la patrie.
Mais vous n'en avez plus.

SCENE V.

Le Sénat, AURELIE.

AURELIE.

O vous, sacrés vengeurs,
Demi-dieux sur la terre, et mes seuls protecteurs,
Consul, auguste appui, qu'implore l'innocence,
Mon père par ma voix vous demande vengeance:
J'ai retiré ce fer enfoncé dans son flanc.
(*en voulant se jeter aux pieds de Cicéron qui la relève.*)
Mes pleurs mouillent vos pieds arrosés de son sang.
Secourez-moi, vengez ce sang qui fume encore,
Sur l'infame assassin que ma douleur ignore.

CICERON *en montrant Catilina.*

Le voici.

AURELIE.

Dieux!

CICERON.

C'est lui, lui qui l'assassina,
Qui s'en ose vanter.

AURELIE.

O Ciel! Catilina!
L'ai-je bien entendu? Quoi, monstre sanguinaire,
Quoi, c'est toi, c'est ta main qui massacra mon père!
(*des licteurs la soutiennent.*)

CATILINA *se tournant vers Géthégus, et se jetant éperdu entre ses bras.*

Quel spectacle, grands Dieux! je suis trop bien puni.

CETHEGUS.

A ce fatal objet quel trouble t'a saisi?

Aurélie à nos pieds vient demander vengeance :
Mais si tu servis Rome, attends ta récompense.

CATILINA *se tournant vers Aurélie.*

Aurélie, il est vrai.... qu'un horrible devoir....
M'a forcé... Respectez mon cœur, mon désespoir....
Songez qu'un nœud plus saint et plus inviolable...

SCENE VI.

Le Sénat, AURELIE, le Chef des Licteurs.

LE CHEF DES LICTEURS.

SEIGNEUR, on a saisi ce dépôt formidable.

CICERON.

Chez Nonnius ?

LE CHEF.

Chez lui. Ceux qui sont arrêtés
N'accusent que lui seul de tant d'iniquités.

AURELIE.

O comble de la rage et de la calomnie !
On lui donne la mort : on veut flétrir sa vie !
Le cruel dont la main porta sur lui les coups...

CICERON.

Achevez.

AURELIE.

Justes Dieux, où me réduisez-vous ?

CICERON.

Parlez ; la vérité dans son jour doit paraître.
Vous gardez le silence à l'aspect de ce traître.
Vous baissez devant lui vos yeux intimidés.
Il frémit devant vous. Achevez, répondez.

AURELIE.

Ah ! je vous ai trahis ; c'est moi qui suis coupable.

CATILINA.

Non, vous ne l'êtes point...

AURELIE.

Va, monstre impitoyable;
Va, ta pitié m'outrage, elle me fait horreur.
Dieux! j'ai trop tard connu ma détestable erreur.
Sénat, j'ai vu le crime, et j'ai tû les complices;
Je demandais vengeance, il me faut des supplices.
Ce jour menace Rome, et vous, et l'univers.
Ma faiblesse a tout fait, et c'est moi qui vous perds.
Traître, qui m'as conduite à travers tant d'abîmes,
Tu forças ma tendresse à servir tous tes crimes.
Périsse, ainsi que moi, le jour, l'horrible jour,
Où ta rage a trompé mon innocent amour:
Ce jour où malgré moi secondant ta furie,
Fidelle à mes sermens, perfide à ma patrie,
Conduisant Nonnius à cet affreux trépas,
Et pour mieux l'égorger le pressant dans mes bras,
J'ai présenté sa tête à ta main sanguinaire!
(*tandis qu'Aurélie parle au bout du théâtre, Cicéron est assis plongé dans la douleur.*)
Murs sacrés, Dieux vengeurs, Sénat, mânes d'un père,
Romains, voilà l'époux dont j'ai suivi la loi,
Voilà votre ennemi... Perfide, imite-moi.
(*elle se frappe.*)

CATILINA.

Où suis-je? malheureux!

CATON.

O jour épouvantable!

CICERON *se levant.*

Jour trop digne en effet d'un siècle si coupable!

AURELIE.

Je devais.... un billet remis entre vos mains...
Consul..

Consul... de tous côtés je vois vos assassins...
Je me meurs...

(*on emmène Aurélie.*)

CICERON.

S'il se peut, qu'on la secoure, Aufide;
Qu'on cherche cet écrit. En est-ce assez, perfide?
Sénateurs, vous tremblez, vous ne vous joignez pas,
Pour venger tant de sang, et tant d'assassinats?
Il vous impose encor. Vous laissez impunie
La mort de Nonnius, et celle d'Aurélie?

CATILINA.

Va, toi-même as tout fait; c'est ton inimitié
Qui me rend dans ma rage un objet de pitié:
Toi, dont l'ambition de la mienne rivale,
Dont la fortune heureuse à mes destins fatale,
M'entraîna dans l'abîme où tu me vois plongé.
Tu causas mes fureurs, mes fureurs t'ont vengé.
J'ai haï ton génie, et Rome qui l'adore,
J'ai voulu ta ruine, et je la veux encore.
Je vengerai sur toi tout ce que j'ai perdu:
Ton sang payera ce sang à tes yeux répandu:
Meurs en craignant la mort, meurs de la mort d'un traître,
D'un esclave échappé que fait punir son maître.
Que tes membres sanglans dans ta tribune épars,
Des inconstans Romains repaissent les regards.
Voilà ce qu'en partant ma douleur et ma rage
Dans ces lieux abhorrés te laissent pour présage;
C'est le sort qui t'attend, et qui va s'accomplir,
C'est l'espoir qui me reste, et je cours le remplir.

CICERON.

Qu'on saisisse ce traître.

CETHEGUS.

En as-tu la puissance?

SURA.

Oses-tu prononcer, quand le Sénat balance?

CATILINA.

La guerre est déclarée, Amis, suivez mes pas.
C'en est fait; le signal vous appelle aux combats.
Vous, Sénat incertain, qui venez de m'entendre,
Choisissez à loisir le parti qu'il faut prendre.

(*Il sort avec quelques Sénateurs de son parti.*)

CICERON.

Eh bien, choisissez donc, vainqueurs de l'univers,
De commander au monde, ou de porter des fers.
O grandeur des Romains, ô majesté flétrie!
Sur le bord du tombeau, réveille-toi, Patrie!
Lucullus, Muréna, César même, écoutez!
Rome demande un chef en ces calamités;
Gardons l'égalité pour des temps plus tranquilles:
Les Gaulois sont dans Rome, il vous faut des Camilles!
Il faut un dictateur, un vengeur, un appui:
Qu'on nomme le plus digne, et je marche sous lui.

SCENE VII.

LE SENAT, le Chef des Licteurs.

LE CHEF DES LICTEURS.

Seigneur, en secourant la mourante Aurélie,
Que nos soins vainement rappelaient à la vie,
J'ai trouvé ce billet par son père adressé.

CICERON *en lisant.*

Quoi, d'un danger plus grand l'Etat est menacé!
« César qui nous trahit veut enlever Préneste. »
Vous, César, vous trempiez dans ce complot funeste!

Liſez, mettez le comble à des malheurs ſi grands.
Céſar, étiez-vous fait pour ſervir des tyrans?

CESAR.

J'ai lu, je ſuis Romain, notre perte s'annonce.
Le danger croît, j'y vole, et voilà ma réponſe.
(*il ſort.*)

CATON.

Sa réponſe eſt douteuſe, il eſt trop leur appui.

CICERON.

Marchons, ſervons l'Etat, contr'eux et contre lui.
(*à une partie des Sénateurs.*)
Vous, ſi les derniers cris d'Aurélie expirante,
Ceux du monde ébranlé, ceux de Rome ſanglante,
Ont réveillé dans vous l'eſprit de vos aïeux,
Courez au Capitole, et defendez vos dieux:
Du fier Catilina ſoutenez les approches.
Je ne vous ferai point d'inutiles reproches,
D'avoir pu balancer entre ce monſtre et moi.
(*à d'autres Sénateurs.*)
Vous, Sénateurs blanchis dans l'amour de la loi,
Nommez un chef enfin, pour n'avoir point de maître;
Amis de la vertu, ſéparez-vous des traîtres.
(*Les Sénateurs ſe ſéparent de Céthégus et de Lentulus-Sura.*)
Point d'eſprit de parti, de ſentimens jaloux:
C'eſt par-là que jadis Sylla régna ſur nous.
Je vole en tous les lieux où vos dangers m'appellent,
Où de l'embraſement les flammes étincellent.
Dieux, animez ma voix, mon courage et mon bras,
Et ſauvez les Romains, duſſent-ils être ingrats.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CATON, et une partie des Sénateurs *debout en habit de guerre.*

CLODIUS *à Caton.*

QUOI! lorsque défendant cette enceinte sacrée,
A peine aux factieux nous en fermons l'entrée,
Quand par-tout le Sénat s'expoſant au danger,
Aux ordres d'un Samnite a daigné ſe ranger;
Cet altier plébéien nous outrage et nous brave:
Il ſert le peuple libre, et le traite en eſclave!
Un pouvoir paſſager eſt à peine en ſes mains,
Il oſe en abuſer, et contre des Romains!
Contre ceux dont le ſang a coulé dans la guerre!
Les cachots ſont remplis des vainqueurs de la terre;
Et cet homme inconnu, ce fils heureux du ſort
Condamne inſolemment ſes maîtres à la mort.
Catilina pour nous ſerait moins tyrannique;
On ne le verrait point flétrir la République.
Je partage avec vous les malheurs de l'Etat;
Mais je ne peux ſouffrir la honte du Sénat.

CATON.

La honte, Clodius, n'eſt que dans vos murmures.
Allez de vos amis déplorer les injures;
Mais ſachez que le ſang de nos patriciens,
Ce ſang des Céthégus et des Cornéliens,
Ce ſang ſi précieux, quand il devient coupable
Devient le plus abject et le plus condamnable.

Regrettez, respectez ceux qui nous ont trahis;
On les mène à la mort, et c'est par mon avis.
Celui qui vous sauva les condamne au supplice.
De quoi vous plaignez-vous? est-ce de sa justice?
Est-ce elle qui produit cet indigne courroux?
En craignez-vous la suite, et la méritez-vous?
Quand vous devez la vie aux soins de ce grand homme,
Vous osez l'accuser d'avoir trop fait pour Rome!
Murmurez, mais tremblez; la mort est sur vos pas.
Il n'est pas encor temps de devenir ingrats.
On a dans les périls de la reconnaissance;
Et c'est le temps du moins d'avoir de la prudence.
Catilina paraît jusqu'aux pieds du rempart;
On ne sait point encor quel parti prend César,
S'il veut ou conserver ou perdre la patrie.
Cicéron agit seul, et seul se sacrifie;
Et vous considérez, entourés d'ennemis,
Si celui qui vous sert vous a trop bien servis.

CLODIUS.

Caton, plus implacable encor que magnanime,
Aime les châtimens plus qu'il ne hait le crime.
Respectez le Sénat, ne lui reprochez rien.
Vous parlez en censeur, il nous faut un soutien.
Quand la guerre s'allume, et quand Rome est en cendre,
Les édits d'un Consul pourront-ils nous défendre?
N'a-t-il contre une armée, et des conspirateurs,
Que l'orgueil des faisceaux, et les mains des licteurs?
Vous parlez de dangers? Pensez-vous nous instruire
Que ce peuple insensé s'obstine à se détruire?
Vous redoutez César! Et qui n'est informé
Combien Catilina de César fut aimé?
Dans le péril pressant, qui croît & nous obsède,
Vous montrez tous nos maux: montrez-vous le remède?

CATON.

Oui, j'ose conseiller, esprit fier et jaloux,
Que l'on veille à la fois sur César et sur vous.
Je conseillerais plus; mais voici votre père.

SCENE II.

CICERON, CATON, une partie des Sénateurs.

CATON *à Cicéron.*

VIENS, tu vois des ingrats. Mais Rome te défère
Les noms, les sacrés noms de père et de vengeur,
Et l'envie à tes pieds t'admire avec terreur.

CICERON.

Romains, j'aime la gloire, et ne veux point m'en taire;
Des travaux des humains, c'est le digne salaire.
Sénat, en vous servant il la faut acheter:
Qui n'ose la vouloir, n'ose la mériter.
Si j'applique à vos maux une main salutaire,
Ce que j'ai fait est peu, voyons ce qu'il faut faire.
Le sang coulait dans Rome: ennemis, citoyens,
Gladiateurs, soldats, chevaliers, plébéiens,
Etalaient à mes yeux la déplorable image
Et d'une ville en cendre & d'un champ de carnage.
La flamme en s'élançant de cent toits dévorés,
Dans l'horreur du combat guidait les conjurés.
Céthégus et Sura s'avançaient à leur tête.
Ma main les a saisis, leur juste mort est prête.
Mais quand j'étouffe l'hydre, il renaît en cent lieux:
Il faut fendre par-tout les flots des factieux.
Tantôt Catilina, tantôt Rome l'emporte.
Il marche au Quirinal, il s'avance à la porte;
Et là, sur des amas de mourans et de morts,

Ayant fait à mes yeux d'incroyables efforts,
Il se fraye un passage, il vole à son armée.
J'ai peine à rassurer Rome entière alarmée.
Antoine, qui s'oppose au fier Catilina,
A tous ces vétérans aguerris sous Sylla,
Antoine, que poursuit notre mauvais génie,
Par un coup imprévu voit sa force affaiblie;
Et son corps accablé, désormais sans vigueur,
Sert mal en ces momens les soins de son grand cœur;
Pétréius étonné vainement le seconde.
Ainsi de tous côtés la maîtresse du monde,
Assiégée au dehors, embrasée au dedans,
Est cent fois en un jour à ses derniers momens.

CRASSUS.

Que fait César?

CICERON.

Il a, dans ce jour mémorable,
Déployé, je l'avoue, un courage indomptable;
Mais Rome exigeait plus d'un cœur tel que le sien.
Il n'est pas criminel, il n'est pas citoyen.
Je l'ai vu dissiper les plus hardis rebelles;
Mais bientôt ménageant des Romains infidelles,
Il s'efforçait de plaire aux esprits égarés,
Aux peuples, aux soldats, et même aux conjurés;
Dans le péril horrible où Rome était en proie,
Son front laissait briller une secrète joie:
Sa voix d'un peuple entier sollicitant l'amour,
Semblait inviter Rome à le servir un jour.
D'un trop coupable sang sa main était avare.

CATON.

Je vois avec horreur tout ce qu'il nous prépare.
Je le redis encore, et veux le publier,
De César en tout temps il faut se défier.

SCENE III & dernière.

LE SENAT, CESAR.

CESAR.

Eh bien, dans ce Sénat, trop prêt à se détruire
La vertu de Caton cherche encore à me nuire.
De quoi m'accuse-t-il ?

CATON.

D'aimer Catilina ;
De l'avoir protégé lorsqu'on le soupçonna,
De ménager encor ceux qu'on pouvait abattre ;
De leur avoir parlé quand il fallait combattre.

CESAR.

Un tel sang n'est pas fait pour teindre mes lauriers.
Je parle aux citoyens, je combats les guerriers.

CATON.

Mais tous ces conjurés, ce peuple de coupables,
Que sont-ils à vos yeux ?

CESAR.

Des mortels méprisables.
A ma voix, à mes coups ils n'ont pu résister.
Qui se soumet à moi n'a rien à redouter.
C'est maintenant qu'on donne un combat véritable.
Des soldats de Sylla l'élite redoutable
Est sous un chef habile, et qui sait se venger.
Voici le vrai moment où Rome est en danger.
Pétréius est blessé, Catilina s'avance.
Le soldat sous les murs est à peine en défense.
Les guerriers de Sylla font trembler les romains.
Qu'ordonnez-vous, Consul ? et quels sont vos desseins ?

CICERON.

Les voici : que le ciel m'entende et les couronne !
Vous avez mérité que Rome vous soupçonne.
Je veux laver l'affront, dont vous êtes chargé,
Je veux qu'avec l'Etat votre honneur soit vengé.
Au salut des Romains je vous crois néceſſaire ;
Je vous connais : je sais ce que vous pouvez faire :
Je sais quels intérêts vous peuvent éblouir :
Céſar veut commander, mais il ne peut trahir.
Vous êtes dangereux, vous êtes magnanime.
En me plaignant de vous je vous dois mon eſtime.
Partez, juſtifiez l'honneur que je vous fais.
Le monde entier ſur vous a les yeux déſormais ;
Secondez Pétréius, et délivrez l'Empire.
Méritez que Caton vous aime et vous admire.
Dans l'art des Scipions vous n'avez qu'un rival.
Nous avons des guerriers, il faut un général :
Vous l'êtes, c'eſt ſur vous que mon eſpoir ſe fonde.
Céſar, entre vos mains je mets le ſort du monde.

CESAR *en l'embraſſant.*

Cicéron à Céſar a dû ſe confier ;
Je vais mourir, Seigneur, ou vous juſtifier. (*il ſort.*)

CATON.

De ſon ambition vous allumez les flammes !

CICERON.

Va, c'eſt ainſi qu'on traite avec les grandes ames.
Je l'enchaîne à l'Etat, en me fiant à lui.
Ma généroſité le rendra notre appui.
Apprends à diſtinguer l'ambitieux du traître.
S'il n'eſt pas vertueux, ma voix le force à l'être.
Un courage indompté dans le cœur des mortels,
Fait ou les grands héros ou les grands criminels.
Qui du crime à la terre a donné les exemples,

S'il eût aimé la gloire, eût mérité des temples.
Catilina lui-même à tant d'horreurs inſtruit,
Eût été Scipion, ſi je l'avais conduit.
Je réponds de Céſar, il eſt l'appui de Rome
J'y vois plus d'un Sylla, mais j'y vois un grand homme.
(*ſe tournant vers le Chef des Licteurs, qui entre en armes.*)
Eh bien, les conjurés?

LE CHEF DES LICTEURS.

Seigneur, ils ſont punis;
Mais leur ſang a produit de nouveaux ennemis.
C'eſt le feu de l'Etna qui couvait ſous la cendre;
Un tremblement de plus va par-tout le répandre;
Et ſi de Pétréius le ſuccès eſt douteux,
Ces murs ſont embraſés, vous tombez avec eux.
Un nouvel Annibal nous aſſiége et nous preſſe;
D'autant plus redoutable en ſa cruelle adreſſe,
Que juſqu'au ſein de Rome, et parmi ſes enfans,
En creuſant vos tombeaux il a des partiſans.
On parle en ſa faveur dans Rome qu'il ruine;
Il l'attaque au dehors, au dedans il domine;
Tout ſon génie y règne, et cent coupables voix
S'élèvent contre vous, et condamnent vos lois.
Les plaintes des ingrats, et les clameurs des traîtres
Réclament contre vous les droits de nos ancêtres,
Redemandent le ſang répandu par vos mains:
On parle de punir le vengeur des Romains.

CLODIUS.

Vos égaux après tout, que vous deviez entendre,
Par vous ſeul condamnés, n'ayant pu ſe défendre,
Semblent autoriſer...

CICERON.

Clodius, arrêtez;
Renfermez votre envie et vos témérités;

Ma puiſſance abſolue eſt de peu de durée ;
Mais tant qu'elle ſubſiſte, elle ſera ſacrée.
Vous aurez tout le temps de me perſécuter ;
Mais quand le péril dure il faut me reſpecter.
Je connais l'inconſtance aux humains ordinaire.
J'attends ſans m'ébranler les retours du vulgaire.
Scipion accuſé ſur des prétextes vains,
Remercia les Dieux, et quitta les Romains.
Je puis en quelque choſe imiter ce grand homme :
Je rendrai grâce au ciel, et reſterai dans Rome.
A l'Etat malgré vous j'ai conſacré mes jours ;
Et toujours envié je ſervirai toujours.

CATON.

Permettez que dans Rome encor je me préſente,
Que j'aille intimider une foule inſolente,
Que je vole au rempart, que du moins mon aſpect
Contienne encor Céſar, qui m'eſt toujours ſuſpect.
Et ſi dans ce grand jour la fortune contraire...

CICERON.

Caton, votre préſence eſt ici néceſſaire.
Mes ordres ſont donnés, Céſar eſt au combat ;
Caton de la vertu doit l'exemple au Sénat.
Il en doit ſoutenir la grandeur expirante.
Reſtez.... Je vois Céſar, et Rome eſt triomphante.
(*il court au-devant de Céſar.*)
Ah! c'eſt donc par vos mains que l'Etat ſoutenu...

CESAR.

Je l'ai ſervi peut-être, et vous m'aviez connu.
Pétréius eſt couvert d'une immortelle gloire ;
Le courage et l'adreſſe ont fixé la victoire.
Nous n'avons combattu ſous ce ſacré rempart,
Que pour ne rien laiſſer au pouvoir du haſard,
Que pour mieux enflammer des ames héroïques,

A l'aſpect impoſant de leurs dieux domeſtiques.
Métellus, Muréna, les braves Scipions,
Ont ſoutenu le poids de leurs auguſtes noms.
Ils ont aux yeux de Rome étalé le courage,
Qui ſubjugua l'Aſie, et détruiſit Carthage.
Tous ſont de la patrie et l'honneur et l'appui.
Permettez que Céſar ne parle point de lui.
Les ſoldats de Sylla renverſés ſur la terre,
Semblent braver la mort et défier la guerre.
De tant de nations ces triſtes conquérans
Menacent Rome encor de leurs yeux expirans.
Si de pareils guerriers la valeur nous ſeconde,
Nous mettrons ſous nos lois ce qui reſte du monde.
Mais il eſt, grâce au ciel, encor de plus grands cœurs,
Des héros plus choiſis, et ce ſont leurs vainqueurs.
Catilina terrible au milieu du carnage,
Entouré d'ennemis immolés à ſa rage,
Sanglant, couvert de traits, et combattant toujours;
Dans nos rangs éclaircis a terminé ſes jours.
Sur des morts entaſſés l'effroi de Rome expire.
Romain je le condamne, et ſoldat je l'admire.
J'aimai Catilina; mais vous voyez mon cœur;
Jugez ſi l'amitié l'emporte ſur l'honneur.

CICERON.

Tu n'as point démenti mes vœux et mon eſtime.
Va, conſerve à jamais cet eſprit magnanime.
Que Rome admire en toi ſon éternel ſoutien.
Grands Dieux! que ce héros ſoit toujours citoyen.
Dieux! ne corrompez pas cette ame généreuſe;
Et que tant de vertu ne ſoit pas dangereuſe.

Fin du cinquième et dernier acte.

L'ORPHELIN
DE LA CHINE,

TRAGEDIE,

Représentée pour la première fois
le 20 août 1755.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51591/fragment/page=0241

A MONSEIGNEUR
LE MARECHAL
DUC DE RICHELIEU,

PAIR DE FRANCE, PREMIER GENTILHOMME DE LA CHAMBRE DU ROI, COMMANDANT EN LANGUEDOC, L'UN DES QUARANTE DE L'ACADÉMIE.

Je voudrais, Monseigneur, vous présenter de beau marbre comme les Génois, et je n'ai que des figures chinoises à vous offrir. Ce petit ouvrage ne paraît pas fait pour vous; il n'y a aucun héros dans cette pièce qui ait réuni tous les suffrages par les agrémens de son esprit, ni qui ait soutenu une république prête à succomber, ni qui ait imaginé de renverser une colonne anglaise avec quatre canons. Je sens mieux que personne le peu que je vous offre; mais tout se pardonne à un attachement de quarante années. On dira peut-être qu'au pied des Alpes, et vis-à-vis des neiges éternelles, où je me suis retiré, et où je devais n'être que philosophe, j'ai succombé à la vanité d'imprimer; que ce qu'il y.a eu de plus brillant sur les bords de la Seine ne m'a jamais oublié. Cependant je n'ai consulté que mon cœur; il me conduit seul, il a toujours inspiré mes actions et mes paroles, il se trompe quelquefois, vous le savez, mais ce n'est pas après des épreuves si longues. Permettez donc que si cette faible tragédie peut

durer quelque temps après moi, on sache que l'auteur ne vous a pas été indifférent ; permettez qu'on apprenne que si votre oncle fonda des beaux arts en France, vous les avez soutenus dans leur décadence.

L'idée de cette tragédie me vint, il y a quelque temps, à la lecture de l'Orphelin de Tchao, tragédie chinoise, traduite par le père *Brémare*, qu'on trouve dans le recueil que le père *du Halde* a donné au public. Cette pièce chinoise fut composée au quatorzième siècle, sous la dynastie même de *Gengis-Kan*. C'est une nouvelle preuve que les vainqueurs tartares ne changèrent point les mœurs de la nation vaincue ; ils protégèrent tous les arts établis à la Chine ; ils adoptèrent toutes ses lois.

Voilà un grand exemple de la supériorité naturelle que donnent la raison et le génie sur la force aveugle et barbare ; et les Tartares ont deux fois donné cet exemple. Car lorsqu'ils ont conquis encore ce grand empire au commencement du siècle passé, ils se sont soumis une seconde fois à la sagesse des vaincus ; et les deux peuples n'ont formé qu'une nation gouvernée par les plus anciennes lois du monde : événement frappant, qui a été le premier but de mon ouvrage.

La tragédie chinoise, qui porte le nom de l'Orphelin, est tirée d'un recueil immense des pièces de théâtre de cette nation ; elle cultivait depuis plus de trois mille ans cet art, inventé un peu plus tard par les Grecs, de faire des portraits vivans des actions des hommes, et d'établir de ces écoles de morale,

où l'on enseigne la vertu en action et en dialogues. Le poëme dramatique ne fut donc long-temps en honneur que dans ce vaste pays de la Chine, séparé et ignoré du reste du monde, et dans la seule ville d'Athènes. Rome ne le cultiva qu'au bout de quatre cents années. Si vous le cherchez chez les Perses, chez les Indiens, qui passent pour des peuples inventeurs, vous ne l'y trouvez pas; il n'y est jamais parvenu. L'Asie se contentait des fables de *Pilpay* et de *Locman*, qui renferment toute la morale, et qui instruisent en allégories toutes les nations et tous les siècles.

Il semble qu'après avoir fait parler les animaux, il n'y eût qu'un pas à faire pour faire parler les hommes, pour les introduire sur la scène, pour former l'art dramatique: cependant ces peuples ingénieux ne s'en avisèrent jamais. On doit inférer de là que les Chinois, les Grecs et les Romains sont les seuls peuples anciens qui aient connu le véritable esprit de la société. Rien, en effet, ne rend les hommes plus sociables, n'adoucit plus leurs mœurs, ne perfectionne plus leur raison, que de les rassembler pour leur faire goûter ensemble les plaisirs purs de l'esprit: aussi nous voyons qu'à peine *Pierre le Grand* eut policé la Russie, et bâti Pétersbourg, que les théâtres s'y sont établis. Plus l'Allemagne s'est perfectionnée, et plus nous l'avons vue adopter nos spectacles: le peu de pays où ils n'étaient pas reçus dans le siècle passé, n'étaient pas mis au rang des pays civilisés.

L'Orphelin de Tchao est un monument précieux, qui sert plus à faire connaître l'esprit de la

Chine, que toutes les relations qu'on a faites, et qu'on fera jamais de ce vaſte empire. Il eſt vrai que cette pièce eſt toute barbare, en comparaiſon des bons ouvrages de nos jours; mais auſſi c'eſt un chef-d'œuvre, ſi on le compare à nos pièces du quatorzième ſiècle. Certainement nos Troubadours, notre Bazoche, la ſociété des Enfans ſans ſouci, et de la Mère-ſotte, n'approchaient pas de l'auteur chinois. Il faut encore remarquer que cette pièce eſt écrite dans la langue des Mandarins, qui n'a point changé; et qu'à peine entendons-nous la langue qu'on parlait du temps de *Louis XII* et de *Charles VIII*.

On ne peut comparer l'Orphelin de Tchao qu'aux tragédies françaiſes et eſpagnoles du dix-ſeptième ſiècle, qui ne laiſſent pas encore de plaire au-delà des Pyrénées et de la mer. L'action de la pièce chinoiſe dure vingt-cinq ans, comme dans les farces monſtrueuſes de *Shakeſpeare* et de *Lopez de Vega*, qu'on a nommées tragédies: c'eſt un entaſſement d'événemens incroyables. L'ennemi de la maiſon de *Tchao* veut d'abord en faire périr le chef, en lâchant ſur lui un gros dogue, qu'il fait croire être doué de l'inſtinct de découvrir les criminels, comme *Jacques Aymar* parmi nous devinait les voleurs par ſa baguette. Enſuite il ſuppoſe un ordre de l'empereur, et envoie à ſon ennemi *Tchao* une corde, du poiſon, et un poignard; *Tchao* chante ſelon l'uſage, et ſe coupe la gorge, en vertu de l'obéiſſance que tout homme ſur la terre doit de droit divin à un empereur de la Chine. Le perſécuteur fait mourir trois cents

personnes de la maison de *Tchao*. La princesse veuve accouche de l'Orphelin. On dérobe cet enfant à la fureur de celui qui a exterminé toute la maison, et qui veut encore faire périr au berceau le seul qui reste. Cet exterminateur ordonne qu'on égorge dans les villages d'alentour tous les enfans, afin que l'orphelin soit enveloppé dans la destruction générale.

On croit lire les Mille et une nuits en action et en scènes; mais malgré l'incroyable, il y règne de l'intérêt; et malgré la foule des événemens, tout est de la clarté la plus lumineuse: ce sont deux grands mérites en tout temps et chez toutes nations: et ce mérite manque à beaucoup de nos pièces modernes. Il est vrai que la pièce chinoise n'a pas d'autres beautés: unité de temps et d'action, développemens de sentimens, peinture des mœurs, éloquence, raison, passion, tout lui manque; et cependant, comme je l'ai déjà dit, l'ouvrage est supérieur à tout ce que nous fesions ici.

Comment les Chinois qui, au quatorzième siècle, et si long-temps auparavant, savaient faire de meilleurs poëmes dramatiques que tous les Européens, sont-ils restés toujours dans l'enfance grossière de l'art, tandis qu'à force de soins et de temps notre nation est parvenue à produire environ une douzaine de pièces, qui, si elles ne sont pas parfaites, sont pourtant fort au-dessus de tout ce que le reste de la terre a jamais produit en ce genre. Les Chinois, comme les autres asiatiques, sont demeurés aux premiers élémens de la poésie, de l'éloquence, de la physique, de l'astronomie,

de la peinture, connus par eux si long-temps avant nous. Il leur a été donné de commencer en tout plutôt que les autres peuples, pour ne faire ensuite aucun progrès. Ils ont ressemblé aux anciens Egyptiens qui, ayant d'abord enseigné les Grecs, finirent par n'être pas capables d'être leurs disciples.

Ces Chinois chez qui nous avons voyagé à travers tant de périls, ces peuples de qui nous avons obtenu avec tant de peine la permission de leur apporter l'argent de l'Europe, et de venir les instruire, ne savent pas encore à quel point nous leur sommes supérieurs; ils ne sont pas assez avancés pour oser seulement vouloir nous imiter. Nous avons puisé dans leur histoire des sujets de tragédie, et ils ignorent si nous avons une histoire.

Le célèbre abbé *Métastasio* a pris pour sujet d'un de ses poëmes dramatiques le même sujet à peu-près que moi, c'est-à-dire un orphelin échappé au carnage de sa maison, et il a puisé cette aventure dans une dynastie qui régnait neuf cents ans avant notre ère.

La tragédie chinoise de l'orphelin de Tchao est tout un autre sujet. J'en ai choisi un tout différent encore des deux autres, et qui ne leur ressemble que par le nom. Je me suis arrêté à la grande époque de *Gengis-Kan*, et j'ai voulu peindre les mœurs des Tartares et des Chinois. Les aventures les plus intéressantes ne sont rien, quand elles ne peignent pas les mœurs; et cette peinture, qui est un des plus grands secrets

de l'art, n'eſt encore qu'un amuſement frivole, quand elle n'inſpire pas la vertu.

J'oſe dire que depuis la Henriade juſqu'à Zaïre, et juſqu'à cette pièce chinoiſe, bonne, ou mauvaiſe, tel a été toujours le principe qui m'a inſpiré; et que dans l'hiſtoire du ſiècle de *Louis XIV* j'ai célébré mon roi et ma patrie ſans flatter ni l'un ni l'autre. C'eſt dans un tel travail que j'ai conſumé plus de quarante années. Mais voici ce que dit un auteur chinois, traduit en eſpagnol par le célèbre *Navarette*.

" Si tu compoſes quelque ouvrage, ne le
„ montre qu'à tes amis; crains le public, et
„ tes confrères; car on falſifiera, on empoiſon-
„ nera ce que tu auras fait, et on t'imputera
„ ce que tu n'auras pas fait. La calomnie, qui
„ a cent trompettes, les fera ſonner pour te
„ perdre, tandis que la vérité qui eſt muette
„ reſtera auprès de toi. Le célèbre *Ming* fut
„ accuſé d'avoir mal penſé du *Tien* et du *Li*,
„ et de l'empereur *Vang*; on trouva le vieil-
„ lard moribond qui achevait le panégyrique
„ de *Vang*, et une hymne au *Tien* et au
„ *Li*; *etc.*"

PERSONNAGES.

GENGIS-KAN, Empereur Tartare.

OCTAR, } Guerriers Tartares.
OSMAN, }

ZAMTI, Mandarin lettré.

IDAMÉ, femme de *Zamti.*

ASSELI, attachée à *Idamé.*

ETAN, attaché à *Zamti.*

La scène est dans un palais des Mandarins, qui tient au palais impérial, dans la ville de Cambalu, aujourd'hui Pé-kin.

L'ORPHELIN DE LA CHINE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

IDAMÉ, ASSELI.

IDAMÉ.

Se peut-il qu'en ce temps de désolation,
En ce jour de carnage et de destruction,
Quand ce palais sanglant, ouvert à des Tartares,
Tombe avec l'univers sous ces peuples barbares,
Dans cet amas affreux de publiques horreurs,
Il soit encor pour moi de nouvelles douleurs?

ASSELI.

Eh, qui n'éprouve, hélas! dans la perte commune,
Les tristes sentimens de sa propre infortune?
Qui de nous vers le ciel n'élève pas ses cris
Pour les jours d'un époux, ou d'un père, ou d'un fils?
Dans cette vaste enceinte, au Tartare inconnue,
Où le roi dérobait à la publique vue
Ce peuple désarmé de paisibles mortels,
Interprètes des lois, ministres des autels,
Vieillards, femmes, enfans, troupeau faible et timide,
Dont n'a point approché cette guerre homicide,

Nous ignorons encore à quelle atrocité
Le vainqueur insolent porte sa cruauté.
Nous entendons gronder la foudre et les tempêtes.
Le dernier coup approche, et vient frapper nos têtes.

IDAMÉ.

O fortune! ô pouvoir au-dessus de l'humain!
Chère et triste Asséli, sais-tu quelle est la main
Qui du Catai sanglant presse le vaste empire,
Et qui s'appesantit sur tout ce qui respire?

ASSELI.

On nomme ce tyran du nom de roi des rois,
C'est ce fier Gengis-Kan, dont les affreux exploits
Font un vaste tombeau de la superbe Asie.
Octar, son lieutenant, déjà dans sa furie,
Porte au palais, dit-on, le fer et les flambeaux.
Le Catai passe enfin sous des maîtres nouveaux.
Cette ville, autrefois souveraine du monde,
Nage de tous côtés dans le sang qui l'inonde.
Voilà ce que cent voix, en sanglots superflus,
Ont appris dans ces lieux à mes sens éperdus.

IDAMÉ.

Sais-tu que ce tyran de la terre interdite,
Sous qui de cet Etat la fin se précipite,
Ce destructeur des rois, de leur sang abreuvé,
Est un Scythe, un soldat dans la poudre élevé,
Un guerrier vagabond de ces déserts sauvages,
Climats qu'un ciel épais ne couvre que d'orages?
C'est lui qui sur les siens briguant l'autorité,
Tantôt fort et puissant, tantôt persécuté,
Vint jadis à tes yeux, dans cette auguste ville,
Aux portes du palais demander un asile.
Son nom est Témugin; c'est t'en apprendre assez.

ASSELI.

ASSELI.

Quoi! c'eſt lui dont les vœux vous furent adreſſés!
Quoi! c'eſt ce fugitif, dont l'amour et l'hommage
A vos parens ſurpris parurent un outrage!
Lui qui traîne après lui tant de rois ſes ſuivans,
Dont le nom ſeul impoſe au reſte des vivans!

IDAMÉ.

C'eſt lui-même, Aſſéli: ſon ſuperbe courage,
Sa future grandeur brillaient ſur ſon viſage;
Tout ſemblait, je l'avoue, eſclave auprès de lui;
Et lorſque de la cour il mendiait l'appui,
Inconnu, fugitif, il ne parlait qu'en maître.
Il m'aimait; et mon cœur s'en applaudit peut-être:
Peut-être qu'en ſecret je tirais vanité
D'adoucir ce lion dans mes fers arrêté,
De plier à nos mœurs cette grandeur ſauvage,
D'inſtruire à nos vertus ſon féroce courage,
Et de le rendre enfin, grâces à ces liens,
Digne un jour d'être admis parmi nos citoyens.
Il eût ſervi l'Etat qu'il détruit par la guerre;
Un refus a produit les malheurs de la terre.
De nos peuples jaloux tu connais la fierté.
De nos arts, de nos lois l'auguſte antiquité,
Une religion de tout temps épurée,
De cent ſiècles de gloire une ſuite avérée,
Tout nous interdiſait, dans nos préventions,
Une indigne alliance avec les nations.
Enfin un autre hymen, un plus ſaint nœud m'engage;
Le vertueux Zamti mérita mon ſuffrage.
Qui l'eût cru, dans ces temps de paix et de bonheur,
Qu'un Scythe mépriſé ſerait notre vainqueur?
Voilà ce qui m'alarme, et qui me déſeſpère.
J'ai refuſé ſa main; je ſuis épouſe et mère;

Il ne pardonne pas : il se vit outrager,
Et l'univers sait trop s'il aime à se venger.
Etrange destinée, et revers incroyable !
Est-il possible, ô Dieu, que ce peuple innombrable
Sous le glaive du Scythe expire sans combats,
Comme de vils troupeaux que l'on mène au trépas ?

ASSELI.

Les Coréens, dit-on, rassemblaient une armée ;
Mais nous ne savons rien que par la renommée,
Et tout nous abandonne aux mains des destructeurs.

IDAMÉ.

Que cette incertitude augmente mes douleurs !
J'ignore à quel excès parviennent nos misères ;
Si l'empereur encore au palais de ses pères
A trouvé quelque asile, ou quelque défenseur ;
Si la reine est tombée aux mains de l'oppresseur ;
Si l'un et l'autre touche à son heure fatale.
Hélas ! ce dernier fruit de leur foi conjugale,
Ce malheureux enfant, à nos soins confié,
Excite encor ma crainte, ainsi que ma pitié.
Mon époux au palais porte un pied téméraire ;
Une ombre de respect pour son saint ministère
Peut-être adoucira ces vainqueurs forcenés.
On dit que ces brigands aux meurtres acharnés,
Qui rempliſſent de sang la terre intimidée,
Ont d'un dieu cependant conservé quelque idée ;
Tant la nature même, en toute nation,
Grava l'Etre suprême et la religion.
Mais je me flatte en vain qu'aucun respect les touche ;
La crainte est dans mon cœur, et l'espoir dans ma bouche.
Je me meurs....

SCENE II.

IDAMÉ, ZAMTI, ASSELI.

IDAMÉ.

Est-ce vous, époux infortuné?
Notre sort sans retour est-il déterminé?
Hélas! qu'avez-vous vu?

ZAMTI.

Ce que je tremble à dire.
Le malheur est au comble; il n'est plus, cet empire:
Sous le glaive étranger j'ai vu tout abattu.
De quoi nous a servi d'adorer la vertu?
Nous étions vainement, dans une paix profonde,
Et les législateurs et l'exemple du monde.
Vainement par nos lois l'univers fut instruit:
La sagesse n'est rien; la force a tout détruit.
J'ai vu de ces brigands la horde hyperborée,
Par des fleuves de sang se frayant une entrée
Sur les corps entassés de nos frères mourans,
Portant par-tout le glaive et les feux dévorans.
Ils pénètrent en foule à la demeure auguste,
Où de tous les humains le plus grand, le plus juste,
D'un front majestueux attendait le trépas.
La reine évanouie était entre ses bras.
De leurs nombreux enfans ceux en qui le courage
Commençait vainement à croître avec leur âge,
Et qui pouvaient mourir les armes à la main,
Etaient déjà tombés sous le fer inhumain.
Il restait près de lui ceux dont la tendre enfance
N'avait que la faiblesse et des pleurs de défense:
On les voyait encore autour de lui pressés,
Tremblans à ses genoux qu'ils tenaient embrassés.

J'entre par des détours inconnus au vulgaire;
J'approche en frémissant de ce malheureux père;
Je vois ces vils humains, ces monstres des déserts,
A notre auguste maître osant donner des fers,
Traîner dans son palais, d'une main sanguinaire,
Le père, les enfans et leur mourante mère.

IDAMÉ.

C'est donc là leur destin! Quel changement, ô Cieux!

ZAMTI.

Ce prince infortuné tourne vers moi les yeux;
Il m'appelle, il me dit, dans la langue sacrée,
Du conquérant Tartare et du peuple ignorée;
Conserve au moins le jour au dernier de mes fils.
Jugez si mes sermens et mon cœur l'ont promis;
Jugez de mon devoir quelle est la voix pressante.
J'ai senti ranimer ma force languissante;
J'ai revolé vers vous. Les ravisseurs sanglans
Ont laissé le passage à mes pas chancelans;
Soit que dans les fureurs de leur horrible joie,
Au pillage acharnés, occupés de leur proie,
Leur superbe mépris ait détourné les yeux;
Soit que cet ornement d'un ministre des cieux,
Ce symbole sacré du grand dieu que j'adore,
A la férocité puisse imposer encore;
Soit qu'enfin ce grand dieu, dans ses profonds desseins,
Pour sauver cet enfant qu'il a mis dans mes mains,
Sur leurs yeux vigilans répandant un nuage,
Ait égaré leur vue, ou suspendu leur rage.

IDAMÉ.

Seigneur, il serait temps encor de le sauver:
Qu'il parte avec mon fils; je les puis enlever:
Ne désespérons point, et préparons leur fuite.
De notre prompt départ qu'Etan ait la conduite.

Allons vers la Corée, au rivage des mers,
Aux lieux où l'Océan ceint ce triſte univers.
La terre a des déſerts et des antres ſauvages;
Portons-y ces enfans tandis que les ravages
N'inondent point encor ces aſiles ſacrés,
Eloignés du vainqueur et peut-être ignorés.
Allons; le temps eſt cher, et la plainte inutile.

ZAMTI.

Hélas! le fils des rois n'a pas même un aſile!
J'attends les Coréens; ils viendront, mais trop tard:
Cependant la mort vole au pied de ce rempart.
Saiſiſſons, s'il ſe peut, le moment favorable
De mettre en ſureté ce gage inviolable.

SCENE III.

ZAMTI, IDAMÉ, ASSELI, ETAN.

ZAMTI.

ETAN, où courez-vous, interdit, conſterné?

IDAMÉ.

Fuyons de ce ſéjour au Scythe abandonné.

ETAN.

Vous êtes obſervés; la fuite eſt impoſſible.
Autour de notre enceinte une garde terrible,
Aux peuples conſternés offre de toutes parts
Un rempart hériſſé de piques et de dards.
Les vainqueurs ont parlé. L'eſclavage en ſilence
Obéit à leurs voix dans cette ville immenſe.
Chacun reſte immobile et de crainte et d'horreur,
Depuis que ſous le glaive eſt tombé l'empereur.

ZAMTI.

Il n'eſt donc plus !

IDAMÉ.

O Cieux !

ETAN.

De ce nouveau carnage
Qui pourra retracer l'épouvantable image ?
Son épouſe, ſes fils ſanglans et déchirés....
O famille de dieux ſur la terre adorés !
Que vous dirai-je, hélas! leurs têtes expoſées
Du vainqueur inſolent excitent les riſées,
Tandis que leurs ſujets, tremblans de murmurer,
Baiſſent des yeux mourans qui craignent de pleurer.
De nos honteux ſoldats les phalanges errantes
A genoux ont jeté leurs armes impuiſſantes.
Les vainqueurs fatigués dans nos murs aſſervis,
Laſſés de leur victoire et de ſang aſſouvis,
Publiant à la fin le terme du carnage,
Ont au lieu de la mort annoncé l'eſclavage.
Mais d'un plus grand déſaſtre on nous menace encor;
On prétend que ce roi des fiers enfans du Nord,
Gengis-Kan, que le ciel envoya pour détruire,
Dont les ſeuls lieutenans oppriment cet empire,
Dans nos murs autrefois inconnu, dédaigné,
Vient toujours implacable, et toujours indigné,
Conſommer ſa colère et venger ſon injure.
Sa nation farouche eſt d'une autre nature
Que les triſtes humains qu'enferment nos remparts.
Ils habitent des champs, des tentes et des chars;
Ils ſe croiraient gênés dans cette ville immenſe.
De nos arts, de nos lois la beauté les offenſe.
Ces brigands vont changer en d'éternels déſerts
Les murs que ſi long-temps admira l'univers.

IDAMÉ.

Le vainqueur vient sans doute armé de la vengeance.
Dans mon obscurité j'avais quelque espérance,
Je n'en ai plus. Les cieux, à nous nuire attachés,
Ont éclairé la nuit où nous étions cachés.
Trop heureux les mortels inconnus à leur maître!

ZAMTI.

Les nôtres sont tombés: le juste Ciel peut-être
Voudra pour l'Orphelin signaler son pouvoir.
Veillons sur lui, voilà notre premier devoir.
Que nous veut ce Tartare?

IDAMÉ.

O Ciel, prends ma défense.

SCENE IV.

ZAMTI, IDAMÉ, ASSELI, OCTAR, Gardes.

OCTAR.

ESCLAVES, écoutez; que votre obéissance
Soit l'unique réponse aux ordres de ma voix.
Il reste encore un fils du dernier de vos rois;
C'est vous qui l'élevez: votre soin téméraire
Nourrit un ennemi dont il faut se défaire.
Je vous ordonne, au nom du vainqueur des humains,
De remettre aujourd'hui cet enfant dans mes mains:
Je vais l'attendre, allez, qu'on m'apporte ce gage.
Pour peu que vous tardiez, le sang et le carnage
Vont de mon maître encor signaler le courroux,
Et la destruction commencera par vous.
La nuit vient, le jour fuit; vous, avant qu'il finisse,
Si vous aimez la vie, allez, qu'on obéisse.

SCENE V.

ZAMTI, IDAMÉ.

IDAMÉ.

Ou sommes-nous réduits? O monstres! ô terreur!
Chaque instant fait éclore une nouvelle horreur,
Et produit des forfaits dont l'ame intimidée
Jusqu'à ce jour de sang n'avait point eu l'idée.
Vous ne répondez rien : vos soupirs élancés
Au ciel qui nous accable en vain sont adressés.
Enfant de tant de rois, faut-il qu'on sacrifie
Aux ordres d'un soldat ton innocente vie?

ZAMTI.

J'ai promis, j'ai juré de conserver ses jours.

IDAMÉ.

De quoi lui serviront vos malheureux secours?
Qu'importent vos sermens, vos stériles tendresses?
Etes-vous en état de tenir vos promesses?
N'espérons plus.

ZAMTI.

Ah Ciel! Et quoi, vous voudriez
Voir du fils de mes rois les jours sacrifiés?

IDAMÉ.

Non, je n'y puis penser sans des torrens de larmes;
Et si je n'étais mère, et si dans mes alarmes,
Le ciel me permettait d'abréger un destin
Nécessaire à mon fils élevé dans mon sein,
Je vous dirais, mourons; et lorsque tout succombe
Sous les pas de nos rois, descendons dans la tombe.

ZAMTI.

Après l'atrocité de leur indigne sort,

Qui pourrait redouter et refuſer la mort?
Le coupable la craint, le malheureux l'appelle,
Le brave la défie, et marche au-devant d'elle;
Le ſage qui l'attend la reçoit ſans regrets.

IDAMÉ.

Quels ſont en me parlant vos ſentimens ſecrets?
Vous baiſſez vos regards, vos cheveux ſe hériſſent,
Vous pâliſſez, vos yeux de larmes ſe rempliſſent;
Mon cœur répond au vôtre, il ſent tous vos tourmens.
Mais que réſolvez-vous?

ZAMTI.

De garder mes ſermens.
Auprès de cet enfant, allez, daignez m'attendre.

IDAMÉ.

Mes prières, mes cris pourront-ils le défendre?

SCENE VI.

ZAMTI, ETAN.

ETAN.

SEIGNEUR, votre pitié ne peut le conſerver.
Ne ſongez qu'à l'Etat que ſa mort peut ſauver:
Pour le ſalut du peuple il faut bien qu'il périſſe.

ZAMTI.

Oui.... je vois qu'il faut faire un triſte ſacrifice.
Ecoute: cet empire eſt-il cher à tes yeux?
Reconnais-tu ce dieu de la terre et des cieux,
Ce dieu que ſans mélange annonçaient nos ancêtres,
Méconnu par le Bonze, inſulté par nos maîtres?

ETAN.

Dans nos communs malheurs il eſt mon ſeul appui;
Je pleure la patrie, et n'eſpère qu'en lui.

ZAMTI.

Jure ici par ton nom, par ta toute-puissance,
Que tu conserveras dans l'éternel silence
Le secret qu'en ton sein je dois ensevelir.
Jure-moi que tes mains oseront accomplir
Ce que les intérêts, et les lois de l'empire,
Mon devoir et mon dieu, vont par moi te prescrire.

ETAN.

Je le jure, et je veux, dans ces murs désolés,
Voir nos malheurs communs sur moi seul assemblés;
Si trahissant vos vœux, et démentant mon zèle,
Ou ma bouche, ou ma main, vous était infidèle.

ZAMTI.

Allons, il ne m'est plus permis de reculer.

ETAN.

De vos yeux attendris je vois des pleurs couler.
Hélas! de tant de maux les atteintes cruelles
Laissent donc place encore à des larmes nouvelles!

ZAMTI.

On a porté l'arrêt! rien ne peut le changer!

ETAN.

On presse, et cet enfant, qui vous est étranger....

ZAMTI.

Etranger! Lui, mon roi!

ETAN.

Notre roi fut son père;
Je le sais, j'en frémis: parlez, que dois-je faire?

ZAMTI.

On compte ici mes pas; j'ai peu de liberté.
Sers-toi de la faveur de ton obscurité.
De ce dépôt sacré tu sais quel est l'asile:
Tu n'es point observé: l'accès t'en est facile.
Cachons pour quelque temps cet enfant précieux

Dans le sein des tombeaux bâtis par nos aïeux.
Nous remettrons bientôt au chef de la Corée
Ce tendre rejeton d'une tige adorée.
Il peut ravir du moins à nos cruels vainqueurs
Ce malheureux enfant, l'objet de leurs terreurs.
Il peut sauver mon roi. Je prends sur moi le reste.

ETAN.

Et que deviendrez-vous sans ce gage funeste?
Que pourrez-vous répondre au vainqueur irrité?

ZAMTI.

J'ai de quoi satisfaire à sa férocité.

ETAN.

Vous, Seigneur?

ZAMTI.

O nature! ô devoir tyrannique!

ETAN.

Eh bien?

ZAMTI.

Dans son berceau saisis mon fils unique.

ETAN.

Votre fils!

ZAMTI.

Songe au roi que tu dois conserver.
Prends mon fils... que son sang... je ne puis achever.

ETAN.

Ah! que m'ordonnez-vous?

ZAMTI.

Respecte ma tendresse,
Respecte mon malheur, et sur-tout ma faiblesse:
N'oppose aucun obstacle à cet ordre sacré;
Et remplis ton devoir après l'avoir juré.

ETAN.

Vous m'avez arraché ce serment téméraire.

A quel devoir affreux me faut-il satisfaire ?
J'admire avec horreur ce dessein généreux ;
Mais si mon amitié.....

ZAMTI.

C'en est trop, je le veux.
Je suis père ; et ce cœur, qu'un tel arrêt déchire,
S'en est dit cent fois plus que tu ne peux m'en dire.
J'ai fait taire le sang, fais taire l'amitié.
Pars.

ETAN.

Il faut obéir.

ZAMTI.

Laisse-moi par pitié.

SCENE VII.

ZAMTI *seul.*

J'AI fait taire le sang ! Ah trop malheureux père !
J'entends trop cette voix si fatale et si chère.
Ciel, impose silence aux cris de ma douleur !
Mon épouse, mon fils me déchirent le cœur.
De ce cœur effrayé cache-moi la blessure.
L'homme est trop faible hélas ! pour dompter la nature.
Que peut-il par lui-même ? Achève, soutiens-moi ;
Affermis la vertu prête à tomber sans toi.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ZAMTI *seul.*

ETAN auprès de moi tarde trop à se rendre:
Il faut que je lui parle; et je crains de l'entendre.
Je tremble malgré moi de son fatal retour.
O mon fils, mon cher fils! as-tu perdu le jour?
Aura-t-on consommé ce fatal sacrifice?
Je n'ai pu de ma main te conduire au supplice;
Je n'en eus pas la force. En ai-je assez au moins
Pour apprendre l'effet de mes funestes soins?
En ai-je encore assez pour cacher mes alarmes?

SCENE II.

ZAMTI, ETAN.

ZAMTI.

VIENS, ami... je t'entends... je sais tout par tes larmes:

ETAN.

Votre malheureux fils....

ZAMTI.

Arrête, parle-moi
De l'espoir de l'empire, et du fils de mon roi:
Est-il en sureté?

ETAN.

Les tombeaux de ses pères
Cachent à nos tyrans sa vie et ses misères.

Il vous devra des jours pour souffrir commencés,
Présent fatal peut-être!

ZAMTI.

Il vit : c'en est assez.
O vous, à qui je rends ces services fidelles,
O mes rois, pardonnez mes larmes paternelles.

ETAN.

Osez-vous en ces lieux gémir en liberté?

ZAMTI.

Où porter ma douleur, et ma calamité?
Et comment désormais soutenir les approches,
Le désespoir, les cris, les éternels reproches,
Les imprécations d'une mère en fureur?
Encor si nous pouvions prolonger son erreur!

ETAN.

On a ravi son fils dans sa fatale absence:
A nos cruels vainqueurs on conduit son enfance:
Et soudain j'ai volé pour donner mes secours
Au royal orphelin dont on poursuit les jours.

ZAMTI.

Ah! du moins, cher Etan, si tu pouvais lui dire
Que nous avons livré l'héritier de l'empire,
Que j'ai caché mon fils, qu'il est en sureté!
Imposons quelque temps à sa crédulité.
Hélas! la vérité si souvent est cruelle!
On l'aime; et les humains sont malheureux par elle.
Allons... Ciel! elle-même approche de ces lieux;
La douleur et la mort sont peintes dans ses yeux.

SCENE III.

ZAMTI, IDAMÉ.

IDAMÉ.

QUAI-JE vu? Qu'a-t-on fait? Barbare, eſt-il poſſible?
L'avez-vous commandé ce ſacrifice horrible?
Non, je ne puis le croire; et le ciel irrité
N'a pas dans votre ſein mis tant de cruauté.
Non, vous ne ſerez point plus dur et plus barbare
Que la loi du vainqueur, et le fer du Tartare.
Vous pleurez, malheureux!

ZAMTI.

Ah! pleurez avec moi;
Mais avec moi ſongez à ſauver votre roi.

IDAMÉ.

Que j'immole mon fils!

ZAMTI.

Telle eſt notre misère:
Vous êtes citoyenne avant que d'être mère.

IDAMÉ.

Quoi! ſur toi la nature a ſi peu de pouvoir!

ZAMTI.

Elle n'en a que trop, mais moins que mon devoir;
Et je dois plus au ſang de mon malheureux maître,
Qu'à cet enfant obſcur à qui j'ai donné l'être.

IDAMÉ.

Non, je ne connais point cette horrible vertu.
J'ai vu nos murs en cendre, et ce trône abattu,
J'ai pleuré de nos rois les diſgraces affreuſes;
Mais par quelles fureurs, encor plus douloureuſes,
Veux-tu, de ton épouſe avançant le trépas,

Livrer le sang d'un fils qu'on ne demande pas?
Ces rois ensevelis, disparus dans la poudre,
Sont-ils pour toi des dieux dont tu craignes la foudre?
A ces dieux impuissans, dans la tombe endormis,
As-tu fait le serment d'assassiner ton fils?
Hélas! grands et petits, et sujets, et monarques,
Distingués un moment par de frivoles marques,
Egaux par la nature, égaux par le malheur,
Tout mortel est chargé de sa propre douleur:
Sa peine lui suffit, et dans ce grand naufrage,
Rassembler nos débris, voilà notre partage.
Où serais-je, grand Dieu! si ma crédulité
Eût tombé dans le piége à mes pas présenté?
Auprès du fils des rois si j'étais demeurée,
La victime aux bourreaux allait être livrée:
Je cessais d'être mère; et le même couteau
Sur le corps de mon fils me plongeait au tombeau.
Grâces à mon amour, inquiète, troublée,
A ce fatal berceau l'instinct m'a rappelée.
J'ai vu porter mon fils à nos cruels vainqueurs;
Mes mains l'ont arraché des mains des ravisseurs.
Barbare, ils n'ont point eu ta fermeté cruelle.
J'en ai chargé soudain cette esclave fidelle,
Qui soutient de son lait ses misérables jours,
Ces jours qui périssaient sans moi, sans mon secours;
J'ai conservé le sang du fils et de la mère,
Et j'ose dire encor, de son malheureux père.

ZAMTI.

Quoi, mon fils est vivant!

IDAMÉ.

Oui, rends grâces au ciel,
Malgré toi favorable à ton cœur paternel.
Repens-toi.

ZAMTI

ZAMTI.

Dieu des cieux, pardonnez cette joie,
Qui se mêle un moment aux pleurs où je me noie.
O ma chère Idamé, ces momens seront courts.
Vainement de mon fils vous prolongiez les jours;
Vainement vous cachiez cette fatale offrande.
Si nous ne donnons pas le sang qu'on nous demande,
Nos tyrans soupçonneux seront bientôt vengés;
Nos citoyens tremblans, avec nous égorgés,
Vont payer de vos soins les efforts inutiles;
De soldats entourés nous n'avons plus d'asiles:
Et mon fils, qu'au trépas vous croyez arracher,
A l'œil qui le poursuit ne peut plus se cacher.
Il faut subir son sort.

IDAMÉ.

Ah! cher époux, demeure;
Ecoute-moi, du moins.

ZAMTI.

Hélas!... il faut qu'il meure.

IDAMÉ.

Qu'il meure! arrête, tremble, et crains mon désespoir,
Crains sa mère.

ZAMTI.

Je crains de trahir mon devoir.
Abandonnez le vôtre; abandonnez ma vie
Aux détestables mains d'un conquérant impie.
C'est mon sang qu'à Gengis il vous faut demander.
Allez, il n'aura pas de peine à l'accorder.
Dans le sang d'un époux trempez vos mains perfides;
Allez, ce jour n'est fait que pour des parricides.
Rendez vains mes sermens, sacrifiez nos lois,
Immolez votre époux, et le sang de vos rois.

IDAMÉ.

De mes rois! Va, te dis-je, ils n'ont rien à prétendre;
Je ne dois point mon sang en tribut à leur cendre:
Va; le nom du sujet n'est pas plus saint pour nous
Que ces noms si sacrés et de père et d'époux.
La nature et l'hymen, voilà les lois premières,
Les devoirs, les liens des nations entières:
Ces lois viennent des dieux; le reste est des humains.
Ne me fais point haïr le sang des souverains:
Oui, sauvons l'Orphelin d'un vainqueur homicide;
Mais ne le sauvons pas au prix d'un parricide.
Que les jours de mon fils n'achètent point ses jours;
Loin de l'abandonner, je vole à son secours:
Je prends pitié de lui; prends pitié de toi-même,
De ton fils innocent, de sa mère qui t'aime.
Je ne menace plus: je tombe à tes genoux.
O père infortuné, cher et cruel époux!
Pour qui j'ai méprisé, tu t'en souviens peut-être,
Ce mortel qu'aujourd'hui le sort a fait ton maître;
Accorde-moi mon fils, accorde-moi ce sang,
Que le plus pur amour a formé dans mon flanc;
Et ne résiste point au cri terrible et tendre,
Qu'à tes sens désolés l'amour a fait entendre.

ZAMTI.

Ah! c'est trop abuser du charme et du pouvoir
Dont la nature et vous combattez mon devoir.
Trop faible épouse, hélas! si vous pouviez connaître...

IDAMÉ.

Je suis faible, oui, pardonne; une mère doit l'être.
Je n'aurai point de toi ce reproche à souffrir,
Quand il faudra te suivre, et qu'il faudra mourir.
Cher époux, si tu peux au vainqueur sanguinaire,
A la place du fils, sacrifier la mère,

Je suis prête : Idamé ne se plaindra de rien ;
Et mon cœur est aussi grand que le tien.

ZAMTI.

Oui, j'en crois ta vertu.

SCENE IV.

ZAMTI, IDAMÉ, OCTAR, Gardes.

OCTAR.

QUOI ! vous osez reprendre
Ce dépôt que ma voix vous ordonna de rendre ?
Soldats, suivez leurs pas, et me répondez d'eux ;
Saisissez cet enfant qu'ils cachent à mes yeux.
Allez : votre empereur en ces lieux va paraître.
Apportez la victime aux pieds de votre maître.
Soldats, veillez sur eux.

ZAMTI.

Je suis prêt d'obéir.
Vous aurez cet enfant.

IDAMÉ.

Je ne le puis souffrir.
Non, vous ne l'obtiendrez, cruels, qu'avec ma vie.

OCTAR.

Qu'on fasse retirer cette femme hardie.
Voici votre empereur ; ayez soin d'empêcher
Que tous ces vils captifs osent en approcher.

SCENE V.

GENGIS, OCTAR, OSMAN, Troupe de guerriers.

GENGIS.

On a pouſſé trop loin le droit de ma conquête.
Que le glaive ſe cache, et que la mort s'arrête:
Je veux que les vaincus reſpirent déſormais.
J'envoyai la terreur, et j'apporte la paix:
La mort du fils des rois ſuffit à ma vengeance.
Etouffons dans ſon ſang la fatale ſemence
Des complots éternels, et des rébellions,
Qu'un fantôme de prince inſpire aux nations.
Sa famille eſt éteinte; il vit; il doit la ſuivre.
Je n'en veux qu'à des rois; mes ſujets doivent vivre.
Ceſſez de mutiler tous ces grands monumens,
Ces prodiges des arts conſacrés par les temps;
Reſpectez-les, ils ſont le prix de mon courage.
Qu'on ceſſe de livrer aux flammes, au pillage,
Ces archives de lois, ce vaſte amas d'écrits,
Tous ces fruits du génie, objets de vos mépris.
Si l'erreur les dicta, cette erreur m'eſt utile;
Elle occupe ce peuple, et le rend plus docile.
Octar, je vous deſtine à porter mes drapeaux
Aux lieux où le ſoleil renaît du ſein des eaux.
(*à un de ſes ſuivans.*)
Vous, dans l'Inde ſoumiſe, humble dans ſa défaite,
Soyez de mes décrets le fidelle interprète;
Tandis qu'en Occident je fais voler mes fils,
Des murs de Samarcande aux bords du Tanaïs.
Sortez: demeure, Octar.

SCENE VI.

GENGIS, OCTAR.

GENGIS.

Eh bien, pouvais-tu croire
Que le sort m'élevât à ce comble de gloire?
Je foule aux pieds ce trône; et je règne en des lieux
Où mon front avili n'osa lever les yeux.
Voici donc ce palais, cette superbe ville,
Où caché dans la foule, et cherchant un asile,
J'essuyai les mépris qu'à l'abri du danger
L'orgueilleux citoyen prodigue à l'étranger.
On dédaignait un Scythe; et la honte et l'outrage
De mes vœux mal conçus devinrent le partage.
Une femme ici même a refusé la main
Sous qui depuis cinq ans tremble le genre humain.

OCTAR.

Quoi, dans ce haut degré de gloire et de puissance,
Quand le monde à vos pieds se prosterne en silence,
D'un tel ressouvenir vous seriez occupé!

GENGIS.

Mon esprit, je l'avoue, en fut toujours frappé.
Des affronts attachés à mon humble fortune,
C'est le seul dont je garde une idée importune.
Je n'eus que ce moment de faiblesse et d'erreur:
Je crus trouver ici le repos de mon cœur;
Il n'est point dans l'éclat dont le sort m'environne:
La gloire le promet; l'amour, dit-on, le donne.
J'en conserve un dépit trop indigne de moi;
Mais au moins je voudrais qu'elle connût son roi,
Que son œil entrevît, du sein de la bassesse,

De qui son imprudence outragea la tendresse;
Qu'à l'aspect des grandeurs qu'elle eût pu partager,
Son désespoir secret servît à me venger.

OCTAR.

Mon oreille, Seigneur, était accoutumée
Aux cris de la victoire et de la renommée,
Au bruit des murs fumans renversés sous vos pas,
Et non à ces discours que je ne conçois pas.

GENGIS.

Non, depuis qu'en ces lieux mon ame fut vaincue,
Depuis que ma fierté fut ainsi confondue,
Mon cœur s'est désormais défendu sans retour
Tous ces vils sentimens qu'ici l'on nomme amour.
Idamé, je l'avoue, en cette ame égarée,
Fit une impression que j'avais ignorée.
Dans nos antres du Nord, dans nos stériles champs,
Il n'est point de beauté qui subjugue nos sens.
De nos travaux grossiers les compagnes sauvages
Partageaient l'âpreté de nos mâles courages.
Un poison tout nouveau me surprit en ces lieux;
La tranquille Idamé le portait dans ses yeux:
Ses paroles, ses traits respiraient l'art de plaire.
Je rends grâce au refus qui nourrit ma colère;
Son mépris dissipa ce charme suborneur,
Ce charme inconcevable et souverain du cœur.
Mon bonheur m'eût perdu; mon ame toute entière
Se doit aux grands objets de ma vaste carrière.
J'ai subjugué le monde, et j'aurais soupiré!
Ce trait injurieux, dont je fus déchiré,
Ne rentrera jamais dans mon ame offensée.
Je bannis sans regret cette lâche pensée.
Une femme sur moi n'aura point ce pouvoir;
Je la veux oublier, je ne veux point la voir.

Qu'elle pleure à loisir sa fierté trop rebelle;
Octar, je vous défends que l'on s'informe d'elle.

OCTAR.

Vous avez en ces lieux des soins plus importans.

GENGIS.

Oui, je me souviens trop de tant d'égaremens.

SCENE VII.

GENGIS, OCTAR, OSMAN.

OSMAN.

La victime, Seigneur, allait être égorgée;
Une garde autour d'elle était déjà rangée;
Mais un événement, que je n'attendais pas,
Demande un nouvel ordre, et suspend son trépas:
Une femme éperdue, et de larmes baignée,
Arrive, tend les bras à la garde indignée;
Et nous surprenant tous par ses cris forcenés,
Arrêtez, c'est mon fils que vous assassinez;
C'est mon fils, on vous trompe au choix de la victime.
Le désespoir affreux qui parle et qui l'anime,
Ses yeux, son front, sa voix, ses sanglots, ses clameurs,
Sa fureur intrépide au milieu de ses pleurs,
Tout semblait annoncer, par ce grand caractère,
Le cri de la nature, et le cœur d'une mère.
Cependant son époux devant nous appelé,
Non moins éperdu qu'elle, et non moins accablé,
Mais sombre et recueilli dans sa douleur funeste,
De nos rois, a-t-il dit, voilà ce qui nous reste;
Frappez: voilà le sang que vous me demandez.
De larmes en parlant ses yeux sont inondés.
Cette femme à ces mots d'un froid mortel saisie,

Long-temps sans mouvement, sans couleur et sans vie,
Ouvrant enfin les yeux d'horreur appesantis,
Dès qu'elle a pu parler a réclamé son fils.
Le mensonge n'a point des douleurs si sincères;
On ne versa jamais de larmes plus amères.
On doute, on examine, et je reviens confus
Demander à vos pieds vos ordres absolus.

GENGIS.

Je saurai démêler un pareil artifice;
Et qui m'a pu tromper est fûr de son supplice.
Ce peuple de vaincus prétend-il m'aveugler?
Et veut-on que le sang recommence à couler?

OCTAR.

Cette femme ne peut tromper votre prudence.
Du fils de l'empereur elle a conduit l'enfance;
Aux enfans de son maître on s'attache aisément.
Le danger, le malheur ajoute au sentiment.
Le fanatisme alors égale la nature;
Et sa douleur si vraie ajoute à l'imposture.
Bientôt de son secret perçant l'obscurité,
Vos yeux sur cette nuit répandront la clarté.

GENGIS.

Quelle est donc cette femme?

OCTAR.

On dit qu'elle est unie
A l'un de ces lettrés que respectait l'Asie,
Qui, trop énorgueillis du faste de leurs lois,
Sur leur vain tribunal osaient braver cent rois.
Leur foule est innombrable; ils sont tous dans les chaînes,
Ils connaîtront enfin des lois plus souveraines:
Zamti, c'est-là le nom de cet esclave altier
Qui veillait sur l'enfant qu'on doit sacrifier.

GENGIS.

GENGIS.

Allez interroger ce couple condamnable;
Tirez la vérité de leur bouche coupable;
Que nos guerriers sur-tout, à leur poste fixés,
Veillent dans tous les lieux où je les ai placés:
Qu'aucun d'eux ne s'écarte. On parle de surprise;
Les Coréens, dit-on, tentent quelque entreprise;
Vers les rives du fleuve on a vu des soldats.
Nous saurons quels mortels s'avancent au trépas,
Et si l'on veut forcer les enfans de la guerre
A porter le carnage aux bornes de la terre.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

GENGIS, OCTAR, OSMAN, troupe de Guerriers.

GENGIS.

A-t-on de ces captifs éclairci l'impoſture?
A-t on connu leur crime, et vengé mon injure?
Ce rejeton des rois à leur garde commis
Entre les mains d'Octar eſt-il enfin remis?

OSMAN.

Il cherche à pénétrer dans ce ſombre myſtère.
A l'aſpect des tourmens, ce mandarin ſévère
Perſiſte en ſa réponſe avec tranquillité.
Il ſemble ſur ſon front porter la vérité.
Son épouſe en tremblant nous répond par des larmes:
Sa plainte, ſa douleur augmente encor ſes charmes.
De pitié malgré nous nos cœurs étaient ſurpris,
Et nous nous étonnions de nous voir attendris.
Jamais rien de ſi beau ne frappa notre vue.
Seigneur, le croiriez-vous? cette femme éperdue
A vos ſacrés genoux demande à ſe jeter.
" Que le vainqueur des rois daigne enfin m'écouter,
„ Il pourra d'un enfant protéger l'innocence;
„ Malgré ſes cruautés j'eſpère en ſa clémence:
„ Puiſqu'il eſt tout-puiſſant, il ſera généreux;
„ Pourrait-il rebuter les pleurs des malheureux? "
C'eſt ainſi qu'elle parle; et j'ai dû lui promettre
Qu'à vos pieds en ces lieux vous daignerez l'admettre.

GENGIS.

De ce myſtère enfin je dois être éclairci.

(*à sa suite.*)

Oui, qu'elle vienne; allez, et qu'on l'amène ici.
Qu'elle ne pense pas que par de vaines plaintes,
Des soupirs affectés, et quelques larmes feintes,
Aux yeux d'un conquérant on puisse en imposer.
Les femmes de ces lieux ne peuvent m'abuser.
Je n'ai que trop connu leurs larmes infidelles,
Et mon cœur dès long-temps s'est affermi contr'elles.
Elle cherche un honneur dont dépendra son sort,
Et vouloir me tromper, c'est demander la mort.

OSMAN.

Voilà cette captive à vos pieds amenée.

GENGIS.

Que vois-je? est-il possible? ô Ciel! ô destinée!
Ne me trompé-je point? est-ce un songe, une erreur?
C'est Idamé, c'est elle, et mes sens....

SCENE II.

GENGIS, IDAMÉ, OCTAR, OSMAN, Gardes.

IDAMÉ.

AH! Seigneur;
Tranchez les tristes jours d'une femme éperdue.
Vous devez vous venger, je m'y suis attendue;
Mais, Seigneur, épargnez un enfant innocent.

GENGIS.

Rassurez-vous; sortez de cet effroi pressant...
Ma surprise, Madame, est égale à la vôtre...
Le destin qui fait tout nous trompa l'un et l'autre.
Les temps sont bien changés; mais si l'ordre des cieux
D'un habitant du Nord, mépriſable à vos yeux,

A fait un conquérant, sous qui tremble l'Asie,
Ne craignez rien pour vous; votre empereur oublie
Les affronts qu'en ces lieux essuya Témugin.
J'immole à ma victoire, à mon trône, au destin,
Le dernier rejeton d'une race ennemie.
Le repos de l'Etat me demande sa vie;
Il faut qu'entre mes mains ce dépôt soit livré.
Votre cœur sur un fils doit être rassuré.
Je le prends sous ma garde.

IDAMÉ.

A peine je respire.

GENGIS.

Mais de la vérité, Madame, il faut m'instruire.
Quel indigne artifice ose-t-on m'opposer?
De vous, de votre époux, qui prétend m'imposer?

IDAMÉ.

Ah! des infortunés épargnez la misère.

GENGIS.

Vous savez si je dois haïr ce téméraire.

IDAMÉ.

Vous, Seigneur!

GENGIS.

J'en dis trop, et plus que je ne veux.

IDAMÉ.

Ah! rendez-moi, Seigneur, un enfant malheureux;
Vous me l'avez promis, sa grâce est prononcée.

GENGIS.

Sa grâce est dans vos mains: ma gloire est offensée;
Mes ordres mépriſés, mon pouvoir avili;
En un mot vous savez jusqu'où je suis trahi.
C'est peu de m'enlever le sang que je demande,
De me désobéir alors que je commande:
Vous êtes dès long-temps instruite à m'outrager;

Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je dois me venger.
Votre époux! . . . ce ſeul nom le rend aſſez coupable.
Quel eſt donc ce mortel pour vous ſi reſpectable,
Qui ſous ſes lois, Madame, a pu vous captiver?
Quel eſt cet inſolent qui penſe me braver?
Qu'il vienne.

IDAMÉ.

Mon époux vertueux et fidelle,
Objet infortuné de ma douleur mortelle,
Servit ſon dieu, ſon roi, rendit mes jours heureux.

GENGIS.

Qui! . . . lui? . . . mais depuis quand formâtes-vous ces nœuds?

IDAMÉ.

Depuis que loin de nous le ſort qui vous ſeconde
Eut entraîné vos pas pour le malheur du monde.

GENGIS.

J'entends; depuis le jour que je fus outragé,
Depuis que de vous deux je dus être vengé,
Depuis que vos climats ont mérité ma haine.

SCENE III.

GENGIS, OCTAR, OSMAN *d'un côté*, IDAMÉ, ZAMTI *de l'autre*, Gardes.

GENGIS.

PARLE; as-tu ſatisfait à ma loi ſouveraine?
As-tu mis dans mes mains le fils de l'empereur?

ZAMTI.

J'ai rempli mon devoir: c'en eſt fait; oui, Seigneur.

GENGIS.

Tu ſais ſi je punis la fraude et l'inſolence;

Tu sais que rien n'échappe aux coups de ma vengeance,
Que si le fils des rois par toi m'est enlevé,
Malgré ton imposture il sera retrouvé ;
Que son trépas certain va suivre ton supplice.
(*à ses gardes.*)
Mais je veux bien le croire. Allez, et qu'on saisisse
L'enfant que cet esclave a remis en vos mains.
Frappez.

ZAMTI.

Malheureux père !

IDAMÉ.

Arrêtez, inhumains !
Ah ! Seigneur, est-ce ainsi que la pitié vous presse ?
Est-ce ainsi qu'un vainqueur fait tenir sa promesse ?

GENGIS.

Est-ce ainsi qu'on m'abuse, et qu'on croit me jouer ?
C'en est trop ; écoutez, il faut tout m'avouer.
Sur cet enfant, Madame, expliquez-vous sur l'heure,
Instruisez-moi de tout, répondez, ou qu'il meure.

IDAMÉ.

Eh bien, mon fils l'emporte, et si, dans mon malheur,
L'aveu que la nature arrache à ma douleur
Est encore à vos yeux une offense nouvelle ;
S'il faut toujours du sang à votre ame cruelle,
Frappez ce triste cœur qui cède à son effroi,
Et sauvez un mortel plus généreux que moi.
Seigneur, il est trop vrai que notre auguste maître,
Qui sans vos seuls exploits n'eût point cessé de l'être,
A remis à mes mains, aux mains de mon époux,
Ce dépôt respectable à tout autre qu'à vous.
Seigneur, assez d'horreurs suivaient votre victoire,
Assez de cruautés ternissaient tant de gloire.
Dans des fleuves de sang tant d'innocens plongés,

L'empereur et sa femme, et cinq fils égorgés,
Le fer de tous côtés dévastant cet empire,
Tous ces champs de carnage auraient dû vous suffire.
Un barbare en ces lieux est venu demander
Ce dépôt précieux, que j'aurais dû garder,
Ce fils de tant de rois, notre unique espérance.
A cet ordre terrible, à cette violence,
Mon époux, inflexible en sa fidélité,
N'a vu que son devoir, et n'a point hésité;
Il a livré son fils. La nature outragée
Vainement déchirait son ame partagée;
Il imposait silence à ses cris douloureux.
Vous deviez ignorer ce sacrifice affreux.
J'ai dû plus respecter sa fermeté sévère,
Je devais l'imiter; mais enfin je suis mère.
Mon ame est au-dessous d'un si cruel effort:
Je n'ai pu de mon fils consentir à la mort.
Hélas! au désespoir que j'ai trop fait paraître,
Une mère aisément pouvait se reconnaître.
Voyez de cet enfant le père confondu,
Qui ne vous a trahi qu'à force de vertu.
L'un n'attend son salut que de son innocence,
Et l'autre est respectable, alors qu'il vous offense.
Ne punissez que moi, qui trahis à la fois,
Et l'époux que j'admire, et le sang de mes rois.
Digne époux! digne objet de toute ma tendresse!
La pitié maternelle est ma seule faiblesse;
Mon sort suivra le tien, je meurs si tu péris.
Pardonne-moi du moins d'avoir sauvé ton fils.

ZAMTI.

Je t'ai tout pardonné; je n'ai plus à me plaindre:
Pour le sang de mon roi je n'ai plus rien à craindre:
Ses jours sont assurés.

GENGIS.

Traître, ils ne le sont pas;
Va réparer ton crime, ou subir ton trépas.

ZAMTI.

Le crime est d'obéir à des ordres injustes.
La souveraine voix de mes maîtres augustes
Du sein de leurs tombeaux parle plus haut que toi.
Tu fus notre vainqueur, et tu n'es pas mon roi;
Si j'étais ton sujet, je te serais fidèle.
Arrache-moi la vie, et respecte mon zèle.
Je t'ai livré mon fils, j'ai pu te l'immoler:
Penses-tu que pour moi je puisse encor trembler?

GENGIS.

Qu'on l'ôte de mes yeux.

IDAMÉ.

Ah! daignez....

GENGIS.

Qu'on l'entraîne.

IDAMÉ.

Non, n'accablez que moi des traits de votre haine.
Cruel! qui m'aurait dit que j'aurais par vos coups
Perdu mon empereur, mon fils et mon époux?
Quoi! votre ame jamais ne peut être amollie!

GENGIS.

Allez, suivez l'époux à qui le sort vous lie.
Est-ce à vous de prétendre encore à me toucher?
Et quel droit avez-vous de me rien reprocher?

IDAMÉ.

Ah! je l'avais prévu: je n'ai plus d'espérance.

GENGIS.

Allez, dis-je, Idamé: si jamais la clémence
Dans mon cœur malgré moi pouvait encore entrer,
Vous sentez quels affronts il faudrait réparer.

SCENE IV.

GENGIS, OCTAR.

GENGIS.

D'ou vient que je gémis ? d'où vient que je balance ?
Quel dieu parlait en elle et prenait sa défense ?
Est-il dans les vertus, est-il dans la beauté
Un pouvoir au-dessus de mon autorité ?
Ah ! demeurez, Octar, je me crains, je m'ignore :
Il me faut un ami ; je n'en eus point encore ;
Mon cœur en a besoin.

OCTAR.

Puisqu'il faut vous parler,
S'il est des ennemis qu'on vous doive immoler,
Si vous voulez couper d'une race odieuse,
Dans ses derniers rameaux, la tige dangereuse
Précipitez sa perte ; il faut que la rigueur,
Trop nécessaire appui du trône d'un vainqueur,
Frappe sans intervalle un coup sûr et rapide.
C'est un torrent qui passe en son cours homicide.
Le temps ramène l'ordre et la tranquillité.
Le peuple se façonne à la docilité.
De ses premiers malheurs l'image est affaiblie ;
Bientôt il les pardonne, et même il les oublie.
Mais lorsque goutte à goutte on fait couler le sang,
Qu'on ferme avec lenteur, et qu'on rouvre le flanc,
Que les jours renaissans ramènent le carnage,
Le désespoir tient lieu de force et de courage,
Et fait d'un peuple faible un peuple d'ennemis,
D'autant plus dangereux qu'ils étaient plus soumis.

GENGIS.

Quoi! c'eſt cette Idamé! quoi! c'eſt-là cette eſclave!
Quoi! l'hymen l'a ſoumiſe au mortel qui me brave!

OCTAR.

Je conçois que pour elle il n'eſt point de pitié;
Vous ne lui devez plus que votre inimitié.
Cet amour, dites-vous, qui vous toucha pour elle,
Fut d'un feu paſſager la légère étincelle.
Ses imprudens refus, la colère et le temps
En ont éteint dans vous les reſtes languiſſans.
Elle n'eſt à vos yeux qu'une femme coupable,
D'un criminel obſcur épouſe mépriſable.

GENGIS.

Il en ſera puni; je le dois, je le veux;
Ce n'eſt pas avec lui que je ſuis généreux.
Moi laiſſer reſpirer un vaincu que j'abhorre!
Un eſclave! un rival!

OCTAR.

Pourquoi vit-il encore?
Vous êtes tout-puiſſant, et n'êtes point vengé!

GENGIS.

Juſte Ciel, à ce point mon cœur ſerait changé!
C'eſt ici que ce cœur connaîtrait les alarmes,
Vaincu par la beauté, déſarmé par les larmes,
Dévorant mon dépit, et mes ſoupirs honteux!
Moi rival d'un eſclave, et d'un eſclave heureux!
Je ſouffre qu'il reſpire, et cependant on l'aime.
Je reſpecte Idamé juſqu'en ſon époux même;
Je crains de la bleſſer en enfonçant mes coups
Dans le cœur déteſté de cet indigne époux.
Eſt-il bien vrai que j'aime? eſt-ce moi qui ſoupire?
Qu'eſt-ce donc que l'amour? a-t-il donc tant d'empire?

OCTAR.

Je n'appris qu'à combattre, à marcher ſous vos lois;
Mes chars et mes courſiers, mes flèches, mon carquois,
Voilà mes paſſions, et ma ſeule ſcience.
Des caprices du cœur j'ai peu d'intelligence;
Je connais ſeulement la victoire et nos mœurs:
Les captives toujours ont ſuivi leurs vainqueurs.
Cette délicateſſe importune, étrangère,
Dément votre fortune et votre caractère.
Et qu'importe pour vous qu'une eſclave de plus
Attende en gémiſſant vos ordres abſolus?

GENGIS.

Qui connaît mieux que moi juſqu'où va ma puiſſance?
Je puis, je le ſais trop, uſer de violence.
Mais quel bonheur honteux, cruel, empoiſonné,
D'aſſujettir un cœur qui ne s'eſt point donné,
De ne voir en des yeux, dont on ſent les atteintes,
Qu'un nuage de pleurs et d'éternelles craintes,
Et de ne poſſéder, dans ſa funeſte ardeur,
Qu'une eſclave tremblante à qui l'on fait horreur!
Les monſtres des forêts qu'habitent nos tartares
Ont des jours plus ſereins, des amours moins barbares.
Enfin, il faut tout dire; Idamé prit ſur moi
Un ſecret aſcendant, qui m'impoſait la loi.
Je tremble que mon cœur aujourd'hui s'en ſouvienne.
J'en étais indigné; ſon ame eut ſur la mienne,
Et ſur mon caractère, et ſur ma volonté,
Un empire plus ſûr, et plus illimité,
Que je n'en ai reçu, des mains de la victoire,
Sur cent rois détrônés, accablés de ma gloire:
Voilà ce qui tantôt excitait mon dépit.
Je la veux pour jamais chaſſer de mon eſprit;
Je me rends tout entier à ma grandeur ſuprême;
Je l'oublie, elle arrive, elle triomphe, et j'aime.

SCENE V.

GENGIS, OCTAR, OSMAN.

GENGIS.

Eh bien, que réſout-elle? et que m'apprenez vous?

OSMAN.

Elle eſt prête à périr auprès de ſon époux,
Plutôt que découvrir l'aſile impénétrable
Où leurs ſoins ont caché cet enfant miſérable.
Ils jurent d'affronter le plus cruel trépas.
Son époux la retient tremblante entre ſes bras;
Il ſoutient ſa conſtance, il l'exhorte au ſupplice:
Ils demandent tous deux que la mort les uniſſe.
Tout un peuple autour d'eux pleure et frémit d'effroi.

GENGIS.

Idamé, dites-vous, attend la mort de moi?
Ah! raſſurez ſon ame, et faites-lui connaître
Que ſes jours ſont ſacrés, qu'ils ſont chers à ſon maître.
C'en eſt aſſez: volez.

SCENE VI.

GENGIS, OCTAR.

OCTAR.

Quels ordres donnez-vous
Sur cet enfant des rois qu'on dérobe à nos coups?

GENGIS.

Aucun.

OCTAR.

Vous commandiez que notre vigilance
Aux mains d'Idamé même enlevât ſon enfance.

GENGIS.

Qu'on attende.

OCTAR.

On pourrait....

GENGIS.

Il ne peut m'échapper.

OCTAR.

Peut-être elle vous trompe.

GENGIS.

Elle ne peut tromper.

OCTAR.

Voulez-vous de ses rois conserver ce qui reste?

GENGIS.

Je veux qu'Idamé vive : ordonne tout le reste.
Va la trouver. Mais non. Cher Octar, hâte-toi
De forcer son époux à fléchir sous ma loi.
C'est peu de cet enfant, c'est peu de son supplice;
Il faut bien qu'il me fasse un plus grand sacrifice.

OCTAR.

Lui?

GENGIS.

Sans doute : oui, lui-même.

OCTAR.

Et quel est votre espoir?

GENGIS.

De dompter Idamé, de l'aimer, de la voir,
D'être aimé de l'ingrate, ou de me venger d'elle,
De la punir; tu vois ma faiblesse nouvelle,
Emporté, malgré moi, par de contraires vœux,
Je frémis, et j'ignore encor ce que je veux.

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

GENGIS, Troupe de guerriers tartares.

GENGIS.

Ainsi la liberté, le repos et la paix,
Ce but de mes travaux me fuira pour jamais?
Je ne puis être à moi! D'aujourd'hui je commence
A sentir tout le poids de ma triste puissance.
Je cherchais Idamé: je ne vois près de moi
Que ces chefs importuns qui fatiguent leur roi.
(*à sa suite.*)
Allez; au pied des murs hâtez-vous de vous rendre;
L'insolent Coréen ne pourra nous surprendre.
Ils ont proclamé roi cet enfant malheureux,
Et, sa tête à la main, je marcherai contr'eux.
Pour la dernière fois que Zamti m'obéisse;
J'ai trop de cet enfant différé le supplice.
(*il reste seul.*)
Allez. Ces soins cruels, à mon sort attachés,
Gênent trop mes esprits d'un autre soin touchés.
Ce peuple à contenir, ces vainqueurs à conduire,
Des périls à prévoir, des complots à détruire;
Que tout pèse à mon cœur en secret tourmenté!
Ah! je fus plus heureux dans mon obscurité

SCENE II.

GENGIS, OCTAR.

GENGIS.

EH bien, vous avez vu ce mandarin farouche?

OCTAR.

Nul péril ne l'émeut, nul reſpect ne le touche.
Seigneur, en votre nom j'ai rougi de parler
A ce vil ennemi qu'il fallait immoler.
D'un œil d'indifférence il a vu le ſupplice;
Il répète les noms de devoir, de juſtice;
Il brave la victoire: on dirait que ſa voix
Du haut d'un tribunal nous dicte ici des lois.
Confondez avec lui ſon épouſe rebelle;
Ne vous abaiſſez point à ſoupirer pour elle;
Et détournez les yeux de ce couple proſcrit,
Qui vous oſe braver, quand la terre obéit.

GENGIS.

Non, je ne reviens point encor de ma ſurpriſe.
Quels ſont donc ces humains que mon bonheur maîtriſe?
Quels ſont ces ſentimens, qu'au fond de nos climats
Nous ignorions encore, et ne ſoupçonnions pas?
A ſon roi, qui n'eſt plus, immolant la nature,
L'un voit périr ſon fils ſans crainte et ſans murmure;
L'autre pour ſon époux eſt prête à s'immoler;
Rien ne peut les fléchir, rien ne les fait trembler.
Que dis-je? ſi j'arrête une vue attentive
Sur cette nation déſolée et captive,
Malgré moi je l'admire, en lui donnant des fers,
Je vois que ſes travaux ont inſtruit l'univers;

Je vois un peuple antique, industrieux, immense;
Ses rois sur la sagesse ont fondé leur puissance;
De leurs voisins soumis heureux législateurs,
Gouvernant sans conquête, et règnant par les mœurs.
Le ciel ne nous donna que la force en partage;
Nos arts sont les combats, détruire est notre ouvrage.
Ah! de quoi m'ont servi tant de succès divers?
Quel fruit me revient-il des pleurs de l'univers?
Nous rougissons de sang le char de la victoire:
Peut-être qu'en effet il est une autre gloire.
Mon cœur est en secret jaloux de leurs vertus;
Et vainqueur je voudrais égaler les vaincus.

OCTAR.

Pouvez-vous de ce peuple admirer la faiblesse?
Quel mérite ont des arts enfans de la molleſſe,
Qui n'ont pu les sauver des fers et de la mort?
Le faible est destiné pour servir le plus fort.
Tout cède sur la terre aux travaux, au courage;
Mais c'est vous qui cédez, qui souffrez un outrage,
Vous qui tendez les mains, malgré votre courroux,
A je ne sais quels fers inconnus parmi nous;
Vous qui vous exposez à la plainte importune
De ceux dont la valeur a fait votre fortune.
Ces braves compagnons de vos travaux passés
Verront-ils tant d'honneurs par l'amour effacés?
Leur grand cœur s'en indigne, et leurs fronts en rougissent;
Leurs clameurs jusqu'à vous par ma voix retentissent:
Je vous parle en leur nom comme au nom de l'Etat.
Excusez un tartare, excusez un soldat,
Blanchi sous le harnois, et dans votre service,
Qui ne peut supporter un amoureux caprice,
Et qui montre la gloire à vos yeux éblouis.

GENGIS.

GENGIS.

Que l'on cherche Idamé.

OCTAR.

Vous voulez....

GENGIS.

Obéis.

De ton zèle hardi réprime la rudeſſe;
Je veux que mes ſujets reſpectent ma faibleſſe.

SCENE III.

GENGIS *ſeul.*

A mon ſort à la fin je ne puis réſiſter;
Le ciel me la deſtine, il n'en faut point douter.
Qu'ai-je fait, après tout, dans ma grandeur ſuprême?
J'ai fait des malheureux, et je le ſuis moi-même.
Et de tous ces mortels attachés à mon rang,
Avides de combats, prodigues de leur ſang,
Un ſeul a-t-il jamais, arrêtant ma penſée,
Diſſipé les chagrins de mon ame oppreſſée?
Tant d'Etats ſubjugués ont-ils rempli mon cœur?
Ce cœur laſſé de tout demandait une erreur
Qui pût de mes ennuis chaſſer la nuit profonde,
Et qui me conſolât ſur le trône du monde.
Par ſes triſtes conſeils Octar m'a révolté.
Je ne vois près de moi qu'un tas enſanglanté
De monſtres affamés, et d'aſſaſſins ſauvages,
Diſciplinés au meurtre, et formés aux ravages.
Ils ſont nés pour la guerre, et non pas pour ma cour;
Je les prends en horreur en connaiſſant l'amour:
Qu'ils combattent ſous moi, qu'ils meurent à ma ſuite;
Mais qu'ils n'oſent jamais juger de ma conduite.
Idamé ne vient point.... c'eſt elle, je la voi.

SCENE IV.

GENGIS, IDAMÉ.

IDAMÉ.

Quoi ! vous voulez jouir encor de mon effroi
Ah ! Seigneur, épargnez une femme, une mère ;
Ne rougissez-vous pas d'accabler ma misère ?

GENGIS.

Cessez à vos frayeurs de vous abandonner.
Votre époux peut se rendre, on peut lui pardonner.
J'ai déjà suspendu l'effet de ma vengeance,
Et mon cœur pour vous seule a connu la clémence.
Peut-être ce n'est pas sans un ordre des cieux
Que mes prospérités m'ont conduit à vos yeux ;
Peut-être le destin voulut vous faire naître
Pour fléchir un vainqueur, pour captiver un maître,
Pour adoucir en moi cette âpre dureté
Des climats où mon sort en naissant m'a jeté.
Vous m'entendez, je règne, et vous pourriez reprendre
Un pouvoir que sur moi vous deviez peu prétendre.
Le divorce en un mot par mes lois est permis ;
Et le vainqueur du monde à vous seule est soumis.
S'il vous fut odieux, le trône a quelques charmes ;
Et le bandeau des rois peut essuyer des larmes.
L'intérêt de l'Etat, et de vos citoyens,
Vous presse autant que moi de former ces liens.
Ce langage, sans doute, a de quoi vous surprendre.
Sur les débris fumans des trônes mis en cendre,
Le destructeur des rois, dans la poudre oubliés,
Semblait n'être plus fait pour se voir à vos pieds.
Mais sachez qu'en ces lieux votre foi fut trompée ;

Par un rival indigne elle fut usurpée:
Vous la devez, Madame, au vainqueur des humains;
Témugin vient à vous vingt sceptres dans les mains.
Vous baissez vos regards, et je ne puis comprendre
Dans vos yeux interdits ce que je dois attendre.
Oubliez mon pouvoir, oubliez ma fierté;
Pesez vos intérêts, parlez en liberté.

IDAMÉ.

A tant de changemens tour à tour condamnée,
Je ne le cèle point, vous m'avez étonnée.
Je vais, si je le puis, reprendre mes esprits;
Et quand je répondrai vous serez plus surpris.
Il vous souvient du temps, et de la vie obscure,
Où le Ciel enfermait votre grandeur future.
L'effroi des nations n'était que Témugin;
L'univers n'était pas, Seigneur, en votre main:
Elle était pure alors, et me fut présentée.
Apprenez qu'en ce temps je l'aurais acceptée.

GENGIS.

Ciel! que m'avez-vous dit? ô Ciel! vous m'aimeriez!
Vous!

IDAMÉ.

J'ai dit que ces vœux, que vous me présentiez,
N'auraient point révolté mon ame assujettie,
Si les sages mortels à qui j'ai dû la vie
N'avaient fait à mon cœur un contraire devoir.
De nos parens sur nous vous savez le pouvoir;
Du dieu que nous servons ils sont la vive image;
Nous leur obéissons en tout temps, en tout âge.
Cet empire détruit, qui dut être immortel,
Seigneur, était fondé sur le droit paternel,
Sur la foi de l'hymen, sur l'honneur, la justice,
Le respect des sermens; et s'il faut qu'il périsse,

Si le sort l'abandonne à vos heureux forfaits,
L'esprit qui l'anima ne périra jamais.
Vos destins sont changés, mais le mien ne peut l'être.

GENGIS.

Quoi! vous m'auriez aimé!

IDAMÉ.

C'est à vous de connaître
Que ce serait encore une raison de plus,
Pour n'attendre de moi qu'un éternel refus.
Mon hymen est un nœud formé par le ciel même;
Mon époux m'est sacré; je dirai plus, je l'aime.
Je le préfère à vous, au trône, à vos grandeurs.
Pardonnez mon aveu, mais respectez nos mœurs.
Ne pensez pas non plus que je mette ma gloire
A remporter sur vous cette illustre victoire,
A braver un vainqueur, à tirer vanité
De ces justes refus, qui ne m'ont point coûté:
Je remplis mon devoir, et je me rends justice;
Je ne fais point valoir un pareil sacrifice.
Portez ailleurs les dons que vous me proposez,
Détachez-vous d'un cœur qui les a mépriſés;
Et puisqu'il faut toujours qu'Idamé vous implore,
Permettez qu'à jamais mon époux les ignore.
De ce faible triomphe il serait moins flatté,
Qu'indigné de l'outrage à ma fidélité.

GENGIS.

Il sait mes sentimens, Madame; il faut les suivre;
Il s'y conformera, s'il aime encore à vivre.

IDAMÉ.

Il en est incapable; et si dans les tourmens
La douleur égarait ses nobles sentimens,
Si son ame vaincue avait quelque molleſſe,
Mon devoir et ma foi soutiendraient sa faibleſſe.

De ſon cœur chancelant je deviendrais l'appui,
En atteſtant des nœuds déshonorés par lui.

GENGIS.

Ce que je viens d'entendre, ô Dieux, eſt-il croyable?
Quoi! lorſqu'envers vous-même il s'eſt rendu coupable,
Lorſque ſa cruauté, par un barbare effort,
Vous arrachant un fils, l'a conduit à la mort!

IDAMÉ.

Il eut une vertu, Seigneur, que je révère;
Il penſait en héros, je n'agiſſais qu'en mère:
Et ſi j'étais injuſte aſſez pour le haïr,
Je me reſpecte aſſez pour ne le point trahir.

GENGIS.

Tout m'étonne dans vous; mais auſſi tout m'outrage:
J'adore avec dépit cet excès de courage;
Je vous aime encor plus, quand vous me réſiſtez.
Vous ſubjuguez mon cœur, et vous le révoltez.
Redoutez-moi; ſachez que malgré ma faibleſſe,
Ma fureur peut aller plus loin que ma tendreſſe.

IDAMÉ.

Je ſais qu'ici tout tremble ou périt ſous vos coups.
Les lois vivent encore, et l'emportent ſur vous.

GENGIS.

Les lois! il n'en eſt plus: quelle erreur obſtinée
Oſe les alléguer contre ma deſtinée?
Il n'eſt ici de lois que celles de mon cœur,
Celles d'un ſouverain, d'un Scythe, d'un vainqueur;
Les lois que vous ſuivez m'ont été trop fatales.
Oui, lorſque dans ces lieux nos fortunes égales,
Nos ſentimens, nos cœurs l'un vers l'autre emportés,
(Car je le crois ainſi malgré vos cruautés)
Quand tout nous uniſſait, vos lois, que je déteſte,
Ordonnèrent ma honte, et votre hymen funeſte;

Je les anéantis, je parle, c'eſt aſſez;
Imitez l'univers, Madame, obéiſſez.
Vos mœurs que vous vantez, vos uſages auſtères,
Sont un crime à mes yeux, quand ils me ſont contraires.
Mes ordres ſont donnés, et votre indigne époux
Doit remettre en mes mains votre empereur et vous.
Leurs jours me répondront de votre obéiſſance.
Penſez-y, vous ſavez juſqu'où va ma vengeance;
Et ſongez à quel prix vous pouvez déſarmer
Un maître qui vous aime, et qui rougit d'aimer.

SCENE V.

IDAMÉ, ASSELI.

IDAMÉ.

Il me faut donc choiſir leur perte ou l'infamie.
O pur ſang de mes rois! ô moitié de ma vie!
Cher époux, dans mes mains quand je tiens votre ſort,
Ma voix ſans balancer vous condamne à la mort.

ASSELI.

Ah! reprenez plutôt cet empire ſuprême,
Qu'aux beautés, aux vertus attacha le ciel même;
Ce pouvoir qui ſoumit ce Scythe furieux
Aux lois de la raiſon qu'il liſait dans vos yeux.
Long-temps accoutumée à dompter ſa colère,
Que ne pouvez-vous point, puiſque vous ſavez plaire!

IDAMÉ.

Dans l'état où je ſuis, c'eſt un malheur de plus.

ASSELI.

Vous ſeule adouciriez le deſtin des vaincus.
Dans nos calamités, le ciel, qui vous ſeconde,
Veut vous oppoſer ſeule à ce tyran du monde.

Vous avez vu tantôt son courage irrité
Se dépouiller pour vous de sa férocité.
Il aurait dû cent fois, il devrait même encore
Perdre dans votre époux un rival qu'il abhorre.
Zamti pourtant respire après l'avoir bravé;
A son épouse encore il n'est point enlevé:
On vous respecte en lui; ce vainqueur sanguinaire
Sur les débris du monde a craint de vous déplaire.
Enfin souvenez-vous que dans ces mêmes lieux
Il sentit le premier le pouvoir de vos yeux;
Son amour autrefois fut pur et légitime.

IDAMÉ.

Arrête: il ne l'est plus; y penser est un crime.

SCENE VI.

ZAMTI, IDAMÉ, ASSELI.

IDAMÉ.

Ah! dans ton infortune, et dans mon désespoir,
Suis-je encor ton épouse, et peux-tu me revoir?

ZAMTI.

On le veut: du tyran tel est l'ordre funeste;
Je dois à ses fureurs ce moment qui me reste.

IDAMÉ.

On t'a dit à quel prix ce tyran daigne enfin
Sauver tes tristes jours, et ceux de l'Orphelin?

ZAMTI.

Ne parlons pas des miens, laissons notre infortune.
Un citoyen n'est rien dans la perte commune;
Il doit s'anéantir. Idamé, souviens-toi
Que mon devoir unique est de sauver mon roi;
Nous lui devions nos jours, nos services, notre être,

Tout juſqu'au ſang d'un fils qui naquit pour ſon maître ;
Mais l'honneur eſt un bien que nous ne devons pas.
Cependant l'Orphelin n'attend que le trépas ;
Mes ſoins l'ont enfermé dans ces aſiles ſombres,
Où des rois ſes aïeux on révère les ombres :
La mort, ſi nous tardons, l'y dévore avec eux.
En vain des Coréens le prince généreux
Attend ce cher dépôt que lui promit mon zèle.
Etan, de ſon ſalut ce miniſtre fidèle,
Etan, ainſi que moi, ſe voit chargé de fers.
Toi ſeule à l'Orphelin reſtes dans l'univers ;
C'eſt à toi maintenant de conſerver ſa vie,
Et ton fils, et ta gloire à mon honneur unie.

IDAMÉ.

Ordonne ; que veux-tu ? que faut-il ?

ZAMTI.

M'oublier ;
Vivre pour ton pays, lui tout ſacrifier.
Ma mort, en éteignant les flambeaux d'hyménée,
Eſt un arrêt des cieux qui fait ta deſtinée.
Il n'eſt plus d'autres ſoins, ni d'autres lois pour nous.
L'honneur d'être fidelle aux cendres d'un époux
Ne ſaurait balancer une gloire plus belle.
C'eſt au prince, à l'Etat qu'il faut être fidelle.
Rempliſſons de nos rois les ordres abſolus ;
Je leur donnai mon fils, je leur donne encor plus.
Libre par mon trépas, enchaîne ce tartare,
Eteins ſur mon tombeau les foudres du barbare :
Je commence à ſentir la mort avec horreur,
Quand ma mort t'abandonne à cet uſurpateur.
Je fais en frémiſſant ce ſacrifice impie ;
Mais mon devoir l'épure, et mon trépas l'expie :

Il

Il était néceſſaire autant qu'il eſt affreux.
Idamé, ſers de mère à ton roi malheureux;
Règne, que ton roi vive, et que ton époux meure;
Règne, dis-je, à ce prix: oui, je le veux....

IDAMÉ.

Demeure.
Me connais-tu? veux-tu que ce funeſte rang
Soit le prix de ma honte, et le prix de ton ſang?
Penſes-tu que je ſois moins épouſe que mère?
Tu t'abuſes, cruel; et ta vertu ſévère
A commis contre toi deux crimes en un jour,
Qui font frémir tous deux la nature et l'amour.
Barbare envers ton fils, et plus envers moi-même,
Ne te ſouvient-il plus qui je ſuis, et qui t'aime?
Crois-moi: dans nos malheurs il eſt un ſort plus beau,
Un plus noble chemin pour deſcendre au tombeau.
Soit amour, ſoit mépris, le tyran qui m'offenſe,
Sur moi, ſur mes deſſeins, n'eſt pas en défiance.
Dans ces remparts fumans, et de ſang abreuvés,
Je ſuis libre, et mes pas ne ſont point obſervés.
Le chef des Coréens s'ouvre un ſecret paſſage,
Non loin de ces tombeaux, où ce précieux gage
A l'œil qui le pourſuit fut caché par tes mains:
De ces tombeaux ſacrés je ſais tous les chemins;
Je cours y ranimer ſa languiſſante vie,
Le rendre aux défenſeurs armés pour la patrie,
Le porter dans mes bras dans leurs rangs belliqueux;
Comme un préſent d'un dieu qui combat avec eux.
Nous mourrons, je le ſais; mais tout couverts de gloire,
Nous laiſſerons de nous une illuſtre mémoire.
Mettons nos noms obſcurs au rang des plus grands noms,
Et juge ſi mon cœur a ſuivi tes leçons.

ZAMTI.

Tu l'inſpires, grand Dieu, que ton bras la ſoutienne!
Idamé, ta vertu l'emporte ſur la mienne.
Toi ſeule as mérité que les cieux attendris
Daignent ſauver par toi ton prince et ton pays.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

IDAMÉ, ASSELI.

ASSELI.

QUOI! rien n'a réſiſté! tout a fui ſans retour!
Quoi! je vous vois deux fois ſa captive en un jour
Fallait-il affronter ce conquérant ſauvage?
Sur les faibles mortels il a trop d'avantage.
Une femme, un enfant, des guerriers ſans vertu!
Que pouviez-vous? hélas!

IDAMÉ.

J'ai fait ce que j'ai dû.
Tremblante pour mon fils, ſans force, inanimée,
J'ai porté dans mes bras l'empereur à l'armée,
Son aſpect a d'abord animé les ſoldats;
Mais Gengis a marché; la mort ſuivait ſes pas;
Et des enfans du Nord la horde enſanglantée
Aux fers dont je ſortais m'a ſoudain rejetée.
C'en eſt fait.

ASSELI.

Ainſi donc ce malheureux enfant
Retombe entre ſes mains, et meurt preſque en naiſſant:
Votre époux avec lui termine ſa carrière.

IDAMÉ.

L'un et l'autre bientôt voit ſon heure dernière.
Si l'arrêt de la mort n'eſt point porté contr'eux,
C'eſt pour leur préparer des tourmens plus affreux.
Mon fils, ce fils ſi cher, va les ſuivre peut-être.
Devant ce fier vainqueur il m'a fallu paraître;

Tout fumant de carnage, il m'a fait appeler,
Pour jouir de mon trouble, et pour mieux m'accabler.
Ses regards inſpiraient l'horreur et l'épouvante.
Vingt fois il a levé ſa main toute ſanglante
Sur le fils de mes rois, ſur mon fils malheureux.
Je me ſuis en tremblant jetée au devant d'eux;
Toute en pleurs à ſes pieds je me ſuis proſternée;
Mais lui, me repouſſant d'une main forcenée,
La menace à la bouche, et détournant les yeux,
Il eſt ſorti penſif, et rentré furieux,
Et s'adreſſant aux ſiens d'une voix oppreſſée,
Il leur criait vengeance, et changeait de penſée;
Tandis qu'autour de lui ſes barbares ſoldats
Semblaient lui demander l'ordre de mon trépas.

ASSELI.

Penſez-vous qu'il donnât un ordre ſi funeſte?
Il laiſſe vivre encor votre époux qu'il déteſte;
L'Orphelin aux bourreaux n'eſt point abandonné.
Daignez demander grâce, et tout eſt pardonné.

IDAMÉ.

Non, ce féroce amour eſt tourné tout en rage.
Ah! ſi tu l'avais vu redoubler mon outrage,
M'aſſurer de ſa haine, inſulter à mes pleurs!

ASSELI.

Et vous doutez encor d'aſſervir ſes fureurs?
Ce lion ſubjugué, qui rugit dans ſa chaîne,
S'il ne vous aimait pas, parlerait moins de haine.

IDAMÉ.

Qu'il m'aime ou me haïſſe, il eſt temps d'achever
Des jours que ſans horreur je ne puis conſerver.

ASSELI.

Ah! que réſolvez-vous?

IDAMÉ.

Quand le ciel en colère
De ceux qu'il persécute a comblé la misère,
Il les soutient souvent dans le sein des douleurs,
Et leur donne un courage égal à leurs malheurs.
J'ai pris dans l'horreur même où je suis parvenue
Une force nouvelle à mon cœur inconnue.
Va, je ne craindrai plus ce vainqueur des humains;
Je dépendrai de moi: mon sort est dans mes mains.

ASSELI.

Mais ce fils, cet objet de crainte et de tendresse,
L'abandonnerez-vous?

IDAMÉ.

Tu me rends ma faiblesse,
Tu me perces le cœur. Ah! sacrifice affreux!
Que n'avais-je point fait pour ce fils malheureux!
Mais Gengis, après tout, dans sa grandeur altière,
Environné de rois couchés dans la poussière,
Ne recherchera point un enfant ignoré,
Parmi les malheureux dans la foule égaré;
Ou peut-être il verra d'un regard moins sévère
Cet enfant innocent dont il aima la mère.
A cet espoir au moins mon triste cœur se rend:
C'est une illusion que j'embrasse en mourant.
Haïra-t-il ma cendre, après m'avoir aimée?
Dans la nuit de la tombe en serai-je opprimée?
Poursuivra-t-il mon fils?

SCENE II.

IDAMÉ, ASSELI, OCTAR.

OCTAR.

IDAMÉ, demeurez:
Attendez l'empereur en ces lieux retirés.
(*à sa suite.*)
Veillez sur ces enfans; et vous à cette porte,
Tartares, empêchez qu'aucun n'entre et ne sorte.
(*à Asséli.*)
Eloignez-vous.

IDAMÉ.

Seigneur, il veut encore me voir!
J'obéis, il le faut, je cède à son pouvoir.
Si j'obtenais du moins, avant de voir un maître,
Qu'un moment à mes yeux mon époux pût paraître,
Peut-être du vainqueur les esprits ramenés
Rendraient enfin justice à deux infortunés.
Je sens que je hasarde une prière vaine:
La victoire est chez vous implacable, inhumaine;
Mais enfin la pitié, Seigneur, en vos climats,
Est-elle un sentiment qu'on ne connaisse pas?
Et ne puis-je implorer votre voix favorable?

OCTAR.

Quand l'arrêt est porté, qui conseille est coupable.
Vous n'êtes plus ici sous vos antiques rois,
Qui laissaient désarmer la rigueur de leurs lois.
D'autres temps, d'autres mœurs: ici règnent les armes,
Nous ne connaissons point les prières, les larmes.
On commande, et la terre écoute avec terreur.
Demeurez, attendez l'ordre de l'empereur.

SCENE III.

IDAMÉ *seule.*

DIEU des infortunés, qui voyez mon outrage,
Dans ces extrémités soutenez mon courage,
Versez du haut des cieux, dans ce cœur consterné,
Les vertus de l'époux que vous m'avez donné.

SCENE IV.

GENGIS, IDAMÉ.

GENGIS.

NON, je n'ai point assez déployé ma colère,
Assez humilié votre orgueil téméraire,
Assez fait de reproche aux infidélités
Dont votre ingratitude a payé mes bontés.
Vous n'avez pas conçu l'excès de votre crime;
Ni tout votre danger, ni l'horreur qui m'anime;
Vous que j'avais aimée, et que je dus haïr,
Vous, qui me trahissiez, et que je dois punir.

IDAMÉ.

Ne punissez que moi; c'est la grâce dernière
Que j'ose demander à la main meurtrière
Dont j'espérais en vain fléchir la cruauté.
Eteignez dans mon sang votre inhumanité.
Vengez-vous d'une femme à son devoir fidelle,
Finissez ses tourmens.

GENGIS.

Je ne le puis, cruelle;
Les miens sont plus affreux, je les veux terminer.
Je viens pour vous punir, je puis tout pardonner.

Moi, pardonner ? à vous ! non, craignez ma vengeance :
Je tiens le fils des rois, le vôtre, en ma puissance.
De votre indigne époux je ne vous parle pas ;
Depuis que vous l'aimez je lui dois le trépas :
Il me trahit, me brave, il ose être rebelle.
Mille morts puniſſaient ſa fraude criminelle.
Vous retenez mon bras, et j'en ſuis indigné ;
Oui, juſqu'à ce moment le traître eſt épargné.
Mais je ne prétends plus ſupplier ma captive.
Il le faut oublier, ſi vous voulez qu'il vive.
Rien n'excuſe à préſent votre cœur obſtiné :
Il n'eſt plus votre époux, puiſqu'il eſt condamné.
Il a péri pour vous ; votre chaîne odieuſe
Va ſe rompre à jamais par une mort honteuſe.
C'eſt vous qui m'y forcez ; et je ne conçois pas
Le ſcrupule inſenſé qui le livre au trépas.
Tout couvert de ſon ſang, je devais ſur ſa cendre,
A mes vœux abſolus vous forcer de vous rendre ;
Mais ſachez qu'un barbare, un Scythe, un deſtructeur,
A quelques ſentimens dignes de votre cœur.
Le deſtin, croyez-moi, nous devait l'un à l'autre ;
Et mon ame a l'orgueil de régner ſur la vôtre.
Abjurez votre hymen ; et dans le même temps,
Je place votre fils au rang de mes enfans,
Vous tenez dans vos mains plus d'une deſtinée ;
Du rejeton des rois l'enfance condamnée,
Votre époux, qu'à la mort un mot peut arracher,
Les honneurs les plus hauts tout prêts à le chercher,
Le deſtin de ſon fils, le vôtre, le mien même,
Tout dépendra de vous, puiſqu'enfin je vous aime.
Oui, je vous aime encor ; mais ne préſumez pas
D'armer contre mes vœux l'orgueil de vos appas ;
Gardez-vous d'inſulter à l'excès de faibleſſe

Que déjà mon courroux reproche à ma tendreſſe.
C'eſt un danger pour vous que l'aveu que je fais :
Tremblez de mon amour, tremblez de mes bienfaits.
Mon ame à la vengeance eſt trop accoutumée ;
Et je vous punirais de vous avoir aimée.
Pardonnez: je menace encore en ſoupirant,
Achevez d'adoucir ce courroux qui ſe rend:
Vous ferez d'un ſeul mot le ſort de cet empire ;
Mais ce mot important, Madame, il faut le dire:
Prononcez ſans tarder, ſans feinte, ſans détour,
Si je vous dois enfin ma haine ou mon amour.

IDAMÉ.

L'une et l'autre aujourd'hui ſerait trop condamnable ;
Votre haine eſt injuſte, et votre amour coupable:
Cet amour eſt indigne et de vous et de moi ;
Vous me devez juſtice ; et ſi vous êtes roi,
Je la veux, je l'attends pour moi contre vous même.
Je ſuis loin de braver votre grandeur ſuprême ;
Je la rappelle en vous, lorſque vous l'oubliez ;
Et vous-même en ſecret vous me juſtifiez.

GENGIS.

Eh bien, vous le voulez ; vous choiſiſſez ma haine,
Vous l'aurez ; et déjà je la retiens à peine.
Je ne vous connais plus ; et mon juſte courroux
Me rend la cruauté que j'oubliais pour vous.
Votre époux, votre prince, et votre fils, cruelle,
Vont payer de leur ſang votre fierté rebelle.
Ce mot que je voulais les a tous condamnés ;
C'en eſt fait, et c'eſt vous qui les aſſaſſinez.

IDAMÉ.

Barbare!

GENGIS.

Je le ſuis ; j'allais ceſſer de l'être.

Vous aviez un amant, vous n'avez plus qu'un maître,
Un ennemi sanglant, féroce, sans pitié,
Dont la haine est égale à votre inimitié.

IDAMÉ.

Eh bien, je tombe aux pieds de ce maître sévère.
Le ciel l'a fait mon roi, Seigneur, je le révère;
Je demande à genoux une grâce de lui.

GENGIS.

Inhumaine, est-ce à vous d'en attendre aujourd'hui?
Levez-vous: je suis prêt encore à vous entendre.
Pourrai-je me flatter d'un sentiment plus tendre?
Que voulez-vous? parlez.

IDAMÉ.

Seigneur, qu'il soit permis
Qu'en secret mon époux près de moi soit admis,
Que je lui parle.

GENGIS.

Vous!

IDAMÉ.

Ecoutez ma prière.
Cet entretien sera ma ressource dernière:
Vous jugerez après si j'ai dû résister.

GENGIS.

Non, ce n'était pas lui qu'il fallait consulter;
Mais je veux bien encor souffrir cette entrevue.
Je crois qu'à la raison son ame enfin rendue
N'osera plus prétendre à cet honneur fatal
De me désobéir, et d'être mon rival.
Il m'enleva son prince, il vous a possédée.
Que de crimes! Sa grâce est encore accordée:
Qu'il la tienne de vous, qu'il vous doive son sort;
Présentez à ses yeux le divorce ou la mort:
Oui, j'y consens. Octar, veillez à cette porte.

Vous, suivez-moi. Quel soin m'abaisse et me transporte!
Faut-il encore aimer? est-ce-là mon destin!
(*il sort.*)

IDAMÉ *seule.*

Je renais, et je sens s'affermir dans mon sein
Cette intrépidité dont je doutais encore.

SCENE V.

ZAMTI, IDAMÉ.

IDAMÉ.

O toi qui me tiens lieu de ce ciel que j'implore,
Mortel plus respectable, et plus grand à mes yeux
Que tous ces conquérans dont l'homme a fait des dieux!
L'horreur de nos destins ne t'est que trop connue;
La mesure est comblée, et notre heure est venue.

ZAMTI.

Je le sais.

IDAMÉ.

C'est en vain que tu voulus deux fois
Sauver le rejeton de nos malheureux rois.

ZAMTI.

Il n'y faut plus penser, l'espérance est perdue;
De tes devoirs sacrés tu remplis l'étendue:
Je mourrai consolé.

IDAMÉ.

Que deviendra mon fils?
Pardonne encor ce mot à mes sens attendris,
Pardonne à ces soupirs; ne vois que mon courage.

ZAMTI.

Nos rois sont au tombeau, tout est dans l'esclavage.

Va, crois-moi, ne plaignons que les infortunés,
Qu'à respirer encor le ciel a condamnés.

IDAMÉ.

La mort la plus honteuse est ce qu'on te prépare.

ZAMTI.

Sans doute; et j'attendais les ordres du barbare:
Ils ont tardé long-temps.

IDAMÉ.

Eh bien, écoute-moi.
Ne saurons-nous mourir que par l'ordre d'un roi?
Les taureaux aux autels tombent en sacrifice;
Les criminels tremblans sont traînés au supplice;
Les mortels généreux disposent de leur sort:
Pourquoi des mains d'un maître attendre ici la mort?
L'homme était-il donc né pour tant de dépendance?
De nos voisins altiers imitons la constance;
De la nature humaine ils soutiennent les droits,
Vivent libres chez eux, et meurent à leur choix.
Un affront leur suffit pour sortir de la vie,
Et plus que le néant ils craignent l'infamie.
Le hardi Japonais n'attend pas qu'au cercueil
Un despote insolent le plonge d'un coup d'œil.
Nous avons enseigné ces braves insulaires;
Apprenons d'eux enfin des vertus nécessaires;
Sachons mourir comme eux.

ZAMTI.

Je t'approuve, et je crois
Que le malheur extrême est au-dessus des lois.
J'avais déjà conçu tes desseins magnanimes;
Mais seuls et désarmés, esclaves et victimes,
Courbés sous nos tyrans, nous attendons leurs coups.

IDAMÉ, *en tirant un poignard.*

Tiens, sois libre avec moi; frappe et délivre-nous.

ZAMTI.

Ciel!

IDAMÉ.

Déchire ce sein, ce cœur qu'on déshonore.
J'ai tremblé que ma main, mal affermie encore,
Ne portât sur moi-même un coup mal assuré.
Enfonce dans ce cœur un bras moins égaré;
Immole avec courage une épouse fidelle;
Tout couvert de mon sang, tombe et meurs auprès d'elle;
Qu'à mes derniers momens j'embrasse mon époux;
Que le tyran le voie, et qu'il en soit jaloux.

ZAMTI.

Grâce au ciel jusqu'au bout ta vertu persévère;
Voilà de ton amour la marque la plus chère.
Digne épouse, reçois mes éternels adieux;
Donne ce glaive, donne, et détourne les yeux.

IDAMÉ, *en lui donnant le poignard.*

Tiens, commence par moi; tu le dois; tu balances?

ZAMTI.

Je ne puis.

IDAMÉ.

Je le veux.

ZAMTI.

Je frémis.

IDAMÉ.

Tu m'offenses.
Frappe, et tourne sur toi tes bras ensanglantés.

ZAMTI.

Eh bien, imite-moi.

IDAMÉ, *lui saisissant le bras.*

Frappe, dis-je....

SCENE VI et dernière.

GENGIS, OCTAR, IDAMÉ, ZAMTI, Gardes.

GENGIS *accompagné de ses gardes, & désarmant Zamti.*

ARRETEZ,
Arrêtez, malheureux! O Ciel! qu'alliez-vous faire?

IDAMÉ.

Nous délivrer de toi, finir notre misère,
A tant d'atrocités dérober notre sort.

ZAMTI.

Veux-tu nous envier jusques à notre mort?

GENGIS.

Oui... Dieu, maître des rois, à qui mon cœur s'adresse,
Témoin de mes affronts, témoin de ma faiblesse,
Toi qui mis à mes pieds tant d'Etats, tant de rois,
Deviendrai-je à la fin digne de mes exploits?
Tu m'outrages, Zamti, tu l'emportes encore,
Dans un cœur né pour moi, dans un cœur que j'adore,
Ton épouse à mes yeux, victime de sa foi,
Veut mourir de ta main plutôt que d'être à moi.
Vous apprendrez tous deux à souffrir mon empire,
Peut-être à faire plus.

IDAMÉ.

Que prétends-tu nous dire?

ZAMTI.

Quel est ce nouveau trait de l'inhumanité?

IDAMÉ.

D'où vient que notre arrêt n'est pas encor porté?

GENGIS.

Il va l'être, Madame, et vous allez l'apprendre.
Vous me rendiez justice, et je vais vous la rendre.
A peine dans ces lieux je crois ce que j'ai vu:
Tous deux je vous admire, et vous m'avez vaincu.
Je rougis, sur le trône où m'a mis la victoire,
D'être au-dessous de vous au milieu de ma gloire.
En vain par mes exploits j'ai su me signaler,
Vous m'ayez avili, je veux vous égaler.
J'ignorais qu'un mortel pût se dompter lui-même,
Je l'apprends; je vous dois cette gloire suprême:
Jouissez de l'honneur d'avoir pu me changer.
Je viens vous réunir, je viens vous protéger.
Veillez, heureux époux, sur l'innocente vie
De l'enfant de vos rois, que ma main vous confie;
Par le droit des combats j'en pouvais disposer;
Je vous remets ce droit, dont j'allais abuser.
Croyez qu'à cet enfant, heureux dans sa misère,
Ainsi qu'à votre fils, je tiendrai lieu de père.
Vous verrez si l'on peut se fier à ma foi.
Je fus un conquérant, vous m'avez fait un roi.
(*à Zamti.*)
Soyez ici des lois l'interprète suprême,
Rendez leur ministère aussi saint que vous-même;
Enseignez la raison, la justice et les mœurs.
Que les peuples vaincus gouvernent les vainqueurs;
Que la sagesse règne, et préside au courage;
Triomphez de la force, elle vous doit hommage:
J'en donnerai l'exemple, et votre souverain
Se soumet à vos lois les armes à la main.

IDAMÉ.

Ciel! que viens-je d'entendre? hélas! puis-je vous croire?

ZAMTI.

Etes-vous digne enfin, Seigneur, de votre gloire?
Ah! vous ferez aimer votre joug aux vaincus.

IDAMÉ.

Qui put vous inspirer ce dessein?

GENGIS.

Vos vertus.

Fin du cinquième et dernier acte.

TANCREDE,

TANCREDE,

TRAGEDIE.

Repréſentée pour la première fois le 3 ſeptembre 1760.

A MADAME
LA MARQUISE
DE POMPADOUR.

MADAME,

TOUTES les épîtres dédicatoires ne ſont pas de lâches flatteries, toutes ne ſont pas dictées par l'intérêt; celle que vous reçûtes de M. *Crébillon*, mon confrère à l'académie, et mon premier maître dans un art que j'ai toujours aimé, fut un monument de ſa reconnaiſſance; le mien durera moins, mais il eſt auſſi juſte. J'ai vu dès votre enfance les grâces et les talens ſe développer; j'ai reçu de vous, dans tous les temps, des témoignages d'une bonté toujours égale. Si quelque cenſeur pouvait déſapprouver l'hommage que je vous rends, ce ne pourrait être qu'un cœur né ingrat. Je vous dois beaucoup, Madame, et je dois le dire. J'oſe encore plus, j'oſe vous remercier publiquement du bien que vous avez fait à un très-grand nombre de véritables gens de lettres, de grands artiſtes, d'hommes de mérite en plus d'un genre.

Les cabales ſont affreuſes, je le ſais; la littérature en ſera toujours troublée, ainſi que tous les autres états de la vie. On calomniera toujours les gens de lettres comme les gens en place; et j'avouerai que l'horreur pour ces cabales m'a fait prendre le parti de la retraite, qui ſeule m'a rendu heureux. Mais j'avoue en même temps que vous n'avez jamais écouté aucune de ces petites factions,

que jamais vous ne reçûtes d'impreſſion de l'impoſture ſecrète qui bleſſe ſourdement le mérite, ni de l'impoſture publique qui l'attaque inſolemment. Vous avez fait du bien avec diſcernement, parce que vous avez jugé par vous-même; auſſi je n'ai connu ni aucun homme de lettres, ni aucune perſonne ſans prévention, qui ne rendît juſtice à votre caractère, non-ſeulement en public, mais dans les converſations particulières, où l'on blâme beaucoup plus qu'on ne loue. Croyez, Madame, que c'eſt quelque choſe que le ſuffrage de ceux qui ſavent penſer.

De tous les arts que nous cultivons en France, l'art de la tragédie n'eſt pas celui qui mérite le moins l'attention publique; car il faut avouer que c'eſt celui dans lequel les Français ſe ſont le plus diſtingués. C'eſt, d'ailleurs, au théâtre ſeul que la nation ſe raſſemble, c'eſt là que l'eſprit et le goût de la jeuneſſe ſe forment: les étrangers y viennent apprendre notre langue; nulle mauvaiſe maxime n'y eſt tolérée, et nul ſentiment eſtimable n'y eſt débité ſans être applaudi; c'eſt une école toujours ſubſiſtante de poéſie et de vertu.

La tragédie n'eſt pas encore peut-être tout-à-fait ce qu'elle doit être; ſupérieure à celle d'Athènes en pluſieurs endroits, il lui manque ce grand appareil que les magiſtrats d'Athènes ſavaient lui donner.

Permettez-moi, Madame, en vous dédiant une tragédie, de m'étendre ſur cet art des *Sophocles* et des *Euripides*. Je ſais que toute la pompe de l'appareil ne vaut pas une penſée ſublime, ou un ſentiment; de même que la parure n'eſt preſque

rien sans la beauté. Je sais bien que ce n'est pas un grand mérite de parler aux yeux; mais j'ose être sûr que le sublime et le touchant portent un coup beaucoup plus sensible, quand ils sont soutenus d'un appareil convenable, et qu'il faut frapper l'ame et les yeux à la fois. Ce sera le partage des génies qui viendront après nous. J'aurai du moins encouragé ceux qui me feront oublier.

C'est dans cet esprit, Madame, que je dessinai la faible esquisse que je soumets à vos lumières. Je la crayonnai dès que je sus que le théâtre de Paris était changé, et devenait un vrai spectacle. Des jeunes gens de beaucoup de talent la représentèrent avec moi sur un petit théâtre que je fis faire à la campagne. Quoique ce théâtre fût extrêmement étroit, les acteurs ne furent point gênés, tout fut exécuté facilement; ces boucliers, ces devises, ces armes qu'on suspendait dans la lice, faisaient un effet qui redoublait l'intérêt, parce que cette décoration, cette action devenait une partie de l'intrigue. Il eût fallu que la pièce eût joint à cet avantage celui d'être écrite avec plus de chaleur, que j'eusse pu éviter les longs récits, que les vers eussent été faits avec plus de soin. Mais le temps où nous nous étions proposé de nous donner ce divertissement, ne permettait pas de délai; la pièce fut faite et apprise en deux mois.

Mes amis me mandent que les comédiens de Paris ne l'ont représentée que parce qu'il en courait une grande quantité de copies infidelles. Il a donc fallu la laisser paraître avec tous les défauts que je n'ai pu corriger. Mais ces défauts même instruiront ceux qui voudront travailler dans le même goût.

Il y a encore dans cette pièce une autre nouveauté qui me paraît mériter d'être perfectionnée ; elle est écrite en vers croisés. Cette sorte de poésie sauve l'uniformité de la rime ; mais aussi ce genre d'écrire est dangereux, car tout a son écueil. Ces grands tableaux, que les anciens regardaient comme une partie essentielle de la tragédie, peuvent aisément nuire au théâtre de France en le réduisant à n'être presque qu'une vaine décoration ; et la sorte de vers que j'ai employés dans Tancrède approche peut-être trop de la prose. Ainsi, il pourrait arriver qu'en voulant perfectionner la scène française, on la gâterait entièrement. Il se peut qu'on y ajoute un mérite qui lui manque, il se peut qu'on la corrompe.

J'insiste seulement sur une chose, c'est la variété dont on a besoin dans une ville immense, la seule de la terre qui ait jamais eu des spectacles tous les jours. Tant que nous saurons maintenir par cette variété le mérite de notre scène, ce talent nous rendra toujours agréables aux autres peuples ; c'est ce qui fait que des personnes de la plus haute distinction représentent souvent nos ouvrages dramatiques, en Allemagne, en Italie, qu'on les traduit même en Angleterre, tandis que nous voyons dans nos provinces des salles de spectacles magnifiques, comme on voyait des cirques dans toutes les provinces romaines ; preuve incontestable du goût qui subsiste parmi nous, et preuve de nos ressources dans les temps les plus difficiles. C'est en vain que plusieurs de nos compatriotes s'efforcent d'annoncer notre décadence en tout

genre. Je ne suis pas de l'avis de ceux qui, au sortir d'un spectacle, dans un souper délicieux, dans le sein du luxe et du plaisir, disent gaiement que tout est perdu; je suis assez près d'une ville de province, aussi peuplée que Rome moderne, et beaucoup plus opulente, qui entretient plus de quarante mille ouvriers, et qui vient de construire en même temps le plus bel hôpital du royaume, et le plus beau théâtre. De bonne foi, tout cela existerait-il si les campagnes ne produisaient que des ronces?

J'ai choisi pour mon habitation un des moins bons terrains qui soient en France, cependant rien ne nous y manque. Le pays est orné de maisons qu'on eût regardées autrefois comme trop belles; le pauvre qui veut s'occuper y cesse d'être pauvre; cette petite province est devenue un jardin riant: il vaut mieux, sans doute, fertiliser sa terre, que de se plaindre à Paris de la stérilité de sa terre.

Me voilà, Madame, un peu loin de Tancrède; j'abuse du droit de mon âge, j'abuse de vos momens, je tombe dans les digressions, je dis peu en beaucoup de paroles. Ce n'est pas là le caractère de votre esprit; mais je serais plus diffus si je m'abandonnais aux sentimens de ma reconnaissance. Recevez, avec votre bonté ordinaire, Madame, mon attachement et mon respect que rien ne peut altérer jamais.

PERSONNAGES.

ARGIRE,
TANCREDE,
ORBASSAN,
LOREDAN,
CATANE,
} Chevaliers.

ALDAMON, soldat.

AMENAIDE, fille d'*Argire.*

FANIE, suivante d'*Aménaïde.*

Plusieurs Chevaliers assistans au Conseil.

Ecuyers, Soldats, Peuple.

La scène est à Syracuse, d'abord dans le palais d'Argire et dans une salle du Conseil, ensuite dans la place publique sur laquelle cette salle est construite. L'époque de l'action est de l'année 1005. *Les Sarrazins d'Afrique avaient conquis toute la Sicile au neuvième siècle; Syracuse avait secoué leur joug. Des gentilshommes normands commençaient à s'établir vers Salerne dans la Pouille. Les empereurs grecs possédaient Messine; les Arabes tenaient Palerme et Agrigente.*

TANCREDE,

TANCREDE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ASSEMBLÉE DES CHEVALIERS RANGÉS EN DEMI-CERCLE.

ARGIRE.

ILLUSTRES Chevaliers, vengeurs de la Sicile,
Qui daignez, par égard au déclin de mes ans,
Vous assembler chez moi pour chasser nos tyrans,
Et former un Etat triomphant et tranquille;
Syracuse en ses murs a gémi trop long-temps
Des desseins avortés d'un courage inutile.
Il est temps de marcher à ces fiers Musulmans,
Il est temps de sauver d'un naufrage funeste
Le plus grand de nos biens, le plus cher qui nous reste,
Le droit le plus sacré des mortels généreux,
La liberté: c'est là que tendent tous nos vœux.
Deux puissans ennemis de notre république,
Des droits des nations, du bonheur des humains,
Les Césars de Byzance, et les fiers Sarrazins,
Nous menacent encor de leur joug tyrannique.
Ces despotes altiers, partageant l'univers,
Se disputent l'honneur de nous donner des fers.
Le Grec a sous ses lois les peuples de Messine;
Le hardi Solamir insolemment domine

Sur les fertiles champs couronnés par l'Etna,
Dans les murs d'Agrigente, aux campagnes d'Enna;
Et tout de Syracuse annonçait la ruine.
Mais nos communs tyrans, l'un de l'autre jaloux,
Armés pour nous détruire, ont combattu pour nous;
Ils ont perdu leur force en disputant leur proie.
A notre liberté le ciel ouvre une voie;
Le moment est propice, il en faut profiter.
La grandeur musulmane est à son dernier âge;
On commence en Europe à la moins redouter.
Dans la France un Martel, en Espagne un Pélage,
Le grand Léon (*a*) dans Rome, armé d'un saint courage,
Nous ont assez appris comme on peut la dompter.
Je sais qu'aux factions Syracuse livrée
N'a qu'une liberté faible et mal assurée.
Je ne veux point ici vous rappeler ces temps
Où nous tournions sur nous nos armes criminelles,
Où l'Etat répandait le sang de ses enfans.
Etouffons dans l'oubli nos indignes querelles.

(*a*) Par le grand *Léon* M. *de Voltaire* entend *Léon IV*, et non le pape *Léon I*, connu dans les cloîtres sous le nom de *Saint Léon*, de *Léon-le-grand*. Ce *Saint Léon* est le premier pape qui se soit adressé à la puissance séculière, pour faire punir de mort les hérétiques: il se joignit à l'évêque *Ithace* pour obtenir du tyran *Maxime* le sang de *Priscillien*. Les légendaires racontent qu'un jour une femme lui ayant baisé la main, il sentit un mouvement de concupiscence; qu'en conséquence il se coupa la main. Mais la Vierge la lui rendit quelques jours après, afin qu'il pût célébrer la messe. C'est depuis ce temps qu'on baise les pieds du pape, attendu que le pied étant enveloppé dans une pantoufle, le saint Père court moins de risque d'être obligé de se le couper. On sent bien que ce n'est pas à ce pape que M. *de Voltaire* a pu donner le nom de Grand. D'ailleurs *Saint Léon* vivait plusieurs siècles avant l'époque où la tragédie de Tancrède est placée.

Orbaſſan, qu'il ne ſoit qu'un parti parmi nous,
Celui du bien public, et du ſalut de tous.
Que de notre union l'Etat puiſſe renaître;
Et ſi de nos égaux nous fûmes trop jaloux,
Vivons et périſſons ſans avoir eu de maître.

ORBASSAN.

Argire, il eſt trop vrai que les diviſions
Ont régné trop long-temps entre nos deux maiſons:
L'Etat en fut troublé; Syracuſe n'aſpire
Qu'à voir les Orbaſſans unis au ſang d'Argire.
Aujourd'hui l'un par l'autre il faut nous protéger.
En citoyen zélé j'accepte votre fille;
Je ſervirai l'Etat, vous et votre famille;
Et du pied des autels où je vais m'engager,
Je marche à Solamir, et je cours vous venger.
Mais ce n'eſt pas aſſez de combattre le Maure,
Sur d'autres ennemis il faut jeter les yeux;
Il fut d'autres tyrans non moins pernicieux,
Que peut-être un vil peuple oſe chérir encore.
De quel droit les Français, portant par-tout leurs pas,
Se ſont-ils établis dans nos riches climats?
De quel droit un Coucy (*b*) vint-il dans Syracuſe,
Des rives de la Seine aux bords de l'Aréthuſe?
D'abord modeſte et ſimple, il voulut nous ſervir,
Bientôt fier et ſuperbe, il ſe fit obéir.
Sa race accumulant d'immenſes héritages,
Et d'un peuple ébloui maîtriſant les ſuffrages,
Oſa ſur ma famille élever ſa grandeur.
Nous l'en avons punie, et malgré ſa faveur
Nous voyons ſes enfans bannis de nos rivages.

(*b*) Un Seigneur de *Coucy* s'établit en Sicile, du temps de *Charles-le-chauve*.

Tancrède (*c*), un rejeton de ce sang dangereux,
Des murs de Syracuse éloigné dès l'enfance,
A servi, nous dit-on, les Césars de Byzance;
Il est fier, outragé, sans doute valeureux;
Il doit haïr nos lois, il cherche la vengeance.
Tout français est à craindre: on voit même en nos jours
Trois simples écuyers (*d*), sans bien et sans secours,
Sortis des flancs glacés de l'humide Neustrie (*e*)
Aux champs (*f*) apuliens se faire une patrie;
Et n'ayant pour tout droit que celui des combats,
Chasser les possesseurs, et fonder des Etats.
Grecs, Arabes, Français, Germains, tout nous dévore;
Et nos champs, malheureux par leur fécondité,
Appellent l'avarice et la rapacité
Des brigands du Midi, du Nord et de l'Aurore.
Nous devons nous défendre ensemble et nous venger.
J'ai vu plus d'une fois Syracuse trahie;
Maintenons notre loi, que rien ne doit changer,
Elle condamne à perdre et l'honneur et la vie
Quiconque entretiendrait avec nos ennemis
Un commerce secret, fatal à son pays.
A l'infidélité l'indulgence encourage.
On ne doit épargner ni le sexe ni l'âge.
Venise ne fonda sa fière autorité
Que sur la défiance et la sévérité:
Imitons sa sagesse en perdant les coupables.

(*c*) Ce n'est pas *Tancrède de Hauteville*, qui n'alla en Italie que quelque temps après.

(*d*) Les premiers normands qui passèrent dans la Pouille, *Drogon*, *Bateric* et *Ripostel*.

(*e*) La Normandie.

(*f*) Le pays de Naples.

LOREDAN.

Quelle honte en effet dans nos jours déplorables,
Que Solamir, un maure, un chef des musulmans,
Dans la Sicile encore ait tant de partisans!
Que par-tout dans cette île et guerrière et chrétienne,
Que même parmi nous Solamir entretienne
Des sujets corrompus vendus à ses bienfaits!
Tantôt chez les Césars occupé de nous nuire,
Tantôt dans Syracuse ayant su s'introduire,
Nous préparant la guerre, et nous offrant la paix,
Et pour nous désunir soigneux de nous séduire!
Un sexe dangereux dont les faibles esprits
D'un peuple encor plus faible attirent les hommages,
Toujours des nouveautés et des héros épris,
A ce Maure imposant prodigua ses suffrages.
Combien de citoyens aujourd'hui prévenus
Pour ces arts séduisans (g) que l'Arabe cultive!
Arts trop pernicieux, dont l'éclat les captive,
A nos vrais chevaliers noblement inconnus.
Que notre art soit de vaincre, et je n'en veux point d'autre.
J'espère en ma valeur, j'attends tout de la vôtre,
Et j'approuve sur-tout cette sévérité
Vengeresse des lois et de la liberté.
Pour détruire l'Espagne il a suffi d'un traître; (h)
Il en fut parmi nous, chaque jour en voit naître.
Mettons un frein terrible à l'infidélité;
Au salut de l'Etat que toute pitié cède;
Combattons Solamir, et proscrivons Tancrède.
Tancrède né d'un sang parmi nous détesté
Est plus à craindre encor pour notre liberté.

(g) En ce temps les Arabes cultivaient seuls les sciences en Occident, et ce sont eux qui fondèrent l'école de Salerne.

(h) Le comte *Julien*, ou l'archevêque *Opas*.

Dans le dernier conseil un décret juste et sage,
Dans les mains d'Orbassan remit son héritage,
Pour confondre à jamais nos ennemis cachés;
A ce nom de Tancrède en secret attachés,
Du vaillant Orbassan c'est le juste partage,
Sa dot, sa récompense.

CATANE.

Oui, nous y souscrivons.
Que Tancrède, s'il veut, soit puissant à Byzance,
Qu'une cour odieuse honore sa vaillance;
Il n'a rien à prétendre aux lieux où nous vivons.
Tancrède, en se donnant un maître despotique,
A renoncé lui-même à nos sacrés remparts:
Plus de retour pour lui; l'esclave des Césars
Ne doit rien posséder dans une république.
Orbassan de nos lois est le plus ferme appui,
Et l'Etat qu'il soutient ne pouvait moins pour lui.
Tel est mon sentiment.

ARGIRE.

Je vois en lui mon gendre;
Ma fille m'est bien chère, il est vrai; mais enfin,
Je n'aurais point pour eux dépouillé l'orphelin.
Vous savez qu'à regret on m'y vit condescendre.

LOREDAN.

Blâmez-vous le Sénat?

ARGIRE.

Non, je hais la rigueur;
Mais toujours à la loi je fus prêt à me rendre,
Et l'intérêt commun l'emporta dans mon cœur.

ORBASSAN.

Ces biens sont à l'Etat, l'Etat seul doit les prendre.
Je n'ai point recherché cette faible faveur.

ARGIRE.

N'en parlons plus : hâtons cet heureux hyménée ;
Qu'il amène demain la brillante journée,
Où ce chef arrogant d'un peuple destructeur,
Solamir à la fin doit connaître un vainqueur.
Votre rival en tout, il osa bien prétendre,
En nous offrant la paix, à devenir mon gendre ; (*i*)
Il pensait m'honorer par cet hymen fatal.
Allez.... dans tous les temps triomphez d'un rival :
Mes amis, soyons prêts.... ma faiblesse et mon âge
Ne me permettent plus l'honneur de commander ;
A mon gendre Orbassan vous daignez l'accorder.
Vous suivre est pour mes ans un assez beau partage ;
Je serai près de vous, j'aurai cet avantage ;
Je sentirai mon cœur encor se ranimer,
Mes yeux seront témoins de votre fier courage,
Et vous auront vu vaincre avant de se fermer.

LOREDAN.

Nous combattrons sous vous, Seigneur, nous osons croire
Que ce jour, quel qu'il soit, nous sera glorieux ;
Nous nous promettons tous l'honneur de la victoire,
Ou l'honneur consolant de mourir à vos yeux.

(*i*) Il était très-commun de marier des chrétiennes à des musulmans ; et *Abdalise*, le fils de *Musa*, conquérant de l'Espagne, épousa la fille du roi *Rodrigue* : cet exemple fut imité dans tous les pays où les Arabes portèrent leurs armes victorieuses.

SCENE II.

ARGIRE, ORBASSAN.

ARGIRE.

Eh bien, brave Orbaſſan, ſuis-je enfin votre père?
Tous vos reſſentimens ſont-ils bien effacés?
Pourrai-je en vous d'un fils trouver le caractère?
Dois-je compter ſur vous?

ORBASSAN.

Je vous l'ai dit aſſez:
J'aime l'Etat, Argire, il nous réconcilie.
Cet hymen nous rapproche, et la raiſon nous lie;
Mais le nœud qui nous joint n'eût point été formé,
Si dans notre querelle, à jamais aſſoupie,
Mon cœur qui vous hait ne vous eût eſtimé.
L'amour peut avoir part à ma nouvelle chaîne;
Mais un ſi noble hymen ne ſera point le fruit
D'un feu né d'un inſtant, qu'un autre inſtant détruit,
Que ſuit l'indifférence, et trop ſouvent la haine.
Ce cœur que la patrie appelle aux champs de Mars,
Ne ſait point ſoupirer au milieu des haſards.
Mon hymen a pour but l'honneur de vous complaire,
Notre union naiſſante à tous deux néceſſaire,
La ſplendeur de l'Etat, votre intérêt, le mien;
Devant de tels objets l'amour a peu de charmes.
Il pourra reſſerrer un ſi noble lien;
Mais ſa voix doit ici ſe taire au bruit des armes.

ARGIRE.

J'eſtime en un ſoldat cette mâle fierté;
Mais la franchiſe plaît, et non l'auſtérité.
J'eſpère que bientôt ma chère Aménaïde

Pourra fléchir en vous ce courage rigide.
C'eſt peu d'être un guerrier; la modeſte douceur
Donne un prix aux vertus, et ſied à la valeur.
Vous ſentez que ma fille au ſortir de l'enfance,
Dans nos temps orageux de trouble et de malheur,
Par ſa mère élevée à la cour de Byzance,
Pourrait s'effaroucher de ce ſévère accueil,
Qui tient de la rudeſſe, et reſſemble à l'orgueil.
Pardonnez aux avis d'un vieillard et d'un père.

ORBASSAN.

Vous-même, pardonnez à mon humeur auſtère:
Elevé dans nos camps, je préférai toujours
A ce mérite faux des politeſſes vaines,
A cet art de flatter, à cet eſprit des cours,
La groſſière vertu des mœurs républicaines.
Mais je ſais reſpecter la naiſſance et le rang
D'un eſtimable objet formé de votre ſang.
Je prétends par mes ſoins mériter qu'elle m'aime,
Vous regarder en elle, et m'honorer moi-même.

ARGIRE.

Par mon ordre en ces lieux elle avance vers vous.

SCENE III.

ARGIRE, ORBASSAN, AMENAIDE.

ARGIRE.

Le bien de cet Etat, les voix de Syracuſe,
Votre père, le ciel, vous donnent un époux;
Leurs ordres réunis ne ſouffrent point d'excuſe.
Ce noble chevalier, qui ſe rejoint à moi,
Aujourd'hui par ma bouche a reçu votre foi.
Vous connaiſſez ſon nom, ſon rang, ſa renommée;

Puissant dans Syracuse, il commande l'armée;
Tous les droits de Tancrède entre ses mains remis...

AMENAIDE *à part.*

De Tancrède!

ARGIRE.

A mes yeux sont le moins digne prix
Qui relève l'éclat d'une telle alliance.

ORBASSAN.

Elle m'honore assez, Seigneur, et sa présence
Rend plus cher à mon cœur le don que je reçois.
Puissé-je, en méritant vos bontés et son choix,
Du bonheur de tous trois confirmer l'espérance!

AMENAIDE.

Mon père, en tous les temps, je sais que votre cœur
Sentit tous mes chagrins, et voulut mon bonheur.
Votre choix me destine un héros en partage;
Et quand ces longs débats qui troublèrent vos jours,
Grâce à votre sagesse, ont terminé leur cours,
Du nœud qui vous rejoint votre fille est le gage;
D'une telle union je conçois l'avantage.
Orbassan permettra que ce cœur étonné,
Qu'opprima dès l'enfance un sort toujours contraire,
Par ce changement même au trouble abandonné,
Se recueille un moment dans le sein de son père.

ORBASSAN.

Vous le devez, Madame; et loin de m'opposer
A de tels sentimens, dignes de mon estime,
Loin de vous détourner d'un soin si légitime,
Des droits que j'ai sur vous je craindrais d'abuser.
J'ai quitté nos guerriers, je revole à leur tête;
C'est peu d'un tel hymen, il le faut mériter;
La victoire en rend digne, et j'ose me flatter
Que bientôt des lauriers en orneront la fête.

SCENE IV.

ARGIRE, AMENAIDE.

ARGIRE.

Vous semblez interdite ; et vos yeux pleins d'effroi,
De larmes obscurcis, se détournent de moi.
Vos soupirs étouffés semblent me faire injure :
La bouche obéit mal lorsque le cœur murmure.

AMENAIDE.

Seigneur, je l'avoûrai, je ne m'attendais pas
Qu'après tant de malheurs, et de si longs débats,
Le parti d'Orbassan dût être un jour le vôtre ;
Que mes tremblantes mains uniraient l'un et l'autre,
Et que votre ennemi dût passer dans mes bras.
Je n'oublîrai jamais que la guerre civile
Dans vos propres foyers vous priva d'un asile ;
Que ma mère à regret évitant le danger,
Chercha loin de nos murs un rivage étranger ;
Que des bras paternels avec elle arrachée,
A ses tristes destins dans Byzance attachée,
J'ai partagé long-temps les maux qu'elle a soufferts.
Au sortir du berceau j'ai connu les revers,
J'appris sous une mère, abandonnée, errante,
A supporter l'exil et le sort des proscrits,
L'accueil impérieux d'une cour arrogante,
Et la fausse pitié, pire que les mépris.
Dans un sort avili noblement élevée,
De ma mère bientôt cruellement privée,
Je me vis seule au monde, en proie à mon effroi,
Roseau faible et tremblant, n'ayant d'appui que moi.
Votre destin changea. Syracuse en alarmes

Vous remit dans vos biens, vous rendit vos honneurs,
Se reposa sur vous du destin de ses armes,
Et de ses murs sanglans repoussa ses vainqueurs.
Dans le sein paternel je me vis rappelée;
Un malheur inouï m'en avait exilée:
Peut-être j'y reviens pour un malheur nouveau.
Vos mains de mon hymen allument le flambeau.
Je sais quel intérêt, quel espoir vous anime;
Mais de vos ennemis je me vis la victime.
Je suis enfin la vôtre; et ce jour dangereux
Peut-être de nos jours sera le plus affreux.

ARGIRE.

Il sera fortuné, c'est à vous de m'en croire.
Je vous aime, ma fille, et j'aime votre gloire.
On a trop murmuré, quand ce fier Solamir,
Pour le prix de la paix qu'il venait nous offrir,
Osa me proposer de l'accepter pour gendre;
Je vous donne au héros qui marche contre lui,
Au plus grand des guerriers armés pour nous défendre,
Autrefois mon émule, à présent notre appui.

AMENAIDE.

Quel appui! vous vantez sa superbe fortune;
Mes vœux plus modérés la voudraient plus commune.
Je voudrais qu'un héros si fier et si puissant
N'eût point pour s'agrandir dépouillé l'innocent.

ARGIRE.

Du conseil, il est vrai, la prudence sévère
Veut punir dans Tancrède une race étrangère.
Elle abusa long-temps de son autorité;
Elle a trop d'ennemis.

AMENAIDE.

Seigneur, ou je m'abuse,
Ou Tancrède est encore aimé dans Syracuse.

ARGIRE.

Nous rendons tous justice à son cœur indompté;
Sa valeur a, dit-on, subjugué l'Illyrie;
Mais plus il a servi sous l'aigle des Césars,
Moins il doit espérer de revoir sa patrie:
Il est par un décret chassé de nos remparts.

AMENAIDE.

Pour jamais! lui Tancrède?

ARGIRE.

Oui, l'on craint sa présence;
Et si vous l'avez vu dans les murs de Byzance,
Vous savez qu'il nous hait.

AMENAIDE.

Je ne le croyais pas.
Ma mère avait pensé qu'il pouvait être encore
L'appui de Syracuse, et le vainqueur du Maure;
Et lorsque dans ces lieux des citoyens ingrats
Pour ce fier Orbassan contre vous s'animèrent,
Qu'ils ravirent vos biens, et qu'ils vous opprimèrent,
Tancrède aurait pour vous affronté le trépas.
C'est tout ce que j'ai su.

ARGIRE.

C'est trop, Aménaïde:
Rendez-vous aux conseils d'un père qui vous guide,
Conformez-vous au temps, conformez-vous aux lieux.
Solamir et Tancrède, et la cour de Byzance,
Sont tous également en horreur à nos yeux.
Votre bonheur dépend de votre complaisance.
J'ai pendant soixante ans combattu pour l'Etat;
Je le servis injuste, et le chéris ingrat;
Je dois penser ainsi jusqu'à ma dernière heure.
Prenez mes sentimens, et devant que je meure,
Consolez mes vieux ans, dont vous faites l'espoir.

Je ſuis prêt à finir une vie orageuſe,
La vôtre doit couler ſous les lois du devoir;
Et je mourrai content, ſi vous vivez heureuſe.

AMENAIDE.

Ah, Seigneur! croyez-moi, parlez moins de bonheur.
Je ne regrette point la cour d'un empereur.
Je vous ai conſacré mes ſentimens, ma vie;
Mais pour en diſpoſer, attendez quelques jours.
Au crédit d'Orbaſſan trop d'intérêt vous lie;
Ce crédit ſi vanté doit-il durer toujours!
Il peut tomber; tout change; et ce héros peut-être
S'eſt trop tôt déclaré votre gendre et mon maître.

ARGIRE.

Comment? que dites-vous?

AMENAIDE.

Cette témérité
Vous offenſe peut-être, et vous ſemble une injure.
Je ſais que dans les cours mon ſexe plus flatté,
Dans votre république a moins de liberté:
A Byzance on le ſert; ici la loi plus dure
Veut de l'obéiſſance, et défend le murmure.
Les Muſulmans altiers, trop long-temps vos vainqueurs,
Ont changé la Sicile, ont endurci vos mœurs;
Mais qui peut altérer vos bontés paternelles?

ARGIRE.

Vous ſeule, vous, ma fille, en abuſant trop d'elles.
De tout ce que j'entends mon eſprit eſt confus:
J'ai permis vos délais, mais non pas vos refus.
La loi ne peut plus rompre un nœud ſi légitime;
La parole eſt donnée, y manquer eſt un crime.
Vous me l'avez bien dit, je ſuis né malheureux:
Jamais aucun ſuccès n'a couronné mes vœux,

Tous les jours de ma vie ont été des orages.
Dieu puissant! détournez ces funestes présages;
Et puisse Aménaïde, en formant ces liens,
Se préparer des jours moins tristes que les miens!

SCENE V.

AMENAIDE, *seule.*

TANCREDE, cher amant! moi j'aurais la faiblesse
De trahir mes sermens pour ton persécuteur!
Plus cruelle que lui, perfide avec bassesse,
Partageant ta dépouille avec cet oppresseur,
Je pourrais.....

SCENE IV.

AMENAIDE, FANIE.

AMENAIDE.

VIENS, approche, ô ma chère Fanie!
Vois le trait détesté qui m'arrache la vie.
Orbassan par mon père est nommé mon époux.

FANIE.

Je sens combien cet ordre est douloureux pour vous.
J'ai vu vos sentimens, j'en ai connu la force.
Le sort n'eut point de traits, la cour n'eut point d'amorce
Qui pussent arrêter ou détourner vos pas,
Quand la route par vous fut une fois choisie.
Votre cœur s'est donné, c'est pour toute la vie.
Tancrède et Solamir, touchés de vos appas,
Dans la cour des Césars en secret soupirèrent;
Mais celui que vos yeux justement distinguèrent;

Qui seul obtint vos vœux, qui sut les mériter,
En sera toujours digne ; et puisque dans Byzance
Sur le fier Solamir il eut la préférence,
Orbassan dans ces lieux ne pourra l'emporter ;
Votre ame est trop constante.

AMENAIDE.

Ah ! tu n'en peux douter.
On dépouille Tancrède, on l'exile, on l'outrage :
C'est le sort d'un héros d'être persécuté ;
Je sens que c'est le mien de l'aimer davantage.
Ecoute ; dans ces murs Tancrède est regretté,
Le peuple le chérit.

FANIE.

Banni dans son enfance,
De son père oublié, les fastueux amis
Ont bientôt à son sort abandonné le fils.
Peu de cœurs comme vous tiennent contre l'absence.
A leurs seuls intérêts les grands sont attachés.
Le peuple est plus sensible.

AMENAIDE.

Il est aussi plus juste.

FANIE.

Mais il est asservi : nos amis sont cachés,
Aucun n'ose parler pour ce proscrit auguste.
Un Sénat tyrannique est ici tout puissant.

AMENAIDE.

Oui, je sais qu'il peut tout, quand Tancrède est absent.

FANIE.

S'il pouvait se montrer, j'espèrerais encore,
Mais il est loin de vous.

AMENAIDE.

Juste Ciel, je t'implore !

(*à Fanie.*)
Je me confie à toi. Tancrède n'eſt pas loin;
Et quand de l'écarter on prend l'indigne ſoin,
Lorſque la tyrannie au comble eſt parvenue,
Il eſt temps qu'il paraiſſe, et qu'on tremble à ſa vue.
Tancrède eſt dans Meſſine.

FANIE.

Eſt-il vrai? juſtes Cieux!
Et cet indigne hymen eſt formé ſous ſes yeux!

AMENAIDE.

Il ne le ſera pas.... non, Fanie; et peut-être
Mes oppreſſeurs et moi nous n'aurons plus qu'un maître.
Viens... je t'apprendrai tout... mais il faut tout oſer;
Le joug eſt trop honteux, ma main doit le briſer.
La perſécution enhardit ma faibleſſe;
Le trahir eſt un crime, obéir eſt baſſeſſe.
S'il vient, c'eſt pour moi ſeule, et je l'ai mérité:
Et moi timide eſclave à ſon tyran promiſe,
Victime malheureuſe indignement ſoumiſe,
Je mettrais mon devoir dans l'infidélité!
Non, l'amour à mon ſexe inſpire le courage;
C'eſt à moi de hâter ce fortuné retour;
Et s'il eſt des dangers que ma crainte enviſage,
Ces dangers me ſont chers, ils naiſſent de l'amour.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIÈRE.

AMENAIDE *seule.*

Ou porté-je mes pas ?... d'où vient que je friſſonne ?
Moi des remords !... qui ! moi ? le crime ſeul les donne....
Ma cauſe eſt juſte... O Cieux ! protégez mes deſſeins !
(*à Fanie qui entre.*)
Allons, raſſurons-nous... Suis-je en tout obéie ?

FANIE.

Votre eſclave eſt parti, la lettre eſt dans ſes mains.

AMENAIDE.

Il eſt maître, il eſt vrai, du ſecret de ma vie ;
Mais je connais ſon zèle, il m'a toujours ſervie :
On doit tout quelquefois aux derniers des humains
Né d'aïeux muſulmans chez les Syracuſains,
Inſtruit dans les deux lois, et dans les deux langages,
Du camp des Sarrazins il connaît les paſſages,
Et des monts de l'Etna les plus ſecrets chemins ;
C'eſt lui qui découvrit, par une courſe utile,
Que Tancrède en ſecret a revu la Sicile ;
C'eſt lui par qui le ciel veut changer mes deſtins.
Ma lettre par ſes ſoins remiſe aux mains d'un maure,
Dans Meſſine demain doit être avant l'aurore.
Des Maures et des Grecs les beſoins mutuels
Ont toujours conſervé, dans cette longue guerre,
Une correſpondance à tous deux néceſſaire ;
Tant la nature unit les malheureux mortels !

FANIE.

Ce pas eſt dangereux ; mais le nom de Tancrède,

Ce nom si redoutable à qui tout autre cède,
Et qu'ici nos tyrans ont toujours en horreur,
Ce beau nom que l'amour grava dans votre cœur,
N'est point dans cette lettre à Tancrède adressée.
Si vous l'avez toujours présent à la pensée,
Vous avez su du moins le taire en écrivant.
Au camp des Sarrazins votre lettre portée
Vainement serait lue, ou serait arrêtée.
Enfin, jamais l'amour ne fut moins imprudent,
Ne sut mieux se voiler dans l'ombre du mystère,
Et ne fut plus hardi sans être téméraire.
Je ne puis cependant vous cacher mon effroi.

AMENAIDE.

Le ciel jusqu'à présent semble veiller sur moi,
Il ramène Tancrède, et tu veux que je tremble?

FANIE.

Hélas! qu'en d'autres lieux sa bonté vous rassemble.
La haine et l'intérêt s'arment trop contre lui:
Tout son parti se tait; qui sera son appui?

AMENAIDE.

Sa gloire. Qu'il se montre; il deviendra le maître.
Un héros qu'on opprime attendrit tous les cœurs;
Il les anime tous quand il vient à paraître.

FANIE.

Son rival est à craindre.

AMENAIDE.

Ah! combats ces terreurs,
Et ne m'en donne point. Souviens-toi que ma mère
Nous unit l'un et l'autre à ses derniers momens,
Que Tancrède est à moi; qu'aucune loi contraire
Ne peut rien sur nos vœux, et sur nos sentimens.
Hélas! nous regrettions cette île si funeste,
Dans le sein de la gloire et des murs des Césars;

Vers ces champs trop aimés qu'aujourd'hui je déteſte,
Nous tournions triſtement nos avides regards.
J'étais loin de penſer que le ſort qui m'obſède
Me gardât pour époux l'oppreſſeur de Tancrède;
Et que j'aurais pour dot l'exécrable préſent
Des biens qu'un raviſſeur enlève à mon amant.
Il faut l'inſtruire au moins d'une telle injuſtice,
Qu'il apprenne de moi ſa perte et mon ſupplice,
Qu'il hâte ſon retour et défende ſes droits.
Pour venger un héros je fais ce que je dois.
Ah! ſi je le pouvais, j'en ferais davantage.
J'aime, je crains un père, et reſpecte ſon âge;
Mais je voudrais armer nos peuples ſoulevés
Contre cet Orbaſſan qui nous a captivés.
D'un brave chevalier ſa conduite eſt indigne.
Intéreſſé, cruel, il prétend à l'honneur!
Il croit d'un peuple libre être le protecteur!
Il ordonne ma honte, et mon père la ſigne!
Et je dois la ſubir, et je dois me livrer
Au maître impérieux qui penſe m'honorer!
Hélas! dans Syracuſe on hait la tyrannie.
Mais la plus exécrable, et la plus impunie,
Eſt celle qui commande et la haine et l'amour,
Et qui veut nous forcer de changer en un jour.
Le ſort en eſt jeté.

FANIE.

Vous aviez paru craindre.

AMENAIDE.

Je ne crains plus.

FANIE.

On dit qu'un arrêt redouté
Contre Tancrède même eſt aujourd'hui porté;
Il y va de la vie à qui le veut enfreindre.

AMENAIDE.

Je le sais, mon esprit en fut épouvanté;
Mais l'amour est bien faible alors qu'il est timide.
J'adore, tu le sais, un héros intrépide;
Comme lui je dois l'être.

FANIE.

Une loi de rigueur
Contre vous, après tout, serait-elle écoutée?
Pour effrayer le peuple elle paraît dictée.

AMENAIDE.

Elle attaque Tancrède; elle me fait horreur.
Que cette loi jalouse est digne de nos maîtres!
Ce n'était point ainsi que ses braves ancêtres,
Ces généreux Français, ces illustres vainqueurs,
Subjuguaient l'Italie, et conquéraient des cœurs.
On aimait leur franchise, on redoutait leurs armes;
Les soupçons n'entraient point dans leurs esprits altiers.
L'honneur avait uni tous ces grands chevaliers,
Chez les seuls ennemis ils portaient les alarmes;
Et le peuple, amoureux de leur autorité,
Combattait pour leur gloire et pour sa liberté.
Ils abaissaient les Grecs, ils triomphaient du Maure.
Aujourd'hui je ne vois qu'un Sénat ombrageux,
Toujours en défiance, et toujours orageux,
Qui lui-même se craint, et que le peuple abhorre.
Je ne sais si mon cœur est trop plein de ses feux;
Trop de prévention peut-être me possède;
Mais je ne puis souffrir ce qui n'est pas Tancrède;
La foule des humains n'existe point pour moi;
Son nom seul en ces lieux dissipe mon effroi,
Et tous ses ennemis irritent ma colère.

SCENE II.

AMENAIDE, FANIE, *sur le devant.* ARGIRE, les Chevaliers *au fond.*

ARGIRE.

CHEVALIERS.... je succombe à cet excès d'horreur.
Ah! j'espérais du moins mourir sans déshonneur.
(à sa fille avec des sanglots mêlés de colère.)
Retirez-vous.... sortez.

AMENAIDE.

Qu'entends-je! vous, mon père?

ARGIRE.

Moi, ton père!.... est-ce à toi de prononcer ce nom,
Quand tu trahis ton sang, ton pays, ta maison?.

AMENAIDE *fesant un pas, appuyée sur Fanie.*

Je suis perdue!...

ARGIRE.

Arrête..... ah! trop chère victime,
Qu'as-tu fait!...

AMENAIDE *pleurant.*

Nos malheurs....

ARGIRE.

Pleures-tu sur ton crime?

AMENAIDE.

Je n'en ai point commis.

ARGIRE.

Quoi! tu démens ton seing?

AMENAIDE.

Non..

ARGIRE.

Tu vois que le crime est écrit de ta main.
Tout sert à m'accabler, tout sert à te confondre.

Ma fille !... il eſt donc vrai ?... tu n'oſes me répondre.
Laiſſe au moins dans le doute un père au déſeſpoir.
J'ai vécu trop long temps... Qu'as-tu fait ?...

AMENAIDE.

Mon devoir.
Aviez-vous fait le vôtre ?

ARGIRE.

Ah ! c'en eſt trop, cruelle !
Oſes-tu te vanter d'être ſi criminelle ?
Laiſſe-moi, malheureuſe ! ôte-toi de ces lieux :
Va, ſors.... une autre main ſaura fermer mes yeux.

AMENAIDE *ſort preſqu'évanouie entre les bras de Fanie.*

Je me meurs !

SCENE III.

ARGIRE, les Chevaliers.

ARGIRE.

Mes amis, dans une telle injure....
Après ſon aveu même... après ce crime affreux...
Excuſez d'un vieillard les ſanglots douloureux...
Je dois tout à l'Etat.... mais tout à la nature.
Vous n'exigerez pas qu'un père malheureux
A vos ſévères voix mêle ſa voix tremblante.
Aménaïde, hélas ! ne peut être innocente,
Mais ſigner à la fois mon opprobre et ſa mort,
Vous ne voulez pas.... c'eſt un barbare effort ;
La nature en frémit, et j'en ſuis incapable.

LOREDAN.

Nous plaignons tous, Seigneur, un père reſpectable ;
Nous ſentons ſa bleſſure, et craignons de l'aigrir ;
Mais vous-même avez vu cette lettre coupable,

L'eſclave la portait au camp de Solamir;
Auprès de ce camp même on a ſurpris le traître,
Et l'inſolent Arabe a pu le voir punir.
Ses odieux deſſeins n'ont que trop ſu paraître.
L'Etat était perdu. Nos dangers, nos ſermens
Ne ſouffrent point de nous de vains ménagemens:
Les lois n'écoutent point la pitié paternelle;
L'Etat parle; il ſuffit.

ARGIRE.

Seigneur, je vous entends.
Je ſais ce qu'on prépare à cette criminelle,
Mais elle était ma fille.... et voilà ſon époux....
Je cède à ma douleur.... je m'abandonne à vous....
Il ne me reſte plus qu'à mourir avant elle.

(*il ſort.*)

SCENE IV.

LES CHEVALIERS.

CATANE.

DÉJÀ de la ſaiſir l'ordre eſt donné par nous.
Sans doute il eſt affreux de voir tant de nobleſſe,
Les grâces, les attraits, la plus tendre jeuneſſe,
L'eſpoir de deux maiſons, le deſtin le plus beau,
Par le dernier ſupplice enfermés au tombeau.
Mais telle eſt parmi nous la loi de l'hyménée;
C'eſt la religion lâchement profanée,
C'eſt la patrie enfin que nous devons venger.
L'infidelle en nos murs appelle l'étranger!
La Gréce et la Sicile ont vu des citoyennes,
Renonçant à leur gloire, au titre de chrétiennes,
Abandonner nos lois pour ces fiers Muſulmans,
Vainqueurs

Vainqueurs de tous côtés, et par-tout nos tyrans:
Mais que d'un chevalier la fille reſpectée,
(*à Orbaſſan.*)
Sur le point d'être à vous, et marchant à l'autel,
Exécute un complot ſi lâche et ſi cruel!
De ce crime nouveau Syracuſe infectée,
Veut de notre juſtice un exemple éternel.

LOREDAN.

Je l'avoue en tremblant, ſa mort eſt légitime:
Plus ſa race eſt illuſtre, et plus grand eſt le crime.
On ſait de Solamir l'eſpoir ambitieux,
On connaît ſes deſſeins, ſon amour téméraire,
Ce malheureux talent de tromper et de plaire,
D'impoſer aux eſprits, et d'éblouir les yeux.
C'eſt à lui que s'adreſſe un écrit ſi funeſte,
Régnez dans nos Etats: ces mots trop odieux
Nous révèlent aſſez un complot manifeſte.
Pour l'honneur d'Orbaſſan je ſupprime le reſte;
Il nous ferait rougir. Quel eſt le chevalier
Qui daignera jamais, ſuivant l'antique uſage,
Pour ce coupable objet ſignaler ſon courage,
Et haſarder ſa gloire à le juſtifier?

CATANE.

Orbaſſan, comme vous nous ſentons votre injure;
Nous allons l'effacer au milieu des combats.
Le crime rompt l'hymen: oubliez la parjure,
Son ſupplice vous venge, et ne vous flétrit pas.

ORBASSAN.

Il me conſterne, au moins.... et coupable ou fidelle,
Sa main me fut promiſe.... On approche.... c'eſt elle
Qu'au ſéjour des forfaits conduiſent des ſoldats....
Cette honte m'indigne autant qu'elle m'offenſe:
Laiſſez-moi lui parler.

SCENE V.

Les Chevaliers *sur le devant*, AMENAIDE *au fond*, *entourés de gardes.*

AMENAIDE *dans le fond.*

O céleste Puissance,
Ne m'abandonnez point dans ces momens affreux.
Grand Dieu! vous connaissez l'objet de tous mes vœux,
Vous connaissez mon cœur; est-il donc si coupable?

CATANE.

Vous voulez voir encor cet objet condamnable?

ORBASSAN.

Oui, je le veux.

CATANE.

Sortons; parlez-lui, mais songez
Que les lois, les autels, l'honneur sont outragés:
Syracuse à regret exige une victime.

ORBASSAN.

Je le sais comme vous, un même soin m'anime.
Eloignez-vous, soldats.

SCENE VI.

AMENAIDE, ORBASSAN.

AMENAIDE.

Qu'osez-vous attenter?
A mes derniers momens venez-vous insulter?

ORBASSAN.

Ma fierté jusque-là ne peut être avilie.
Je vous donnais ma main, je vous avais choisie,

Peut-être l'amour même avait dicté ce choix.
Je ne sais si mon cœur s'en souviendrait encore,
Ou s'il est indigné d'avoir connu ses lois;
Mais il ne peut souffrir ce qui le déshonore.
Je ne veux point penser qu'Orbassan soit trahi
Pour un chef étranger, pour un chef ennemi,
Pour un de ces tyrans que notre culte abhorre;
Ce crime est trop indigne, il est trop inouï;
Et pour vous, pour l'Etat, et sur-tout pour ma gloire,
Je veux fermer les yeux, et prétends ne rien croire.
Syracuse aujourd'hui voit en moi votre époux:
Ce titre me suffit, je me respecte en vous;
Ma gloire est offensée, et je prends sa défense.
Les lois des chevaliers ordonnent ces combats;
Le jugement de Dieu (*k*) dépend de notre bras;
C'est le glaive qui juge et qui fait l'innocence.
Je suis prêt.

AMENAIDE.

Vous?

ORBASSAN.

Moi seul, et j'ose me flatter
Qu'après cette démarche, après cette entreprise,
(Qu'aux yeux de tout guerrier mon honneur autorise)
Un cœur qui m'était dû me saura mériter.
Je n'examine point si votre ame surprise
Ou par mes ennemis, ou par un séducteur,
Un moment aveuglée eut un moment d'erreur,
Si votre aversion fuyait mon hyménée.
Les bienfaits peuvent tout sur une ame bien née;
La vertu s'affermit par un remords heureux.
Je suis sûr, en un mot, de l'honneur de tous deux.
Mais ce n'est point assez: j'ai le droit de prétendre

(*k*) On sait assez qu'on appelait ces combats, *le jugement de Dieu*.

(Soit fierté, soit amour) un sentiment plus tendre?
Les lois veulent ici des sermens solennels;
J'en exige un de vous, non tel que la contrainte
En dicte à la faiblesse, en impose à la crainte,
Qu'en se trompant soi-même on prodigue aux autels:
A ma franchise altière il faut parler sans feinte;
Prononcez. Mon cœur s'ouvre, et mon bras est armé;
Je puis mourir pour vous, mais je dois être aimé.

AMENAIDE.

Dans l'abyme effroyable où je suis descendue,
A peine avec horreur à moi-même rendue,
Cet effort généreux, que je n'attendais pas,
Porte le dernier coup à mon ame éperdue,
Et me plonge au tombeau qui s'ouvrait sous mes pas.
Vous me forcez, Seigneur, à la reconnaissance;
Et tout près du sépulcre, où l'on va m'enfermer,
Mon dernier sentiment est de vous estimer.
Connaissez-moi, sachez que mon cœur vous offense;
Mais je n'ai point trahi ma gloire et mon pays:
Je ne vous trahis point; je n'avais rien promis.
Mon ame envers la vôtre est assez criminelle;
Sachez qu'elle est ingrate, et non pas infidelle...
Je ne peux vous aimer, je ne peux à ce prix
Accepter un combat pour ma cause entrepris.
Je fais de votre loi la dureté barbare,
Celle de mes tyrans, la mort qu'on me prépare.
Je ne me vante point du fastueux effort
De voir sans m'alarmer les apprêts de ma mort...
Je regrette la vie.... elle dût m'être chère.
Je pleure mon destin, je gémis sur mon père;
Mais, malgré ma faiblesse, et malgré mon effroi,
Je ne puis vous tromper; n'attendez rien de moi.
Je vous parais coupable après un tel outrage;
Mais ce cœur, croyez-moi, le serait davantage,

Si jusqu'à vous complaire il pouvait s'oublier.
Je ne veux (pardonnez à ce triste langage)
De vous, pour mon époux, ni pour mon chevalier.
J'ai prononcé; jugez, et vengez votre offense.

ORBASSAN.

Je me borne, Madame, à venger mon pays,
A dédaigner l'audace, à braver le mépris,
A l'oublier. Mon bras prenait votre défense;
Mais quitte envers ma gloire, aussi-bien qu'envers vous,
Je ne suis plus qu'un juge à son devoir fidelle,
Soumis à la loi seule, insensible comme elle,
Et qui ne doit sentir ni regrets ni courroux.

SCENE VII.

AMENAIDE, Soldats *dans l'enfoncement.*

AMENAIDE.

J'AI donc dicté l'arrêt.... et je me sacrifie!...
O toi seul des humains qui méritas ma foi,
Toi pour qui je mourrai, pour qui j'aimais la vie,
Je suis donc condamnée!.... Oui, je le suis pour toi;
Allons.... je l'ai voulu.... mais tant d'ignominie,
Mais un père accablé, dont les jours vont finir!
Des liens, des bourreaux.... ces apprêts d'infamie!
O mort! affreuse mort! puis-je vous soutenir?
Tourmens, trépas honteux....tout mon courage cède..
Non, il n'est point de honte en mourant pour Tancrède.
On peut m'ôter le jour, et non pas me punir.
Quoi! je meurs en coupable?... un père! une patrie!
Je les servais tous deux, et tous deux m'ont flétrie!
Et je n'aurai pour moi, dans ces momens d'horreur,
Que mon seul témoignage, et la voix de mon cœur!

(*à Fanie qui entre.*)

Quels momens pour Tancrède ! O ma chère Fanie !
(*Fanie lui baise la main en pleurant, et Aménaïde l'embrasse.*)
La douceur de te voir ne m'eſt donc point ravie !

FANIE.

Que ne puis-je avant vous expirer en ces lieux !

AMENAIDE.

Ah !... je vois s'avancer ces monſtres odieux....
(*Les gardes qui étaient dans le fond s'avancent pour l'emmener.*)
Porte un jour au héros, à qui j'étais unie,
Mes derniers ſentimens, et mes derniers adieux,
Fanie.... il apprendra ſi je mourus fidelle.
Je coûterai du moins des larmes à ſes yeux ;
Je ne meurs que pour lui... ma mort eſt moins cruelle.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

TANCREDE *suivi de deux écuyers qui portent sa lance, son écu, etc.* ALDAMON.

TANCREDE.

A tous les cœurs bien nés que la patrie eſt chère!
Qu'avec raviſſement je revois ce ſéjour!
Cher et brave Aldamon, digne ami de mon père,
C'eſt toi dont l'heureux zèle a ſervi mon retour.
Que Tancrède eſt heureux! que ce jour m'eſt proſpère!
Tout mon ſort eſt changé. Cher ami, je te dois
Plus que je n'oſe dire, et plus que tu ne crois.

ALDAMON.

Seigneur, c'eſt trop vanter mes ſervices vulgaires;
Et c'eſt trop relever un ſort tel que le mien;
Je ne ſuis qu'un ſoldat, un ſimple citoyen....

TANCREDE.

Je le ſuis comme vous: les citoyens ſont frères.

ALDAMON.

Deux ans dans l'Orient ſous vous j'ai combattu;
Je vous vis effacer l'éclat de vos ancêtres,
J'admirai d'aſſez près votre haute vertu;
C'eſt-là mon ſeul mérite. Elevé par mes maîtres,
Né dans votre maiſon, je vous ſuis aſſervi.
Je dois....

TANCREDE.

Vous ne devez être que mon ami.
Voilà donc ces remparts que je voulais défendre,
Ces murs toujours ſacrés pour le cœur le plus tendre,
Ces murs qui m'ont vu naître, et dont je ſuis banni!

Apprends-moi dans quels lieux respire Aménaïde.

ALDAMON.

Dans ce palais antique où son père réside;
Cette place y conduit; plus loin vous contemplez
Ce tribunal auguste, où l'on voit assemblés
Ces vaillans chevaliers, ce Sénat intrépide,
Qui font les lois du peuple et combattent pour lui,
Et qui vaincraient toujours le musulman perfide,
S'ils ne s'étaient privés de leur plus grand appui.
Voilà leurs boucliers, leurs lances, leurs devises,
Dont la pompe guerrière annonce aux nations
La splendeur de leurs faits, leurs nobles entreprises.
Votre nom seul ici manquait à ces grands noms.

TANCREDE.

Que ce nom soit caché, puisqu'on le persécute;
Peut-être en d'autres lieux il est célèbre assez.
(*à ses écuyers.*)
Vous, qu'on suspende ici mes chiffres effacés;
Aux fureurs des partis qu'ils ne soient plus en butte;
Que mes armes sans faste, emblème des douleurs,
Telles que je les porte au milieu des batailles,
Ce simple bouclier, ce casque sans couleurs,
Soient attachés sans pompe à ces tristes murailles.
(*les écuyers suspendent ses armes aux places vides, au milieu des autres trophées.*
Conservez ma devise, elle est chère à mon cœur;
Elle a dans mes combats soutenu ma vaillance,
Elle a conduit mes pas et fait mon espérance;
Les mots en sont sacrés; c'est, *l'amour et l'honneur.*
Lorsque les chevaliers descendront dans la place,
Vous direz qu'un guerrier, qui veut être inconnu,
Pour les suivre aux combats dans leurs murs est venu,
Et qu'à les imiter il borne son audace.

(*à Aldamon.*)
Quel eſt leur chef, ami?

ALDAMON.

Ce fut depuis trois ans,
Comme vous l'avez ſu, le reſpectable Argire.

TANCREDE *à part.*

Père d'Aménaïde!...

ALDAMON.

On le vit trop long-temps
Succomber au parti dont nous craignons l'empire.
Il reprit à la fin ſa juſte autorité:
On reſpecte ſon rang, ſon nom, ſa probité;
Mais l'âge l'affaiblit. Orbaſſan lui ſuccède.

TANCREDE.

Orbaſſan! l'ennemi, l'oppreſſeur de Tancrède!
Ami, quel eſt le bruit répandu dans ces lieux?
Ah! parle, eſt-il bien vrai que cet audacieux
D'un père trop facile ait ſurpris la faibleſſe,
Que de ſon alliance il ait eu la promeſſe,
Que ſur Aménaïde il ait levé les yeux,
Qu'il ait oſé prétendre à s'unir avec elle?

ALDAMON.

Hier confuſément j'en appris la nouvelle.
Pour moi, loin de la ville, établi dans ce fort
Où je vous ai reçu, grâce à mon heureux ſort,
A mon poſte attaché, j'avoûrai que j'ignore
Ce qu'on a fait depuis dans ces murs que j'abhorre;
On vous y perſécute, ils ſont affreux pour moi.

TANCREDE.

Cher ami, tout mon cœur s'abandonne à ta foi;
Cours chez Aménaïde, et parais devant elle:
Dis-lui qu'un inconnu brûlant du plus beau zèle
Pour l'honneur de ſon ſang, pour ſon auguſte nom,
Pour les proſpérités de ſa noble maiſon,

Attaché dès l'enfance à sa mère, à sa race,
D'un entretien secret lui demande la grace.

ALDAMON.

Seigneur, dans sa maison j'eus toujours quelque accès.
On y voit avec joie, on accueille, on honore
Tous ceux qu'à votre nom le zèle attache encore.
Plût au ciel qu'on eût vu le pur sang des Français
Uni dans la Sicile au noble sang d'Argire!
Quel que soit le dessein, Seigneur, qui vous inspire,
Puisque vous m'envoyez, je réponds du succès.

SCENE II.

TANCREDE, ses Ecuyers *au fond.*

TANCREDE.

Il sera favorable; et ce ciel qui me guide,
Ce ciel qui me ramène aux pieds d'Aménaïde,
Et qui dans tous les temps accorda sa faveur
Au véritable amour, au véritable honneur,
Ce ciel qui m'a conduit dans les tentes du Maure,
Parmi mes ennemis soutient ma cause encore.
Aménaïde m'aime, et son cœur me répond
Que le mien dans ces lieux ne peut craindre un affront.
Loin des camps des Césars, et loin de l'Illyrie,
Je viens enfin pour elle au sein de ma patrie,
De ma patrie ingrate, et qui dans mon malheur
Après Aménaïde est si chère à mon cœur!
J'arrive; un autre ici l'obtiendrait de son père!
Et sa fille à ce point aurait pu me trahir!
Quel est cet Orbassan! quel est ce téméraire?
Quels sont donc les exploits dont il doit s'applaudir?
Qu'a-t-il fait de si grand, qui le puisse enhardir
A demander un prix qu'on doit à la vaillance,

Qui des plus grands héros ſerait la récompenſe,
Qui m'appartient du moins par les droits de l'amour?
Avant de me l'ôter, il m'ôtera le jour.
Après mon trépas même elle ſerait fidelle.
L'oppreſſeur de mon ſang ne peut régner ſur elle.
Oui, ton cœur m'eſt connu, je n'en redoute rien,
Ma chère Aménaïde, il eſt tel que le mien,
Incapable d'effroi, de crainte et d'inconſtance.

SCENE III.

TANCREDE, ALDAMON.

TANCREDE.

Ah! trop heureux ami, tu ſors de ſa préſence;
Tu vois tous mes tranſports; allons, conduis mes pas.

ALDAMON.

Vers ces funeſtes lieux, Seigneur, n'avancez pas.

TANCREDE.

Que me dis-tu? les pleurs inondent ton viſage!

ALDAMON.

Ah! fuyez pour jamais ce malheureux rivage.
Après les attentats que ce jour a produits,
Je n'y puis demeurer, tout obſcur que je ſuis.

TANCREDE.

Comment?...

ALDAMON.

Portez ailleurs ce courage ſublime;
La gloire vous attend aux tentes des Céſars;
Elle n'eſt point pour vous dans ces affreux remparts:
Fuyez, vous n'y verriez que la honte et le crime.

TANCREDE.

De quels traits inouïs viens-tu percer mon cœur!
Qu'as-tu vu? que t'a dit, que fait Aménaïde?

ALDAMON.

J'ai trop vu vos deſſeins... Oubliez-la, Seigneur.

TANCREDE.

Ciel! Orbaſſan l'emporte, Orbaſſan! la perfide!
L'ennemi de ſon père, et mon perſécuteur

ALDAMON.

Son père a ce matin ſigné cet hyménée;
Et la pompe fatale en était ordonnée...

TANCREDE.

Et je ſerais témoin de cet excès d'horreur?

ALDAMON.

Votre dépouille ici leur fut abandonnée.
Vos biens étaient ſa dot. Un rival odieux,
Seigneur, vous enlevait le bien de vos aïeux.

TANCREDE.

Le lâche! il m'enlevait ce qu'un héros mépriſe.
Aménaïde, ô Ciel! en ſes mains eſt remiſe?
Elle eſt à lui!

ALDAMON.

Seigneur, ce ſont les moindres coups
Que le ciel irrité vient de lancer ſur vous.

TANCREDE.

Achève donc, cruel, de m'arracher la vie,
Achève.... parle.... hélas!

ALDAMON.

Elle allait être unie
Au fier perſécuteur de vos jours glorieux,
Le flambeau de l'hymen s'allumait en ces lieux,
Lorſqu'on a reconnu quelle eſt ſa perfidie;
C'eſt peu d'avoir changé, d'avoir trompé vos vœux,
L'infidelle, Seigneur, vous trahiſſait tous deux.

TANCREDE.

Pour qui?

ALDAMON.

Pour une main étrangère, ennemie,
Pour l'oppreſſeur altier de notre nation,
Pour Solamir.

TANCREDE.

O Ciel! ô trop funeſte nom!
Solamir!... Dans Byzance il ſoupira pour elle,
Mais il fut dédaigné, mais je fus ſon vainqueur;
Elle n'a pu trahir ſes ſermens et mon cœur.
Tant d'horreur n'entre point dans une ame ſi belle;
Elle en eſt incapable.

ALDAMON.

A regret j'ai parlé;
Mais ce ſecret horrible eſt par-tout révélé.

TANCREDE.

Ecoute, je connais l'envie et l'impoſture:
Eh! quel cœur généreux échappe à leur injure!
Proſcrit dès mon berceau, nourri dans le malheur,
Moi toujours éprouvé, moi qui ſuis mon ouvrage,
Qui d'Etats en Etats ai porté mon courage,
Qui par-tout de l'envie ai ſenti la fureur,
Depuis que je ſuis né, j'ai vu la calomnie
Exhaler les venins de ſa bouche impunie,
Chez les Républicains, comme à la cour des rois;
Argire fut long-temps accuſé par ſa voix;
Il ſouffrit comme moi: cher ami, je m'abuſe,
Ou ce monſtre odieux règne dans Syracuſe.
Ses ſerpens ſont nourris de ces mortels poiſons,
Que dans les cœurs trompés jettent les factions.
De l'eſprit de parti je ſais quelle eſt la rage;
L'auguſte Aménaïde en éprouve l'outrage.
Entrons: je veux la voir, l'entendre et m'éclairer.

ALDAMON.

Ah! Seigneur, arrêtez; il faut donc tout vous dire:
On l'arrache des bras du malheureux Argire;
Elle eſt aux fers.

TANCREDE.

Qu'entends-je?

ALDAMON.

Et l'on va la livrer,
Dans cette place même, au plus affreux ſupplice.

TANCREDE.

Aménaïde!

ALDAMON.

Hélas! ſi c'eſt une juſtice,
Elle eſt bien odieuſe; on oſe en murmurer,
On pleure; mais, Seigneur, on ſe borne à pleurer.

TANCREDE.

Aménaïde! ô Cieux!... crois-moi, ce ſacrifice,
Cet horrible attentat ne s'achèvera pas.

ALDAMON.

Le peuple au tribunal précipite ſes pas;
Il la plaint, il gémit, en la nommant perfide;
Et d'un cruel ſpectacle indignement avide,
Turbulent, curieux avec compaſſion,
Il s'agite en tumulte autour de la priſon.
Etrange empreſſement de voir des miſérables!
On hâte en gémiſſant ces momens formidables.
Ces portiques, ces lieux que vous voyez déſerts,
De nombreux citoyens ſeront bientôt couverts.
Eloignez-vous, venez.

TANCREDE.

Quel vieillard vénérable
Sort d'un temple en tremblant, les yeux baignés de pleurs?
Ses ſuivans conſternés imitent ſes douleurs.

ALDAMON.

C'eſt Argire, Seigneur, c'eſt ce malheureux père...

TANCREDE.

Retire-toi.... ſur-tout ne me découvre pas.
Que je le plains!

SCENE IV.

ARGIRE *dans un des côtés de la ſcène*, TANCREDE, *ſur le devant*, ALDAMON *loin de lui dans l'enfoncement.*

ARGIRE.

O Ciel! avance mon trépas.
O mort! viens me frapper, c'eſt ma ſeule prière!

TANCREDE.

Noble Argire, excuſez un de ces chevaliers
Qui contre le croiſſant déployant leur bannière,
Dans de ſi ſaints combats vont chercher des lauriers.
Vous voyez le moins grand de ces dignes guerriers.
Je venais.... pardonnez... dans l'état où vous êtes,
Si je mêle à vos pleurs mes larmes indiſcrètes.

ARGIRE.

Ah! vous êtes le ſeul qui m'oſiez conſoler,
Tout le reſte me fuit, ou cherche à m'accabler.
Vous-même, pardonnez à mon déſordre extrême.
A qui parlé-je? hélas!

TANCREDE.

Je ſuis un étranger,
Plein de reſpect pour vous, touché comme vous-même;
Honteux et frémiſſant de vous interroger;
Malheureux comme vous... Ah! par pitié... de grace
Une ſeconde fois excuſez tant d'audace.
Eſt-il vrai?... votre fille!... eſt-il poſſible?...

ARGIRE.

Hélas!

Il eſt trop vrai, bientôt on la mène au trépas.

TANCRÈDE.

Elle eſt coupable ?

ARGIRE, *avec des ſoupirs et des pleurs.*

Elle eſt... la honte de ſon père.

TANCRÈDE.

Votre fille !... Seigneur, nourri loin de ces lieux,
Je penſais, ſur le bruit de ſon nom glorieux,
Que ſi la vertu même habitait ſur la terre,
Le cœur d'Aménaïde était ſon ſanctuaire.
Elle eſt coupable ! ô jour ! ô déteſtables bords !
Jours à jamais affreux !

ARGIRE.

Ce qui me déſeſpère,
Ce qui creuſe ma tombe, et ce qui chez les morts
Avec plus d'amertume encor me fait deſcendre,
C'eſt qu'elle aime ſon crime, et qu'elle eſt ſans remords.
Auſſi nul chevalier ne cherche à la défendre.
Ils ont en gémiſſant ſigné l'arrêt mortel ;
Et malgré notre uſage antique et ſolennel,
Si vanté dans l'Europe, et ſi cher au courage,
De défendre en camp clos le ſexe qu'on outrage,
Celle qui fut ma fille à mes yeux va périr,
Sans trouver un guerrier qui l'oſe ſecourir.
Ma douleur s'en accroît, ma honte s'en augmente ;
Tout frémit, tout ſe tait, aucun ne ſe préſente.

TANCRÈDE.

Il s'en préſentera ; gardez-vous d'en douter.

ARGIRE.

De quel eſpoir, Seigneur, daignez-vous me flatter ?

TANCRÈDE.

Il s'en préſentera, non pas pour votre fille,
Elle eſt loin d'y prétendre et de le mériter,

Mais

Mais pour l'honneur sacré de sa noble famille,
Pour vous, pour votre gloire, et pour votre vertu.

ARGIRE.

Vous rendez quelque vie à ce cœur abattu.
Eh, qui pour nous défendre entrera dans la lice?
Nous sommes en horreur, on est glacé d'effroi;
Qui daignera me tendre une main protectrice?
Je n'ose m'en flatter... qui combattra?

TANCREDE.

Qui? moi,
Moi, dis-je; et si le ciel seconde ma vaillance,
Je demande de vous, Seigneur, pour récompense,
De partir à l'instant sans être retenu,
Sans voir Aménaïde, et sans être connu.

ARGIRE.

Ah! Seigneur, c'est le ciel, c'est Dieu qui vous envoie.
Mon cœur triste et flétri ne peut goûter de joie;
Mais je sens que j'expire avec moins de douleur.
Ah! ne puis-je savoir à qui, dans mon malheur,
Je dois tant de respect et de reconnaissance?
Tout annonce à mes yeux votre haute naissance.
Hélas! qui vois-je en vous?

TANCREDE.

Vous voyez un vengeur.

SCENE V.

ORBASSAN, ARGIRE, TANCREDE, Chevaliers, Suite.

ORBASSAN *à Argire.*

L'ETAT est en danger, songeons à lui, Seigneur.
Nous prétendions demain sortir de nos murailles;
Nous sommes prévenus. Ceux qui nous ont trahis

Sans doute avertiſſaient nos cruels ennemis.
Solamir veut tenter le deſtin des batailles;
Nous marcherons à lui. Vous, ſi vous m'en croyez,
Dérobez à vos yeux un ſpectacle funeſte,
Inſupportable, horrible à nos ſens effrayés.

ARGIRE.

Il ſuffit, Orbaſſan; tout l'eſpoir qui me reſte,
C'eſt d'aller expirer au milieu des combats.
(*montrant Tancrède.*)
Ce brave chevalier y guidera mes pas;
Et malgré les horreurs dont ma race eſt flétrie,
Je périrai du moins en ſervant ma patrie.

ORBASSAN.

Des ſentimens ſi grands ſont bien dignes de vous.
Allez, aux Muſulmans portez vos derniers coups;
Mais avant tout, fuyez cet appareil barbare,
Si peu fait pour vos yeux, et déjà qu'on prépare.
On approche.

ARGIRE.

Ah! grand Dieu!

ORBASSAN.

Les regards paternels
Doivent ſe détourner de ces objets cruels.
Ma place me retient, et mon devoir ſévère
Veut qu'ici je contienne un peuple téméraire;
L'inexorable loi ne ſait rien ménager:
Toute horrible qu'elle eſt, je la dois protéger.
Mais vous qui n'avez point cet affreux miniſtère,
Qui peut vous retenir, et qui peut vous forcer
A voir couler le ſang que la loi va verſer?
On vient, éloignez-vous.

TANCREDE *à Argire.*

Non, demeurez, mon père.

ORBASSAN.

Et qui donc êtes-vous?

TANCREDE.

Votre ennemi, Seigneur,
L'ami de ce vieillard, peut-être son vengeur,
Peut-être autant que vous, à l'Etat néceſſaire.

SCENE VI.

La ſcène s'ouvre : on voit AMENAIDE *au mil'eu des Gardes ;* les Chevaliers, le Peuple *rempliſſent la place.*

ARGIRE *à Tancrède.*

GENEREUX inconnu, daignez me ſoutenir;
Cachez-moi ces objets .... c'eſt ma fille elle-même.

TANCREDE.

Quels momens pour tous trois!

AMENAIDE.

O juſtice ſuprême!
Toi qui vois le paſſé, le préſent, l'avenir,
Tu lis ſeule en mon cœur, toi ſeule es équitable;
Des profanes humains la foule impitoyable
Parle et juge en aveugle, et condamne au haſard.
Chevaliers, Citoyens, vous tous qui avez part
Au ſanguinaire arrêt porté contre ma vie,
Ce n'eſt pas devant vous que je me juſtifie:
Que ce ciel qui m'entend juge entre vous et moi.
Organes odieux d'un jugement inique,
Oui je vous outrageais, j'ai trahi votre loi;
Je l'avais en horreur, elle était tyrannique.
Oui j'offenſais un père, il a forcé mes vœux,
J'offenſais Orbaſſan, qui, fier et rigoureux,
Prétendait ſur mon ame une injuſte puiſſance.

Citoyens, si la mort est due à mon offense;
Frappez; mais écoutez, sachez tout mon malheur.
Qui va répondre à Dieu parle aux hommes sans peur.
Et vous, mon père, et vous, témoin de mon supplice,
Qui ne deviez pas l'être, et de qui la justice
(*apercevant Tancrède.*)
Aurait pu... Ciel! ô Ciel! qui vois-je à ses côtés?
Est-ce lui?... je meurs.
(*elle tombe évanouie entre les gardes.*)

TANCREDE.

Ah! ma seule présence
Est pour elle un reproche! il n'importe.... arrêtez,
Ministres de la mort, suspendez la vengeance;
Arrêtez, Citoyens, j'entreprends sa défense,
Je suis son chevalier. Ce père infortuné,
Prêt à mourir comme elle, et non moins condamné,
Daigne avouer mon bras propice à l'innocence.
Que la seule valeur rende ici des arrêts;
Des dignes chevaliers c'est le plus beau partage.
Que l'on ouvre la lice à l'honneur, au courage;
Que les juges du camp fassent tous les apprêts.
Toi, superbe Orbassan, c'est toi que je défie;
Viens mourir de mes mains ou m'arracher la vie.
Tes exploits et ton nom ne sont pas sans éclat;
Tu commandes ici, je veux t'en croire digne;
Je jette devant toi le gage du combat.
(*il jette son gantelet sur la scène.*)
L'oses-tu relever?

ORBASSAN.

Ton arrogance insigne
Ne mériterait pas qu'on te fît cet honneur:
(*il fait signe à son écuyer de ramasser le gage de bataille.*)
Je le fais à moi-même; et consultant mon cœur,
Respectant ce vieillard qui daigne ici t'admettre,

Je veux bien avec toi descendre à me commettre,
Et daigner te punir de m'oser défier.
Quel est ton rang, ton nom? ce simple bouclier
Semble nous annoncer peu de marques de gloire.

TANCREDE.

Peut-être il en aura des mains de la victoire.
Pour mon nom, je le tais, et tel est mon dessein;
Mais je te l'apprendrai les armes à la main.
Marchons.

ORBASSAN.

Qu'à l'instant même on ouvre la barrière,
Qu'Aménaïde ici ne soit plus prisonnière,
Jusqu'à l'événement de ce léger combat.
Vous, sachez, compagnons, qu'en quittant la carrière,
Je marche à votre tête, et je défends l'Etat.
D'un combat singulier la gloire est périssable;
Mais servir la patrie est l'honneur véritable.

TANCREDE.

Viens: et vous, Chevaliers, j'espère qu'aujourd'hui
L'Etat sera sauvé par d'autres que par lui.

SCENE VII.

ARGIRE *sur le devant.* AMENAIDE *au fond, à qui l'on a ôté les fers.*

AMENAIDE *revenant à elle.*

Ciel! que deviendra-t-il? Si l'on sait sa naissance,
Il est perdu.

ARGIRE.

Ma fille....

AMENAIDE *appuyée sur Fanie, et se retournant vers son père.*

Ah! que me voulez-vous?

Vous m'avez condamnée.

ARGIRE.

O destins en courroux !
Voulez-vous, ô mon Dieu qui prenez sa défense,
Ou pardonner sa faute, ou venger l'innocence ?
Quels bienfaits à mes yeux daignez-vous accorder ?
Est-ce justice ou grâce ? Ah ! je tremble et j'espère.
Qu'as-tu fait ? et comment dois-je te regarder !
Avec quels yeux, hélas !

AMENAIDE.

Avec les yeux d'un père.
Votre fille est encore au bord de son tombeau.
Je ne sais si le ciel me sera favorable.
Rien n'est changé, je suis encor sous le couteau.
Tremblez moins pour ma gloire, elle est inaltérable.
Mais si vous êtes père, ôtez-moi de ces lieux ;
Dérobez votre fille accablée, expirante,
A tout cet appareil, à la foule insultante,
Qui sur mon infortune arrête ici ses yeux,
Observe mes affronts, et contemple des larmes,
Dont la cause est si belle.... et qu'on ne connaît pas.

ARGIRE.

Viens ; mes tremblantes mains rassureront tes pas.
Ciel ! de son défenseur favorisez les armes,
Ou d'un malheureux père avancez le trépas !

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

TANCREDE, LOREDAN, Chevaliers.

Marche guerrière : on porte les armes de Tancrède devant lui.

LOREDAN.

SEIGNEUR, votre victoire eſt illuſtre et fatale ;
Vous nous avez privés d'un brave chevalier,
Dont le cœur à l'Etat ſe livrait tout entier,
Et de qui la valeur fut à la vôtre égale.
Ne pouvons-nous ſavoir votre nom, votre ſort ?

TANCREDE, *dans l'attitude d'un homme penſif et affligé.*

Orbaſſan ne l'a ſu qu'en recevant la mort ;
Il emporte au tombeau mon ſecret et ma haine.
De mon ſort malheureux ne ſoyez point en peine ;
Si je puis vous ſervir, qu'importe qui je ſois ?

LOREDAN.

Demeurez ignoré, puiſque vous voulez l'être ;
Mais que votre vertu ſe faſſe ici connaître
Par un courage utile et de dignes exploits.
Les drapeaux du croiſſant dans nos champs vont paraître ;
Défendez avec nous notre culte et nos lois ;
Voyez dans Solamir un plus grand adverſaire :
Nous perdons notre appui, mais vous le remplacez.
Rendez-nous le héros que vous nous raviſſez ;
Le vainqueur d'Orbaſſan nous devient néceſſaire.
Solamir vous attend.

TANCREDE.

Oui, je vous ai promis
De marcher avec vous contre vos ennemis;
Je tiendrai ma parole; et Solamir peut-être
Eſt plus mon ennemi que celui de l'Etat.
Je le hais plus que vous; mais quoi qu'il en puiſſe être,
Sachez que je ſuis prêt pour ce nouveau combat.

CATANE.

Nous attendons beaucoup d'une telle vaillance;
Attendez tout auſſi de la reconnaiſſance
Que devra Syracuſe à votre illuſtre bras.

TANCREDE.

Il n'en eſt point pour moi, je n'en exige pas;
Je n'en veux point, Seigneur; et cette triſte enceinte
N'a rien qui déſormais ſoit l'objet de mes vœux.
Si je verſe mon ſang, ſi je meurs malheureux,
Je ne prétends ici récompenſe ni plainte,
Ni gloire ni pitié. Je ferai mon devoir;
Solamir me verra, c'eſt-là tout mon eſpoir.

LOREDAN.

C'eſt celui de l'Etat; déjà le temps nous preſſe.
Ne ſongeons qu'à l'objet qui tous nous intéreſſe,
A la victoire; et vous qui l'allez partager,
Vous ſerez averti quand il faudra vous rendre
Au poſte où l'ennemi croit bientôt nous ſurprendre.
Dans le ſang muſulman tout prêts à nous plonger,
Tout autre ſentiment nous doit être étranger.
Ne penſons, croyez-moi, qu'à ſervir la patrie.

(*les chevaliers ſortent.*)

TANCREDE.

Qu'elle en ſoit digne ou non, je lui donne ma vie.

SCENE II.

SCENE II.

TANCREDE, ALDAMON.

ALDAMON.

Ils ne connaissaient pas quel trait envenimé
Est caché dans ce cœur trop noble et trop charmé.
Mais malgré vos douleurs, et malgré votre outrage,
Ne remplirez-vous pas l'indispensable usage
De paraître en vainqueur aux yeux de la beauté
Qui vous doit son honneur, ses jours, sa liberté;
Et de lui présenter, de vos mains triomphantes,
D'Orbassan terrassé les dépouilles sanglantes?

TANCREDE.

Non, sans doute, Aldamon, je ne la verrai pas.

ALDAMON.

Eh quoi, pour la servir vous cherchiez le trépas,
Et vous fuyez loin d'elle?

TANCREDE.

Et son cœur le mérite.

ALDAMON.

Je vois trop à quel point son crime vous irrite,
Mais pour ce crime, enfin, vous avez combattu.

TANCREDE.

Oui, j'ai tout fait pour elle, il est vrai, je l'ai dû.
Je n'ai pu, cher ami, malgré sa perfidie,
Supporter ni sa mort, ni son ignominie.
Et l'eussé-je aimé moins, comment l'abandonner?
J'ai dû sauver ses jours, et non lui pardonner.
Qu'elle vive, il suffit, et que Tancrède expire.
Elle regrettera l'amant qu'elle a trahi,
Le cœur qu'elle a perdu, ce cœur qu'elle déchire...
A quel excès, ô Ciel! je lui fus asservi!

Pouvais-je craindre, hélas! de la trouver parjure?
Je pensais adorer la vertu la plus pure,
Je croyais les sermens, les autels moins sacrés,
Qu'une simple promesse, un mot d'Aménaïde...

ALDAMON.

Tout est-il en ces lieux ou barbare ou perfide?
A la proscription vos jours furent livrés,
La loi vous persécute, et l'amour vous outrage.
Eh bien, s'il est ainsi, fuyons de ce rivage:
Je vous suis aux combats, je vous suis pour jamais,
Loin de ces murs affreux, trop souillés de forfaits.

TANCREDE.

Quel charme dans son crime à mes esprits rappelle
L'image des vertus que je crus voir en elle!
Toi qui me fais descendre avec tant de tourment
Dans l'horreur du tombeau dont je t'ai délivrée,
Odieuse coupable.... et peut-être adorée!
Toi qui fais mon destin jusqu'au dernier moment;
Ah! s'il était possible, ah! si tu pouvais être
Ce que mes yeux trompés t'ont vu toujours paraître!
Non, ce n'est qu'en mourant que je puis l'oublier;
Ma faiblesse est affreuse... il la faut expier,
Il faut périr.... mourons, sans nous occuper d'elle.

ALDAMON.

Elle vous a paru tantôt moins criminelle.
L'univers, dites-vous, au mensonge est livré;
La calomnie y règne.

TANCREDE.

Ah! tout est avéré,
Tout est approfondi dans cet affreux mystère.
Solamir en ces lieux adora ses attraits,
Il demanda sa main pour le prix de la paix.
Hélas! l'eût-il osé, s'il n'avait pas su plaire?
Ils sont d'intelligence. En vain j'ai cru mon cœur;

En vain j'avais douté, je dois en croire un père:
Le père le plus tendre eſt ſon accuſateur,
Il condamne ſa fille ; elle-même s'accuſe ;
Enfin mes yeux l'ont vu ce billet plein d'horreur:
Puiſſiez-vous vivre en maître au ſein de Syracuſe,
Et régner dans nos murs, ainſi que dans mon cœur!
Mon malheur eſt certain.

ALDAMON.

Que ce grand cœur l'oublie,
Qu'il dédaigne une ingrate à ce point avilie.

TANCREDE.

Et pour comble d'horreur, elle a cru s'honorer!
Au plus grand des humains elle a cru ſe livrer!
Que cette idée encor m'accable et m'humilie!
L'Arabe impérieux domine en Italie;
Et le ſexe imprudent, que tant d'éclat ſéduit,
Ce ſexe à l'eſclavage en leurs Etats réduit,
Frappé de ce reſpect que des vainqueurs impriment,
Se livre par faibleſſe aux maîtres qui l'oppriment!
Il nous trahit pour eux, nous, ſon ſervile appui,
Qui vivons à ſes pieds, et qui mourons pour lui!
Ma fierté ſuffirait, dans une telle injure,
Pour déteſter ma vie, et pour fuir la parjure.

SCENE III.

TANCREDE, ALDAMON, pluſieurs Chevaliers.

CATANE.

Nos chevaliers ſont prêts; le temps eſt précieux.

TANCREDE.

Oui, j'en ai trop perdu, je m'arrache à ces lieux;
Je vous ſuis, c'en eſt fait.

SCENE IV.

TANCREDE, AMENAIDE, ALDAMON, FANIE, Chevaliers.

AMENAIDE, *arrivant avec précipitation.*

O mon Dieu tutélaire!
Maître de mon deſtin, j'embraſſe vos genoux.
(*Tancrède la relève, mais en ſe détournant.*)
Ce n'eſt point m'abaiſſer; et mon malheureux père
A vos pieds, comme moi, va tomber devant vous.
Pourquoi nous dérober votre auguſte préſence?
Qui pourra condamner ma juſte impatience?
Je m'arrache à ſes bras.... mais ne puis-je, Seigneur,
Me permettre ma joie et montrer tout mon cœur?
Je n'oſe vous nommer..... et vous baiſſez la vue....
Ne puis je vous revoir, en cet affreux ſéjour.
Qu'au milieu des bourreaux qui m'arrachaient le jour?
Vous êtes conſterné.... mon ame eſt confondue;
Je crains de vous parler.... quelle contrainte, hélas!
Vous détournez les yeux... vous ne m'écoutez pas.

TANCREDE, *d'une voix entre-coupée.*

Retournez.... conſolez ce vieillard que j'honore;
D'autres ſoins plus preſſans me rappellent encore.
Envers vous, envers lui, j'ai rempli mon devoir,
J'en ai reçu le prix..... je n'ai point d'autre eſpoir;
Trop de reconnaiſſance eſt un fardeau peut-être,
Mon cœur vous en dégage..... et le vôtre eſt le maître
De pouvoir à ſon gré diſpoſer de ſon ſort.
Vivez heureuſe.., et moi je vais chercher la mort.

SCENE V.

AMENAIDE, FANIE.

AMENAIDE.

VEILLÉ-JE? et du tombeau fuis-je en effet ſortie?
Eſt-il vrai que le ciel m'ait rendue à la vie?
Ce jour, ce triſte jour éclaire-t-il mes yeux?
Ce que je viens d'entendre. ô ma chère Fanie,
Eſt un arrêt de mort, plus dur, plus odieux,
Plus affreux que les lois qui m'avaient condamnée.

FANIE.

L'un et l'autre eſt horrible à mon ame étonnée.

AMENAIDE.

Eſt-ce Tancrède, ô Ciel! qui vient de me parler?
As-tu vu ſa froideur altière, aviliſſante,
Ce courroux dédaigneux dont il m'oſe accabler?
Fanie, avec horreur il voyait ſon amante!
Il m'arrache à la mort, et c'eſt pour m'immoler!
Qu'ai-je donc fait, Tancrède? ai-je pu vous déplaire?

FANIE.

Il eſt vrai que ſon front reſpirait la colère,
Sa voix entre-coupée affectait des froideurs;
Il détournait les yeux, mais il cachait ſes pleurs.

AMENAIDE.

Il me rebute, il fuit, me renonce et m'outrage!
Quel changement affreux a formé cet orage?
Que veut-il? quelle offenſe excite ſon courroux?
De qui dans l'univers peut-il être jaloux?
Oui, je lui dois la vie, et c'eſt toute ma gloire.
Seul objet de mes vœux il eſt mon ſeul appui.
Je mourais, je le ſais, ſans lui, ſans ſa victoire;

Mais s'il sauva mes jours, je les perdais pour lui.

FANIE.

Il le peut ignorer, la voix publique entraîne;
Même en s'en défiant, on lui résiste à peine.
Cet esclave, sa mort, ce billet malheureux,
Le nom de Solamir, l'éclat de sa vaillance,
L'offre de son hymen, l'audace de ses feux,
Tout parlait contre vous, jusqu'à votre silence;
Ce silence si fier, si grand, si généreux,
Qui dérobait Tancrède à l'injuste vengeance
De vos communs tyrans armés contre vous deux.
Quels yeux pouvaient percer ce voile ténébreux?
Le préjugé l'emporte, et l'on croit l'apparence.

AMENAIDE.

Lui, me croire coupable!

FANIE.

Ah! s'il peut s'abuser,
Excusez un amant.

AMENAIDE, *reprenant sa fierté et ses forces.*

Rien ne peut l'excuser....
Quand l'univers entier m'accuserait d'un crime
Sur son jugement seul un grand homme appuyé,
A l'univers séduit oppose son estime.
Il aura donc pour moi combattu par pitié!
Cet opprobre est affreux, et j'en suis accablée.
Hélas! mourant pour lui, je mourais consolée;
Et c'est lui qui m'outrage et m'ose soupçonner!
C'en est fait; je ne veux jamais lui pardonner.
Ses bienfaits sont toujours présens à ma pensée,
Ils resteront gravés dans mon ame offensée;
Mais s'il a pu me croire indigne de sa foi,
C'est lui qui pour jamais est indigne de moi.
Ah! de tous mes affronts c'est le plus grand peut-être.

FANIE.

Mais il ne connaît pas....

AMENAIDE.

Il devait me connaître,
Il devait reſpecter un cœur tel que le mien;
Il devait préſumer qu'il était impoſſible
Que jamais je trahiſſe un ſi noble lien.
Ce cœur eſt auſſi fier que ſon bras invincible;
Ce cœur était en tout auſſi grand que le ſien,
Moins ſoupçonneux ſans doute, et ſur-tout plus ſenſible.
Je renonce à Tancrède, au reſte des mortels;
Ils ſont faux ou méchans, ils ſont faibles, cruels,
Ou trompeurs, ou trompés; et ma douleur profonde,
En oubliant Tancrède, oublîra tout le monde.

SCENE VI.

ARGIRE, AMENAIDE, Suite.

ARGIRE, *ſoutenu par ſes écuyers.*

Mes amis, avancez, ſans plaindre mes tourmens:
On va combattre, allons, guidez mes pas tremblans.
Ne pourrai-je embraſſer ce héros tutélaire?
Ah! ne puis-je ſavoir qui t'a ſauvé le jour?

AMENAIDE, *plongée dans ſa douleur, appuyée d'une main ſur Fanie, et ſe tournant à moitié vers ſon père.*

Un mortel autrefois digne de mon amour,
Un héros en ces lieux opprimé par mon père,
Que je n'oſais nommer, que vous aviez proſcrit;
Le ſeul et cher objet de ce fatal écrit,
Le dernier rejeton d'une famille auguſte,
Le plus grand des humains, hélas! le plus injuſte;
En un mot, c'eſt Tancrède.

ARGIRE.

O Ciel! que m'as-tu dit?

AMENAIDE.

Ce que ne peut cacher la douleur qui m'égare,
Ce que je vous confie en craignant tout pour lui.

ARGIRE.

Lui, Tancrède!

AMENAIDE.

Et quel autre eût été mon appui?

ARGIRE.

Tancrède qu'opprima notre Sénat barbare!

AMENAIDE.

Oui, lui-même.

ARGIRE.

Et pour nous il fait tout aujourd'hui!
Nous lui raviſſions tout, biens, dignités, patrie,
Et c'eſt lui qui pour nous vient prodiguer ſa vie!
O juges malheureux, qui dans nos faibles mains
Tenons aveuglément le glaive et la balance,
Combien nos jugemens ſont injuſtes et vains,
Et combien nous égare une fauſſe prudence!
Que nous étions ingrats! que nous étions tyrans!

AMENAIDE.

Je puis me plaindre à vous, je le ſais.... mais, mon père,
Votre vertu ſe fait des reproches ſi grands,
Que mon cœur déſolé tremble de vous en faire.
Je les dois à Tancrède.

ARGIRE.

A lui par qui je vis,
A qui je dois tes jours?

AMENAIDE.

Ils ſont trop avilis;
Ils ſont trop malheureux. C'eſt en vous que j'eſpère;

Réparez tant d'horreurs et tant de cruauté ;
Ah ! rendez-moi l'honneur que vous m'avez ôté.
Le vainqueur d'Orbassan n'a sauvé que ma vie ;
Venez, que votre voix parle et me justifie.

ARGIRE.

Sans doute, je le dois.

AMENAIDE.

Je vole sur vos pas.

ARGIRE.

Demeure.

AMENAIDE.

Moi rester ! je vous suis aux combats.
J'ai vu la mort de près, et je l'ai vue horrible ;
Croyez qu'aux champs d'honneur elle est bien moins terrible
Qu'à l'indigne échafaud où vous me conduisiez.
Seigneur, il n'est plus temps que vous me refusiez ;
J'ai quelques droits sur vous, mon malheur me les donne.
Faudra-t-il que deux fois mon père m'abandonne ?

ARGIRE.

Ma fille, je n'ai plus d'autorité sur toi ;
J'en avais abusé, je dois l'avoir perdue.
Mais quel est ce dessein qui me glace d'effroi ?
Crains les égaremens de ton ame éperdue.
Ce n'est point en ces lieux, comme en d'autres climats,
Où le sexe, élevé loin d'une triste gêne,
Marche avec les héros, et s'en distingue à peine :
Et nos mœurs et nos lois ne le permettent pas.

AMENAIDE.

Quelles lois ! quelles mœurs, indignes et cruelles !
Sachez qu'en ce moment je suis au-dessus d'elles ;
Sachez que dans ce jour d'injustice et d'horreur,
Je n'écoute plus rien que la loi de mon cœur.
Quoi, ces affreuses lois, dont le poids vous opprime,

Auront pris dans vos bras votre sang pour victime!
Elles auront permis qu'aux yeux des citoyens
Votre fille ait paru dans d'infames liens,
Et ne permettront pas qu'aux champs de la victoire
J'accompagne mon père et défende ma gloire!
Et le sexe en ces lieux, conduit aux échafauds,
Ne pourra se montrer qu'au milieu des bourreaux!
L'injustice à la fin produit l'indépendance.
Vous frémissez, mon père; ah! vous deviez frémir,
Quand de vos ennemis caressant l'insolence,
Au superbe Orbassan vous pûtes vous unir
Contre le seul mortel qui prend votre défense,
Quand vous m'avez forcée à vous désobéir.

ARGIRE.

Va, c'est trop accabler un père déplorable;
N'abuse point du droit de me trouver coupable;
Je le suis, je le sens, je me suis condamné.
Ménage ma douleur; et si ton cœur encore
D'un père au désespoir ne s'est point détourné,
Laisse-moi seul mourir par les flèches du Maure.
Je vais joindre Tancrède, et tu n'en peux douter.
Vous, observez ses pas.

SCENE VII.

AMENAIDE *seule.*

Qui pourra m'arrêter?
Tancrède qui me hais, et qui m'as outragée,
Qui m'oses mépriser après m'avoir vengée,
Oui, je veux à tes yeux combattre et t'imiter,
Des traits sur toi lancés affronter la tempête,
En recevoir les coups... en garantir ta tête,

Te rendre à tes côtés tout ce que je te doi,
Punir ton injuſtice en expirant pour toi,
Surpaſſer, s'il ſe peut, ta rigueur inhumaine,
Mourante entre tes bras t'accabler de ma haine,
De ma haine trop juſte, et laiſſer, à ma mort,
Dans ton cœur qui m'aima, le poignard du remord,
L'éternel repentir d'un crime irréparable,
Et l'amour que j'abjure, et l'horreur qui m'accable.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Les Chevaliers et leurs écuyers, *l'épée à la main.* Des soldats *portant des trophées.* Le peuple *dans le fond.*

LOREDAN.

Allez et préparez les chants de la victoire,
Peuple, au dieu des combats prodiguez votre encens;
C'eſt lui qui nous fait vaincre, à lui ſeul eſt la gloire.
S'il ne conduit nos coups, nos bras ſont impuiſſans.
Il a briſé les traits, il a rompu les piéges
Dont nous environnaient ces brigands ſacriléges,
De cent peuples vaincus dominateurs cruels.
Sur leurs corps tout ſanglans érigez vos trophées;
Et foulant à vos pieds leurs fureurs étouffées,
Des tréſors du croiſſant ornez nos ſaints autels.
Que l'Eſpagne opprimée, et l'Italie en cendre,
L'Egypte terraſſée, et la Syrie aux fers,
Apprennent aujourd'hui comme on peut ſe défendre
Contre ces fiers tyrans, l'effroi de l'univers.
C'eſt à nous maintenant de conſoler Argire;
Que le bonheur public appaiſe ſes douleurs;
Puiſſions-nous voir en lui, malgré tous ſes malheurs,
L'homme d'Etat heureux, quand le père ſoupire!
Mais pourquoi ce guerrier, ce héros inconnu,
A qui l'on doit, dit-on, le ſuccès de nos armes,
Avec nos chevaliers n'eſt-il point revenu?
Ce triomphe à ſes yeux a-t-il ſi peu de charmes?
Croit-il de ſes exploits que nous ſoyons jaloux?
Nous ſommes aſſez grands pour être ſans envie.

Veut-il fuir Syracuſe après l'avoir ſervie?
(*à Catane.*)
Seigneur, il a long-temps combattu près de vous;
D'où vient qu'ayant voulu courir notre fortune,
Il ne partage point l'alégreſſe commune?

CATANE.

Apprenez-en la cauſe, et daignez m'écouter.
Quand du chemin d'Etna vous fermiez le paſſage,
Placé loin de vos yeux, j'étais vers le rivage
Où nos fiers ennemis oſaient nous réſiſter;
Je l'ai vu courir ſeul et ſe précipiter.
Nous étions étonnés qu'il n'eût point ce courage
Inaltérable et calme au milieu du carnage,
Cette vertu d'un chef et ce don d'un grand cœur:
Un déſeſpoir affreux égarait ſa valeur;
Sa voix entre-coupée et ſon regard farouche
Annonçaient la douleur qui troublait ſes eſprits.
Il appelait ſouvent Solamir à grands cris;
Le nom d'Aménaïde échappait de ſa bouche;
Il la nommait parjure, et malgré ſes fureurs,
De ſes yeux enflammés j'ai vu tomber des pleurs.
Il cherchait à mourir, et toujours invincible,
Plus il s'abandonnait, plus il était terrible.
Tout cédait à nos coups, et ſur-tout à ſon bras;
Nous revenions vers vous conduits par la victoire;
Mais lui, les yeux baiſſés, inſenſible à ſa gloire,
Morne, triſte, abattu, regrettant le trépas,
Il appelle en pleurant Aldamon qui s'avance,
Il l'embraſſe, il lui parle, et loin de nous s'élance,
Auſſi rapidement qu'il avait combattu.
C'eſt pour jamais, dit-il: ces mots nous laiſſent croire
Que ce grand chevalier, ſi digne de mémoire,
Veut être à Syracuſe à jamais inconnu.

Nul ne peut soupçonner le dessein qui le guide.
Mais dans le même instant je vois Aménaïde,
Je la vois éperdue au milieu des soldats,
La mort dans les regards, pâle, défigurée;
Elle appelle Tancrède, elle vole égarée;
Son père en gémissant suit à peine ses pas.
Il ramène avec nous Aménaïde en larmes;
C'est Tancrède, dit-il, ce héros dont les armes
Ont étonné nos yeux par de si grands exploits,
Ce vengeur de l'Etat, vengeur d'Aménaïde,
C'est lui que ce matin d'une commune voix
Nous déclarions rebelle, et nous nommions perfide;
C'est ce même Tancrède exilé par nos lois.
Amis, que faut-il faire, et quel parti nous reste?

LOREDAN.

Il n'en est qu'un pour nous, celui du repentir.
Persister dans sa faute est horrible et funeste;
Un grand homme opprimé doit nous faire rougir.
On condamna souvent la vertu, le mérite;
Mais quand ils sont connus, il les faut honorer.

SCENE II.

Les Chevaliers, ARGIRE, AMENAIDE *dans l'enfoncement, soutenue par ses femmes.*

ARGIRE, *arrivant avec précipitation.*

Il les faut secourir, il les faut délivrer.
Tancrède est en péril, trop de zèle l'excite;
Tancrède s'est lancé parmi les ennemis,
Contre lui ramenés, contre lui seul unis.

Hélas! j'accuſe en vain mon âge qui me glace.
O vous, de qui la force eſt égale à l'audace,
Vous qui du faix des ans n'êtes point affaiblis,
Courez tous, diſſipez ma crainte impatiente,
Courez, rendez Tancrède à ma fille innocente.

LOREDAN.

C'eſt nous en dire trop, le temps eſt cher, volons,
Secourons ſa valeur qui devient imprudente,
Et cet emportement que nous déſapprouvons.

SCENE III.

ARGIRE, AMENAIDE.

ARGIRE.

O Ciel! tu prends pitié d'un père qui t'adore;
Tu m'as rendu ma fille, et tu me rends encore
L'heureux libérateur qui nous a tous vengés.
(*Aménaïde entre.*)
Ma fille, un juſte eſpoir dans nos cœurs doit renaître;
J'ai cauſé tes malheurs, je les ai partagés;
Je les termine enfin: Tancrède va paraître.
Ne puis-je conſoler tes eſprits affligés?

AMENAIDE.

Je me conſolerai quand je verrai Tancrède,
Quand ce fatal objet de l'horreur qui m'obſède
Aura plus de juſtice, et ſera ſans danger;
Quand j'apprendrai de vous qu'il vit ſans m'outrager;
Et lorſque ſes remords expîront mes injures.

ARGIRE.

Je reſſens ton état, ſans doute il doit t'aigrir;
On n'eſſuya jamais des épreuves plus dures.
Je ſais ce qu'il en coûte, et qu'il eſt des bleſſures

Dont un cœur généreux peut rarement guérir:
La cicatrice en reste, il est vrai; mais, ma fille,
Nous avons vu Tancrède en ces lieux abhorré,
Apprends qu'il est chéri, glorieux, honoré;
Sur toi-même il répand tout l'éclat dont il brille.
Après ce qu'il a fait, il veut nous faire voir,
Par l'excès de sa gloire, et de tant de services,
L'excès où ses rivaux portaient leurs injustices.
Le vulgaire est content s'il remplit son devoir.
Il faut plus au héros, il faut que sa vaillance
Aille au-delà du terme et de notre espérance:
C'est ce que fait Tancrède, il passe notre espoir,
Il te verra constante, il te sera fidelle.
Le peuple en ta faveur s'élève et s'attendrit;
Tancrède va sortir de son erreur cruelle;
Pour éclairer ses yeux, pour calmer son esprit,
Il ne faudra qu'un mot.

AMENAIDE.

Et ce mot n'est pas dit.
Que m'importe à présent ce peuple et son outrage,
Et sa faveur crédule, et sa pitié volage,
Et la publique voix que je n'entendrai pas?
D'un seul mortel, d'un seul dépend ma renommée,
Sachez que votre fille aime mieux le trépas
Que de vivre un moment sans en être estimée.
Sachez (il faut enfin m'en vanter devant vous)
Que dans mon bienfaiteur j'adorais mon époux.
Ma mère au lit de mort a reçu nos promesses;
Sa dernière prière a béni nos tendresses,
Elle joignit nos mains, qui fermèrent ses yeux,
Nous jurâmes par elle, à la face des cieux,
Par ses mânes, par vous, vous trop malheureux père,
De nous aimer en vous, d'être unis pour vous plaire,
De former nos liens dans vos bras paternels.

Seigneur... les échafauds ont été nos autels.
Mon amant, mon époux cherche un trépas funeste,
Et l'horreur de ma honte est tout ce qui me reste.
Voilà mon sort.

ARGIRE.

Eh bien, ce sort est réparé;
Et nous obtiendrons plus que tu n'as espéré.

AMENAIDE.

Je crains tout.

SCENE IV.

ARGIRE, AMENAIDE, FANIE.

FANIE.

Partagez l'alégresse publique,
Jouissez plus que nous de ce prodige unique.
Tancrède a combattu; Tancrède a dissipé
Le reste d'une armée au carnage échappé.
Solamir est tombé sous cette main terrible,
Victime dévouée à notre Etat vengé,
Au bonheur d'un pays qui devient invincible,
Sur-tout à votre nom qu'on avait outragé.
La prompte rénommée en répand la nouvelle;
Ce peuple ivre de joie, et volant après lui,
Le nomme son héros, sa gloire, son appui,
Parle même du trône où sa vertu l'appelle.
Un seul de nos guerriers, Seigneur, l'avait suivi;
C'est ce même Aldamon qui sous vous a servi.
Lui seul a partagé ses exploits incroyables;
Et quand nos chevaliers, dans un danger si grand,
Lui sont venus offrir leurs armes secourables,
Tancrède avait tout fait, il était triomphant.

Entendez-vous ces cris qui vantent sa vaillance?
On l'élève au-dessus des héros de la France,
Des Rolands, des Lisois, dont il est descendu.
Venez de mille mains couronner sa vertu,
Venez voir ce triomphe, et recevoir l'hommage
Que vous avez de lui trop long-temps attendu.
Tout vous rit, tout vous sert, tout venge votre outrage;
Et Tancrède à vos vœux est pour jamais rendu.

AMENAIDE.

Ah! je respire enfin; mon cœur connaît la joie.
Ah! mon père, adorons le ciel qui me renvoie,
Par ces coups inouïs, tout ce que j'ai perdu.
De combien de tourmens sa bonté nous délivre!
Ce n'est qu'en ce moment que je commence à vivre.
Mon bonheur est au comble, hélas! il m'est bien dû.
Je veux tout oublier; pardonnez-moi mes plaintes,
Mes reproches amers, et mes frivoles craintes.
Oppresseurs de Tancrède, ennemis, citoyens,
Soyez tous à ses pieds, il va tomber aux miens.

ARGIRE.

Oui, le ciel pour jamais daigne essuyer nos larmes.
Je me trompe, ou je vois le fidelle Aldamon,
Qui suivait seul Tancrède, et secondait ses armes:
C'est lui, c'est ce guerrier si cher à ma maison.
De nos prospérités la nouvelle est certaine.
Mais d'où vient que vers nous il se traîne avec peine?
Est-il blessé? ses yeux annoncent la douleur.

SCENE V.

ARGIRE, AMENAIDE, ALDAMON, FANIE.

AMENAIDE.

PARLEZ, cher Aldamon, Tancrède eſt donc vainqueur?

ALDAMON.

Sans doute, il l'eſt, Madame.

AMENAIDE.

A ces chants d'alégreſſe,
A ces voix que j'entends, il s'avance en ces lieux?

ALDAMON.

Ces chants vont ſe changer en des cris de triſteſſe.

AMENAIDE.

Qu'entends-je? Ah malheureuſe!

ALDAMON.

Un jour ſi glorieux
Eſt le dernier des jours de ce héros fidelle.

AMENAIDE.

Il eſt mort!

ALDAMON.

La lumière éclaire encor ſes yeux,
Mais il eſt expirant d'une atteinte mortelle;
Je vous apporte ici de funeſtes adieux.
Cette lettre fatale, et de ſon ſang tracée,
Doit vous apprendre, hélas! ſa dernière penſée:
Je m'acquitte en tremblant de cet affreux devoir.

ARGIRE.

O jour de l'infortune! ô jour! du déſeſpoir!

AMENAIDE *revenant à elle.*

Donnez-moi mon arrêt, il me défend de vivre;
Il m'eſt cher..... ô Tancrède! ô maître de mon ſort!

Ton ordre, quel qu'il ſoit, eſt l'ordre de te ſuivre;
J'obéirai.... Donnez votre lettre et la mort.

ALDAMON.

Liſez donc, pardonnez ce triſte miniſtère.

AMENAIDE.

O mes yeux! lirez-vous ce ſanglant caractère?
Le pourrai-je? il le faut.... c'eſt mon dernier effort.
(*elle lit.*)
" Je ne pouvais ſurvivre à votre perfidie;
„ Je meurs dans les combats, mais je meurs par vos coups.
„ J'aurais voulu, cruelle, en m'expoſant pour vous,
„ Vous avoir conſervé la gloire avec la vie...."
Eh bien, mon père!
(*elle ſe rejette dans les bras de Fanie.*)

ARGIRE.

Enfin, les deſtins déſormais
Ont aſſouvi leur haine, ont épuiſé leurs traits:
Nous voilà maintenant ſans eſpoir et ſans crainte,
Ton état et le mien ne permet plus la plainte.
Ma chère Aménaïde! avant que de quitter
Ce jour, ce monde affreux que je dois déteſter,
Que j'apprenne du moins à ma triſte patrie
Les honneurs qu'on devait à ta vertu trahie;
Que dans l'horrible excès de ma confuſion,
J'apprenne à l'univers à reſpecter ton nom.

AMENAIDE.

Eh, que fait l'univers à ma douleur profonde?
Que me fait ma patrie et le reſte du monde?
Tancrède meurt.

ARGIRE.

Je cède aux coups qui m'ont frappé.

AMENAIDE.

Tancrède meurt, ô Ciel! ſans être détrompé!

Vous en êtes la cause..... Ah! devant qu'il expire.....
Que vois-je ? mes tyrans!

SCENE VI et dernière.

LOREDAN, Chevaliers, Suite, AMENAIDE, ARGIRE, FANIE, ALDAMON, TANCREDE *dans le fond porté par des soldats.*

LOREDAN.

O malheureux Argire!
O fille infortunée! on conduit devant vous
Ce brave chevalier percé de nobles coups.
Il a trop écouté son aveugle furie,
Il a voulu mourir, mais il meurt en héros.
De ce sang précieux versé pour la patrie
Nos secours empressés ont suspendu les flots;
Cette ame, qu'enflammait un courage intrépide,
Semble encor s'arrêter pour voir Aménaïde;
Il la nomme; les pleurs coulent de tous les yeux,
Et d'un juste remords je ne puis me défendre.
(*Pendant qu'il parle on approche lentement Tancrède vers Aménaïde, presque évanouie entre les bras de ses femmes; elle se débarrasse précipitamment des femmes qui la soutiennent, et se retournant avec horreur vers Loredan, dit:*

Barbares, laissez-là vos remords odieux:

(*puis courant à Tancrède et se jetant à ses pieds,*)

Tancrède, cher amant, trop cruel et trop tendre,
Dans nos derniers instans, hélas! peux-tu m'entendre?
Tes yeux appesantis peuvent-ils me revoir?
Hélas! reconnais-moi, connais mon désespoir.

Dans le même tombeau souffre au moins ton épouse,
C'est-là le seul honneur dont mon ame est jalouse.
Ce nom sacré m'est dû, tu me l'avais promis;
Ne sois point plus cruel que tous nos ennemis,
Honore d'un regard ton épouse fidelle....
(*il la regarde.*)
C'est donc là le dernier que tu jettes sur elle!....
De ton cœur généreux son cœur est-il haï?
Peux-tu me soupçonner?

TANCREDE *se soulevant un peu.*

Ah! vous m'avez trahi!

AMENAIDE.

Qui! moi? Tancrède!

ARGIRE *se jetant aussi à genoux de l'autre côté, et embrassant Tancrède, puis se relevant.*

Hélas! ma fille infortunée,
Pour t'avoir trop aimé, fut par nous condamnée,
Et nous la punissions de te garder sa foi.
Nous fûmes tous cruels envers elle, envers toi.
Nos lois, nos chevaliers, un tribunal auguste,
Nous avons failli tous; elle seule était juste.
Son écrit malheureux qui nous avait armés,
Cet écrit fut pour toi, pour le héros qu'elle aime.
Cruellement trompé, je t'ai trompé moi-même.

TANCREDE.

Aménaïde!... ô Ciel! est-il vrai? vous m'aimez!

AMENAIDE.

Va, j'aurais en effet mérité mon supplice,
Ce supplice honteux dont tu m'as su tirer,
Si j'avais un moment cessé de t'adorer,
Si mon cœur eût commis cette horrible injustice.

TANCREDE *en reprenant un peu de force, et élevant la voix.*

Vous m'aimez! ô bonheur plus grand que mes revers!

Je sens trop qu'à ce mot je regrette la vie.
J'ai mérité la mort, j'ai cru la calomnie.
Ma vie était horrible! hélas! et je la perds
Quand un mot de ta bouche allait la rendre heureuse.

AMENAIDE.

Ce n'est donc, juste Dieu! que dans cette heure affreuse,
Ce n'est qu'en le perdant que j'ai pu lui parler!
Ah, Tancrède!

TANCREDE.

Vos pleurs devraient me consoler;
Mais il faut vous quitter, ma mort est douloureuse!
Je sens qu'elle s'approche. Argire, écoutez-moi:
Voilà le digne objet qui me donna sa foi,
Voilà de nos soupçons la victime innocente,
A sa tremblante main joignez ma main sanglante;
Que j'emporte au tombeau le nom de son époux.
Soyez mon père.

ARGIRE *prenant leurs mains.*

Hélas! mon cher fils, puissiez-vous
Vivre encore adoré d'une épouse chérie!

TANCREDE.

J'ai vécu pour venger ma femme et ma patrie;
J'expire entre leurs bras, dignes de toutes deux,
De toutes deux aimé... j'ai rempli tous mes vœux...
Ma chère Aménaïde!...

AMENAIDE.

Eh bien!

TANCREDE.

Gardez de suivre
Ce malheureux amant.... et jurez-moi de vivre....
(*il retombe.*)

CATANE.

Il expire.... et nos cœurs de regrets pénétrés...

Qui l'ont connu trop tard....

AMENAIDE *se jetant sur le corps de Tancrède.*

Il meurt et vous pleurez....
Vous, cruels; vous, tyrans, qui lui coûtez la vie!
(*elle se relève et marche.*)
Que l'enfer engloutisse et vous et ma patrie!
Et ce Sénat barbare, et ces horribles droits
D'égorger l'innocence avec le fer des lois!
Que ne puis-je expirer dans Syracuse en poudre,
Sur vos corps tout sanglans écrasés par la foudre!
(*elle se rejette sur le corps de Tancrède.*)
Tancrède, cher Tancrède!
(*elle se relève en fureur.*)
Il meurt, et vous vivez?
Vous vivez, je le suis.... je l'entends, il m'appelle...
Il se rejoint à moi dans la nuit éternelle.
Je vous laisse aux tourmens qui vous sont réservés.
(*elle tombe dans les bras de Fanie.*)

ARGIRE.

Ah, ma fille!

AMENAIDE *égarée et le repoussant.*

Arrêtez.... vous n'êtes point mon père,
Votre cœur n'en eut point le sacré caractère;
Vous fûtes leur complice... ah! pardonnez, hélas!
Je meurs en vous aimant... j'expire entre tes bras,
Cher Tancrède....
(*elle tombe à côté de lui.*)

ARGIRE.

O ma fille, ô ma chère Fanie,
Qu'avant ma mort, hélas! on la rende à la vie.

Fin du quatrième Volume.

S AB: 22 9/4 (4)

Dl 5472 c

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51591/fragment/page=0399

VRES

PLETES

DE

OLTAIRE.

Farbkarte #13
B.I.G.
Inches
Centimetres
Blue
Cyan
Green
Yellow
Red
Magenta
White
3/Color
Black

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51591/fragment/page=0401